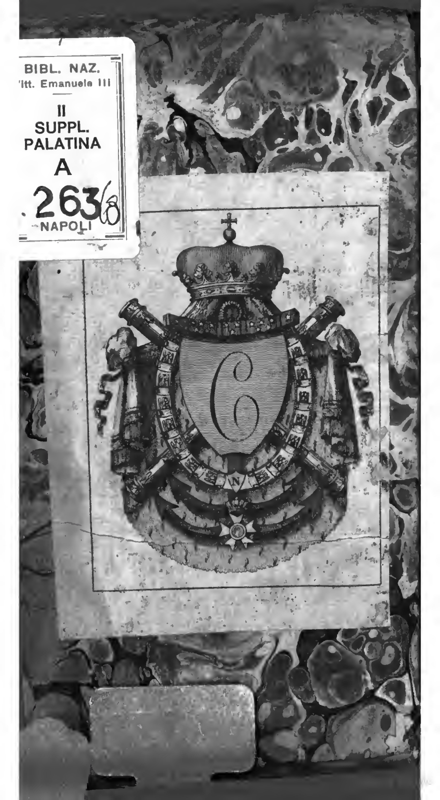
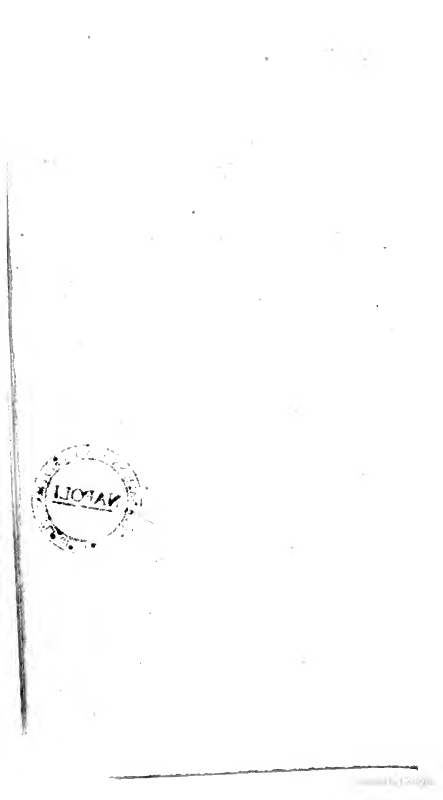



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
263/8
NAPOLI



PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.





PRÉCIS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE,

Présentant les vicissitudes des Nations, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le tems où elles ont commencé à être connues jusqu'au moment actuel.

Par le Cit. ANQUETIL,

Membre de l'Institut national de France, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, auteur de l'Esprit de la Ligue, l'Intrigue du Cabinet, et autres ouvrages.

SECONDE ÉDITION,

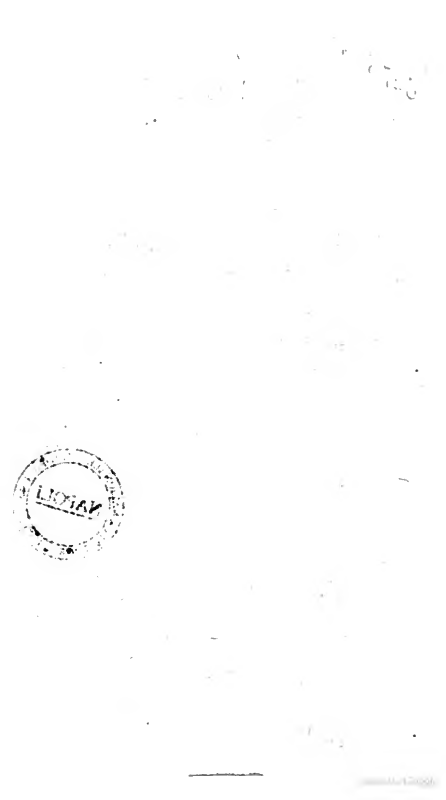
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE,

TOME HUITIÈME.

A PARIS,

CHEZ LESGUILLIEZ, frères, rue de la Harpe, n°. 151.

AN X. -- 1801.



PRÉCIS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

ABYSSINIE.

LE continent de l'Afrique, sur lequel nous rapportons l'attention après les îles, présente beaucoup de petits états qui morcèlent ses côtes, mais peu de grands empires qui s'enfoncent dans les terres. Le plus considérable est celui des Abyssins. On croit que c'est l'ancien royaume de *Saba*; que peut être il a été autrefois gouverné par des femmes, du moins en trouve-t-on deux célèbres. La première qui alla visiter *Salomon*, et rapporta dans ses états la religion Juive. La seconde nommée *Candace*, qui reçut de son eunuque, instruit et baptisé par l'apôtre *Philippe*, la religion chrétienne. Elle est encore dominante, mêlée cependant de quelques rites Juifs. Le christianisme des Abyssins, est celui des Coptes. Le patriarche d'Alexandrie en Egypte, est chef de leur

Abyssinie, entre la Nubie, la mer Rouge, la BasseEthiopie et les Ethiopiens errans.

église, et confirme leurs évêques, en les admettant à sa communion. L'empereur d'Abyssinie doit ordinairement, dit-on, prendre le sacerdoce avant son couronnement ou du moins les ordres sacrés, après lequel il continue à faire les fonctions de son ordre, dans les occasions d'éclat. C'est peut-être pour cela que les Européens l'ont appellé le *prêtre Jean*, titre dont on ne connoît pas d'autre origine. Les Abyssins ne le lui donnent jamais.

Cet empire a perdu vingt-huit provinces par les incursions de ses voisins qui l'ont fort resserré. Il est cependant encore très étendu. Ces pertes marquent une grande foiblesse dans le centre, beaucoup de négligence ou d'incapacité dans les empereurs, et peu d'habileté à mettre en œuvre les ressources d'un si bel empire. Ses principaux ennemis sont les Galles ou Gallanes, qui l'enferment de trois côtés. Des savans européens les font descendre des Juifs transportés par *Salmanazar*, en Assyrie, ou par *Nabuchodonosor*, en Babylonie, ou chassés par *Titus* et *Vespasien* jusqu'en Ethiopie. Ils pratiquent la circoncision; c'est-là une des principales preuves qu'on apporte de leur judaisme. Les

Abyssins les font venir des côtes orientales de la mer Rouge, d'où ils auroient été chassés par les Arabes. Ce corps d'exilé pourroit être dans l'origine une tribu de Celtes ou Gaulois, qui mêlés aux Cafres, et autres peuples d'Afrique, auront adopté leur férocité, et dégénéré des qualités estimables de leurs ancêtres, en conservant leur valeur. Peut-être seroient-ils encore plutôt les descendans de ces anciens Ethiopiens célèbres par leur courage et leurs invasions, dont ils ont conservé le goût. L'histoire qui laisse un vide de plusieurs siècles, entre les Ethiopiens conquérans, dont nous avons parlé à l'occasion de la Judée, et les Abyssins qui semblent occuper leur place, permet de reconnoître dans ces Galles, une nation généreuse, qui revient toujours sans se décourager, sur les possessions qu'on lui a arrachées.

Ils professent la connoissance d'un être suprême qui gouverne le monde, mais ne lui rendent aucun culte. Ils ne marquent aucune tendresse pour leurs enfans, les laissent errer entre eux comme des petits sauvages. D'eux même les enfans apprennent ce qu'ils doivent toujours pratiquer, c'est-à-dire,

le maniement des armes. Ils ne sont admis à quitter la livrée de l'enfance, qui est la chevelure longue, que quand ils ont tué une bête féroce, ou un ennemi. Cet exploit se vérifie avec une attention sévère. Leur choc à la guerre est terrible. Ils ne peuvent ni faire grace, ni la demander. Les Galles n'ont point de chef général. Chaque tribu a le sien, qui s'élit tous les huit ans. On les appelle *Lubos*. Leur première opération doit être une incursion sur l'empire Abyssin, qui leur sert comme de palestre ou lieu d'exercice. Il y a long tems qu'ils l'auroient absolument détruit, s'ils n'avoient de fréquentes guerres civiles qui les affoiblissent, et donnent du répit aux Abyssins.

Cet empire est tout entier sous la zône torride. Cependant moyennant les grandes pluies, les forêts, les montagnes et les rivières, il y a des cantons aussi tempérés que le Portugal et l'Espagne; mais les terres basses et sablonneuses réfléchissent une chaleur insupportable, pour tout autre que des Abyssins. Les vents y sont impétueux, les tonnerres effrayans, les pluies des torrents. La saison de ces météores est mal saine, et produit des maladies. L'hu-

midité, la chaleur, moyens précieux de fécondité, couvrent leurs prairies d'herbes toujours renaissantes, et leurs arbres en même tems de fleurs et de fruits ; elles font sortir sans peine de la terre une graine très-petite nommée *Teff*, dont ils se fait un assez bon pain, leur principale nourriture. En donnant aux Abyssins des serpens monstrueux, la nature leur a fait présent d'une plante dont l'attouchement et l'odeur seule, dit on, les engourdit. Ces monstres ont une très-grande geule, qu'ils ouvrent largement, respirent une grande quantité d'air, qu'ils retiennent et le lancent ensuite avec tant de force et d'abondance, qu'ils renversent et empoisonnent à plusieurs pas de distance.

Les voyageurs modernes sont très-sobres sur la description des merveilles dont les anciens enrichissent l'Abyssinie. Elle a tous nos quadrupèdes avec quelque variété. Par exemple, des bœufs d'une si prodigieuse grosseur, que leurs cornes tiennent plus de vingt pintes. D'autres les ont si flexibles et si molles, qu'elles pendent comme des bras rompus. Les chevaux sont très-beaux. On se sert dans les voyages de mulets et de chevaux. Il y a, si l'on en croit quelques voya-

geurs, une espèce de ceux-ci, grands comme un éléphant, mais mieux faits et plus déliés. Un homme de bout passe sur leur ventre. Les Abyssins n'apprivoisent pas les éléphans. Ces animaux restent sauvages et destructeurs. Les rhinocéros, les lions, les tigres, ravagent aussi leurs campagnes. Le crocodile et et l'hyppopotame sont dans le Nil, le plus grand fleuve de l'Abyssinie, comme dans leur empire. De ces deux amphibies on connoît le premier. Le second est presque inaccessible, et ne se découvre guères que par ses ravages. C'est un animal presque de la grosseur d'un éléphant, dont il a les défenses; on l'appelle *Cheval marin*, quoiqu'il tienne plus du bœuf que du cheval. Il est moins redoutable à terre à cause de sa pesanteur, que sur l'eau, où il renverse souvent les barques. Il paît et il déchire, moins pour dévorer, que pour s'abreuver du sang. Quand il mugit, dit-on, la terre tremble. Il craint l'homme sur terre, fuit à sa vue; mais la femelle est très-dangereuse quand elle a ses petits. Le mâle n'en a pas pour une. Il est au milieu d'elles, comme un coq au milieu de ses poules, paroît attentif et jaloux, et ne souffre point de rival.

La Torpille est commune en Abyssynie. La médecine l'emploie en l'appliquant pendant la fièvre, comme pour l'engourdir. Le Pipi, oiseau singulier, s'attache au chasseur, et ne le quitte pas qu'il ne lui ait indiqué le gibier, parce qu'il vit des défaites; mais aussi il ne le faut suivre que bien armé, parce qu'il vous mène aussi bien à un animal dangereux, comme serpent ou tygre, qu'à une proie utile. Un autre oiseau nommé *Moroc*, sert à découvrir le miel que certaines abeilles font sous terre. L'Abyssinie est souvent ravagée par des nuées de sauterelles, qui causent la famine en dévorant les plantes, et la peste par leurs cadavres, qu'on ne peut tout brûler ou enterrer. On les mange fraiches, ou séchées et réduites en poudre, dont on fait une pâte; mais ce n'est pas un bon mets.

Les chrétiens dominent en Abyssinie; il y a beaucoup de mahométans, des juifs et des payens. On ne sait que très peu de chose de l'idolâtrie de ceux-ci. Elle paroît consister plutôt en rites superstitieux, qu'en adoration d'idoles. La langue de la cour, est un composé de presque toutes celles de l'empire. Elle ne manque ni d'expression, ni

d'abondance. L'ancien Ethiopien conserve sa dignité. On s'en sert dans les lettres patentes de l'empereur, dans les registres publics, et dans le service divin.

Les Abyssins, à la différence de ces Ethiopiens qui ont effrayé Rome du tems d'Auguste, par leur laideur, sont bien faits, d'une taille haute et majestueuse, plus bruns que blancs, les yeux vifs et brillans, le nez bien moulé, nullement écrasé, les lèvres petites et les dents blanches. Leur inclination les porte à la vertu. Ils ont une simplicité naturelle, une candeur signes d'innocence. Rarement ils se querellent, ils en passent volontiers par la décision du premier arbitre. La justice n'est ni longue ni compliquée. Ils sont fort affectueux dans leur manières, et curieux de parure. Leurs femmes peuvent visiter leurs parens. Celles de qualité ne se gênent pas dans leurs inclinations; privilège dont les hommes de moindre rang qui font la folie de les épouser, ne sont pas fort contens; mais les parens les forcent de patienter. Celles du commun font tous les ouvrages pénibles du ménage. Il y en a que les esclaves mâles refusent de faire,

comme de broyer le grain, tâche qui revient tous les jours. Un mariage pour être ferme et stable, doit se faire à l'église. Ils ont des degrés prohibés, et permettent le divorce. Pour qu'il ne cause point de trouble lorsqu'il arrive, en se démariant, on conserve ordinairement chacun ses possessions. On punit la femme adultère en la rasant, la privant de ses biens, la chassant malvetue de la maison de son mari, avec une aiguille pour gagner sa vie. Chose singulière ! la femme est aussi punie du libertinage de son époux, mais seulement par une légère amende. On suppose qu'il y a de sa faute s'il n'est pas resté fidèle; c'étoit à elle à savoir plaire.

Leurs mets sont bons et variés ; leur boisson, ni cidre, ni vin, dont ils pourroient cependant faire en abondance, mais de l'hydromel, dont la base est le miel fermenté. Ils ne boivent qu'à la fin du repas. Leur maxime est : « Qu'il faut planter avant que d'arro-« ser ». Leurs ameublemens sont propres, plus ou moins fastueux, selon la richesse. La plus bizarre pièce de leurs meubles est le chevet de leur lit, si on peut donner ce nom à une espèce de fourche sur laquelle ils n'appuient

point la tête, mais le cou, dans la crainte de déranger leurs cheveux qu'ils laissent pendre. Les hommes les cordonnent de différentes manières, les femmes les laissent flotter, y entremêlent des ornemens d'or et des pierreries. Le seul empereur a droit de se servir d'un bonnet. Il n'y pas longtems qu'ils connoissent les outils des différens métiers. Ils en ont obligation aux Jésuites, ainsi que de l'art de bâtir. Auparavant, ils ne savoient que poser irrégulièrement des pierres l'une sur l'autre. Ils n'avoient pas imaginé les escaliers ni les étages, qu'ils appellent *maison* sur *maison*. Malgré cette disette d'outils, ils avoient des toiles, des étoffes assez bien ouvragées, des bijoux d'un travail délicat. Le commerce vient les chercher. Rarement ils voyagent. Quand ils le voudroient, ils en sont empêchés par les Turcs, les Galles et autres peuples qui tiennent leurs frontières comme bloquées. Euxmêmes ne souffrent pas qu'on s'ouvre l'entrée de leur pays. Ils dépendent des facteurs pour les échanges, qui ne se font jamais à l'avantage des Abyssins; de sorte qu'avec un fond de productions inépuisables, des peaux, des four-

rures, des cuirs, du miel, de la cire, de l'or, de l'ivoire, et des superfluités en quantités, l'Abyssinie est extrêmement pauvre. Les femmes n'ont pas besoin de sage-femme. Elles accouchent avec une facilité singulière, allaitent sans peines et sans embarras.

La fécondité animale égale la végétale : la minérale ne leur est pas inférieure. Il y a de l'or, moins d'argent, beaucoup de plomb et de fer. On ne dit pas qu'il y ait ni cuivre ni étaim. Le sel tiré des mines, extrait des fontaines salées, ramassé en croutes sur des vastes plaines, quoique très-commun, est traité en chose précieuse. Chacun en porte un petit morceau dans une bourse pendue à sa ceinture. Lorsque deux amis se rencontrent, ils tirent leur petit morceau de sel, et se le donnent à lécher l'un l'autre. Ce seroit une grande incivilité d'y manquer. On prétend que la chaleur qui dessèche la bouche, a donné occasion à cette bizarre coutume; mais on pourroit s'humecter la bouche, et rendre la parole plus libre, en se présentant du sel sans lécher celui d'un autre. Cette singulière manière de saluer, rappelle une manière encore plus singulière

de recevoir, rapportée par un missionnaire, introduit à la cour d'un *Labo*, ou petit prince *Galle*. « Il étoit, dit-« il, assis à terre au milieu de sa ca-« bane. Autour de lui siégeoient ses « courtisans, chacun une gaule à la « main. On me laisse entrer. Aussitôt « la troupe s'ébranle et m'accueille à « coups de bâton. Je fuis, et quand j'ai « touché la porte, c'est un signal con-« venu, la bastonade cesse, et on me « fait compliment ». Leur demander pourquoi ce cérémonial avec des amis attendus et désirés, ils répondent : que c'est pour apprendre à ceux qui les visitent, qu'il n'y a point de nation plus brave que la leur, et qu'on ne doit les aborder qu'en s'humiliant.

Les curiosités naturelles de l'Abyssinie, sont des montagnes énormes, dont les rocs présentent des murailles, des tours et des villes ; d'autres, d'une surface unie à s'y mirer, quelques-unes creuses naturellement, où dans lesquelles on a taillé des appartemens, des églises, des palais. Au bas de ces monts, des précipices profonds, où des torrens roulent des pierres avec un bruit effrayant. Sur les sommets, des plaines que leur enceinte inabordable

convertit en prisons, où languissoient autrefois les premiers enfans des rois, dont on craignoit la concurrence au trône. De ces montagnes, découlent les belles rivières qui arrosent l'Abyssinie. Le Nil n'est qu'un ruisseau, jusqu'au moment où il se trouve joint par le *Gemma*, beaucoup plus gros et plus rapide que lui. Ainsi augmenté, il coule douze lieues à travers le lac de *Dambée*, sans y mêler ses eaux; c'est dès-lors un fleuve large et majestueux; mais sa grande réputation ne commence que quand il sort de son pays.

Le gouvernement des monarques abyssins a toujours été despotique, sans que leur puissance ait jamais été resserrée par les loix écrites, ni par l'autorité d'aucun corps, excepté par le clergé, qui a quelquefois résisté efficacement aux volontés arbitraires des empereurs. Ils se prétendent descendans de *Salomon* par la reine de *Saba*. On présente une liste de ses successeurs qui est peu interrompue. On les appelle *Naguhs*, ce qui veut dire *roi des rois*. Leur sceau est un lion tenant une croix, avec cette légende : *Le lion de la tribu de Juda a vaincu.* Ils ne se cachent pas comme les rois de l'O-

rient; mais se montrent volontiers à leurs peuples, qui ne les abordent qu'avec des cérémonies qui tiennent de l'adoration. Ils habitent plus les tentes que des palais; mais ces tentes elles-mêmes sont des palais somptueux, leur garde une véritable armée; leur cour, un cortège brillant et pompeux. Les femmes le grossissent même dans les expéditions militaires qu'elles embarrassent. La levée de ce camp, et le transport d'un lieu à l'autre, est une vraie calamité, même en tems de paix, pour les endroits par où l'armée passe, parce qu'il faut que les chemins soient nétoyés, les vivres apportés et fournis par les habitans que ces passages ruinent successivement dans tout l'empire. On sera étonné de voir un camp divisé en paroisses; chacune a son curé, avec ses diacres et autres ecclésiastiques qui l'assistent pour le service divin, et l'instruction de la jeunesse.

La couronne est héréditaire; mais ne passe point nécessairement à l'aîné. L'empereur choisit celui de ses enfans qu'il veut gratifier, d'où sont arrivées de fréquentes guerres civiles. Pour les prévenir, on avoit imaginé de confiner

ous les princes, ayant droit au trône, sur le sommet d'une montagne du plus difficile accès, où ils étoient gardés sévèrement. Cette coutume a été abolie, en conséquence du reproche indirect d'un enfant. L'empereur aimoit beaucoup ce fils âgé alors de huit ou neuf ans ; un jour qu'il jouoit avec lui, un conseiller l'approche, et dit au roi : « Cet enfant devient grand ». A ces mots le petit prince regarde tendrement son père, et lui dit : « Quoi ? ne « suis-je grandi que pour être envoyé « sur la montagne » ? Cette naïve apostrophe toucha l'empereur ; il abolit la coutume, et fit jurer à son conseil de ne la jamais rétablir.

La cérémonie du couronnement est magnifique. Les rites ecclésiastiques y ont beaucoup de part. On chante des pséaumes, on lit les liturgies. Le *grand aumonier* annonce le monarque au peuple, comme choisi pour le gouverner. Il fait serment de s'acquitter de ce devoir avec justice et modération.

Le *Métropolitain* lui met la couronne, le manteau royal, et pour sceptre, une croix à la main. Ce signe, au reste, n'est point particulier à l'em-

pereur; tous les prêtres en portent une.

Comme *Salomon*, dont ils prétendent descendre, les empereurs abyssins prennent plusieurs femmes, et à son imitation, de plusieurs religions différentes. Pour lui ressembler encore mieux, ils leur permettent l'exercice de leur religion; de sorte qu'il n'est pas rare de voir autour du palais, ou des tentes, des mosquées, et des temples d'idoles à côté des églises. Aux mariages de l'empereur qui sont fréquens, comme à tous ceux de ses sujets, il faut que les convives ecclésiastiques ou autres, consomment tout ce qui est servi; on ne se retire de ces repas que chancelans, encore quand on le peut; mais la cérémonie commence toujours par le rite religieux. De toutes ces femmes, le prince en choisit une, qu'il fait proclamer impératrice; elle jouit de grands priviléges. Le *Nagush* ou *Prêtre-Jean*, reçoit les ordres sacrés comme on l'a dit, non pas cependant toujours le *sacerdoce*; il se borne ordinairement au *diaconat*; il prend ces ordres, afin à ce qu'il paroît, de jouir des priviléges du clergé, d'entrer dans le sanctuaire, de présenter la croix à baiser, et sur-

tout d'avoir autorité dans ce corps dont il fait partie par son ordination. On initie à l'état ecclésiastique, les enfans des grands, même à la mamelle.

A l'exception de la discipline de l'église à laquelle l'empereur se conforme exactement, il jouit d'une autorité absolue sur tout le reste. Une coutume bizarre, c'est que jamais on ne doit le voir manger. Tous les emplois se vendent à la cour et à l'armée. On peut juger par là, comment les troupes sont conduites, et la justice administrée. Il y a une forme d'instruction fort sage : points d'avocats, ni de procureurs. Les parties sont entendues publiquement. Le juge consulte l'assemblée et prononce; mais il n'est pas astreint à suivre le sentiment général. Comme il achète sa charge, sa sentence se sent souvent de la nécessité de payer, parce qu'il n'y a ni châtiment à encourir, ni honte à être injuste. La peine du *talion* est établie. On livre le criminel aux parens du mort. Cette coutume enhardit la cruauté et multiplie les vengeances. Les Abyssins seroient capables de faire la guerre heureusement, s'ils étoient mieux disciplinés et mieux conduits. Ils ne sont point mal armés; mais il y

a trop de mollesse et trop peu d'exercices dans leurs camps; de sorte qu'ils se trouvent sans expérience devant l'ennemi, et faciles à rompre. D'ailleurs, l'armée est toujours bien inférieure en nombre, à ce que demanderoit la défense d'un si grand empire, perpétuellement menacé par des voisins remuans et belliqueux. Ce défaut vient de ce que par vice du gouvernement, le grand *Naguhs* est un des moins riches princes de la terre; non pas que ses revenus, s'ils étoient fidèlement apportés au trésor, ne fussent considérables; mais ils passent par tant de mains, il y a tant d'exceptions et de priviléges, qu'il lui en reste peu.

Les annales Abyssines contiennent la relation du voyage de la reine de *Saba* à Jérusalem. Quelques circonstances paroissent plus approcher de la fable que de la vérité; mais on seroit porté à ajouter foi au fond. Quant à la conversion de la reine *Candace* par son eunuque, que l'apôtre *Philippe* instruisit, le récit en est conforme à ce qu'on lit dans l'évangile de St. Luc. Le christianisme n'est cependant devenu la religion dominante, que vers le milieu du quatrième siècle. Le grand *Atha-*

nase, patriarche d'Alexandrie y envoya un évêque dont l'*Abuna*, le seul qui exerce en Abyssinie les fonctions pontificales, est le successeur. Il est de coutume stricte, qui a passé en loi, que jamais cet *Abuna* ne peut être Abyssin. C'est un moyen sûr aux Alexandrins, de conserver leur suprématie. Mais ils en abusent bien; car ils n'envoient ordinairement que des ignorans qui achètent cette mission à prix d'argent. Il s'en est trouvé qui n'étoient même pas prêtres. Comme ils achètent, ils vendent aussi les places lucratives de l'église.

Il y a tous les degrés dans l'église Abyssinienne. *Depferas*, ou chantres-prêtres; *Komos*, espèce d'archiprêtres. Ils se marient, font l'office divin avec assez de décence, ont le chant des pseaumes, la messe chantée et jamais basse, une seule dans chaque église; point d'images élevées en bosse. Leurs dogmes sont ceux de l'église d'Alexandrie, qui consistent à ne reconnoître qu'une nature et une volonté en J. C. Ils croient la présence réelle, ont des onctions pour les malades, pratiquent la confession publique; l'absolution n'est jamais sans reproches, ni sans

coups de bâton ou de fouet sur les épaules. Il y a des moines de toutes sortes, fort austères, sobres, pauvres, rassemblés en monastères, ou épars dans les cavernes, ou sur les montagnes. Ceux-ci vivent dans le célibat. Un homme demandoit au secrétaire de l'empereur, qui avoit été moine, s'ils faisoient des vœux. Il répondit : « Les religieux, « prosternés contre terre, promettent « tout haut à leur supérieur de garder « la chasteté, et tout bas, ils disent « comme vous la gardez ». La circoncision n'est, chez les Abyssins, qu'une institution politique, ainsi que la prohibition de quelques viandes. Ils reçoivent les trois premiers conciles, admettent les livres de l'ancien et du nouveau testament, invoquent la vierge, les saints et les anges, prient pour les morts, administrent le baptême. Tout cela se fait plus par routine que par science. Il n'y a ni universités, ni écoles publiques, pour former les jeunes gens aux connoissances utiles et à la religion. Leur langue même n'a pas de termes pour désigner ces établissemens.

On n'a une chronologie suivie des empereurs Abyssins, ou grands *Naguhs*, que depuis quatre cents ans. Il

reste quelques faits des princes issus de *Salomon* qui ont régné auparavant. Par exemple, la singularité de trois frères qui convinrent de bonne amitié de régner ensemble pour éviter toute dispute; ils s'avisèrent de partager le jour et la nuit en trois, et de régner chacun huit heures. Cet expédient, disent les annales, réussit à merveille. Vers l'année 900, une femme usurpa le trône. Sa postérité le garda trois cents ans. Il revint à la race de *Salomon* en treize cents. Mais on n'a sur cette dynastie quelques notions rangées en ordre de chronologie fort imparfaite, que depuis l'entrée des Portugais en Abyssinie sous le grand *Alphonse* d'*Albuquerque*.

Ce général ayant entrepris d'assurer David. 1505. le commerce de sa nation sur la mer Rouge, jeta les yeux sur l'empereur d'Abyssinie, qui pouvoit le protéger. Il y envoya un ambassadeur, qui sut se faire goûter, et inspirer à l'impératrice *Hélène*, grand-mère et tutrice du jeune monarque *David*, le desir de s'allier avec le roi de Portugal, pour en tirer des secours contre les Mahométans qui infestoient ses frontières. L'adroit négociateur persuada à l'aïeul et au petit-fils, que le secours seroit bien plus

assuré s'ils embrassoient la religion catholique. *Hélène* la favorisa avec éclat. *David* marcha sur ses traces. Cette conduite aliéna de lui tout le clergé ; de sorte qu'à la guerre étrangère qu'il comptoit écarter, se joignit une guerre intestine. Les Portugais vinrent à la vérité à son secours, mais en si petit nombre, qu'ils ne purent lui procurer des succès décisifs. Après vingt années de combats, pendant lesquels il paroît que l'empereur avoit contre lui une grande partie de son royaume, il fut contraint de se retirer, avec une poignée de serviteurs fidèles, sur un roc aride et inaccessible. Bloqué par ses ennemis, abandonné et haï de ses sujets, quoique brave et vertueux, il mourut accablé de chagrins et d'infortunes dans cet affreux asile, la quarante-deuxième année de son âge, et la trente-troisième de son règne.

Claude. 1553. Son fils *Claude*, qui lui succéda, prit une marche différente de celle de son père. Il s'appliqua à regagner le clergé Abyssin; mais il se trouva croisé par les Portugais, qui avoient pris un grand ascendant à la cour, sur-tout auprès des femmes dévouées au catholicisme. *Claude* ménagea adroitement les deux

religions, souffrit un patriarche catholique, mais n'abandonna point l'*Abuna*. Ainsi il put toujours se servir des Portugais, que le vice-roi de Goa recrutoit de tems en tems. Ils se trouvèrent quelquefois assez forts pour exiger de lui des faveurs contraires à la neutralité qu'il s'étoit proposée, et désagréable au clergé Abyssin. Dans ces occasions, *Claude* céda ; mais à la fin, sous des prétextes qui ne manquent jamais, il sépara les Portugais, et les dispersa dans des endroits assez éloignés les uns des autres, pour n'avoir pas à craindre qu'ils se réunissent et lui imposassent la loi. Ce prince, qu'on qualifie sage et vaillant, fut tué dans une bataille contre *Nouo*, général du roi d'*Adel*, prince Mahométan des bords de la mer Rouge. On observera que la balance politique de *Claude* entre les deux religions, ne pencha jamais en faveur des catholiques que pour la protection, car il professoit toujours hautement celle de ses ancêtres.

Il ne laissa pas d'enfans légitimes. Minas.1559. *Minas*, son frère, lui succéda. Ce prince n'eut pas pour les Portugais, ni pour les missionnaires jésuites qui les accompagnoient, les ménagemens de

Claude. Il se déclara ouvertement contre eux, fit fermer les églises et persécuta leurs prosélytes. Les auteurs Portugais attribuent cette conduite de *Minas* à son caractère féroce et à l'éducation qu'il avoit reçue chez les Maures. D'autres disent qu'il ne devint cruel à l'égard des missionnaires, que parce qu'il s'aperçut qu'ils favorisoient deux de ses neveux qui se révoltèrent successivement contre lui, et même qu'ils provoquèrent la rebellion de ces princes, que leur naissance illégitime écartoit du trône. *Minas* en triompha. Il ne prit pas contre les Portugais et les missionnaires le parti cruel de les massacrer, ni le parti imprudent de les renvoyer, mais celui de les renfermer exactement dans son royaume, de manière qu'ils ne pussent donner de leurs nouvelles au dehors, ni demander des secours. Il les exclut de ses troupes, retira les biens qui leur avoient été donnés, et les laissa tomber dans la pauvreté, qui avilit toujours. On ne sait si ce prince, toujours en guerre dans son court règne, mourut dans une bataille, ou si après une défaite essuyée de la part des Turcs, il fut obligé d'aller se cacher dans les mon-

tagnes, où il mena une vie errante et languissante.

Malgré ses malheurs, *Malak*, son fils, hérita de sa couronne. Il régna assez heureusement, quoiqu'il fût continuellement en guerre, soit contre ses sujets révoltés, soit contre les anciens ennemis de son empire, les Galles et les Mahométans. Il n'eut guéres le tems, ni peut être l'inclination de recommencer la persécution de son père contre les missionnaires et leurs prosélytes. Il les laissa vivre tranquillement, et ne leur fit ni bien ni mal. *Malak* eut quelque liaison avec le vice-roi de Goa. Il le pria de lui envoyer des ouvriers pour fondre du canon et d'autres bouches à feu, pour faire de la poudre, des épées, et d'autres armes; mais il ne parle point de troupes auxiliaires. Ses variations dans le choix d'un successeur, causèrent beaucoup de troubles après sa mort. Malak.1663.

Il avoit quelque tems jeté les yeux sur *Zadenghel*, fils de son frère, pour être son successeur; ensuite il conçut tant d'amitié pour *Jacob*, un de ses fils naturels à peine hors d'enfance, qu'il le fit reconnoître par les grands. Enfin, près de mourir, il changea en- Zadenghel. 1596.

core de sentiment, et pressé, dit-il, aux seigneurs assemblés, pressé par l'amour de son pays, et l'intérêt qu'il prenoit à sa conservation, il ratifia le choix qu'il avoit fait auparavant de son neveu, comme plus propre dans les conjonctures, à remplir le trône où l'appelloient son âge, sa valeur et ses autres qualités; mais ce furent ces qualités même qui déterminèrent une partie des principaux de l'état à élever plutôt *Jacob*, âgé de sept ans, sous lequel ils espéroient gouverner. Ils saisirent donc *Zadenghel* et le mirent en prison. Une autre faction le délivra. Il devint maître de *Jacob*, et au lieu de le traiter inhumainement et de lui faire couper le nez et les oreilles, pour le rendre incapable de régner, comme on lui conseilloit, il se contenta de le reléguer dans un endroit agréable du royaume, sous l'inspection d'un gouverneur qui le veilloit de près.

Zadenghel se montra digne du choix de son oncle. Il se mit à la tête de son armée contre les Galles. Dans une bataille, ses deux ailes furent mises en déroute. Le corps de bataille commençant aussi à s'ébranler pour fuir, ses officiers vinrent le prier de se retirer,

avant que les ennemis l'eussent enveloppé ; mais au lieu de suivre leur conseil, l'intrépide jeune homme, qui n'avoit que vingt-quatre ans, saute à bas de son cheval, l'épée d'une main, le bouclier de l'autre. « Je suis résolu, « dit-il, de mourir ici. Vous pourrez « échapper au fer de l'ennemi, mais « jamais à l'infamie d'avoir abandonné « un empereur que vous avez tous « récemment proclamé ». A ces mots, ses soldats, prêts à fuir comme un troupeau timide, se jettent sur les Galles comme des lions; et remportent une victoire complette, qui fut suivie de plusieurs autres. Après cet avantage, qui lui concilia l'estime de ses sujets, il auroit pu régner tranquillement, s'il ne se fût attiré leur haine, par une prédilection trop marquée pour la religion catholique. Le clergé Abyssin s'en aigrit. La faction qui avoit élu *Jacob* se réveilla. On courut des deux côtés aux armes. *Zadenghel* succomba et fut tué avant la seconde année écoulée de son règne.

Ce ne fut cependant pas la faction de *Jacob* qui triompha. Lorsque *Malak* mourut et fut remplacé par *Zadenghel*, un autre de ses neveux, nommé *Susnée*, Susnée. 1605.

s'étoit présenté; mais il fut contraint de fuir et de se cacher. Apprenant dans sa retraite la mort de son frère, il reparut et s'empara du trône. *Jacob* périt en le disputant, ou pendant qu'on le disputoit sous son nom; car il étoit encore trop jeune pour faire valoir ses droits par lui-même. *Susnée*, victorieux, en agit avec beaucoup de modération à l'égard des partisans de son neveu, et les gagna par la douceur.

On cherche les raisons politiques qui ont pu déterminer *Susnée* à se déclarer pour la religion catholique, au point de persécuter la sienne propre, et d'amener l'*Abyssinie*, sur le penchant de sa ruine, et on n'en trouve pas d'autre, que le desir de se tirer des entraves de son clergé trop puissant; mais il se donna aussi quelquefois des chaînes qui n'étoient pas moins pesantes : il y avoit alors, en Abyssinie, un Jésuite nommé le père *le Pays*, très-habile, très-adroit, qui s'étoit mis dans la tête de soumettre cet empire au Pape. Selon le systême de ses confrères qui l'avoient précédé, il crut que sa mission devoit être appuyée par des troupes. Il gagna la confiance de l'empereur, le flatta par l'endroit sensible, de mettre un frein à

l'autorité des grands, qui resserroit la sienne; pour cela de faire venir un corps de troupes portugaises, et en même tems de favoriser la religion romaine, de lui accorder une protection marquée, des faveurs d'éclat, afin de diminuer insensiblement le pouvoir du clergé abyssin. D'un autre côté, *le Pays* écrivit en Portugal, y fit passer par *Goa*, des instructions sur la facilité et l'avantage de se rendre dominant dans un si vaste empire. Il n'en promettoit pas moins que le tiers au roi de Portugal, et au pape, l'addition d'une église riche et puissante. Il lui arriva donc un corps assez considérable des troupes portugaises, et en même tems de la cour de Rome, tous les pouvoirs qu'il pouvoit desirer pour les changemens à faire dans les rites et les dogmes de l'église.

La première conquête éclatante du père *le Pays*, fut celle de *Cella Christos*, frère de l'empereur, qui abjura publiquement la foi abyssinienne, et embrassa la catholique. Plusieurs circonstances firent connoître à l'empereur que ses sujets n'approuvoient pas les changemens qu'il méditoit. Un nouveau *Jacob*, qui s'étoit montré les armes à la main, se soutint, par la faveur

du clergé, plus long tems qu'il n'auroit pu avec le secours de ses seuls partisans. Un renfort de missionnaires nouvellement arrivés avoit éprouvé, dans sa route, des vexations sourdes, indices de dispositions malignes. Se trouvant ou se croyant débarrassé des révoltes, appuyé par son frère *Cella Christos*, l'empereur résolut de frapper un grand coup. Après quelques conférences tenues pour la forme, entre les catholiques et les Abyssins, *Susnée* ordonne, par un édit, sous des peines rigoureuses, que personne à l'avenir, n'ose avancer *qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ.*

On avoit profité pour ce coup d'autorité, de l'absence de l'*Abuna*. Il accourt, et secondé par *Emana Christos*, autre frère de *Susnée*, il lève l'étendard, et excommunie les catholiques. A *Emana Christos*, se joignent *Eulos*, gendre de l'empereur, et *Caflo*, grand-maître de sa maison; tous trois conspirent contre la vie du prince. Ayant manqué leur coup, ils en viennent aux armes. *Eulos* trop présomptueux, persuadé que sa qualité de gendre de l'empereur, le garantissoit de toute violence, traverse fièrement l'armée

de son beau-père, et s'avance jusqu'à sa tente, lui huitième : comme il étoit prêt d'y entrer avec des dispositions peu pacifiques, il fut tué. Son parti se dissipa. L'*Abuna* fut aussi tué dans cette occasion. Alors *Susnéo* donna un édit qui défendoit la pratique des rites abyssins. Des réclamations générales se firent entendre. Des révoltes éclatèrent. L'empereur oppose aux premières, des remontrances et des exhortations ; aux secondes, les armes qui furent victorieuses sous son commandement. Enfin il abjura lui-même la religion abyssinienne, et embrassa la romaine.

On attendoit de Lisbonne, un patriarche qui devoit consolider les changemens, et donner une forme stable à l'église naissante. Le P. *Pays* n'eut pas le plaisir de voir le succès de ses travaux. Il mourut avant l'arrivée du patriarche. Celui-ci se nommoit *Mendez* et étoit jésuite. Il vint accompagné de dix-neuf confrères, dont deux étoient sacrés évêques, pour le remplacer en cas de besoin. Ils furent reçus avec les plus grandes démonstrations de respect et d'affection. Rien de plus pompeux que la cérémonie dans laquelle se consomma, non pas la réunion de l'église

abyssinienne, mais la soumission de l'empereur et de toute sa cour, à l'église de Rome. *Basilides*, son fils aîné, ses parens, les gouverneurs, les vice-rois, les grands mandés à cet effet, étoient tous présens. *Susnée* se mit à genoux devant le patriarche, et fit le serment qui suit :

« Nous, sultan *Susnée*, empereur
« d'Ethiopie, croyons et confessons
« que St.-Pierre, prince des Apôtres,
« a été établi par *Jésus-Christ*, notre
« seigneur, chef de toute l'église chré-
« tienne, et qu'il lui a donné la prin-
« cipauté et la seigneurie de tout le
« monde, quand il lui a dit : Tu es
« Pierre, et sur cette pierre j'édifierai
« mon église, et je te donnerai les clefs
« du royaume des cieux ; et lorsque,
« dans une autre occasion, il lui dit :
« pais mes brebis. Nous croyons aussi
« que le pape de Rome, légitimement
« élu, est le successeur de St.-Pierre,
« et a le même pouvoir et la même
« autorité que lui sur toute l'église chré-
« tienne, et nous promettons et jurons
« notre St. Père Urbain VIII et à ses
« successeurs, une véritable et sincère
« obéissance, assujétissant à ses pieds
« notre personne et notre empire.

« Ainsi nous aide Dieu et ses saints « évangiles. »

On voit que rien ne manque à cette formule. Tous les assistans la jurèrent après l'empereur. *Cella Christos* fit, avant son serment, un discours dans lequel il rappelloit la désobéissance de quelques personnes aux ordres liturgiques de l'empereur, et tenant son épée nue à la main, il dit : « Le passé est « passé, mais ceux qui ne feront pas « leur devoir, seront jugés par cette « épée. » Dans la même assemblée, l'empereur fit reconnoître son fils, *Basilides*, pour son successeur, et lui fit prêter serment de fidélité. Toujours emporté par son zèle, à la formule *Cella Christos* ajouta ces paroles, fort louées par les Jésuites : « Je jure de lui obéir, « comme fidèle sujet, autant qu'il sou« tiendra, défendra et favorisera la « sainte foi catholique, sans quoi je « serai son premier et plus grand en« nemi. » L'empereur ordonna que, dès le lendemain, toutes les dames de la cour prêtassent le premier serment; ce qu'elles firent.

Il ne trouva pas la même docilité dans le clergé et le peuple. Ni les menaces, ni les châtimens, ni les plus

belles promesses ne purent les engager à se soumettre aux différens édits qui parurent pour abroger leur foi et leurs rites. Ils ne goûtoient point quantité d'usages qu'on vouloit introduire, comme de se mettre à genoux dans l'église, d'avoir des autels fixes, des crucifix et images, en relief, la confession auriculaire et d'autres pratiques. Pendant que les religieux effrayés désertoient leurs monastères et fuyoient sur les montagnes, l'empereur faisoit bâtir un magnifique palais au patriarche et à ses compagnons. Il fit aussi construire une superbe cathédrale, dont la fòrme en croix, ne plut pas aux Abyssins, accoutumés à la forme ronde. Tenus comme captifs à la cour et dans les environs, ils se vengeoient dans les lieux un peu éloignés; à leur tour ils maltraitoient les catholiques, et trouvoient des gouverneurs qui secondoient leur haine. Un gendre de l'empereur, nommé *Tecla*, vice-roi du royaume de *Tigré*, se révolta. Son beau-père le poursuivit, le prit, et le fit pendre à la tête de son armée. Supplice infamant que le *Naguhs* fit aussi subir à la sœur de cet infortuné. Chose inouie, qu'une femme eût jamais été pendue en Ethiopie, sur-

tout une femme de cette qualité. Ce spectacle irrita les femmes, qu'on ne doit pas regarder comme indifférentes en matière de religion.

Le patriarche de son côté, montroit la plus grande rigueur, et le plus grand zèle pour l'assujétissement à ses dogmes. Il rebaptisoit les Abyssins, réordonnoit les prêtres, faisoit exhumer les schismatiques qu'on avoit enterrés dans les églises catholiques, prétendant que ces cadavres les souilloient. Il se fit une affaire sérieuse avec une fille de l'empereur. Cette princesse galante avoit deux maris, et vivoit publiquement avec un amant qu'elle prétendoit épouser. Elle demanda une dispense au patriarche, qui refusa de se conformer à la complaisance des anciens *Albuna*. La princesse piquée, flatta son père, excita les autres femmes, entoura le vieil empereur de remontrances. Il céda à tant d'instances, et adoucit la rigueur des édits contre les rites abyssins. L'altier patriarche l'en reprit aigrement; mais le roi n'eut pas le tems de faire droit à ses remontrances, parce qu'il fut obligé de marcher contre des rebelles, qui le vainquirent plusieurs fois, et le forcèrent

de fuir. Cependant il ramassa une armée plus nombreuse, marcha contre eux, et les vainquit à son tour.

Après le combat, la plus grande partie des officiers de la cour parcourant avec lui d'un air triste le champ de bataille, lui tinrent ce discours : « Voyez, seigneur, tant de milliers de « morts. Ce ne sont point des Mahométans ni des Gentils, ce sont vos « vassaux, notre sang et nos parens. « Soit que vous soyez vainqueur ou « vaincu, vous mettez le fer dans votre sein. Ces gens qui vous font la « guerre, n'ont rien à vous reprocher. « Ils ne prennent les armes que pour « la défense de leur ancienne religion, « à laquelle vous voulez les forcer de « renoncer. Que de sang ce malheureux changement n'a-t-il pas déjà « fait répandre ? et combien n'en « fera-t-il pas encore verser, si vous « ne permettez à vos sujets de suivre « la religion qu'ils ont reçue de leurs « pères. Sans cela nous n'aurons jamais « de repos, et vous n'aurez ni royaume « ni sujets ». Cette pathétique exhortation au milieu des morts et des mourans, fit une vive impression sur ce prince. L'impératrice, ses autres fem-

mes, *Basilidès*, son fils, vinrent à l'appui. *Susnée* se laissa arracher un édit qui permettoit la liberté de conscience.

A l'instant tout se rétablit. Les ecclésiastiques recommencèrent à officier à leur manière, donnèrent la communion sous les deux espèces, la circoncision se pratiqua, les peuples brisèrent les chapelets et autres instrumens de dévotion que les missionnaires leur avoient donnés. On chanta dans les églises des cantiques d'actions de graces, dont un finissoit par ces mots: « Réjouissez-vous, chantez alléluia; « les brebis d'Ethiopie sont délivrées « des loups d'Occident ». Soit chagrin, soit défaillance, suite des fatigues que les guerres, les troubles, les révoltes lui avoient donnés pendant tout son règne, soit plutôt poison, comme quelques-uns l'ont cru, *Susnée* tomba malade. Pendant qu'il languissoit, le patriarche *Mendez*, fit tout ses efforts pour l'engager à révoquer son édit de tolérance; mais le moribond sentit bien, comme cela arrive toujours, que dans cette extrémité, tout lui échappoit. « Que puis-je faire ? « dit-il à *Mendez* je n'ai plus ni em-

« pire, ni autorité ». Il mourut âgé de soixante et un an, le vingt-quatrième de son règne. « Qui auroit été, « disent les auteurs, heureux et glo- « rieux, si les Jésuites n'étoient jamais « entrés dans son empire ».

Basilides. 1632. Comme un arbre plié par force, en se redressant se replie subitement en sens contraire, ceux qui avoient été les plus prompts à se soumettre à l'église catholique, furent les plus soigneux de s'en éloigner, et d'effacer, s'ils avoient pu, par des démonstrations de zèle, les traces de leur apostasie. Les catholiques n'eurent pas de plus ardens persécuteurs. Le patriarche *Mendez* tâcha de se soutenir dans son état chancelant. Il réclama auprès du nouvel empereur les promesses, les sermens faits à son église. Pour toute réponse, il eut ordre de remettre à un officier qu'on lui envoyoit, toutes les armes à feu qui étoient dans son palais, et de partir avec ses collègues, et tous les prêtres catholiques. Ceux qui se cachèrent, et restèrent après cet ordre, furent punis de mort. Les différentes tentatives faites pour rétablir cette mission, ont été absolument infructueuses. Elles ont

seulement abouti à faire fermer si exactement l'empire Abyssin, qu'on ignore ce qui s'y est passé depuis ce tems là. Ce que l'on sait seulement, c'est que la haine provoquée par la hauteur des Jésuites, s'étend chez les Abyssins à tous les Européens, de quelque nation, et de quelque religion qu'ils soient. Ils les confondent tous sous le nom de *Francs*; et ils ne le prononcent guères sans y ajouter quelqu'imprécation ou malédiction.

CÔTES DE LA MER ROUGE ET DE L'OCÉAN.

L'inspection sur la carte des pays qui avoisinent l'Abyssinie a occasionné les réflexions suivantes. Quand les géographes sont embarrassés de quelqu'espace que l'erreur des voyageurs leur fournit, ils le remplissent par des provinces qu'ils créent, ou qu'ils érigent en royaumes. Ils élèvent des montagnes, plantent des forêts, creusent des lits de rivières, éparpillent des huttes ou des tentes dans les campagnes, et peuplent les villes d'habitans. Viennent ensuite les historiens, qui donnent à ces nations des mœurs, des usages, une

religion, et finissent par dire que toutes ces choses sont peu connues. C'est à-peu-près ce qui arrive à l'égard des côtes de la mer rouge, le long de l'Abyssinie, et passé le détroit de Babelmandel, des côtes de l'Océan jusques et compris le Zanguebar.

Barnagasb est un pauvre et petit royaume, ou dernière province de l'Abyssinie, dont le roi ou le gouverneur vit misérablement. Par le pays, qu'on juge du peuple. Balou ou Bali peuples Mahométans ennemis des Abyssins ; s'enrichissent de pillage. Dékin et Dancali sur la côte d'Abek, alliés des Abyssins, en sont comme les facteurs. C'est principalement par Balyur, leur port, qu'arrivoient les Européens que le Naguhs appelloit. Ajan après le cap Guardafui sur l'Océan, contient dans son espace étroit, mais très-alongé, le royaume d'Adel. Les habitans sont blancs, et brunissent en avançant vers le sud. Il y a beaucoup de nègres, et sur les derrières dans les terres, des Arabes Bédouins, tous Mahométans ennemis mortels des Abyssins, et ayant intérêt de l'être, parce qu'ils s'enrichissent du butin qu'ils font sur eux. Ils ne sont pas moins ennemis des Européens, aux-

quels ils interdissent soigneusement l'entrée de l'Abyssinie, de peur que cet empire vexé n'appelle des étrangers, pour se défendre contre les incursions. Ainsi ce n'est pas pour le mettre en sureté qu'ils le surveillent, mais pour ronger leur proie.

Le roi d'Adel est sous la protection du grand seigneur, mais sans être tributaire. Il a plusieurs villes dans son royaume qui étoit autrefois très-étendu. On dit que c'est un prince Abyssin du sang-royal, échappé de la prison où on le retenoit, qu'il l'a fondé. Il se fit Mahométan pour se soutenir. Persécuté et renégat, il eut ainsi deux motifs pour haïr cordialement ses anciens compatriotes. Sa haine transmise à ses descendans, est d'autant plus formidable, qu'elle leur est utile. Magadoxo confine à Adel. La capitale de ce royaume est située sur une baye formée par une rivière qui déborde tous les ans. Elle est fort commerçante. Les habitans sont Mahométans, leur courage est encore un fléau pour leurs voisins. Ils se servent de flèches empoisonnées. L'Ajan contient aussi une république nommée Brava. Sept frères fuyant la tyrannie d'un roi de l'Arabie heureuse dont ils

étoient sujets, trouvèrent sur cette pointe de terre un asile, qu'ils ont transmis à leurs descendans. Les Portugais dans leurs premières expéditions ont ravagé toutes ces côtes, et y ont laissé une terreur qui subsiste encore.

Le Zanguebar qui suit, contient trente-huit royaumes bordés de vingt-une îles. On dit cette étendue plus qu'arrosée, et coupée de lacs et de forêts qui rendent l'air mal-sain. Les habitans sont féroces, hardis, ignorans, ou nuds, ou couverts de peaux. La plupart sont Caffres ou noirs. Ils se défient beaucoup des étrangers. Aussi ne connoit-on que très-imparfaitement ces trente huit royaumes, dont on ne garantit même pas le nombre et les propriétés. On a des notions un peu plus claires sur les suivans.

MÉLINDE.

Sous la ligne équinoxiale, se trouve *Mélinde*. Il n'a ni riz, ni blé, mais des patates et des fruits, plantes, herbages, troupeaux en abondance. La capitale porte le même nom que le royaume, est bien située, bien bâtie, commerce en or, en cuivre, mercure, ivoire, dro-

gues qu'elle donne pour des étoffes et du blé. Les habitans sont de toute sorte de couleurs, de toute sorte de religions. On circoncit et on va nud. Le cortége du roi est composé de femmes qui l'entourent en chantant, et embaument de parfums l'air qu'il respire. Ses actions civiles et domestiques, les résolutions de paix ou de guerre sont assujéties à l'oracle des *Labis* ou devins. Ils voyent l'avenir dans les entrailles d'un daim qu'ils consultent en présence du monarque. Pour n'être pas trop responsables des évènemens, sans doute ils ont soin de se faire prescrire auparavant ce qu'ils doivent prédire. Personne n'est exempt de paroître en justice, même les plus grands seigneurs qu'on peut accuser impunément. Le roi écoute assis sur son trône, prononce la sentence, passe dans une chambre voisine avec le coupable. Là il est obligé d'avouer sa faute, dans la posture la plus humiliante. De sa sincérité dépend la rigueur ou la modération du châtiment. On lui ôte ses habits, on l'étend à terre, le monarque lui donne lui-même autant de coups de son bâton de justice, qu'il juge à propos. Il se relève, remet ses

habits, remercie le roi. Sitôt qu'il lui a baisé les pieds, tout est oublié. Il rentre dans la salle avec un air serein. Le roi le congédie avec amitié, en présence de toute la cour, le renvoie à son gouvernement, en lui recommandant de rendre exactement justice, et le fait reconduire avec les honneurs ordinaires. Ces princes, après avoir été fort maltraités des Portugais, vivent actuellement en bonne intelligence avec eux. Les chefs des *Lamo*, *Pemba*, *Zauzibar*, de *Quirimba*, d'*Amfia*, d'*Anisa*, et de beaucoup d'autres pays qui n'ont quelquefois que cinq ou six lieues de tour, prennent le titre de rois. Quelques-uns sont tributaires du Portugal.

MONBAZE, QUILOA.

La capitale du royaume de *Monbaze* est dans une île. Les maisons y sont bâties à l'italienne, avec des terrasses qui se touchent, sur lesquelles on va d'un bout de la ville à l'autre. Les Portugais l'ont attaqué comme un port commode, l'ont possédée, y ont commis des vexations, et en ont été chassés, ou du moins en ont perdu la ci-

tadelle. Ils y sont soufferts, et vivent comme les autres peuples que le commerce y attire. Dans cette grande diversité, maures, caffres, blancs, jaunes, mahométans, idolâtres, il seroit difficile de deviner quelle est la nation primitive. Ce royaume a été exposé aux incursions des Imbis, peuple sauvage, de l'intérieur de l'Afrique. Ils ne vivent que de rapines, mangent leurs prisonniers, même leurs parens qu'ils assomment quand ils sont malades, pour s'en régaler. Leur boisson favorite est le sang humain. Les crânes leur servent de coupes. Quand ils sont prêts à en venir aux mains, ils font marcher devant eux des troupeaux, suivis d'hommes qui portent du feu. Cela veut dire que tous les prisonniers doivent s'attendre à être rôtis et dévorés. Rien de si terrible que le sort de ceux qui tombent entre les mains de ces cannibales, et celui du pays par lequel ils passent. Aussi tout fuit, tout se cache à leur approche. Les Mahométans ont tenté de les convertir pour les adoucir ou de les détruire. Ils n'ont réussi ni à l'un ni à l'autre. Tout ce qu'ils ont pu faire, c'est de les chasser au loin; mais ils reparoissent quelquefois. Ces

monstres adorent comme des dieux, leurs affreux monarques. Ils prennent le nom d'empereurs de toute la terre, affrontent le ciel même. Quand la pluie ou le soleil les incommodent, ils bandent leurs arcs, et envoyent contre le soleil et le firmament, leurs flèches et leurs imprécations impuissantes.

Quiloa est dans une île, bâtie aussi agréablement que *Monbaze*, peuplée de la même variété de nations, riche des mêmes productions, et vivifiée par le même commerce. Elle s'est plus ressentie des tristes effets de la morgue impérieuse des Portugais. Ils y trouvérent des rois dont l'histoire se conservoit, et dont la succession étoit connue. Ces princes dédaignèrent de se laisser asservir par des étrangers, qui venoient avec leur artillerie, vomir la terreur et la désolation sur leurs côtes. Ils résistèrent, mais ne furent pas les plus forts. Leur capitale après avoir été pillée, devint la proie des flammes, malgré les offres que le roi fit de se rendre tributaire du roi de Portugal, si on vouloit sauver sa ville. *Almeyda*, général de la flotte, en étoit maître. Le monarque demanda des ôtages pour venir conférer avec lui.

Le fier Portugais offrit son gantelet. Sur le refus, il voulut bien ajouter son casque. On ne trouva pas ces gages suffisans. Les soldats Portugais attendoient la torche à la main. Au signal donné, ils les lancèrent, et la ville fut consumée. Elle s'est rebâtie, et est maintenant bien peuplée. Mombaze et Quiloa ont plus souvent été sous le même monarque, que séparées.

MOZAMBIQUE.

Mozambique est une très petite île, mais très-utile aux Portugais pour la relâche, lorsqu'ils font le voyage des Indes. Ils y trouvent des rafraîchissemens de toute espèce. Ces secours sont tirés de la terre ferme, qui produit abondamment. Pour l'île, elle ne donne rien. On dit aussi qu'elle n'a que deux portées de mousquet en largeur, et six en longueur; par conséquent, elle est presque toute couverte par la forteresse importante que les Portugais y entretiennent, tant pour défendre le port, que pour maintenir dans la sujétion les petits rois du continent, d'où ils tirent leurs denrées, jusqu'à l'eau. Il n'y a dans l'île qu'une petite source insuffi-

sante. Le principal commerce avec la côte est l'or et les esclaves. Les Portugais ne le font qu'indirectement. Les négres ne se fient pas à eux. Il y a des facteurs Maures qui font les échanges. Les choses les plus précieuses pour les peuples de l'intérieur, presque sauvages, sont des sonnettes, des couteaux, des ciseaux, et toutes sortes de quincailleries. Il leur est arrivé de donner quinze vaches pour un rasoir. On sait qu'il n'y a entre ces nègres aucune humanité; les pères vendent leurs enfans, les enfans vendent leurs pères, méres et sœurs. Ils se font une guerre perpétuelle, et mangent leurs prisonniers: aussi ne redoutent-ils pas beaucoup l'esclavage. Quelques bracelets, des petits rouleaux d'or ou d'ivoire, mis sous la lèvre inférieure et sur la supérieure, pour les faire avancer et les rendre grosses, des raies rouges tirées sur le corps : voilà un négre et une négresse parés.

Côte de Sofala.

Sofala est encore une domination portugaise, dont la capitale est située aussi dans une île; elle a la même utilité

et les mêmes avantages que *Mozambique*, seulement pour le commerce avec le continent, qui est très-précieux. On croit, à cause de la grande quantité d'or que Sofala fournit, que c'est l'ancienne *Ophir* de *Salomon*. Quand elle fut découverte par *Anaga*, amiral Portugais, elle étoit gouvernée par un vieux roi Mahométan et aveugle, nommé *Jusef*. Ils lui demandèrent permission d'y établir un fort, qui seroit, disoient-ils, d'un grand service pour ce prince. *Jusef* fit semblant de les croire. Comme le fort avançoit, *Musaph*, son gendre, vint lui représenter le danger qu'il y avoit de permettre à ces étrangers de se fortifier dans ses états. « Voulez vous, répondit « l'aveugle, que je me batte contre ces « étrangers, au moment qu'ils arrivent « bien sains et bien munis? Laissez-les « quelque tems, la chaleur et l'air du « climat auxquels ils ne sont pas accou-« tumés, fera mourir les uns, et rendra « les autres malades; alors nous les « attaquerons avec avantage, et nous « prendrons le fort, qu'ils auront bâti « pour nous ». L'impatience du gendre ne permit pas au beau-père de suivre son plan jusqu'au bout. On le contrai-

gnit d'attaquer le fort. Comme il l'avoit prévu, les Portugais, quoique réduits à un petit nombre, encore trop vigoureux, non-seulement se défendirent, mais poursuivirent *Jusef* jusques dans son palais, et le tuèrent. Depuis ce tems, ils ont gardé le fort, qui est encore en leur puissance, et les rois sont leurs tributaires. On croit même que le dernier étoit un Portugais : apparemment quelqu'*Hidalgue Metis*, qui n'a pas dédaigné de surcharger son écusson d'une couronne africaine. Il y a quelques traces de police dans ce royaume. Ils poussent la sévérité contre l'adultère, jusqu'à punir de mort un homme qu'on trouve assis sur le même sopha ou sur la même natte avec une femme mariée. Ils respectent beaucoup la mémoire de leurs parens, gardent leurs ossemens avec vénération. Il y a, d'ailleurs, toute sorte de religions. Les habitans primitifs sont nègres.

MONOMOTAPA.

Le vaste empire du Monomotapa, que l'on compare à bien des égards à celui des Abyssins, a, dit-on, sept à huit cents lieues de circuit. L'air y est

en général bon, et la terre fertile; on y brûle et on y gèle; la neige couvre les montagnes, pendant que le soleil grille les plaines. On remarque avec étonnement que ces peuples, éloignés du Tropique, sont de vrais nègres, pendant que, dans des cantons de la Lybie et de l'Amérique, qui ont le soleil au Zénith, les habitans n'ont ni la couleur noire, ni les cheveux crépus. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexes sont nuds, à quelques précautions près; les autres le sont jusqu'à la ceinture. La poligamie est d'usage. La première femme épousée est toujours la maîtresse, et ses enfans les héritiers. Il n'est pas permis, même à la cour, de porter des étoffes de fabrique étrangère, de peur qu'il ne s'y insinue des charmes. On a appuyé de superstition cette loi politique, apparemment afin de la faire mieux observer.

Le cortége de l'empereur est magnifique. Quand il sort en cérémonie, il porte une petite bêche pendue à son côté, emblême de l'industrie cultivatrice, et dans chaque main une flèche; l'une indice de châtiment, l'autre de protection. Le gouvernement est très-doux. Il n'y a point d'impôts. L'empe-

reur ne tire de ses sujets que quelques journées de travail. Il a même soin de faire donner des vivres aux travailleurs, quoiqu'il ne les doive pas, d'où il arrive que chacun s'empresse à ces travaux, loin de les fuir. Les enfans des princes tributaires, ou grands officiers, sont élevés à la cour. On leur inspire la fidélité pour le souverain, et ils servent de garans de celle de leurs parens. Tous les ans le monarque envoie dans chaque province un officier. A son arrivée, on éteint le feu par-tout, et on en reçoit du nouveau de sa main. Refuser de se conformer à cet usage, c'est se déclarer rebelle ; ainsi, cette cérémonie est comme un serment de fidélité. Ces monarques sont très-aimés de leur peuple, dont ils ont soin de conserver l'affection par des marques fréquentes de bienveillance. Lorsqu'il boit, qu'il éternue ou qu'il tousse, un des grands, qui est présent, crie à haute voix : « priez « pour la santé et la prospérité de l'em- « pereur ». Tous les autres le répètent de proche en proche, et cette invitation se propage jusqu'à l'extrémité de l'empire.

La justice est prompte et sévère. Il y a une boisson purgative, comme étoit

l'eau amère chez les Juifs. Celui qui n'en est pas incommodé, est déclaré innocent. La capitale est belle. Il y a une impératrice et neuf reines, qui ont chacune leur cour. Elles sont protectrices, l'une des Portugais, l'autre des Maures; les autres ont chacune leur intendance. La récolte est un tems de fête. L'empereur ne manque pas de s'y trouver. Quand la guerre ou d'autres affaires l'empêchent, l'impératrice y préside. On a soin qu'il y ait toujours à la suite de la cour des baladins, des musiciens, des bouffons pour amuser le peuple. Les chefs de ces troupes sont des gens importans. Il y a des armées réglées, alternativement sur pied. On croit qu'il y a une province habitée par des Amazones. Toujours est-il certain qu'il y a dans les armées des corps de femmes. Leurs armes sont la flèche, la javeline, le sabre, le coutelas, le poignard et des haches tranchantes et légères; elles les manient avec beaucoup d'adresse, parce qu'elles y sont exercées d'enfance. L'empereur les préfère pour la garde de sa personne. Il a aussi une meute de deux cents chiens, qu'il ne regarde pas comme ses gardiens les moins fidèles.

Entre les dignitaires de sa cour, les principaux sont le gouverneur du royaume, le maître de sa maison, qui a le singulier privilége de nommer l'impératrice, quand celle qui l'est vient de mourir. Sans doute il s'entend avec l'empereur. Le capitaine des musiciens, le chef des devins, le gardien de la pharmacie, huile, ustensiles, ingrédiens, dont se sert le premier devin, le portier, deux chefs de cuisine sont ordinairement princes du sang, et les cuisiniers sont tous gens de qualité. Ils ne servent que jusqu'à vingt ans; on suppose que jusqu'alors ils n'ont pas connu de femmes. S'ils trompoient, ils seroient punis sévèrement. Jamais on ne voit manger l'empereur. Il paroît que la religion ancienne étoit la payenne; mais sans polithéisme ni idolâtrie, ou plutôt une espèce de théisme, auquel sont mêlées des notions vagues de christianisme et des superstitions, mais point inhumaines. Les sortiléges sont punis. Ils reconnoissent un souverain être, qu'ils nomment créateur et gouverneur du monde. Ils rendent beaucoup d'honneur à une vierge, ont des temples et des couvens bâtis en son honneur, où ils dévouent

les filles au célibat, comme chez les catholiques, les Grecs et les Abyssins. On croit qu'ils ont eu long-tems commerce avec les derniers, et peut-être, dit-on, les deux empires ont ils été réunis; ils sont cependant bien éloignés l'un de l'autre. Ils invoquent les morts et prient pour eux. Un de leurs empereurs s'est fait baptiser par un jésuite; mais quand il a fallu renoncer à la pluralité des femmes, la foi l'a abandonné. Les Portugais possèdent des mines d'or, sous la protection des forteresses qu'on leur permet. L'or se trouve aussi à fleur de terre dans les sables. Nul pays n'est plus abondant en éléphans. Il y a des autruches comme des bœufs; sans doute des bœufs de la petite taille.

Voici l'histoire du dernier empereur connu. Il y eut une guerre cruelle entre les enfans de *Famigar-Bachi*, qui a quarante-sept ans, laissa soixante et quatre fils. Ils se tuèrent tous à l'exception de trois. Deux convinrent de régner ensemble chacun six mois. Le premier qui occupa le trône, se défit du second, et celui-ci fut tué par un de ses oncles nommé *Nahi*. Le troisième s'étoit sauvé dans un royaume fort éloigné, où il avoit acheté une petite terre

qu'il cultivoit de ses mains, et vivoit inconnu; il s'y maria, et eut un fils nommé *Alfondi*. Ce prince en croissant, se faisoit aimer et admirer de tous ceux qui l'environnoient, par sa modestie, sa douceur et son esprit. Avec le tems, il signala son courage et son intrépidité à la chasse des éléphans, des lions, des tigres, et d'autres bêtes féroces.

Ayant entendu parler d'une guerre allumée dans le Monomotapa, entre *Nahi* son grand oncle qu'il ne connoissoit pas pour tel, et un roi voisin, il se pourvoit d'armes et de chevaux, et à la tête d'une troupe d'élites, il va offrir ses services à l'empereur. *Alfondi* ne fut pas long-tems à se signaler par des exploits qui attirèrent sur lui les yeux de toute l'armée. Il fixa sur-tout les regards de son grand oncle qui lui donna le commandement d'un corps de troupes avec lequel il se signala tellement, que *Nahi* ne crut pouvoir mieux faire, que de le mettre à la tête de l'armée. En six mois, le jeune général gagna tant de batailles, qui réduisit l'ennemi à demander la paix. Pour le récompenser de ses services, l'empereur lui fit épouser la princesse

sa fille, toujours sans avoir le moindre soupçon de sa véritable naissance. *Alfondi* n'en étoit pas plus instruit. Par un sentiment naturel, il appelle son père pour être témoin de sa bonne fortune. Le vieux monarque reconnoît dans le père de son gendre son neveu, dont il occupoit le trône; il lui cède avec plaisir la couronne. Le nouveau roi la transfère à son fils. Il fut couronné avec son épouse, aux acclamations de tout le peuple, dont il ne cessa de mériter l'estime et l'amour par la justice et ses bienfaits. Avec quelques embellissemens, il ne seroit pas difficile de faire un roman intéressant de cette histoire.

LE MONŒMUGI.

On taille aisément de grands empires dans les vastes déserts qui sont derrière les côtes. Le *Monœmugi* est un de ces royaumes que l'imagination étend autant qu'elle veut, sans être arrêtée par aucune limite certaine, excepté en descendant vers la mer, où le Monomotapa et les autres pays, dont nous avons parlé, bornent le Monoemugi. On ne sait ce qui le regarde, que par

les nations intermédiaires. Les notions sur ce royaume passent de bouche en boucheaux Européens curieux, comme leurs richesses passent de main en main; mais les unes ni les autres n'arrivent pas sans altération. On sait que c'est une monarchie absolue; qu'il y a des idolâtres, des mahométans, des *caffres*. Par-là on entend des *infidèles et gens sans religion.* Par *caffres* aussi, les Européens entendent des *nègres*, qui font la plus forte partie de la population de Monœmugi.

Ici encore se trouvent sous le nom de *Giagas*, les *Imbis*, ces mêmes peuples sauvages qui ravagent *Mombaze* et *Quiloa*; peut-être les mêmes que les *Galles*, qui font trembler l'Abyssinie. C'est dans le centre de la Brûlante Afrique, que pullulent ces monstres avec les lions et les tigres, également altérés de sang. L'empereur du Monœmugi, à sa honte, se sert de ces cannibales contre une république d'amazones, qui fait souvent des incursions sur les frontières méridionales de ses états. Il tient ces femmes guerrières en respect, par le moyen des *Giagas*, non qu'elles redoutent leur valeur; mais elles craignent leur barbarie, et

d'être roties toutes vives par cette race maudite; de sorte que quand ces troupes en viennent aux mains, c'est un combat à mort, sans quartier de part ni d'autres. Ceci pourroit être une épisode au roman d'*Alfondi*.

CAFRERIE.

Il n'y a point de pays qui s'appelle proprement *Cafrerie*, mais comme ce mot signifie *contrée d'infidéles*, ont peut donner le nom de *Cafrerie* à juste titre aux vastes régions qui se trouvent depuis les *Hottentots*, jusqu'à la ligne équinoxiale et au-delà, vu que les habitans sont idolâtres, livrés aux plus étranges et inhumaines superstitions, et aux sortilèges, beaucoup plus qu'aucune nation du monde. La cruauté et la férocité de ces sauvages jointes à la chaleur excessive et au mauvais air de ces climats, ont ôté aux missionnaires le courage d'y risquer leur vie et leurs travaux. Très-peu ont pénétré bien avant dans les terres; et de ceux là, les uns sont morts bientôt par l'insalubrité du climat, la mauvaise nourriture, et les horribles fatigues qu'ils ont essuyées; les autres ont été décou-

ragés de rester parmi ces sauvages, par le peu de fruit qu'ils y faisoient. A leur retour, ils ont fait de si effrayantes relations de leur mission, qu'on n'y a plus envoyé personne. De là vient que nous connoissons si peu ces vastes contrées intérieures.

HOTTENTOTS.

La pointe de l'Afrique est habitée par les *Hottentots*, nation indigène, qu'il ne faut pas confondre avec les *Caffres*. C'est un peuple différent, qui n'a ni la même couleur ni les mêmes mœurs. Ils paroissent avoir des notions du déluge. On peut, si on veut, les supposer descendans des anciens *Trogtodiets*, issus d'*Abraham*, par sa femme *Kethura*. Leur langage est un composé de sons extraordinaires. Il ressemble au gloussement de coqs d'Inde qui se battent, mêlé des cris de la pie, et des huées du chat-huan. On n'y entend rien d'articulé. C'est une espèce de monstre entre les langues. La prononciation dépend de certains chocs de la langue contre le palais, de certaines vibrations si étranges, qu'il est impossible de les exécuter, quand on n'y est pas accou-

tumé d'enfance. Il est aussi difficile aux *Hottentots* d'apprendre nos langues. Jamais ils ne les parlent bien. Leur pays est montueux, garni de belles prairies dans les gorges, et même sur les cimes, arrosé de ruisseaux qui donnent les meilleures eaux du monde. La mer est très-poissonneuse. Ils nagent débout, comme s'ils marchoient, se servant des bras, comme d'un balancier. C'est encore une singularité qui leur est propre, et qu'on devroit tâcher d'imiter.

La nation *Hottentote*, qui est très-considérable, est composée de tribus toutes errantes, comme doit être un peuple pasteur, mais errantes dans un espace déterminé, c'est-à-dire, qu'après avoir épuisé un canton de leur local, les *Hottentots* transportent leurs huttes dans un autre, et reviennent dans le premier, qu'ils retrouvent en peu de tems couvert de nouvelles herbes. Ainsi les tribus ne se confondent pas. Elles se font la guerre. Les querelles, quand il s'en élève, sont terminées par les voisins. Ils se secourent mutuellement contre l'ennemi commun. Les Hollandais ont éprouvé quelquefois à leur grand dommage la force de ces ligues.

Quand un enfant naît, on le frotte de fiente de vaches, on le lave avec du jus de figue, qu'on laisse imbiber au soleil, et on l'oint de graisse seule, ou de graisse mêlée avec du beurre. Le père ou la mère lui donnent le nom de l'animal qu'ils aiment le plus. Dès qu'il est sevré, on lui apprend à fumer. Les *Hottentots* sont d'une taille avantageuse, droits et bien faits, entre cinq pieds et demi et six pieds. Les femmes sons plus petites : leur teint est couleur d'olive. Ils ont la tête grosse, les yeux vifs, le nez plat, les lèvres épaisses, les dents blanches comme l'ivoire, les cheveux comme ceux des nègres, et fort noirs, les pieds grands et larges. Les femmes les ont petits et délicats. Comme si la nature eût voulu pourvoir à leur pudeur, elle leur a donné, disent les premiers voyageurs, une peau dure qui leur pend au bas du ventre, en forme de petit tablier. Singularité qui seroit exclusivement particulière à la race *Hottentote*; mais que des voyageurs plus modernes démentent.

Il n'y a pas d'être au monde plus paresseux que le Hottentot. « Penser, dit-« il, c'est travailler, et travailler c'est « le fléau de la vie ». Aussi la passent-

ils en grande partie dans une oisiveté et une stupidité étonnante. Ils ne laissent pas dans l'occasion de montrer une grande activité. Ils devancent à la course le cheval le plus vite, se servent de l'arc avec beaucoup d'adresse, et lancent des pierres, l'assagaye et leurs Rackùms, ou bâtons, avec beaucoup de forces et de dextérité. Ils se distinguent par leur affection à l'égard des uns et des autres, leur hospitalité, la compassion envers les malheureux et les étrangers; mais cette bonté naturelle, tant est grande la force des premiers préjugés, se dément d'une manière barbare à l'égard des vieillards décrépits, fût ce le père. Quand un homme est parvenu à cet état, le fils ou le plus proche parent assemble les hommes du *Kraal* ou *hameau*, leur représente le malheureux état du vieillard, et demande qu'il soit *séquestré*. Jamais cela n'est refusé. En conséquence on le met sur un bœuf de monture, et suivi de la plus grande partie des habitans, on le conduit à une hute dressée exprès dans un lieu écarté. On place à sa portée quelques provisions, et on l'abandonne, le laissant ainsi périr de vieillesse et de faim,

s'il n'est pas dévoré par les bêtes sauvages. De deux jumeaux dont une femme accouche, on en fait toujours mourir un. Autre coutume au moins bizarre, un Hottentot, quand il a été reçu au rang des hommes, doit battre sa mère, pour faire voir qu'il n'est plus un enfant.

L'habillement consiste en un manteau qu'ils nomment *krosse*, fait de peaux de bêtes, bien enduit de fiente de vache, de beurre, ou de graisse fraîche ou rance, n'importe. En général, on pourroit dire que cette onction est leur véritable habillement, car il n'y a point d'occasions, de cérémonies, dans lesquelles la parure ne soit l'application et la friction de ces graisses, dont ils se font des sillons sur le corps, et les bariolent de suie, de craie, d'une poudre rouge nommée *buchu*. Les hommes vont nue tête, les femmes seules portent une espèce de toque. Elles trouvent fort galant de faire pendre des vessies enflées à leurs cheveux. Leur chaussure qui les distingue aussi des hommes, consiste en boyaux d'animaux fraîchement tués, qu'elles se lient autour des jambes, en forme de brodequins. C'est aussi une parure

de héros, que de mettre en cérémonie au cou d'un homme qui s'est distingué en tuant quelque bête féroce, les intestins sanglans de cet animal ou d'un autre, qu'il laisse pourrir. Aussi les sent-on de fort loin. Un trait de leur propreté, c'est de porter toujours à la main une queue de renard ou chat sauvage qui leur sert de mouchoir. Ils ne vivent que de chair. Le porc, les poissons sans écailles, les lièvres et les lapins sont interdits aux hommes par leurs traditions. Les femmes peuvent manger des deux derniers animaux; mais les deux sexes mangent à l'envi les vieux cuirs, dont ils arrachent le poil après les avoir amollis dans l'eau. C'est un bon mêts grillé sur les charbons. Ils ne négligent point les poux, et ne les nourrissent pas en vain. Jamais ils ne se servent de sel ni d'épiceries. Leur boisson ordinaire est de l'eau, le lait de vaches pour les hommes, de brebis pour les femmes. L'homme ne mange avec elles que le jour de ses nôces. L'un et l'autre sexes est passionné pour l'eau-de-vie et le tabac.

Les hameaux se nomment *kraals;* ils ont chacun un chef héréditaire, ainsi que le chef général de la tribu,

qu'on nomme *konque*. Celui-ci commande l'armée, dirige les négociations, préside le conseil, juge les causes civiles et criminelles, qui lui viennent par appel des autres *kraals*. Les huttes sont faites de nattes de joncs fort serrées, travaillées par des femmes; les hommes les dressent et font les ustensiles de ménage, ainsi que leurs armes, quand ils veulent s'en donner la peine. Ils manient avec adresse les métaux, et sont bons potiers, très-experts sur-tout dans le gouvernement des troupeaux. La qualité de médecin de ces animaux précieux, est une dignité dans le kraal, celle de sage-femme en est aussi une. Les femmes la choisissent. Une troisième dignité qui l'emporte sur les deux autres, est celle de maître des cérémonies religieuses, il solennise les mariages et les funérailles, et fait l'opération de retrancher un testicule aux mâles. Tous les hommes, sous peine de la vie, subissent cette loi cruelle et singulière, entre huit et neuf ans. Ils disent qu'ils doivent au retranchement du testicule gauche, leur grande agilité à la course; mais on pense que c'est une cérémonie religieuse dont ils ne peuvent pas rendre raison.

On est embarrassé à exprimer la bizarre cérémonie qui accompagne leurs mariages, leurs funérailles et les actions principales de leur vie, comme d'être reçu au nombre des hommes, ou d'être déclaré *Héros*. Pour la cérémonie nuptiale, des hommes accroupis forment un cercle, les femmes dans la même posture à distance. Le prêtre, ou *Suri*, entre dans le cercle des hommes, et dirige sur le futur époux son urine ; il en fait autant sur la future épouse, va et revient jusqu'à trois fois de l'un à l'autre bout, tant que son réservoir lui fournit. En les arrosant, il prononce cette formule : « Puissiez-vous vivre « long-tems et heureusement ensem-« ble; puissiez-vous avoir un fils avant « la fin de l'année; puisse ce fils être « votre consolation dans votre vieil-« lesse; puisse-t-il être homme de cou-« rage et grand chasseur ». Dans les funérailles, ce sont deux vieillards qui arrosent, l'un le cercle mâle, l'autre le femelle. Pour recevoir un enfant au rang des hommes, il faut l'examen et le consentement du *Kraal ;* quand il est approuvé, un vieillard l'asperge au milieu des hommes, et lui dit : « Toutes « tes pensées, tes paroles et tes actions

« doivent désormais sentir l'homme « fait. Que ta bonne fortune t'accom- « pagne long-tems, croît et multiplie ! « Que ta barbe puisse bientôt paroître ! « Evite la compagnie de ta mère, sous « peine d'être banni de la société des « hommes ». Jusqu'alors le jeune homme n'avoit fréquenté que des femmes. Ce sont elles qui enseignent toutes les coutumes, les loix, les cérémonies, les pratiques, et les traditions de la nation. Elles en sont les dépositaires. Enfin, pour constater le courage d'un homme, et l'élever à la dignité de *preux Chevalier*, il faut aussi l'aspersion fournie par un brave décoré de la fraise héroïque. Tous les aspergés, non-seulement reçoivent la sainte inondation avec recueillement et respect, mais ils s'en frottent avec précipitation, et sillonnent la graisse avec leurs ongles, pour faire parvenir l'eau à la peau, jaloux de n'en point perdre une goutte.

On connoît peu la religion des Hottentots. Ils gardent à ce sujet, quand on les interroge, un silence obstiné, ne répondent ni oui ni non aux objections qu'on leur fait. Personne n'est si entêté de ses coutumes et de ses traditions. Il est impossible d'en convertir un seul.

On sait qu'ils croient un être suprême, qu'ils appellent *le Dieu des Dieux*. Ils ne lui offrent ni dons, ni victimes; mais ils font des sacrifices à la lune, qu'ils honorent comme une divinité inférieure, image sensible d'un Dieu invisible. Ils adorent, avec une profonde vénération, un insecte ou scarabée particulier à leur pays. Il a le dos verd, avec des taches blanches et rouges, le ventre de même, deux ailes et deux cornes sur la tête. Dès qu'on l'aperçoit, tout le village se couvre de *buchu*. On chante, on danse. Le grand et le petit *Gom-gom* retentit. C'est un instrument composé d'une plume ou d'une callebasse, qu'on promène enfilée à une corde. Il rend un son sourd et rauque. Heureux et cent fois heureux le mortel sur lequel s'abat l'insecte bienfaisant. Il devient lui même un objet de culte, une espèce d'idole.

Ils croient l'immortalité de l'ame, et qu'elle se promène autour de ses anciennes dépouilles. C'est pourquoi ils ont soin de laisser en leur entier la hutte du mort, ses habits, ses meubles et ses armes. Si-tôt qu'un homme ou une femme sont morts en un endroit, ils en décampent. Ils offrent des sacri-

fices à une divinité malfaisante, nommée *Tonquoa*, à tout hasard, sans savoir s'ils l'ont offensée; mais comme ils croient qu'elle traite d'offense ce qui lui plaît, ils prennent leurs précautions. Avant que d'entrer dans l'eau pour passer une rivière, ils s'en jettent sur le corps. En général, avant que de commencer une action hasardeuse et difficile, ils prennent un air grave, sérieux et méditatif. Le chant et la danse sont de toutes les cérémonies, afin qu'ils soient singuliers en tout, excepté des mariages. La poligamie est permise, mais n'est pas fréquente. Ils adoptent le divorce, et punissent l'adultère. Ils ont des traditions, qu'ils conservent avec beaucoup de soin; l'une que leurs premiers parens offensèrent si grièvement le Dieu suprême, qu'il les maudit, et leur postérité, et qu'il endurcit leur cœur; l'autre, que quand Dieu les envoya dans leur pays, ils y entrèrent par une fenêtre. Le nom de l'homme étoit *Noh;* celui de la femme *Hinguoh*.

Les Hollandais ont acheté des Hottentots tout le terrein qu'ils possèdent au Cap. Ils ont payé fidèlement, et ont accompli avec exactitude toutes les conditions qui régloient les limites et

les droits des deux peuples. Il y a cependant eu des mal entendus qui ont entraîné des hostilités; mais les deux partis s'en sont si mal trouvés, qu'ils sont revenus à la paix. Elle paroît établie sur les bases de la confiance et des égards réciproques, et par conséquent durable. Les colons s'étendent loin dans les terres. Ils rivalisent avec les naturels, non-seulement pour le soin des troupeaux, mais aussi pour les produits de l'agriculture, qu'enfin les Hottentots ont appris à ne pas négliger.

BENGUELA.

Nous sommes déja entrés, mais nous allons avancer beaucoup plus dans le pays des monstres. Malheureuse espèce humaine! à quels excès elle peut s'abandonner.

Le royaume de Benguela, qui suit les Hottentots, est un des plus malsains du monde. Les eaux stagnantes, sous un soleil brûlant, y sont fétides. La terre même y empoisonne ses productions. Il faut avouer que toute la côte n'est pas frappée de cette malédiction; mais les habitans des contrées qu'elle afflige, sont obligés de faire ve-

nir d'ailleurs ce qu'ils mangent et ce qu'ils boivent. Malgré cette précaution, le petit nombre de ceux qui échappent à la malignité de l'air et du climat, ressemble plus à des spectres, qu'à des hommes vivans. Ils ont la voix si cassée, qu'on diroit qu'ils retiennent leur haleine entre leurs dents. Cependant, comme s'ils n'avoient pas assez des fléaux de la nature, ces nègres emploient encore le peu d'industrie qu'ils ont à augmenter leurs maux. Outre la violence, il n'y a point de ruses qu'ils n'inventent pour surprendre leurs compatriotes, afin de les vendre comme esclaves. Leurs femmes, complices de cet affreux brigandage, attirent les galans par des caresses, se laissent saisir avec eux par leurs maris, et de leurs bras, font passer dans les chaînes les victimes de leur lubricité. Menteurs, assassins, voleurs, sans mœurs ni religion, ils n'ont aucune qualité qui rachète ces vices; de sorte qu'on seroit tenté de ne les pas plaindre des ravages faits chez eux par les *Giagas*.

Ces peuples, qu'on nomme aussi *Jagas*, à en juger par la férocité, sont vraisemblablement les mêmes que les *Imbis* et les *Galles*. Un témoin cou-

laire, qui a vécu plusieurs mois avec eux, nous a instruit de leurs coutumes. Le nom de dignité du chef est le *grand Giaga*. Il avoit vingt mille hommes sous douze capitaines. Jamais il n'entreprend rien, sans avoir consulté le Diable, qu'on nomme *Mokisso*. Cette cérémonie dure un jour entier. Il y est assisté par cinquante femmes et deux sorciers, qui font autour de lui des gestes, et prononcent des termes magiques. Ils lui teignent le front, les tempes, le ventre, de poudres consacrées par leurs paroles sur un grand feu, lui mettent son *Casingola*, ou sa hache à la main, et lui disent: « Vas, marche contre les « ennemis, n'en ménage aucun, car « ton *Mokisso* est avec toi ». Son premier exploit est de fendre la tête d'un jeune garçon qu'on lui amène. Celui-ci est suivi de quatre hommes, dont il en tue deux lui-même, et fait tuer les deux autres hors du camp. On se régale ensuite. On fait de grands festins, où la chair humaine n'est pas épargnée. Ils n'ont point d'idoles; mais ils disent qu'ils adorent souvent leur *Mokisso*.

Voici la parure du grand Giaga. Il a de longs cheveux noués, entremêlés de coquilles, une ceinture d'œufs d'au-

truche, un simple pagne d'étoffes de palmier. Son corps, marqué de diverses figures, est tous les jours graissé de chair humaine. Il porte au nez et aux oreilles des morceaux de cuivre longs de deux pouces. Les Giagas estiment plus le cuivre que l'or, ainsi que les habitans du Benguela ; quelques-unes de leurs femmes en ont des colliers qui pèsent dix-sept livres. La garde du grand Giaga est composée de femmes. Quand il boit, elles se jettent à genoux, battent des mains et chantent. Tous les jours il fait une exhortation à ses troupes. Si quelqu'un tourne le dos, il est condamné à mort, et mangé par ses camarades. Quelque pénible qu'ait été leur marche, en plantant leur camp, ils le fortifient d'abattis d'arbres et de haies sèches. Il y a un corps d'hommes robustes destinés à cela. Les huttes sont placées régulièrement et serrées. Ils mettent à la porte leurs arcs, leurs flèches et leurs dards, de sorte qu'à la moindre allarme, tout le monde est sur-le-champ armé.

Les Giagas ne permettent pas à leurs femmes d'élever leurs enfans, ils les enterrent aussitôt qu'ils sont nés ; on ne sait pas le motif d'une pareille cou-

tume. Est-ce afin d'éteindre entre'eux toute affection naturelle ; et que les femmes mêmes, aussi guerrières que les hommes, s'accoutument à ne se laisser toucher d'aucun sentiment de pitié ? Ils se recrutent des jeunes gens qu'ils enlèvent dans leurs courses. On leur met un collier qui est la marque de leur servitude. Ils le gardent jusqu'à ce qu'ils aient apporté la tête d'un ennemi. Rien n'a tant de pouvoir sur les esprits, que l'espoir d'être délivré du collier, cette marque de l'esclavage; et ces jeunes gens bravent toutes sortes de dangers avec un courage intrépide, pour parvenir à cet honneur. Quand un homme distingué meurt, on enterre avec lui ses deux femmes les plus chéries, qu'on place à ses côtés, après leur avoir cassés les bras. Si la terre qu'on jette sur le tombeau ne les étouffe pas, elles expirent dans ce long supplice.

Ces barbares ne font la guerre que pour piller, ils ne s'arrêtent que pour consommer le pillage, et recommencent ensuite. Le pire, c'est que tout ce qu'ils ne peuvent pas emporter, ils le gâtent, le brûlent, le renversent, et ne laissent après eux qu'un désert:

à moins que fatigués de leurs courses, las de tuer et de massacrer, ils ne leur prennent envie de se fixer, comme ils ont fait dans les plaines moins infertiles du Benguela. On sent qu'avec de pareils hôtes, les habitans du pays font un triste personnage. Aussi à peine en parle-t-on, on sait seulement qu'ils avoient quelque gouvernement, et que leur état est monarchique.

CONGO.

En suivant la côte, on rencontre le Congo. On s'y croiroit en Europe, parce qu'on y trouve des *comtés*, des *marquisats*, des *duchés*. Il ne reste qu'une partie, à-peu-près moitié de cet empire, dont se sont détachées des provinces qui sont à présent reconnues pour royaumes. Le roi prend le titre de *Mani*, qui veut dire *seigneur*. Ainsi, *Mani Congo*, c'est seigneur du Congo. Outre les grandes pertes qu'il a faites en provinces environnantes, celles qui restent plus rapprochées du centre, sous les dénominations européennes, lui donnent souvent des marques d'indépendance.

Le Congo est un des plus fertiles pays

du monde. L'herbe y est si haute et si épaisse, qu'elle sert aux bêtes féroces de retraite dangereuse aux hommes. Le voyageur n'y marche pas sans craindre d'y voir lever auprès de lui un lion, un tigre, ou toute autre bête carnacière, outre les serpens et les insectes vénimeux qui se cachent dans ces longues herbes. Les gens du pays n'ont pas trouvé d'autre moyen de s'en délivrer, que d'y mettre le feu, quand elles sont assez sèches. Les animaux chassés de leur retraites par les flammes, entrent en fureur, et se jettent sur tout ceux qu'ils rencontrent, quelque soit leur nombre. Les voyageurs qui aperçoivent de loin l'incendie, n'ont d'autre ressource que de monter promptement sur les arbres, à quoi les nègres sont fort habiles; mais les Européens moins exercés, sont obligés de porter des échelles de corde, que leurs nègres attachent aux arbres. Il y a deux récoltes par an, et cependant il survient des famines, par l'indolence et l'inexpérience de ces peuples, qu'on n'a jamais pu déterminer à garder d'une saison à l'autre. Ils ont cependant des graines et des racines nourricières, dont la conservation ne seroit ni pé-

nible ni embarrassante; mais placés dans une espèce de paradis terrestre par la beauté des fleurs, la saveur des fruits, l'abondance de la pêche, la multiplication des bestiaux, ils ne songent qu'à jouir. L'ardeur de leur climat brûlant, ne les chagrine et ne les tourmente pas. Ils y sont accoutumés.

2528. Le Congo est prodigieusement peuplé, malgré la multitude d'esclaves qui en sortent tous les ans; mais les femmes sont extrêmement fécondes. On prétend que sans cette émigration perpétuelle, sans les guerres et la mortalité causée par les épidémies, et sans les famines, il seroit surchargé d'habitans qui se dévoreroient les uns les autres. Il ne faut point y chercher de commerce en grand; tout au plus quelques échanges entre nègres, pour les nécessités les plus urgentes de la vie. S'ils ont des mines d'or et d'argent, de cuivre et autres, comme ils s'en vantent, ils n'en usent pas. Leur monnoie est une petite coquille de limaçon de mer, nommée *zembis*, qui se pêche dans le Bamba. Elle a cours non-seulement dans le Congo, mais dans les royaumes voisins.

Il est curieux d'entendre raisonner

un nègre du Congo, assis sur sa natte, fumant sa pipe, couvert de quelques méchans haillons, et brûlé par un soleil perpendiculaire. Les autres pays, dit-il, sont l'ouvrage des anges, le mien est celui de Dieu lui-même. Mon roi est le plus riche, le plus sage, le plus puissant des monarques. Mes compatriotes sont les plus nobles, les plus heureux des peuples de l'univers. Que me parlez-vous de la magnificence des cours de vos monarques d'Europe et d'Asie, de leurs immenses revenus, de la grandeur de leurs palais, de l'opulence, de la félicité de leurs sujets, des grands progrès qu'ils ont fait dans les sciences, les arts, les manufactures? Tout cela s'il est vrai, est bien au-dessous de la dignité et de la splendeur de mon roi et de son royaume. Il ne peut y avoir qu'un seul Congo dans le monde, tout le reste n'a été créé que pour la gloire de notre monarque, et le bonheur de ses sujets.

La mer nous paye un tribut continuel de zembis, pendant que les autres sont obligés de s'abaisser à fouiller les montagnes, a briser les rochers, pour en tirer l'or et l'argent qui ne sont que les excrémens de la terre. Qui vous en-

gage de passer les mers, de vous exposer à tant de travaux et de dangers, pour venir trafiquer avec nous, sinon la pauvreté, et la stérilité de votre pays, qu'ai-je besoin de vos étoffes, et de tous les produits de vos manufactures ? ils vous ont coûté beaucoup de peine à fabriquer, pendant que je me repose. Vos souliers, je m'en passe; le sable ne brûle point, les pierres ne blessent point mes pieds endurcis. Vos chapeaux ? mes cheveux rendent ma tête impénétrable aux rayons du soleil. Vos matelats, vos tapis, tout cet attirail ne feroit que m'échauffer. Je dors tranquillement sur la terre nue, et s'il s'élève quelques zéphirs bienfaisans, l'obstacle d'une muraille, ou d'une toile tendue pour servir de tente, ne me prive pas de ce présent de la nature. Si la pluie me mouille, en me secouant, je suis bien-tôt séché. Mes femmes me font des esclaves ; avec ce que je vends, j'achète tout ce que mon petit champ que mes femmes cultivent, ne me fournit pas. J'achète de même mes ustensiles de ménage, quand je ne sais pas les faire. En m'amusant, le prix de mes enfans me fournit des pipes, du tabac, de l'eau-

de-vie qui me réjouit le cœur, et d'autres femmes, qui me font encore des esclaves, qui m'enrichissent.

Les capucins virent un jour entrer dans leur église de *San Salvador*, capitale du pays, un nègre qui jetoit les hauts cris, frappoit du pied, se tordoit les bras comme un désespéré. Ils accourent pour savoir la cause d'une douleur si amère. « Hélas, leur dit-il, j'avois des » frères, une sœur, mon père, ma » mère, ma femme, des enfans; j'ai » tout vendu, malheureux! il ne me » reste plus personne de ma famille, » dont je puisse faire de l'argent. » Les bons pères, étrangement surpris, lui remontrent combien il offense la raison et la nature par cet excès d'inhumanité. « Je n'ai fait, leur répond-il, que ce » qui s'est pratiqué de tout tems dans » ce pays. Quel crime ai-je commis » en les vendant? je n'ai fait que les » prévenir. » En effet, quoique le christianisme qui s'est établi à la fin du quinzième siècle ait affoibli cet usage, il s'en faut de beaucoup qu'il l'ait détruit. Les Européens tranquillisent leur conscience sur cet affreux commerce, en disant que s'ils ne les achetoient pas, ils seroient vendus à d'autres; mais ces

autres ne les tireroient pas de leur patrie, pour être assujétis en Amérique à un genre de vie, contraire à leurs habitudes d'enfance; au lieu que laissés dans leur patrie, quoiqu'esclaves, ils profiteroient de l'indolence générale de leur pays. Il n'y a donc d'achetés sans remords, que les prisonniers de guerre des *jagas*, ou autres monstres, parce que par là on les arrache à une mort cruelle; mais ce n'est pas le plus grand nombre. De plus, il y a une inhumanité très-punissable dans certains colons à n'enlever ces malheureux au couperet des bouchers jagas, que pour en exiger quelquefois une continuité, et des excès de travaux, qui leur rendent la vie pire que la mort.

Avant l'introduction du christianisme, la religion du *Congo* étoit un composé monstrueux d'idolâtrie et de superstitions, de cérémonies et de coutumes absurdes et détestables. Ils reconnoissoient un Etre suprême qui a créé leur pays; mais qui abandonne toutes les choses de ce bas monde au gouvernement d'un grand nombre de dieux inférieurs. Les uns président à l'air, les autres au feu, à la mer, à la terre, à la sécheresse, à la pluie, au chaud, au

froid, aux hommes, aux femmes, à la stérilité, à la disette; en un mot, à tous les biens et à tous les maux. Les *Gangas* ou prêtres spécifient à leurs prosélites le domaine de chaçun de ces dieux, afin de diriger leurs offrandes; ils ne fixent point l'objet de leur adoration. L'un prend un animal, l'autre, un arbre, des pierres, ou quelque marmouset qu'il taille grossièrement. Le culte consiste en génuflexions, fumigations, et toujours des offrandes dont les *Gangas* profitent. Ils amènent la fertilité, éloignent les tempêtes, guérissent les maladies, et sur-tout connoissent qui a causé la mort; car, personne ne meurt naturellement; c'est toujours en vertu de quelque maléfice d'un ennemi, qu'on sort de ce monde. Le *Gangas* indique à coup sûr le sorcier : excellent moyen de se venger quand ils en veulent à quelqu'un, et de purger la terre des incrédules. Cette abominable croyance est une source de discorde et de meurtres.

Le chef des *Gangas* se nomme *Chalombe*. Il jouit d'une si grande autorité, que le gouverneur de la province où il demeure, pour y être reçu et vivre tranquille, est obligé d'acheter son

amitié et sa protection. On n'entre jamais dans sa maison sans sa permission, de crainte que quelqu'imprudent ne souille le feu sacré qu'il y conserve. Quand il s'éloigne pour quelque-tems, c'est un crime capital aux nègres, d'avoir commerce avec leurs femmes et concubines, jusqu'à son retour. Il jouit amplement de toutes les douceurs de la vie, utilités, agrémens, commodités, plaisirs; mais comme *Damoclès*, il voit toujours le glaive suspendu sur sa tête. Il ne doit pas mourir de mort naturelle. Ce malheur entraîneroit la ruine du monde. Pour prévenir cette fatale catastrophe, quand il devient malade ou trop vieux, on l'assomme ou on l'étrangle.

La plupart des chrétiens du Congo n'en ont guères que le nom. Ils paroissent ignorer entièrement les dogmes et les préceptes fondamentaux de l'Evangile. D'autres les respectent si peu, qu'ils ne font pas de difficulté d'avoir un grand nombre de concubines, outre leurs femmes légitimes. Beaucoup d'entre eux, s'ils portent extérieurement des chapelets et des croix, ont sous leurs habits leurs charmes et leurs amulettes. Ces désordres anti-chrétiens viennent

en grande partie de la dépravation des Portugais, qui déshonorent par leurs mœurs la religion qu'ils professent, et donnent les plus mauvais exemples aux nègres, trop portés à les imiter. Ils viennent aussi du défaut d'instruction. Il n'y a, dans tout l'empire, ni collége, ni séminaire. Le peu de prêtres qui viennent de Portugal, ne sont pas suffisans pour enseigner, et ceux du pays sont trop ignorans. Il n'y a qu'un évêque. Les églises sont mal construites, et peu ornées, et les cérémonies sont rarement accompagnées de la pompe auguste qui les rend si vénérables dans les temples catholiques. C'est donc un christianisme dénaturé, abâtardi, dont l'extérieur même n'est pas assez imposant pour prévaloir dans l'opinion sur les superstitions anciennes.

Toutes les terres du Congo appartiennent au roi. Il en tire un tribut, qu'il augmente en les changeant souvent de mains; ce qui est la ruine de l'agriculture. Les *Zimbis* et les amendes, les présens du gouverneur qui rançonnent les peuples, voilà tout son revenu. Celui des terres est perçu par les *ducs*, qui le font passer à la cour. Leur infidélité, ou leur refus, est sou-

vent la cause des guerres. On ne choisit jamais pour roi qu'un prince de la famille royale, sans égard s'il est de la branche la plus proche ou la plus éloignée. Les voix se réunissent ordinairement sur celui qui a eu la précaution d'amener le plus de troupes auprès de l'endroit où se fait l'élection, ou de gagner d'avance les électeurs par des présens. Si-tôt qu'ils sont d'accord, ils convoquent tous les grands du royaume dans une place auprès de la capitale. De-là l'assemblée se transporte à la cathédrale; il s'y trouve deux fauteuils, l'un pour l'évêque, l'autre pour le chef des électeurs. Celui ci est environné des candidats, qui ignorent encore sur lequel le choix est tombé, et attendent avec impatience qu'on le nomme.

Le seigneur électeur ne se presse pas; il fait un long discours sur les devoirs de la royauté, qu'il termine enfin, en nommant celui qui est élu. Il descend de son siége, va le prendre par la main, le présente à l'évêque, devant lequel il se met à genoux. Le prélat le harangue à son tour, l'exhorte sur-tout à être un zélé défenseur de l'église catholique, lui en fait prêter le serment, le conduit à son trône, lui met la cou-

ronne sur la tête. Aussi-tôt l'air retentit des acclamations du peuple, et du bruit des instrumens. Quelques jours après, le monarque fait deux cérémonies importantes; la première consiste à donner une *bénédiction* solennelle au peuple; la seconde à investir les grands des principales dignités, et des fiefs de ses Etats.

Pour la *bénédiction*, on dresse un trône dans l'endroit le plus élevé d'une grande place, d'où le prince peut tout voir, et être vu. S'il se trouve entre ses ministres et ses nobles quelqu'un qui ait encouru sa disgrace, d'un coup-d'œil, d'un geste, il le chasse du cercle, comme indigne de sa *bénédiction*. C'est une manière commode de se défaire de ceux qui lui déplaisent; car il n'y a ni à s'expliquer, ni à résister. Le peuple se jette avec fureur sur le disgracié, le tire avec tant de violence, et le maltraite tellement, qu'ordinairement il n'en échappe pas. Quand l'assemblée n'est composée que de sujets fidèles, le monarque étend les mains, leur souhaite toute sorte de bonheur. Ils lui témoignent leur joie et leur reconnoissance par de grands cris et des battemens de mains. La distribution des

fiefs se fait avec la même pompe. Ceux qui n'obtiennent pas les dignités qu'ils desirent, ne seroient pas mieux reçus à témoigner leur mécontentement devant ce peuple assemblé, que n'ont été, à la *bénédiction*, ceux qui, n'étant pas surs d'être en grâce, se sont hasardés d'y paroître. Au reste, non-seulement dans ces deux cérémonies, mais dans toutes les occasions, les rois de Congo ne paroissent qu'avec un brillant cortège. Une singularité qui rend la cour nombreuse, c'est que peu de personnes, même parmi les grands, savent lire et écrire, et qu'ils sont obligés, pour peu que les ordres soient compliqués, de les recevoir en personne. Ainsi, il y a toujours foule, et les inclinations, les génuflexions, les protestations usitées dans le pays, font croire que c'est une foule d'esclaves.

La reine est la seule femme légitime; elle s'appelle *Manibombaba:* maîtresse des femmes, elle a toujours autour d'elle beaucoup de jeunes dames, qui ne mènent pas une vie bien gênée, non plus que leur maîtresse. Le roi trouve entre elles à satisfaire ses goûts. Il a aussi publiquement des concubines, malgré

les remontrances de son confesseur et des missionnaires.

On fait une singulière description de ses troupes, dans la revue générale qui a lieu tous les ans, le jour de S. *Jacques:* tous les princes et les seigneurs de sa cour s'y trouvent. Chaque soldat est jaloux d'y paroître à son avantage. On jugera s'ils y réussissent : les uns ont des arcs et des flèches de grandeurs différentes; d'autres ont de larges épées, des dagues et des coutelas; quelques-uns n'ont pour habits et pour armes que leurs longues targettes; ceux-ci sont couverts de peaux de divers animaux, depuis la ceinture jusqu'aux genoux; ceux-là ont le corps et le visage peints de différentes figures. Plus elles sont monstrueuses, plus on se croit guerriers. Ceux qui ne sont pas assez riches pour avoir une large épée d'acier, en ont une de bois dur. Leurs enseignes ne sont communément que des chiffons sales et déchirés; leurs armes de fer et d'acier rongé de rouille, celles de bois, mal faites et mal peintes. Ajoutez que les invalides jeunes et vieux, les aveugles et les impotens, étant obligés de s'y trouver, on voit des gens sans armes,

d'autres sans bras et sans jambes, ou contrefaits de toutes manières. Tous ont la tête ornée de plumes de différentes couleurs, chacun à leur mode. Outre les armes, ils ont ordinairement quelque outil qui indique leur métier.

Les seigneurs parcourent les rangs, pour exhorter tous ces braves à bien faire leur devoir dans l'occasion, et à combattre vaillamment sous les enseignes de leur puissant monarque. « Où « en trouve-t-on un pareil sous le ciel ? « s'écrie une troupe. Qui peut lui être « comparé ? répond la voisine. Qu'il « vive à jamais ! répond la troisième. « Et tous ensemble : Que son trône soit « exalté au-dessus du soleil et des « étoiles ; que tous ses ennemis soient « confondus, et foulés sous les pieds « comme la poussière » ! A ces clameurs se joignent le cliquetis des armes, le bruit des instrumens, et le charivari finit par un combat simulé, et un grand festin. Sans doute, on fait un choix dans cette troupe, pour mener à l'ennemi ; mais quelque soit le triage, c'est toujours une armée peu redoutable que celle des rois de Congo ; il n'y a ni ordre dans la marche, ni discipline dans le camp. Le soldat charge avec

fureur; mais quand il est une fois aux mains, il n'entend plus de commandement; un fuyard entraîne toute l'armée: même insubordination quand il est vainqueur; et quand il pille, on ne peut l'arracher du butin.

Avant le christianisme, on enterroit avec le roi ses concubines favorites, au moins au nombre de douze; mais toutes briguoient cet honneur, et se battoient pour l'obtenir. En abolissant cette barbare coutume, on a conservé celle des lamentations funèbres pendant huit jours aux funérailles des grands, et l'habitude aux anniversaires, de charger des tables de vivres et de s'enivrer. Viennent ensuite les cérémonies de l'église, qui se font avec une pompe proportionnée à la dignité de la personne. Le caveau royal est garni d'une tenture noire, qui se renouvelle tous les ans, malgré la mauvaise odeur qui s'exhale au moins dans les premiers tems du cadavre, assis au milieu dans un beau fauteuil.

Les précautions pour rendre la justice sont sages; mais un nègre incorruptible est une espèce de miracle. Le créancier peut réduire son débiteur en esclavage. Il y a trois crimes capitaux:

le meurtre, la rebellion et le sortilège. Le dernier est puni par le feu. Filouter, prendre en cachette, est un forfait digne de châtiment ; mais prendre hardiment, arracher avec violence, c'est une action noble, héroïque à proportion que le larcin est plus considérable.

Les Congois n'ont aucune des industries qui allégent le travail chez les autres nations. Ils font tout avec un soin pénible. Le travail leur tient lieu d'art et d'adresse. Ils ne tissent point : ils passent leurs fils brin à brin l'un dans l'autre. Un morceau de bois dur, ou un caillou est leur enclume, qu'ils tiennent entre leurs pieds. Ils frappent le fer avec un marteau informe, ne savent ni le polir, ni l'affiler. Ils travaillent tout aussi mal le bois et l'argile; mais pour ce qui est de prendre leurs commodités, ils y excellent. Il faut qu'un nègre soit peu opulent, pour n'avoir pas deux esclaves qui le portent étendu de son long dans un hamac. Ne craignez point que celui qui est obligé de marcher à pied, porte jamais rien. C'est sa femme qui est chargée du sac des provisions. Il pend sur le dos, attaché par une courroie serrée,

autour du front. Elle a quelquefois entre les bras un enfant qu'elle nourrit, un autre qu'elle traîne par la main. Le mari fume gravement sa pipe à côté d'elle sans jamais offrir de la soulager. Cette tâche pénible se renouvelle souvent, parce que le nègre aime à changer de lieu; il lui est si aisé de porter tout avec lui. Cependant il devroit être arrêté par la difficulté et le danger de voyager dans un pays infesté de bêtes féroces, sans ponts, sans chemins frayés, excepté d'une ville à l'autre, dans les forêts obstruées de broussailles, dans l'herbe par dessus la tête. Tous ces obstacles ne sont point capables de le guérir de la manie des voyages.

Chez le peuple, quand les parens d'une jeune fille la croient en âge de prendre un mari, elle se retire pendant un mois dans une tente particulière, où elle reçoit tous les prétendus, et les présens qu'ils lui apportent. Au bout du terme, elle donne la main à celui qui lui plaît davantage. Chez les grands, il y a peu de mariages qui ne soient précédés d'un noviciat ou essai. Avant de s'engager pour toute leur vie, ils pensent qu'il faut se connoître bien parti-

culièrement. En conséquence, on convient de deux ou trois ans d'épreuve plus ou moins. Quand les conditions sont acceptées par les parens et la fille, elle se transporte, avec le moins de bruit et d'éclat possible, chez son futur époux, et commence aussi son noviciat. Quand le terme convenu est arrivé, ordinairement c'est la femme qui presse. Le mari se soucie peu de la dernière cérémonie, pour lui-même, parce que c'est une espèce de gêne qu'il va s'imposer, quant aux enfans, qu'ils soient bâtards ou légitimes, cela est indifférent ; mais il est souvent déterminé par le desir de toucher la dot. Quelquefois la cérémonie a été précédée par des ruptures, des divorces, pendant lesquels la femme s'est pourvue d'un autre côté; mais le mari ne lui en sait pas plus mauvais gré, et ces échappées ne l'empêchent pas de lui donner enfin la qualité de femme légitime. Le mariage est célébré devant le prêtre, quand on en trouve, car les gens dont on parle sont catholiques. Ils n'épargnent rien dans ces occasions, pour traiter les convives. Les pauvres vendroient un ou deux enfans pour acheter une vache ou un bœuf, du

vin de Portugal, ou de l'eau-de-vie. Le repas dure aussi long-tems qu'il y a à manger. On chante, on danse, jusqu'à ce que les invités s'endorment sur la place.

Leurs chants bruyants mêlés de cris et d'éclats effraient un européen, et les négres rient des nôtres. Ils ont des instrumens à vent et à corde. Les mieux touchés font de tristes concerts. Les danses ne leur paroissent belles, qu'à proportion qu'elles sont immodestes. L'un et l'autre sexes s'y échauffent quelquefois tellement, qu'ils tombent dans une espèce de frénésie qui leur fait oublier toutes les règles de la bienséance. Les assistans la partagent. Alors c'est un tourbillon, une immodestie, une confusion qui passe la licence des plus effrénées bacchanales. On attribue à ces excès, qui sont fréquens, une grande partie de leurs maladies. Outre que la graisse dont ils sont presque toujours oints bouche les pores, ils les resserrent encore par la froideur de l'eau où ils vont se jeter tous dégoûtans de la sueur excitée par ces mouvemens violens. Quoique les maladies qui en résultent soient très-communes, leurs médecins ne savent pas les guérir. La plupart y

succombent. La petite vérole fait aussi de grands ravages : l'autre n'est pas pour eux un fléau moins ordinaire et moins terrible. Ils ne disent pas qu'ils leur ont été apportés par les européens. Quant à ceux-ci, il faut qu'ils usent fréquemment de la saignée, jusqu'à ce qu'ils aient, dit-on, changé tout leur sang. Les pluies, dans ce climat chaud et humide, sont presque toutes mortelles. L'opinion est généralement répandue, que c'est rendre service à un agonisant, que de l'aider à mourir promptement. Les moins cruels sont ceux qui hâtent la mort, en étourdissant le malade de cris et de hurlemens, et en l'étouffant de caresses. On raconte des habitans de la province de *Matamba*, que quand un de leurs parens est à l'agonie, ils le prennent par les bras et les jambes, l'élèvent en l'air le plus haut qu'ils peuvent, et le laissent tomber sur le plancher. Après l'avoir considéré quelque tems mort ou expirant, ils se jettent sur lui, le baisent, le serrent contre leur poitrine, avec des sanglots et des regrets à toucher ceux qui ne connoîtroient pas l'indifférence et le manque d'affection naturelle qui règne dans toutes les familles.

L'histoire de *Congo*, avant l'arrivée des Portugais, n'est qu'un ramas de traditions incertaines. Comme les *Congois* n'avoient pas d'écriture, ils n'ont conservé que peu de faits, encore moins de dates. Ils parlent d'un monarque, nommé *Luqueni*, qui réunit beaucoup d'état et en forma le grand empire de *Congo*. Ce royaume étoit beaucoup déchu, quand les Portugais y arrivèrent, sous la conduite de *Sousa*, en 1484. On doit admirer la facilité avec laquelle on sut engager le roi régnant à embrasser le christianisme. Ce fut l'ouvrage de quelques lettres exhortatoires du roi de Portugal, d'un voyage d'un oncle du roi de *Congo*, qui se fit instruire, et se convertit à Lisbonne. Il revint et cathéchisa son neveu, aidé de quelques missionnaires, dont on l'avoit fait accompagner. Le *Mani Congo* se fit baptiser, prit le nom de *Jean*, et la reine celui d'*Eléonore*, en l'honneur du roi et de la reine du Portugal. Leur cour les imita, et, comme il arrive ordinairement, le peuple imita la cour. Ce prince vacilla cependant dans sa religion; mais *Al Sousa*, son fils et son successeur, y fut très-ferme. On peut le regarder comme l'apôtre du *Congo*,

Jean. 14[illegible]. Alphonse. 1402.

par le zèle qu'il mit à faire venir des missionnaires pour les instruire.

Dom Pedro 1521. Dom François. 1530. Dom Diègue 1532. Dom Henry. 1540. Dom Alvare Ier. 1542.

Il envoya son fils à Lisbonne, afin de lui procurer une éducation chrétienne. Ce prince placé sur le trône, prit le nom de *Dom Pèdre*, imita le zèle et la piété de son père. Son fils, *Dom François* n'en dégénéra pas. Il ne porta que deux ans la couronne, et la laissa par sa mort à *Dom Diegue*, son cousin. Comme celui-ci mourut sans enfans, les Portugais puissans dans le royaume, prétendirent s'arroger le droit de lui donner un roi. Les princes du sang, les gouverneurs des provinces et la noblesse, s'élevèrent contre cette prétention. Ils en vinrent aux mains avec les Portugais, qui furent maltraités. On éleva sur le trône *Dom Henri*, qu'on croit avoir été fils bâtard de *Dom Diegue*. Il se trouva, en prenant la couronne, embarrassé dans une guerre. La perte d'une bataille lui coûta la vie. On mit à sa place *Dom Alvare* Ier., son fils. Ce prince se crut obligé de se disculper à Lisbonne, de la violence faite aux Portugais, lorsqu'ils avoient voulu s'opposer à l'élection de son père. L'explication fut écoutée; mais il en résulta entre les deux cours, de la froideur

qui fit tort à la religion. Toutes les instances du roi ne purent obtenir des missionnaires. Ce prince essuya une irruption des *Giagas*, qui fut suivie de la famine et de la peste. Les Portugais ne lui donnèrent aucun secours dans ses malheurs. Il paroît qu'ils vouloient le forcer par le besoin, à leur découvrir les mines d'or de son royaume, dont son prédécesseur avoit toujours refusé l'indication. Son confesseur, tout Portugais qu'il étoit, lui avoit conseillé de ne pas confier à des étrangers, un secret si important pour son royaume. *Dom Alvare II*, fléchit, entraîné par les circonstances, et rentra en grace avec la cour de Lisbonne, qui lui envoya enfin des missionnaires, dont la religion avoit grand besoin. Le bon roi les aida de son mieux, et eut le plaisir de laisser à son fils, avec le sceptre, le christianisme assez bien rétabli.

Il se nommoit *Dom Bernard*. Le bruit commun est qu'il fut tué en duel par son frère *Dom Alvare III*. Si celui-ci obtint la couronne par un fratricide, il effaça l'odieux de ce crime dans l'esprit de ses sujets, par une conduite pleine d'humanité, de religion et de justice. Ses belles qualités firent trouver

Dom Bernard. 1614. Dom Alvare III. 1615. Dom Pedre II. 1602. Dom Garcie I. 1624. Dom Ambroise. 1625. Dom Alvare IV. 1631

Dom Alvare V. 1635. Dom Alvare VII 1637. son règne trop court. Il ne dura en effet que sept ans. Les rois qui lui succédèrent, *Dom Pedre II*, *Dom Garcie* Ier., *Dom Ambroise*, *Dom Alvare IV*, *Dom Alvare V*, ne régnèrent entre eux cinq que quinze ans. Le dernier mérita bien le malheur qui à la fleur de son âge, le précipita du trône dans le tombeau. Il conçut des soupçons malfondés contre le duc de *Bomba*, et le marquis de *Chiona*, frère de *Bomba*, et força ces deux princes à lever des troupes pour se défendre. Le succès de la guerre ne fut pas heureux au roi : les deux frères le firent prisonnier; mais loin d'abuser de leur victoire, ils traitèrent le monarque avec beaucoup de respect, et le ramenèrent dans sa capitale qu'ils lui rendirent. Honteux de devoir la couronne et la vie à ses sujets, le farouche *Alvare* ne fut pas plutôt libre, qu'il leva une armée, et marcha contre les deux frères. Il fut encore plus malheureux dans cette expédition que dans la première; il y perdit la vie. Le duc de *Bomba* fut proclamé sous le nom d'*Alvare IV*, et presqu'aussitôt assassiné par le marquis de *Chiona*, son frère, qui prit celui de *Dom Garcie II*.

Quoique monté sur le trône par un crime, *Dom Garcie* donna d'abord de grandes espérances, par sa capacité dans le gouvernement, sa justice et son zèle pour la religion. L'ambition fit disparoître toutes ces vertus. Il se mit en tête de procurer la couronne sans élection et contre les lois, à *Dom Alphonse* son fils aîné. Il falloit pour cela détruire les princes du sang, qui avant le duc de *Bomba* et lui, avoient des droits au diadème, que la victoire des deux frères avoit fait passer ou dans une famille étrangère, ou dans une branche très-éloignée de la régnante. *Dom Garcie* n'épargna aucun de ces infortunés princes qu'il put découvrir. Les prêtres catholiques lui firent des remontrances; il se jeta du côté des devins, sorciers, magiciens, qui avoient repris de l'empire pendant que les Portugais privoient le *Congo* de missionnaires. Ils flattèrent *Dom Garcie*, esprit crédule et superstitieux; mais s'apercevant que *Dom Alphonse*, son fils aîné, attaché au christianisme, ne goûtoit pas leurs rites idolâtres, ces fourbes vinrent à bout d'inspirer des soupçons à son père. Ce fils, pour lequel *Dom Garcie* avoit commis tant de cruautés, il l'accusa

Dom Garcie II. 1633.
Dom Antoine. 1653.
Dom Alvare VIII. 1662.
Dom Alvar. IX. 1666.

lui-même, devant les états assemblés, d'avoir voulu l'empoisonner, et le fit déclarer indigne du trône. Il fit ensuite couronner en sa présence *Dom Antoine*, son second fils.

La première action de *Dom Antoine*, en succédant à son père, fut de faire mourir son frère aîné. Il en avoit reçu l'ordre de *Dom Garcie* en mourant, ainsi que celui de n'épargner aucun des princes du sang royal qu'il pourroit trouver. Il l'exécuta fidèlement, et porta la précaution, jusqu'à se défaire de son frère puiné. La plupart de ces princes échappés au poignard de *Dom Garcie*, s'étoient sauvées dans le royaume d'Angola. *Dom Garcie* fit une recherche exacte de ceux qui s'étoient cachés dans le sien. Tous furent massacrés. Il s'accoutuma si bien au sang par ces expéditions, qu'il le répandoit aussi aisément, que s'il eût pris naissance parmi les cannibales. Enfin, il en vint à un tel excès de cruautés, qu'à peine trouvoit-il des domestiques pour le servir. Les prêtres catholiques lui firent des remontrances, non-seulement sur ses cruautés, mais aussi sur un mariage incestueux qu'il avoit contracté avec une de ses

parentes. Il en fut si outré, qu'il ôta tous les biens au clergé, donna des édits contre la religion, et déclara qu'il feroit tomber son indignation sur tous les Portugais.

Ceux-ci se mirent en défense, et commencèrent par s'emparer des mines d'or. *Dom Antoine* leva contre eux une armée qu'on dit de cinq cents mille hommes. Ses devins l'assurèrent de la victoire ; que porté par les plus grands seigneurs Portugais, il entreroit en triomphe dans S.-Paul de Loanda, capitale du royaume d'Angola, où il avoit mené ses troupes. Quand on fut en présence, le prudent *Dom Antoine* se retira sur une éminence, d'où il pouvoit voir le combat. Les Portugais qui n'étoient pas quatre mille, eurent bientôt dissipé cette multitude. Un détachement alla droit à l'éminence. La garde ne fit point de résistance. *Don Antoine* fut tué, et sa tête portée en triomphe au bout d'une pique à Loanga; entrée solennelle bien différente de celle que ses devins lui avoient prédite. Ce qu'on sait de *Dom Alvare VII* et de *Dom Alvare VIII*, ses deux successeurs, ne mérite pas d'avoir place dans l'histoire; et s'il s'est

passé depuis quelques évènemens importans, ils nous sont inconnus.

ANGOLA.

Le royaume d'Angola est un démembrement du Congo. Les Portugais en ont la plus grande partie sous leur domination. Elle s'est étendue avec la religion qu'ils y ont plantée ; mais celle-ci n'y est ni mieux connue, ni mieux pratiquée que dans le Congo. Les fêtes néanmoins y sont célébrées avec plus de pompes et magnificence. Le roi d'Angola n'exerce pas sur ses provinces toute l'autorité qu'il voudroit. Il est quelquefois obligé d'employer la force pour faire respecter ses ordres. On lui donne dans ces occasions des armées de cinq à six cent mille hommes, aguérries à la *congoise*. Le général règle les mouvemens, et donne ses ordres par le son des instrumens. Ses soldats attaquent l'ennemi avec de grands cris, et en apparence avec beaucoup de furie ; mais si quelque frayeur ou quelqu'accident les met en déroute, le général ni tous ses instrumens, ne sont pas capables de les rallier. Tous les tambours et toutes les trompettes

de l'Afrique ne pourroient l'emporter sur les cris horribles d'une de ces armées qui fuit. C'est en ces occasions que se fait le grand nombre d'esclaves dont ce royaume trafique ; et souvent les guerres ne sont entreprises que pour cela.

Le premier gouverneur qui a secoué le joug du Congo, s'appelloit *Angola.* Il a donné son nom à son royaume, qui auparavant s'appelloit *Dango*. Pendant long-tems, il envoya au roi de Congo le tribut qu'il lui devoit comme gouverneur; mais voyant ce prince embarrassé dans une guerre étrangère, il s'en affranchit. Le Mani-Congo loin de de l'attaquer pour le faire rentrer dans le devoir, se trouva trop heureux d'obtenir de lui du secours contre ses ennemis. Ils vécurent ensuite en bonne intelligence. *Angola* parvint à une extrême vieillesse, respecté et aimé de ses peuples. Se voyant prêt à mourir et n'ayant pas d'enfans mâles, il désiroit faire passer le sceptre à *Zunda Riangola*, sa fille aînée. Il fit part de son projet à son premier ministre qu'il avoit élevé de l'état d'esclave à cette dignité. L'ambitieux fit semblant de l'approuver, bien résolu de travailler Angola.

pour lui-même. Le vieux roi se trouvant un jour seul dans son palais, le ministre fait donner une chaude allarme. On vient dire que l'ennemi est aux portes. Le monarque effrayé prie le ministre de le tirer de ce péril. Celui-ci jeune et vigoureux, charge *Angola* sur ses épaules, le transporte au fond d'un bois, et le tenant sans témoins, lui enfonce son couteau dans le cœur. Il revient comme désespéré de la mort du roi, qu'il dit avoir été tué par un accident. La princesse à qui le trône étoit destiné fut obligée de dissimuler, et d'y laisser asseoir l'assassin; mais soit naturellement, soit de poison, il mourut peu-à-près subitement.

Zunda Riangola.

Zunda Riangola ceignit le diadême. Elle ne voulut pas se marier pour n'avoir ni compagnon ni censeur; mais elle appella auprès d'elle *Tumma Riangola*, sa sœur, qui avoit deux fils. La reine devint jalouse de l'aîné, qui attiroit les regards du peuple dont il étoit l'espérance, et le fit assassiner. La mère désolée lève une armée contre la meurtrière de son fils. Les deux sœurs se trouvèrent à la tête de leurs troupes. Celles de la reine plièrent. Elle fut prise. *Tumma Riangola* se jeta comme une

désespérée sur sa barbare sœur, et lui plongea son poignard dans le sein. Ni elle, ni son mari ne voulurent accepter la couronne. Ils la déférèrent à *Angola Chilvagni* leur second fils.

Angola Chilvagni Ier.

Ce prince eut un grand nombre de femmes et beaucoup d'enfans, qu'il établit de son vivant dans des gouvernemens. A sa mort *Dambi Angola*, le plus aimé de ses fils, lui succéda. De peur que ses frères ne se liguassent pour lui ôter la couronne, il eut recours à l'expédient ordinaire d'en faire mourir le plus qu'il put. *Dambi* fut un monstre d'avarice et de cruauté. Il mourut universellement détesté. Ses funérailles ne laissèrent pas d'être magnifiques, selon le goût du pays, et son tombeau fut couvert d'une montagne de corps humains égorgés en son honneur. Son successeur, *Angola Chilvagni II*, fut un guerrier intrépide, très-libéral, fort vain. Ses flatteurs lui persuadèrent qu'il étoit un des dieux du pays, et il exigea qu'on lui en rendît les honneurs. *Ningha Angola*, qui n'étoit pas son fils, mais qui lui succéda, se montra d'un caractère inhumain, et se permit les plus grandes cruautés. Il mourut après un règne assez court; et afin que sa

Dambi Angola.

Angola Chilvagni IIe.

Ningha Angola.

mort ressemblât à sa vie, il fut enterré avec une hécatombe de corps humains des plus solennelles.

Bandi Angola.

Bandi Angola poussa la cruauté si loin, qu'il aliéna ses sujets, et qu'ils aimèrent mieux tomber entre les mains des Giagas, que de rester entre les siennes. Ces cannibales arrivèrent au secours de leurs voisins, accourant comme à un banquet splendide. Le roi de Congo et les Portugais crurent qu'il étoit de la bonne politique de ne point laisser opprimer le roi d'Angola par ces barbares, qui pourroient ensuite tomber sur eux. Ils envoyèrent des troupes à *Bandi*. Les Portugais sur-tout lui rendirent de grands services. Pour récompense, il médita de les faire massacrer. La princesse fille du roi, amoureuse de leur brave général, l'avertit du complot. Il se sauva à tems, mit ses compatriotes en sureté dans le Congo et partit pour le Portugal, d'où il revint avec un renfort qui fit trembler le traître *Bandi*. Les Portugais portèrent le fer et le feu dans son royaume. Mais en quoi ils firent plus de mal au monarque, c'est qu'ils appuyèrent un complot formé contre sa vie. Les conspirateurs se servirent d'une

ruse qui marque que ce prince étoit bien mal servi par ses espions. Il viennent lui dire qu'un rebelle court la campagne, et y fait des dégats terribles. A leur prière, *Bandi* leur permet de lever des troupes. Ils font semblant d'aller au devant de l'ennemi qui n'existoit pas, feignant ensuite de l'avoir vaincu, ils engagent le roi à venir au camp pour jouir de son triomphe. Il y va sans défiance, les complices l'enveloppent et le tuent.

Il laissa un fils et trois filles, tous nés d'une esclave. Selon les lois du pays, aucun de ces enfans ne devoit, à cause de l'état servile de leur mère, monter sur le trône; cependant, à force d'intrigue, le fils nommé *Nigola m-Bandi* fut reconnu. Il dut principalement sa fortune à ses sœurs, qui, par leurs belles qualités et des libéralités faites à-propos, avoient gagné l'estime des grands et l'affection du peuple. L'aînée se nommoit *Zingha Bandi*, les deux autres *Cambiet*, *Fung*. Le premier soin du roi fut de tâcher de ménager la paix avec les Portugais. Il chargea de la négociation sa sœur *Zingha*. Peut-être étoit-ce la même qui avoit avant la mort de son père, averti le général Nigola-Bandi.

Portugais du dessein formé de se défaire de lui et de sa nation. En ce cas le monarque ne pouvoit choisir une ambassadrice plus propre à réussir.

Cette princesse arriva auprès du vice-roi Portugais, avec un cortège digne de son rang. Elle fut reçue avec les plus grandes marques de distinction. En entrant dans la salle d'audience, elle aperçut un fauteuil magnifique destiné au vice-roi, et pour elle vis-à-vis à terre, un superbe tapis et deux coussins. Ce cérémonial lui déplut. Sans paroître en être choquée, elle fait signe des yeux à une des dames de sa suite, qui sur le champ va se mettre à genoux sur le tapis, et s'appuyant sur ses coudes, présente son dos à sa maîtresse. *Zingha* s'y place et y reste pendant toute la conférence. Le Portugais demandoit entr'autres conditions de la paix, que l'*Angolois* se reconnut vassal de la couronne, et lui payât un tribut annuel. La fière princesse rejeta avec hauteur ces prétentions. « Elles ne sont bonnes, « dit-elle, a proposer qu'à des peuples « subjugués par la force des armes, et « non à un roi puissant qui recherche « de son plein gré l'amitié des Portugais. » *Zingha* obtint ce qu'elle desi-

roit. En la reconduisant, le vice-roi lui fit apercevoir que la dame sur laquelle elle s'étoit assise restoit toujours dans la même posture. Il la pria de la faire relever. Elle répondit : « Il ne convient « pas à l'ambassadrice d'un grand roi « de se servir deux fois d'une même « chaise ; je vous l'abandonne.

La princesse fut si charmée de la politesse portugaise et des honneurs qu'on lui rendoit, qu'elle resta quelque tems à Loanda, leur capitale. Elle fixoit son attention sur les troupes, dont elle admiroit les armes, le bel ordre et la discipline. Soit politique ou goût, elle se laissa instruire de la religion chrétienne et reçut le baptême. De retour auprès de son frère, elle l'engagea à se faire instruire et à appeller des missionnaires; mais quand ils furent arrivés, le roi ne voulut plus les entendre. Il différa aussi de ratifier le traité conclu par sa sœur. Ces tergiversations firent recommencer la guerre. On peut conjecturer que *Zingha*, piquée de l'espèce de démenti que lui donnoit son frère, si elle n'embrassa pas le parti des Portugais, du moins ne se déclara pas pour lui. Il se défia d'elle, et incertain du sort de la guerre, il confia son fils unique à un

chef des Giagas, son voisin, pour le soustraire, en cas d'événement, à la cruauté de sa sœur. La fortune ne fut pas favorable à ce prince. Les Portugais défirent son armée et le resserrèrent dans une petite île, où il étoit prêt à être dévoré par les bêtes sauvages, ou à mourir de faim. Sa sœur, dit-on, y pourvut; on croit qu'elle le fit empoisonner.

Zingha. 1627. *Zingha* monta sur le trône, au préjudice de son neveu. Elle vérifia l'autre crainte de son frère, attira le jeune prince auprès d'elle par de feintes caresses, et le poignarda de sa propre main. Ce début fit connoître ce que devoit être cette princesse. Les Portugais ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avoient en elle une ennemie redoutable. Ils possédoient la plus belle partie du royaume d'Angola, usurpation qu'elle n'étoit pas disposée à souffrir, non plus que de se confiner dans la province de Matamba, la seule possession qu'ils paroissoient vouloir lui laisser à titre de royaume. Zingha ne différa à leur déclarer la guerre, que le tems nécessaire pour les préparatifs, pour se fortifier par des alliances avec les *Giagas* et d'autres princes idolâtres. Elle traita

aussi avec le roi de Congo, et même avec les Hollandois qui étoient alors en guerre avec les Portugais. La princesse attaqua ceux-ci courageusement et eut des avantages; mais au milieu de ses succès, ses alliés lui manquèrent. Les Hollandais furent obligés de se retirer. Le roi de Congo rappela ses troupes. Les disgraces se succédèrent si rapidement, qu'abandonnée même de ses sujets, elle fut obligée de quitter ses états et de se réfugier dans les déserts.

Les Portugais crurent alors pouvoir parvenir à la faire plier. Ils lui envoyèrent offrir la paix, à charge d'un tribut et d'autres conditions, dont, lui disoient ils, ses peuples ne s'éloignoient pas. Elle répondit: « Que mes sujets « portent des fers, s'ils sont assez lâ« ches pour les souffrir; pour moi, ja« mais je ne dependrai d'une puissance « étrangère. » Ils s'attendoient, en quelque manière, à cette résolution. En conséquence, ne voyant plus rien à ménager, ils nommèrent un roi d'*Angola*, qu'ils prirent entre les princes de la famille royale. Ils l'obligèrent de se faire chrétien. On lui donna au baptême le nom de *Jean*. Il vécut peu, et

fut remplacé aux mêmes conditions par un autre, nommé *Philippe*.

Zingha, furieuse de se voir dépouillée de ses plus belles provinces et de voir un intrus à sa place, se jette en désespérée entre les mains des Giagas, renonce hautement à la religion chrétienne, adopte celle des idolâtres, leurs superstitions, leurs sacrifices inhumains; elle est élue leur chef, devient plus féroce que leurs *singhilles*, ou prêtres les plus barbares. *Zingha* renouvella la coutume des *Giagas*, dont les femmes devoient cesser d'être mères en enfantant; elle les obligea de tuer leurs enfans au-dessous de sept ans; elle rétablit toutes les cérémonies diaboliques de ces monstres, parut à leur tête les armes à la main. Aussi habile, aussi vigoureuse que le plus déterminé soldat à plier l'arc, à lancer le javelot, elle s'exposoit la première aux plus grands dangers, et s'acquit un tel crédit parmi ces cannibales, en se conformant à leur façon de vivre, renchérissant même sur leur cruauté, qu'au moindre signe, ils étoient prêts à la suivre dans les entreprises les plus périlleuses. Avec cette multitude confuse, dont elle se compose une armée redou-

table, *Zingha* entre dans les provinces soumises aux Portugais; elle ne s'amuse pas à attaquer les places, ses troupes n'y étoient pas propres; mais elle ravage le plat pays avec une fureur de bête féroce, tue, massacre, pille, brûle, renverse, se retire chargée de butin, et reparoît quand on la croit éloignée.

Cette guerre dura plusieurs années. *Zingha* éprouva des revers; mais elle sût les réparer par sa valeur et sa prudence. On tâcha de diminuer son autorité, en répandant chez les *Giagas* le bruit qu'elle étoit chrétienne, et qu'elle étoit prête à retourner à cette religion. Pour écarter cette opinion funeste à son pouvoir, elle se réunit plus que jamais aux *singhilles*, et se replongea avec plus d'ardeur dans toutes les abominations qui pouvoient lui attacher ses soldats. Elle avoit au milieu d'eux quantité d'espions qui lui rapportoient les pensées et les paroles. Faisant à propos usage de ces découvertes, elle étoit parvenue à se faire regarder comme une divinité. Ses paroles étoient des oracles; son coup-d'œil, son geste, étoient souvent un arrêt de mort qui faisoit trembler les plus intrépides.

Les Portugais ne trouvèrent d'autre

moyen de rallentir sa course impétueuse, que de lui opposer un autre chef de *Giagas*. Pendant qu'ils se battirent, les Européens jouirent de quelque tranquillité; mais ils craignirent que ces barbares, à force de se trouver en présence, ne vinssent à se réunir; ce qui rendroit le sort de leurs provinces pire qu'il n'étoit. Ils essayèrent donc d'amener *Zingha* à des dispositions pacifiques, et lui envoyèrent un ambassadeur, sous prétexte de se porter pour médiateurs entre elle et le *Giagas* son ennemi. Comme ils ne la croyoient pas absolument éloignée du christianisme, ils joignirent à l'ambassadeur, nommé *Dom Gaspar Borgia*, un prêtre, nommé *Dom Antoine Cæglio*, qui, pendant que le premier traiteroit les intérêts politiques, devoit tâcher de ressusciter en elle les étincelles de religion, qu'on ne croyoit pas tout-à-fait éteintes.

Ils s'acquittèrent chacun de leur commission avec prudence et intelligence; mais sans plus de succès l'un que l'autre. Elle répondit au premier, qu'elle tiendroit à l'honneur d'être alliée de leur roi, mais jamais sa sujette; qu'à l'égard de la secte des *Giagas* dans laquelle elle

vivoit depuis plusieurs années, et qui lui avoit procuré un nombre prodigieux de soldats, son honneur et son intérêt exigeoient qu'elle la soutînt et la protégeât toujours. Elle dit au second, qu'elle se souvenoit bien d'avoir embrassé le christianisme et d'avoir reçu le baptême, mais que le tems n'étoit pas propre à lui parler de changement; qu'ils devoient se souvenir que c'étoit eux-mêmes qui lui avoient donné occasion de s'éloigner de leur religion. Les négociateurs se retirèrent donc, à la vérité, sans réussite, mais non pas sans espérance.

En effet, il revint des occasions de renouveler les tentatives. *Zingha* eut des chagrins et des revers; *don Salvador Corréa*, vice-roi des Portugais, homme très-modéré et très-prudent, crut le moment favorable pour ramener, par des offres officieuses, cet esprit indomptable par la force. Il lui envoya deux missionnaires capucins, gens sages, chargés de la remercier de quelques grâces qu'elle avoit faites aux chrétiens de ses états, et d'en solliciter de nouvelles. Elle les reçut avec bonté et leur accorda ce qu'ils demandoient. Ils en prirent occasion de lui

représenter le crime de son apostasie et le danger qu'elle couroit en y persistant.

La reine fut touchée, et jetant un profond soupir, elle leur tint ce discours : « O mes pères ! que dieu ait pi-
« tié d'une princesse offensée dans ce
« qu'elle a de plus cher ; c'est par la
« faute d'autrui que je suis réduite
« dans l'état où vous me voyez. Je n'y
« serois pas, je ne vivrois pas dans des
« peines intérieures que je ne puis ex-
« primer, si on ne m'avoit pas dé-
« pouillé de mes droits. Ayez compas-
« sion de moi ; on m'a enlevé mes
« états, et on me force à perdre mon
« ame. Je vois bien que je suis hors
« de la bonne voie ; mais il faut que je
« continue dans mon égarement, si
« je ne veux pas devenir l'objet du mé-
« pris de mes peuples ; et je suis obli-
« gée d'y rester, jusqu'à ce que les
« usurpateurs me rendent tout ce qu'ils
« m'ont enlevé. Considérez vous-même
« combien je suis malheureuse de pas-
« ser toute ma vie dans le tumulte des
« armes et dans le carnage. Priez donc
« dieu pour moi, qu'il daigne rompre
« les chaînes dont je suis chargée,
« parce que je suis trop foible pour le

« faire moi-même. En ce cas, je pro-
« mets à la divine majesté de vous
« donner tous les pouvoirs que vous
« pourrez souhaiter, pour vous em-
« ployer à la conversion de mes peu-
« ples; je vous y aiderai même de toutes
« mes forces ». La conclusion de ce discours, qui fut accompagné de larmes, fit comprendre aux missionnaires que jamais on n'abaisseroit cette tête altière, tant qu'on s'obstineroit à la faire courber sous le joug du tribut et de l'hommage qu'on vouloit lui imposer. Le vice roi auquel ils firent leur rapport, le comprit comme eux. Malgré son conseil, il se relâcha de ses prétentions, traita de bonne foi avec *Zingha*, lui rendit quelques provinces, la reconnut alliée et non sujette du Portugal. Ces procédés francs et généreux touchèrent la reine; elle se relâcha de son côté, accorda par égards, ce que la force ne lui auroit pu arracher, et ne songea plus qu'à réparer le mal qu'elle avoit fait, sur-tout par rapport à la religion.

Il lui resta peu de tems pour cela, car elle avoit soixante et quinze ans; mais elle s'y appliqua avec toute l'ardeur d'une jeune néophite; elle rentra

de bonne foi dans le sein de l'église catholique, exhorta ses peuples à l'imiter. Elle étoit tellement redoutée et respectée, que son changement ne causa aucun mouvement. Les *Singhilles* frémirent; mais ils n'osèrent remuer. Après avoir employé la douceur, elle donna des édits sévères contre les idolâtres. Afin de remettre le mariage en honneur, elle s'assujettit à ce lien, ainsi que *Fungi Cambi*, sa sœur, presqu'aussi âgée qu'elle. Elle défendit la poligamie, et qu'aucune mère osât à l'avenir exposer ses enfans ou s'en défaire de quelque manière que ce fût. On pourroit mettre entre les marques de sa conversion, les églises qu'elle fit bâtir, et les richesses dont elle les dota. Mais ces signes équivoques doivent céder aux preuves non interrompues qu'elle donna d'une piété sincère, aux soins qu'elle prit de faire rendre justice, de soulager ses peuples, de les instruire elle-même comme leur catéchiste et leur mère.

Zingha mourut dans ces estimables occupations, âgée de près de quatre-vingt ans. Elle défendit expressément qu'on renouvelât à sa mort les sacrifices inhumains usités chez les *Giagas*;

mais les dames du palais, plus touchées de la crainte de voir remettre en pratique l'ancien usage, que rassurées par la défense, s'enfuirent toutes, quand il fut question de mettre le corps dans le tombeau, et ne reparurent que quand il fut couvert de terre. Alors elles s'abandonnèrent comme le reste du peuple, aux sanglots et aux gémissemens. Les regrets fondés sur l'estime, furent sincères. Personne ne lui refusa ce sentiment. Ceux mêmes auxquels son changement de religion avoit déplu, et qui en avoient souffert, lui pardonnèrent en faveur de ses grandes qualités. Avec elle finit son empire. Sa sœur ne porta qu'une année le sceptre, d'une main affoiblie par l'âge. Les rois nommés par les Portugais, ou plutôt eux-mêmes au nom de ses princes, réunirent sous leur domination les provinces possédées par *Zingha*; et enfin, las d'entretenir ces phantômes de rois, ils ont fait du royaume d'Angola, une de leurs plus utiles colonies, sous le commandement d'un vice-roi.

LOANGO.

Loango est encore un détachement du Congo. En parcourant les provinces, on trouve quelques usages qui ne sont pas communs à tout le royaume. Par exemple, dans celle de Camma, les maris sont si peu jaloux, qu'ils offrent leurs femmes à leurs amis et aux étrangers. Quand ils les reçoivent elles n'en sont que plus estimées et plus considérées, ainsi que lorsqu'elles ont été bien battues de leurs époux. Cette action est une marque de tendresse conjugale. A Gobbi, un missionnaire fut témoin que les habitans ayant inutilement invoqué leur dieu, dans un tems de peste, le brûlèrent. « Puisqu'il ne nous sert de rien, di- « soient ils, dans une calamité telle « que celle-ci, quel secours en atten- « drons-nous dans d'autres ». Quand les missionnaires entrent dans une maison, on avertit que l'entrée de leur chambre est interdite aux femmes. Cette défense est faite pour empêcher qu'elles n'y accourent, obligées qu'elles se croient de donner deux nuits à ceux qui les visitent.

Les habitans de Loango portent le nom de *Barmas*. Ils sont grands et vigoureux, bien faits et civils, quoiqu'ils aient été autrefois antropophages. La poligamie est permise par-tout. A la différence de ce qui vient d'être dit en particulier des *Camma*, la jalousie règne dans la nation en général. Les gens riches ont dix ou douze femmes légitimes, qui ne sont pas moins esclaves que les autres; c'est-à-dire, chargées de tout le pénible du ménage. Jamais elles ne mangent avec leurs époux. Elles vivent de ses restes, ne lui parlent qu'à genoux, avec la plus grande soumission. Les enfans suivent la condition de la mère. Ils naissent esclaves ou libres, selon qu'elle est l'une ou l'autre. Ils n'héritent pas de leur père: c'est le frère ou la sœur aînée. Quelquefois d'un père et d'une mère nègre, naissent des enfans blancs dont les yeux sont gris, les cheveux blonds ou roux. Au premier coup-d'œil, on les prendroit pour des européens; mais en les examinant de plus près, on leur trouve un blanc de cadavre. Ils ont la vue foible, ne voient bien qu'à la clarté de la lune. On les dit incapables d'engendrer. Quand il en naît quelques-

uns, on les présente au roi qui en fait des sorciers ou des devins, et quelquefois des conseillers. Les Portugais les nomment *Albinos*.

Chacun a sa divinité qu'il appelle *Mokisso* et *Fétiche*. Les maisons en sont couvertes sous toutes sortes de figures : hommes, femmes, oiseaux, arbres et autres semblables. Les plus dévots en portent suspendus à leur cou dans une petite boëte. Pour le service public de ces dieux, on ne prend que des hommes âgés. C'est le *Enganga Mokisso*, ou chef des magiciens, qui le consacre avec des cérémonies ridicules ; mais qui donne aux consacrés une grande autorité. Ils devinent celui qui a causé la mort ; non plus que dans le Congo, elle ne doit jamais être naturelle, et l'indication produit les mêmes avantages, aux prêtres et à la nation les mêmes malheurs, que dans le précédent royaume.

Dans la famille royale, on croit la métempsicose. Les autres placent les ames des morts dans leurs dieux domestiques, et en font par là des esprits tutélaires, auxquels ils préparent chez eux de jolies demeures, des espèces de chapelles, et leur offrent toutes les

prémices : ils ne tâteroient pas d'un aliment ou d'une boisson, que le *Mokisso* n'en eût goûté. Plusieurs élèvent les ames au ciel, d'autres les relèguent sous terre, selon leur mérite, pendant qu'elles ont séjourné dans les corps. Enfin il y en a qui sont persuadés, qu'elles meurent avec le corps, à moins qu'elles ne soient conservées vivantes par des conjurations. C'est encore là, si on peut se servir de ce terme, une aubaine pour les sorciers. Les rois sont venus à bout de persuader au peuple, qu'ils sont eux-mêmes des Mokissos, causes de bien et de mal : abondance, paix, bonheur, quand ils sont contens : guerre, famine, calamités de tout genre, quand le peuple s'écarte de son devoir. Chaque personne en dignité, jouit à proportion de cette prérogative, dans l'esprit du peuple. Excellent moyen de subordination. On enterre beaucoup de choses avec les morts. On est pleuré selon son grade, des heures et des jours; jamais plus de trois; mais aussi il faut hurler tant qu'ils durent. Les étrangers ne sont pas enterrés dans le pays. Leurs cadavres porteroient malheur. On les jette dans les rivières ou dans la mer.

Les européens doivent obtenir permission du roi pour trafiquer. Elle s'achète plus ou moins. Ses sujets lui donnent le titre de *Samba Ponge* qui veut dire *dieu*. Ils n'ont pas tort, puisqu'ils croient que tous les évènemens dépendent de lui en qualité de Mokisso. Les premiers officiers du royaume jouissent d'une grande considération. Tout homme naît soldat, est obligé de se trouver aux revues, et d'aller à la guerre. Mais quelles troupes ! Les loix, excepté pour le crime de lèze-majesté, ne sont pas fort sévères ; néanmoins une femme du roi surprise en adultère, seroit brûlée vive. Mais ses filles, ses sœurs, et autres parens qu'ils donne en mariage aux grands du royaume, usent d'une entière liberté, et en abusent s'il leur plaît. L'époux n'a pas le même privilège. Le roi mange dans une sale et boit dans une autre. Il n'est pas permis, sous peine de la vie, de le voir dans ses fonctions. L'administration de la justice est sa grande occupation. Il y emploie presque tout le jour. Quand il paroît en public, c'est avec beaucoup de pompe, un grand charivari d'acclamations et d'instrumens. A son cortège se joignent les

albinos et les *nains* ou *pygmées*. Cette race d'hommes se trouve sur la frontière, à un mois de chemin de la capitale. Ils s'occupent à la chasse des éléphans, qui apparemment dédaignent leur petitesse. Ces pygmées font une grande destruction de ces énormes quadrupèdes. Il n'y a point de petits ennemis. C'est une grande faveur de pouvoir mettre ses mains sur les genoux du roi, et poser la tête sur son sein. Alors on se roule sur le sable, d'aise et de plaisir. La succession à la couronne, ne passe point aux enfans du monarque, mais à l'aîné de ses frères, ou aux enfans de ses sœurs. Les rois sont alliés du Portugal. Ils n'en paroissent point dépendans. Le christianisme est plus foible ici que dans le Congo et l'Angola.

Ces trois royaumes ont souvent été infestés par les Giagas. Il est à remarquer que c'est une femme qui a joint une espèce de fanatisme religieux, à la férocité de ces monstres, et qui parconséquent a rendu leur barbarie plus active et plus dangereuse. Elle se nommoit *Tem-Ban-Dumba*, étoit fille de *Donais*, capitaine d'une de ces hordes errantes, qui parcourent les déserts

de l'Afrique, et de *Mussasa* sa femme. Les côtes étoient souvent en proie à la cruauté de ces cannibales, comme plus peuplées, et plus propres à fournir les moyens d'éteindre dans le sang humain, la soif dont ils étoient altérés. Ils le buvoient à plein crane; et pour attendrir la chair de leurs malheureuses victimes, ils leur faisoient souffrir à plaisir les plus cruels tourmens. *Quizzuva*, un de ces chefs, fit paver une place devant sa maison, des os de ceux qu'il avoit dévorés. Quand *Dongij* mourut, *Mussasa*, son épouse, femme hardie et intrépide, prit le commandement. Elevée dès son enfance au milieu du carnage, elle étoit toujours la première dans la mêlée, et la der- à se retirer. Elle affectoit de paroître vêtue et armée en homme. Les inclinations guerrières qu'elle remarqua dans sa fille, l'engagèrent à l'habiller comme elle, et à s'en faire suivre dans ses expéditions.

Tem Bam Domba profita si bien sous sa mère, que celle-ci n'hésita pas à la mettre à la tête d'une partie de ses troupes. La fille dans le silence des camps, se livra sans réserve à ses penchans voluptueux. Elles eut des amans,

sans nombre, et les faisoit mourir secrètement, dès qu'elle commençoit à s'en lasser. Sa mère la reprit de ses excès. *Tom Bam Domba* se révolta ouvertement contre elle, et lui débaucha son armée. Ses exploits la firent regarder par ses soldats, non seulement comme une fille extraordinaire, mais encore comme une divinité. Elle se donna elle-même, pour inspirée, et destinée à jeter les fondemens d'un empire qui éterniseroit sa mémoire. Vêtue et armée en homme, elle paroît à la tête de ses troupes. « Je veux, leur « dit-elle, renouveller les loix et les « cérémonies des anciens Giagas vos « ancêtres et les miens. C'est le moyen « infaillible de vous rendre tous ri- « ches et heureux. L'exemple que je « vais vous donner est digne de votre « courage. Si vous ne l'imitez pas, je « croirai que vous dégénerez de votre « illustre race ».

Après ce préambule, qui fixe sur elle l'attention des soldats, elle se fait apporter son fils unique. La mégère le jette dans un mortier, le pile elle-même; après l'avoir réduit en pâte, elle le met sur le feu dans une marmite, avec des poudres de racines et

de l'huile, en fait un onguent, dépouille ses habits et s'en fait frotter par tout le corps en présence du peuple. « Tous ceux, reprit-elle, qui se « feront oindre comme moi, seront « invulnérables, et surs de réussir « dans toutes leurs entreprises ». Elle ajouta que l'onguent, pour être plus efficace, devoit se faire de la chair des enfans des familles les plus distinguées, que leurs parens offriroient volontairement. Cette initiation, outre la capacité militaire, donnoit aussi la prudence et la sagesse dans les conseils. Elle fit des loix qui toutes ne tendoient qu'à inspirer la férocité. Les enfans mâles étoient exclus jusqu'à un certain âge du *Kilombo* ou camp. Ceux qu'on y trouveroit devoient périr. Défense aux femmes d'y accoucher, sous peine d'être condamnées à dévorer leurs enfans, ou à mourir elles-mêmes. Ordre de jeter aux chiens les difformes et les contrefaits. *Tem Bam Dumba* donna à ces loix le nom de *Quixilles*, c'est-à-dire, inviolables. Ce code affreux finissoit par l'injonction de se nourrir toujours préférablement de chair humaine. On parle d'un de ses dignes disciples, qui faisoit tous les jours tuer

une jeune femme pour sa table. Ainsi deux passions poussées à l'excès, la vengeance et l'ambition, firent deux monstres de deux femmes, faites peut-être pour être des héroïnes. Cependant on distinguera entre *Zingha* repentante, et *Tem Bam Domba*, tranquille dans ses crimes, et s'ouvrant le tombeau par une continuation de forfaits.

Après avoir immolé un grand nombre d'amans pour cacher ses débauches, elle devint amoureuse d'un simple soldat, nommé *Culemba*, mais amoureuse jusqu'à l'épouser. Cependant il se fit presser, pour condescenà son desir, et en s'y rendant, il prit intérieurement la résolution de la prévenir, dès qu'il sauroit qu'elle se lasseroit de lui. *Culemba* examina si bien son épouse, que malgré ses affectations, il découvrit qu'il lui devenoit indifférent. De ce sentiment à la haine, il n'y a pas loin. L'époux ne lui laissa pas le tems de parcourir cet espace. Il l'empoisonna, et lui succéda. A la place de cette mégère, il prit une concubine aimable, qui adoucit ses mœurs, et lui fit quitter la guerre pour le repos. *Chingurij* son successeur, dont le nom signifie *Lion*, étoit comme ce roi des

animaux, altéré de sang et de rapine; il fut tué dans une bataille. *Caluximbo* son successeur, quoique grand guerrier, étoit sensible et humain. Il voulut adoucir quelques loix de *Tem Bam Dumba*. Cette tentative déplut à ses sujets. Ils l'assassinèrent, pour appaiser, disoient ils, les mânes de *Tem Bam Dumba*. On trouve après lui, jusqu'à l'année 1657, une suite des chefs de ces *Giagas Musimbi*, suite d'autant plus longue, qu'ils ne faisoient que paroître sur ce trône sanglant. Le protégé massacroit son bienfaiteur. Le fils tuoit son père, et plut à Dieu que tous ses soldats eussent imité leurs capitaines, afin d'exterminer cette race maudite!

Les royaumes d'*Anziko*, de *Fungeno*, de *Biafar* et de *Calbaria*, plus ou moins éloignés de *Loango*, vers l'intérieur, vomissent aussi sur les mêmes côtes les mêmes monstres. On dit des *Anzikais*, qu'ils font partir vingt-huit flèches, avant que la première tombe à terre. C'est un ornement pour leurs femmes, d'avoir deux dents de moins en haut, et deux en bas. Il ne faut les arracher que quand elles sont nubiles. Celles qui se refuseroient à ce

genre d'agrément, seroient déshonorées. Quand ils font des prisonniers, ils les attachent à un poteau, et les mettent à l'épreuve, en tirant sur eux comme au but, de manière cependant que les flèches ne fassent que passer auprès d'eux. Ceux qui témoignent de la peur, ils les tuent et les mangent. Ceux qui sont intrépides, ils les adoptent, en recrutent leurs armées, les accoutument à la chair humaine, s'ils ne le sont déjà, et les rendent bientôt aussi barbares qu'eux.

GUINÉE.

En revenant de l'intérieur des terres, où vivent les monstres dont nous venons de parler, on trouve la Guinée. L'air y est mal-sain, à cause des vapeurs et des exhalaisons pernicieuses que la grande chaleur élève des marais. On y est fort incommodé des *Mosquites*, ou cousins. Leurs piqûres sont si douloureuses et si malignes, qu'elles enflamment les parties qu'elles attaquent, et causent des ulcères. Les côtes sont peu abordables, parce qu'une espèce de *récif*, ou banc de sable et de roc, les environne. On ne peut guères

hasarder les vaisseaux qu'à l'embouchure des rivières. Il faut faire la traite des nègres dans un tems déterminé. Si on le passe, on court risque d'être retenu une saison entière, et de perdre le profit de son voyage. Le pays est arrosé de beaucoup de ruisseaux, très-fertile et agréablement boisé.

BENIN.

Le royaume de Benin a une capitale de son nom, assez bien bâtie pour le pays. La vue du marché ne tenteroit pas la friandise des européens. On y étale la chair de chien, que les nègres aiment beaucoup, des singes rôtis, des chauves-souris, des rats et des lézards. Le roi n'est jamais approché que par trois ministres qui lui portent les paroles de ses sujets, et rapportent ses réponses. On peut croire que ces seigneurs les donnent, telles qu'elles leur conviennent. Se jugeant prêt à mourir, le monarque fait approcher le premier d'entre eux, lui dit en secret celui de ses enfans qu'il appelle à sa succession, et doit ne le dire qu'à lui seul. Celui-ci est donc le maître de nommer le prince qui lui plaît. Ils sont

ordinairement en grand nombre. Tous font la cour au confident. On peut juger avec quel empressement, parce que tous, excepté le prédestiné, seront massacrés. Aux funérailles du monarque, on jette le cadavre dans une fosse profonde, dont l'ouverture est étroite, et après lui, autant de courtisans, de femmes et d'officiers de service qu'elle peut en tenir, tous vivans, et on referme le lieu. Le lendemain on l'ouvre, pour leur demander s'ils ont trouvé le roi, et cela plusieurs fois de suite, jusqu'à ce qu'on n'entende plus ni plaintes, ni soupirs; alors on juge qu'ils sont partis avec le prince, et allés le servir dans l'autre monde. La nuit suivante, les prêtres des idoles se répandent dans les rues, tuent sans distinction tous ceux qu'ils rencontrent, et les envoient aider ceux qui sont déja partis.

Cependant les habitans du Bénin passent pour être doux, humains, ennemis des violences : de même qu'ils sont extrêmement adonnés aux femmes; cependant, et contre la coutume des autres nègres, ils évitent les obscénités grossières dans leurs entretiens; mais ils ne haissent pas les équivoques. Ceux qui ont l'art d'envelop-

per les idées peu chastes d'expressions honnêtes, passent pour des gens d'esprit. La poligamie est générale, ainsi que la circoncision des deux sexes. Ils sont aussi fort jaloux entre eux, mais point des Européens. Comment les femmes auroient-elles le goût assez mauvais pour aimer un blanc? Ils se visitent, conversent, mangent ensemble: preuve de sociabilité très rare, chez les noirs. A Benin on pratique les épreuves dont l'Europe a autrefois fait usage. Celle du fer chaud, celle de l'immersion, et des potions administrées par les prêtres. Ils craignent leur ombre et avec raison, parce qu'ils s'imaginent que c'est un être réel, qui rendra un jour témoignage, s'ils ont bien ou mal vécus. Cette persuasion pourroit tenir lieu de beaucoup de loix. Leurs magistrats sont ornés d'un collier de corail, marque de dignité. Il y va de la vie de le perdre ou de le laisser dérober. Sur la côte des esclaves, se trouvent les royaumes de Cano et de Popo. Le nom de cette côte indique le genre de commerce qui s'y fait.

JUIDA.

Tous les européens qui ont été à *Juida* en parlent avec admiration, comme d'une des plus délicieuses contrées de l'univers. On ne peut rien imaginer de plus agréable et de plus enchanteur que la verdure des campagnes et la fertilité des champs. Tout le royaume est comme un jardin clos par la mer d'un côté, de l'autre par de hautes montagnes. Quelques voyageurs ne lui donnent pas seize lieues de circuit. Dans un si petit espace, la population est prodigieuse. Un seul village contient plus de monde que certains royaumes de la côte. Les maisons se touchent dans les villages, dont les plus éloignées les unes des autres, ne sont pas à une portée de fusil. Dans le même champ, on sème, on laboure et on moissonne. Sur le même arbre, on respire l'odeur de la fleur, et on cueille le fruit mûr. Les hommes vendent tout dans les marchés et les foires, excepté le pain et les boissons, dont la distribution est réservée aux femmes, adroites marchandes, promptes et excellentes calculatrices.

On trouve aux habitans de Juida beaucoup de rapport avec les Chinois, le même amour pour le travail, la même industrie, les mêmes civilités cérémonieuses, la même tendresse jalouse pour leurs femmes, les mêmes ruses pour tromper dans le commerce, la même politesse extérieure pour les étrangers. Ils rencontreroient cent fois dans le même jour un Européen, que cent fois ils se mettroient à genoux, baiseroient la terre ainsi que leur cortège, et ne se relèveroient qu'au signal de celui qu'ils saluent. Ils font de même entre eux; de sorte qu'on voit quelquefois des centaines de personnes à genoux, et qu'on croiroit que c'est un acte public de dévotion. Les femmes font les ouvrages fatigans, sur-tout ceux de l'agriculture. On court risque de la vie, à rencontrer celles du roi. Aussi crient-elles de loin aux hommes de se mettre à l'écart. Il n'est servi que par elles dans son palais. Les filles ne sont pas curieuses d'y être admises, parce qu'à moins que le monarque ne jette un coup-d'œil favorable sur elles, elles sont condamnées à un célibat perpétuel. Une beauté qu'on y menoit de force, s'échappa, et se jeta dans un

puits. On lui en compte des milliers. Ce palais est comme un parc, d'où il tire tantôt dix, tantôt vingt pour vendre. Elles sont aussitôt remplacées par celles dont tous les grands lui font présent, pour gagner ses bonnes graces. On les fait travailler par troupes aux champs comme les autres. Elles sont très-fécondes, et les hommes ardens et vigoureux. Un vice-roi s'étoit fait une armée de ses fils et petits fils, au nombre de deux mille. Un capitaine qui n'étoit pas vieux, se plaignoit de n'avoir que soixante et dix enfans vivans; il en avoit perdu autant. Des familles de cent cinquante enfans ne sont pas rares. Il est inutile de dire que la poligamie est en usage. Nulle part un homme n'a plus de femmes, et n'en est plus jaloux.

Ces nègres sont très habiles voleurs. Si on se plaint, le roi ordonne de chercher le coupable et de le punir; mais les fils du roi et autres parens, tirent ordinairement leur part du vol, et cachent le voleur. Si une fille a donné quelque marque de fécondité avant le mariage, elle én est plus recherchée, parce qu'on est sûr qu'elle aura des enfans. On divorce, en donnant aux parens le double de ce qu'à coûté le fes-

tin de noce qui n'est jamais cher. C'est un mouton ou quelque chose de semblable. Les femmes ont des cases éloignées qu'elles habitent, quand la nature de concert avec la loi du pays l'ordonne; la circoncision est en usage pour les deux sexes. Leurs femmes ne sont aux yeux des époux, que des esclaves; il les vendent sans regret; mais ils conservent et aiment tendrement leurs enfans mâles. Ceux-ci ont un respect infini pour leurs pères et pour le frère aîné qui hérite seul. On croit voir dans quelques-unes de ces coutumes des traces de judaïsme. Deux fléaux règnent ici, un air mal sain, et la passion pour le jeu. Celle pour la musique et la danse est aussi violente, mais moins dangereuse. Les danseurs et les chanteurs ont de la justesse et de l'harmonie. Qu'on se garde, dit un voyageur, de prononcer le mot de mort devant le roi; il y va de la vie. On ne court pas le même risque avec les autres; mais ils ne regardent pas de bon œil l'indiscret qui a proféré ce mot. Cependant ils élèvent des mausolées à leurs parens, et les visitent.

Si les anciens payens se glorifioient d'avoir trente mille idoles, ceux de

Juida en ont quatre fois autant. Il les appellent *Fétiches ;* ce sont les gouverneurs de l'Univers. Dieu ne s'en mêle pas. « Il est trop grand pour s'embar-« rasser d'une chose aussi peu consi-« dérable, que le monde ou l'homme. » Il faut entendre un judayen s'expliquer sur la mythologie. « Le nombre de nos « dieux, dit-il, est infini. Lorsqu'un de « nous veut entreprendre quelque « chose d'important, il cherche d'abord « un dieu pour faire réussir son des-« sein. Sorti de chez lui dans cette pen-« sée, il prend pour son dieu la pre-« mière chose qu'il rencontre, un « chien, un chat, ou quelqu'autre ani-« mal, et même des choses inanimées, « comme une pierre ou un morceau « de bois. Il fait d'abord quelques of-« frandes à ce qu'il a choisi pour son « dieu. Il lui promet que s'il le fait « réussir, il le tiendra pour dieu, et « l'honorera comme tel. Si son entre-« prise a un heureux succès, voilà un « nouveau dieu qu'il a trouvé. Il lui fait « tous les jours quelques offrandes ; « mais s'il ne réussit pas, il le rejette « comme une chose inutile. »

Ils en reconnoissent cependant trois principaux : la mer, les très-grands ar-

bres, et le serpent. Le serpent, celui qu'ils invoquent, a la tête presque ronde et grosse, les yeux bien ouverts et doux. Sa langue est assez courte, pointue comme un dard, et à moins qu'il ne s'agisse d'attaquer un serpent venimeux, elle n'a pas un mouvement fort vif. Sa queue est mince et pointue, la peau très-belle, le fond d'un blanc sale, sur lequel on voit des marques ondées, où le jaune, le bleu et le brun sont mêlés agréablement. Cette espèce de serpent est douce et familière, se laisse approcher et manier. Les plus grands ont une brasse de long, et sont gros comme le bras. Ils sont ennemis mortels des venimeux, les attaquent par-tout où il les rencontrent, et semblent se faire un devoir d'en délivrer les hommes. C'est peut-être cette utilité qui leur a mérité le culte dont ils sont honorés. Le père de tous, qu'on dit venir d'*Ardra*, vit encore, à ce qu'ils croient, dans un temple où il est entouré de prêtres dévoués à son service. Ils y reçoivent des dons immenses en richesses et en comestibles.

Le roi donne l'exemple de cette dévotion. On dit que c'est par intérêt, et

parce qu'il en partage le profit avec eux. Les filles touchées par le serpent, entrent dans une espèce de fureur qui ne se guérit que dans les chambres reculées, où les prêtres les gardent quelque tems aux dépens des parens qui les nourrissent. Cette fureur les prend en public, sans qu'on en voie la cause. Des vieilles femmes chargées de ce soin, les emmènent. Du tems du voyageur qui raconte ces faits, la fille du roi ne fut pas plus exempte de cette frénésie, et ne fut pas moins assujettie au traitement que les autres. Ces serpens se glissent par-tout, par-tout sont respectés. Quelqu'incommodes qu'ils soient, il faut bien se garder de leur faire aucun mal. Des Anglais, en trouvant un dans leur magasin, le tuèrent, ignorant son inviolabilité. Ils furent tous massacrés. Non-seulement le grand serpent a des prêtres, mais encore des prêtresses; ce sont des veuves ou des vieilles filles. Elles se recrutent, en enlevant pendant quinze nuits dans tout le royaume, les jeunes filles qu'elles peuvent rencontrer. Ces mégéres enseignent à leurs élèves les rafinemens de la galanterie, mettent à l'enchère leur faveur, dont elles partagent le

prix; mais s'il n'y a rien à gagner, elles deviennent les gardiennes les plus vigilantes de l'honneur des filles. Moins par principes de vertu, disent les auteurs, que par dépit et défaut, ajoutent-ils, ordinaire aux vieilles filles.

Le gouvernement à Juida est monarchique. Rarement on punit de mort. Si un grand est coupable, le roi détache quatre ou cinq cents de ses femmes, pour piller et abattre sa maison. L'exécution n'est pas longue. Personne n'ose leur résister. Celui à qui il est dû, saisit le premier esclave qu'il rencontre, sans s'informer à qui il appartient. Le maître pour avoir son esclave, est obligé de payer, et se fait payer lui-même par le débiteur. C'est pour cela qu'on tâche d'arrêter l'esclave d'un homme riche. Le royaume est héréditaire. Le fils succède au père; mais avec l'agrément des grands. L'héritier de la couronne est élevé comme un simple particulier du bas étage, sans qu'il soit permis de lui révéler son extraction. Quand son père vit long-tems, il vieillit dans cette ignorance et dans celle des affaires; de sorte qu'il se trouve incapable en montant sur le trône; les grands en profitent et gouvernent.

C'est un seigneur du royaume d'Ardra, qui couronne le roi de Juida. On va le chercher en grande pompe. Il approche du prince, lui fait une profonde révérence, et un petit discours. Il lui ôte le casque qu'il a sur la tête, le tenant entre ses mains, il se tourne du côté du peuple, et dit à haute voix: « Voilà votre roi. Soyez-lui fidèles, et « vos prières seront exaucées du roi « d'Ardra mon maître ». Cette formule marqueroit une espèce de vasselage de la part du roi de Juida; mais ce vasselage ne passe point la parole.

Les revenus du roi consistent en droits sur les marchandises, amendes et confiscations; mais principalement dans le produit de ses terres, qui se cultivent par corvées. Le monarque est présent au travail, les grands le conduisent, les instrumens jouent. Les outils et les bras se remuent en cadence. On prendroit ces esclaves qui travaillent souvent malgré eux, comme le plus heureux peuple de l'univers. Jamais on n'aborde le roi qu'avec des marques de respect qui tiennent de l'adoration. Il n'est pas permis de le voir boire. Si vous demandez à ceux qui sont faits pour le savoir, *ou couche le roi?* Ils

vous répondent par cette autre question : *ou couche dieu ?*

Par la cérémonie du couronnement des rois de Juida, on juge qu'il y a eu une grande correspendance avec celui d'Ardra. Ce dernier royaume, gouverné par un prince peu habile, attira sur lui les armes de *Trudo Audati*, roi de *Dahomé*, qui, de l'intérieur des terres, avoit poussé ses conquêtes jusqu'à Ardra, où il comptoit s'arrêter. Mais s'étant convaincu qu'il y avoit des troubles à la cour, à l'aide desquels il ne seroit pas impossible de s'emparer de ce beau pays, il y mena ses troupes victorieuses d'autres peuples. Le roi d'Ardra s'empressa de demander du secours à celui de Juida, en lui remontrant qu'il étoit de son intérêt de ne le pas laisser écraser par un ennemi qui pourroit ensuite tourner ses armes contre lui. En conséquence de cette conjecture, le roi de Juida, non-seulement se compromit dans une guerre qui ne le regardoit pas, mais encore s'échappa en termes qui déplurent à *Trudo Audati*. Ce prince, après avoir vaincu le roi d'Ardra, auquel il fit trancher la tête, se jeta sur le royaume de Juida ; et sans essuyer résis-

tance ni combat, se trouva comme porté droit à Sabée ou Xavier la capitale.

Cette facilité lui vint de l'état où étoit le royaume. Depuis plusieurs règnes, les rois vivoient dans une indolence presque stupide. La molesse et le luxe, effet des grandes richesses, s'étoient glissés parmi les habitans, autrefois si laborieux. La prospérité les avoit énorgueillis; les plaisirs les avoient subjugués. Le *Dahomé* n'eut qu'à paroître avec ses hordes cannibales, pour faire fuir ce troupeau timide. Les gouverneurs des frontières n'étant point encouragés ni secourus, firent leur paix aux conditions les moins mauvaises qu'ils purent. Pillant, ravageant, chassant devant lui une multitude immense, aiguillonnée par la terreur, *Trudo Audati* arrive à à la rivière, le seul rempart de la ville. Il ne se flattoit point qu'on ne lui en disputeroit pas le passage. Il campe donc pour faire prendre haleine à ses troupes, et réfléchir sur un plan d'attaque; mais au lieu de défense et de préparatifs militaires, it ne voit que des prêtres, qui, suivis d'une foule de peuples, viennent soir et matin sur le bord de la

rivière offrir un sacrifice au grand serpent, et s'en retournent en poussant de grands cris.

Pendant ces ridicules cérémonies, le *Dahomé* fait chercher un gué. Il en trouve un. Deux cents soldats y passent, et sans autre précaution, marchent vers la ville enseignes déployées, au son des instrumens. Ils s'emparent du palais, d'où le roi se sauve avec peine. Le feu qu'ils y mettent, avertit *Trudo* de leur succès. Il traverse la rivière avec son armée, et ce qu'il n'auroit pu croire, s'il ne l'eût vu, il trouva que tous les hommes avoient abandonné à l'ennemi, liberté, biens, femmes, enfans et dieux, sans coup férir. Ces dieux furent les premières victimes des soldats de Dahomé. En pillant les maisons, ils en firent un grand massacre. Les principaux Judayens se sauvèrent avec leur roi dans une île stérile, d'où il fit quelques tentatives inutiles pour remonter sur son trône. Le vainqueur, déjà maître du royaume d'Ardra, mit celui de Juida sous le gouvernement d'un vice-roi, en accordant aux habitans, qu'il laissa dans leurs foyers, l'exercice libre de leur ancienne religion, leurs loix et leurs coutumes. Ceci se passa en 1630.

Trudo Audati n'avoit jamais vu de blanc. Il considéra avec une espèce d'avidité le premier qu'on lui présenta, qui étoit un capitaine anglais, trouvé dans la ville. Cependant il se familiarisa aisément avec la couleur, et prit plaisir à s'entretenir avec lui. Ses principales questions roulèrent sur le commerce, dont il n'avoit pas d'idée auparavant. Quand il s'en fut fait expliquer les moyens et l'utilité, il montra beaucoup de dispositions à le pratiquer. L'Anglais, en bon marchand, lui demanda quelque diminution sur les droits de traite, lui remontrant que comme il étoit plus grand prince que le roi de Juida, il espéroit qu'il le traiteroit plus favorablement. Le *Dahomé*, ce barbare qu'on croiroit incapable d'égards et de politesse, lui répondit : « Comme « plus grand prince, je pourrois rai- « sonnablement exiger des droits plus « forts, mais comme vous êtes le pre- « mier capitaine Anglais que j'aie vu, « je veux vous traiter en nouvelle « épouse, à qui on ne refuse rien dans « le commencement ». Un Portugais métis, beaucoup plus noir que blanc, qui étoit à la suite de ce prince, raconta à l'Anglais plusieurs exploits de

Trudo, qui marquent que dans la guerre, il étoit aussi rusé que vaillant. Il fit aussi l'éloge de sa douceur et de son humanité; dit que s'il souffroit l'usage de la chair humaine, c'étoit pour ne pas contrarier le goût de sa nation; que pour lui, il n'en avoit jamais mangé. Elle se vendoit publiquement dans son camp. L'Anglais la vit étalée sur les boucheries; spectacle horrible, qui faisoit hérisser les cheveux à la tête des malheureux Juidaiens, et les pénétroit de frayeur, jusqu'à la moële des os.

ARDRA.

Le royaume d'*Ardra* est beaucoup plus grand que celui de Juida auquel il confine, mais il s'en faut qu'il soit aussi peuplé à proportion. On en donne cette raison, que les deux sexes se marient beaucoup trop jeunes. Le libertinage y est effréné. Les grands savent le Portugais, le lisent et l'écrivent. Ceux du commun qui ne savent ni l'un ni l'autre, ont de petites cordes où ils font des nœuds qui ont leur signification, par lesquels ils se communiquent leurs pensées à une grande distance. Il est étonnant avec quelle faci-

lité, Ils retiennent et combinent les idées attachées à chaque nœud; mais il faut qu'on soit préveuu auparavant de la valeur des nœuds. Une tierce personne n'y entend rien. Nos déchiffreurs diplomatiques seroient bien embarrassés avec de pareilles écritures. Les *Ardraiens* aiment par luxe à se charger d'habits dans les cérémonies. A l'ordinaire, ils sont nuds de la ceinture en haut; et les deux sexes tout-à-fait, jusqu'à douze ou treize ans. La naissance et la fortune ne sont comptés pour rien dans les mariages. L'homme de la plus basse condition peut prétendre aux femmes de la première qualité. La principale femme du roi qui est toujours celle qui a eu le premier enfant mâle, porte le titre de reine. Elle a l'étrange privilège de vendre les autres concubines du roi pour suppléer à ses besoins, lorsque son époux n'a pas soin d'y pourvoir. Une femme qui accouche de deux enfans est deshonorée, comme si elle ne pouvoit les avoir du même homme. L'agriculture est estimée, et très-active, mais ils ne se servent point d'animaux. Ils travaillent la terre de leurs propres

mains sans charrue, et elle n'en donne que mieux.

Le grand-prêtre se nomme *Marabou*, il est le second en rang, dans l'état, et premier ministre. Les dieux sont des *Fétiches* fort respectés, fort consultés, fort chargés de présens que les prêtres leur font agréer. Ils croyent un Dieu supérieur; mais n'en ont pas une idée fort développée, non plus que la nature de l'ame, qu'ils font mourir avec le corps, ou passer dans d'autres. Le grand prêtre prédit l'avenir; après qu'il a conversé avec la statue de la grandeur d'un jeune enfant; placée dans la salle d'audience. Cette statue est blanche et représente le diable. Il y a dans chaque ville une maison d'éducation de femmes sous l'inspection du *Marabou*. Chaque seigneur est obligé d'y envoyer la sienne passer quelque tems. Cette éducation consiste à apprendre des danses. Les enfans du roi font toutes sortes de métiers, sur-tout le commerce. Quand il prennent l'état militaire, jamais ils ne sont avancés au commandement. Quelque soit leur profession, le peuple leur montre beaucoup de respect. Entre les loix de police, on re-

marque la peine de mort, pour celui qui occupe la maison par laquelle commence un incendie. Aussi ces accidens sont-ils rares. On a vu que les habitans d'*Ardra* se sont laissé subjuguer par le *Dahomé*. Ils avoient couru auparavant le même risque de la part d'un peuple de l'intérieur qui ne fut arrêté que par la superstition. Cette nation redoutable est celle des *I-oes* qui ont la mer pour *Fétiche* national. Il leur est défendu par leurs prêtres, de l'approcher ni de la voir. Ceux d'*Ardra* se garantirent d'une invasion totale, en se sauvant sur les côtes.

Etablissemens Européens.

Toute la *côtes des esclaves* est semée d'établissemens et de forts Portugais, Français, Anglais, Hollandais, Danois et autres. On pourroit les dire cimentés avec le sang; tant il en a été répandu, du côté des noirs revoltés contre les usurpations, et du côté des blancs armés les uns contre les autres par la jalousie du commerce. Il semble qu'en abordant ces parages, les Européens prennent la férocité du pays. Il ne leur reste plus ni égards entre eux,

ni commisération pour les malheureux négres. Ils s'accoutument non-seulement à les marchander, à les visiter comme des bêtes, mais encore à leur imprimer eux mêmes la marque d'un fer chaud, à séparer l'enfant de la mère, la jeune épouse de son mari, sans être touchés de leurs cris déchirans, à les entasser dans des vaisseaux attachés par une chaîne au banc qui leur sert de lit, condamnés à ne respirer qu'un air infecté par leurs haleines, excepté quelques heures dans le jour, et quelquefois de deux jours l'un, qu'on leur permet de sortir des flancs ténébreux du navire, pour voir le soleil pendant une heure ou deux. Des Européens moins endurcis, principalement ceux qui font pour la première fois le voyage, conviennent qu'ils n'ont pu s'empêcher d'être attendris jusqu'aux larmes, au moment ou ces malheureuses victimes de la cupidité européenne quittent le rivage qui les a vu naître. Leurs gémissémens, leurs sanglots, leurs adieux, leurs regrets pénètrent l'ame. Leur désespoir est d'autant plus violent, qu'ils partent la plupart, persuadés qu'on les emmène pour les tuer et les manger. Les infortunés! hélas!

la mort seroit préférable au sort qui les attend dans nos colonies. Ne trouvera t on jamais moyen de se passer de ce commerce infâme?

La mésintelligence des Européens, leurs querelles suivies de guerres sanglantes, ont vengé en quelque façon, et vengent encore les Africains des mauvais traitemens que les blancs leur font essuyer. Arrivés sur ces bords, ils semblent faire assaut avec eux de perfidie et de cruautés. Il n'est pas nécessaire qu'ils aient guerre en Europe pour se tendre des piéges, et s'assaillir en Afrique. La concurrence est un motif suffisant d'animosité. Ils aiguisent celle des noirs contre leurs rivaux d'industrie, et ont des retours de malice ignorés de ces peuples barbares. Que ne peut la soif indomptable de l'or! pour l'arracher à ceux qui le convoitent comme eux, nation contre nation, Portugais contre Français, Anglais contre Hollandais, ils soulèvent les malheureux noirs, instrumens de leur cupidité, et les rendent par des calomnies, par des massacres s'il le faut, irréconciliables avec leurs concurrens. L'Anglais voit le Hollandais prêt à établir une correspondance avantageuse avec une nation

riche en or et en ivoire; il assassine quelques femmes de cette nation, rejette adroitement cette atrocité sur les Hollandais. La nation trop crédule rompt avec eux, et l'Anglais en profite. C'est-là que l'on trouve ces haines réfléchies qui calculent scrupuleusement ce que peuvent rapporter la ruine ou la mort d'un commerçant rival, et qui étouffent tout sentiment d'humanité. Des Anglais se trouvent dans une petite embarcation pressés par le mauvais tems, à portée d'un vaisseau Hollandais, plus capable de résister à la tempête. Ils demandent du secours. Le capitaine Hollandais répond froidement: « Croyez-vous que nous prenions beau- » coup de part à votre situation? -- Mais » nous allons périr. -- Périssez, et que » Dieu ait pitié de vos ames. »

Les Français se vantent d'avoir les premiers découvert la côte de Guinée. Les premiers retours se firent à Dieppe. Les habitans fabriquèrent de leur ivoire, quantité d'ouvrages et de bijoux, qui leur ont fait une réputation dont ils jouissent encore. Les Portugais disputent aux Français la primauté. Il paroît que les deux nations se sont portées sur cette côte, à des époques peu diffé-

rentes, vers le milieu du quinzième siècle. Les Hollandais ne sont venus que cent cinquante ans après, à la fin du seizième siècle, et les Anglais à-peu-près dans le même tems. Cette côte est assez étendue pour que les Européens en se la partageant, eussent pu n'avoir jamais entre eux de rivalités destructives; mais le commerce est comme l'ambition, jamais il ne s'arrête. Au reste cette concurrence a été utile aux nègres. Elle les a instruit sur le prix des marchandises européennes, qu'ils auroient toujours ignoré, et ils en ont tiré un retour, qui, s'il ne les enrichit pas, leur donne du moins quelqu'aisance.

C'est faire trop d'honneur à ces petits pays, de les appeler royaumes et leurs chefs rois. Cependant plusieurs en prennent le titre. On dit le royaume de d'*Axim*; mais à la vérité on ne dit que le pays d'*Ante*; les royaumes de *Commendo*, de *Fetu*, le pays de *Sabœ*, le royaume de *Fantin*, d'*Aquambœ* et beaucoup d'autres, dont les rois se trouvent superbement parés, lorsqu'en donnant audience aux Européens, ils peuvent endosser sur leur chair nue un habit rouge qu'ils ont eu en présent, et charger leurs cheveux laineux d'un

chapeau bordé. On parle d'une reine, d'*Angonna*, pays qui se faisoit gouverner par des femmes. Cette princesse avoit l'ame noble et grande, et beaucoup de courage et de conduite. Elle ne vouloit point se marier, pour ne point partager son autorité; mais elle avoit un jeune esclave bien fait, obligé sous peine de la vie, de se réserver à elle. Elle le changeoit, cependant avec assez de retenue, pour n'en avoir qu'un à-la-fois. On compte que l'Europe tire tous les ans, plus de sept mille marcs d'or de la Guinée. Les Portugais n'y ont plus d'établissemens, mais ils y trafiquent toujours. Ceux des Français sont fort inférieurs à ceux des Anglais et des Hollandais; mais il leur suffisent pour la fourniture d'esclaves dans leurs îles.

Particularités de la Côte-d'Or.

Les habitans de la côte d'or, à entendre les voyageurs, ont tous les vices. Ils sont fourbes, artificieux, dissimulés, flatteurs, voleurs, gourmands, ivrognes, avares et incontinens à l'excès. D'autant plus dangereux avec ces mauvaises qualités, qu'ils ont beaucoup d'es-

·it, la conception prompte, une excellente mémoire : il y auroit tout à raindre de cet assemblage, s'il n'étoit orrigé par l'indolence, la paresse, la assion du chant et de la danse. Quand s sont dans leurs plaisirs, on viendroit eur dire que le pays est en feu, ils répondroient : « Qu'il brûle s'il veut. » Les deux sexes sont beaux et bien faits. Les femmes ne sont curieuses de parure que depuis qu'elles sont fréquentées par les Européens. Elles sont très-galantes et agaçantes. Rarement elles perdent leurs peines, et les maris, par une tolérance honteuse, les encouragent même, et y trouvent leur profit; mais ils punissent l'adultère entr'eux. Tous les nègres se lavent souvent, et sont d'une propreté extrême. La côte abonde malheureusement en métis, provenus du libertinage des blancs avec les négresses. C'est pour les vices, l'écume des deux races. Leur couleur équivoque, qui se fond en jaune, tacheté de blanc et de noir, les rend affreux quand ils vieillissent.

Un nègre vit de peu. Des *Patates*, des *Ignames*, du poisson avancé, quelques poignées de maïs réduites en pâte avec de l'huile de palmier; voilà sa nour-

nourriture ordinaire. Dans les grandes occasions, on tue le bœuf, le mouton et la volaille. Mais s'il mange peu, il boit beaucoup de vin de palmier, et d'eau-de vie. Les femmes, qui aiment ainsi que les hommes à en user largement, y accoutument les enfans. Les grandes occasions où on fait main-basse sur l'étable et la basse-cour, sont les mariages, d'ailleurs fort simples. Une fille plait, on la demande; quand elle ne le voudroit pas, le père la donne. On fait un festin, elle reçoit un habit neuf, et entre avec les autres femmes, qui sont toujours en grand nombre, proportion gardée des facultés.

Il y en a chez les riches deux principales exemptes de travail. La première, apparemment la plus ancienne, ou la mère du premier né; la seconde, nommée *Bossum*, consacrée à l'idole domestique. C'est ordinairement une belle esclave : outre le privilège de ne rien faire, le mari lui doit une nuit par semaine; mais elle peut par vieillesse ou par caprice, être mise au rang des autres. Les filles sont extrêmement libres, et les garçons, à peine hors de l'enfance, très-pétulens. Malgré cette facilité, il leur faut dans chaque vil-

lage, une ou plusieurs *Abelecres*, ce qui veut dire *femmes publiques.* Quand elle vient à manquer, les jeunes gens s'adressent aux vieillards qui en font l'acquisition. Des matrones l'instruisent. C'est le bien public, plus précieux que les richesses. Les Européens volés, ont quelque fois enlevés les *abelecres*, pour leur servir d'otages. Le village entier se souléve contre le coupable, et le vol est restitué. Les femmes enceintes sont fort respectées; elles accouchent très-facilement. Le climat leur rend inutiles les précautions nécessaires aux nôtres. La circoncision est en usage. On ne donne d'abord que trois noms, celui du jour de la naissance, celui du père ou de la mère, du grand-père ou de la grand-mère, selon le sexe; mais cette triple nomenclature peut s'accroître à l'infini pour les hommes, par leurs qualités ou leurs belles actions, qui deviennent autant de sur-noms dont se compose une liste très-difficile à retenir. Comme leurs successions ne sont pas directes, elles paroissent aux Européens si embrouillées, qu'ils n'y entendent rien; mais les nègres les démêlent à merveille. Ce seroit aussi une étude pénible pour les

premiers, s'ils y étoient asservis, que les cérémonies de leurs saluts, quand ils se rencontrent ou se rendent visite. Les grands ne viennent à bout de s'approcher, qu'après deux heures d'allées et de venues, et de messages de leur gens. Il en est de même après qu'on s'est séparé. Les messages ne cessent que quand on s'est perdu de vue. Rien n'est si gai que leurs marchés et leurs foires. Qu'un instrument se fasse entendre, les affaires, le commerce, ne tiennent pas contre ce son. Les femmes y prêtent une oreille attentive, leurs yeux étincellent de plaisir. Les hommes excités, essayent leurs mouvemens, bientôt toute l'assemblée n'est qu'un branle qui se continue sur la route au retour. Chaque jour, au coucher du soleil, il y a dans chaque village un bal rustique. Leur danse, au premier coup-d'œil, paroît un simple trépignement accompagné de contorsions, d'un murmure grave ou de cris. Ils avancent en deux bandes, se mêlent, reculent, frappent du pied, baissent la tête, prononcent quelques mots en passant l'un auprès de l'autre. Leurs mouvemens sont tantôt vifs tantôt lents; c'est un désordre, mais qui n'est pas sans mé-

ıode ; puisqu'il se renouvelle avec une
ıacte imitation. Ces gambades pa-
›issent leur plaire beaucoup ; mais ils
'aiment pas à les faire devant les étran-
›rs.

Ce qui concerne les *prêtres fétiché-*
s, leur autorité sur les nègres sains
malades, leurs ruses, la manière
'enraciner la superstition et de s'en-
chir aux dépens des crédules dévots :
: qui concerne les *fétiches* elles-
ıêmes, la puissance qu'on leur attri-
ıe, le respect qu'on leur porte, les
tes religieux, tout cela ressemble trop
ce qui a été dit, pour qu'on doive
y arrêter. Les uns ne croient qu'un
eu, les autres croyent un dieu et un
able. Quant aux premiers, ils ne ju-
ınt pas à propos de l'adorer. Quelle
›ligation lui ont ils ? qu'à-t il fait pour
ıx ? ne sont ils pas forcés de labourer
terre, pour recueillir du maïs et des
ıtates ? de planter des arbres, s'ils
ıulent avoir des fruits ? de faire des
ets s'ils veulent manger du poisson ?
ı lieu que les Européens ont tout cela
ns qu'il leur en coûte aucune peine.
ien plus, les outils, les bijoux qu'on
ur apporte, ils pensent que les blancs
s trouvent tout faits, qu'ils n'ont qu'à

les ramasser. Qu'ils adorent donc, disent-ils, un dieu si bon pour eux, pour nous, nous n'offrons des présens qu'au diable, parce qu'il peut nous faire du mal. Cependant il y a des endroits où ils ne craignent pas de l'offenser. Il le chassent avec grand bruit de leurs villages. Les huit jours qui précèdent cette expulsion, la satyre est permise. Homme et femmes ont la liberté de chanter tout le mal qu'ils savent les uns des autres, de découvrir les fraudes, les friponneries. Ceux qui craignent ces révélations, et se sont ordinairement les riches et les puissans, n'ont d'autre moyen de les empêcher, que de faire bien boire; alors les invectives se changent en panégyriques.

Le roi gouverne tout le royaume; sous son autorité, chaque village a un chef nommé *Cabocéros*, qui est chargé de maintenir le bon ordre, de prévenir les querelles, de les appaiser, et de faire observer la police. Il se forme des riches, une classe, qu'on pourroit regarder comme les *Nobles* du pays. Ils obtiennent à force de libéralités, de présens au peuple, et de repas, le droit de faire sonner devant eux plusieurs trompettes, d'avoir deux bou-

ers et d'être portés en triomphe par-
it le village, au son des instrumens,
écédés de leurs femmes, qui chan-
t, dansent et poussent des cris de
e. Ces nobles ont une espèce de con-
irie entr'eux, et se réunissent à des
ns marqués pour se traiter. Passés ces
urs de cérémonie, ils rentrent dans
classe du peuple. Les rois eux-mêmes
s'en écartent pas beaucoup. Ils se
ndent volontiers dans la place publi-
e pour s'entretenir avec leurs sûjets.
leur versent du vin de palmier, ou
l'eau-de-vie qu'ils présentent eux-
èmes, dans une courge, et quand
a bu on devient fort familier. Telle
'est cette dignité, on se bat ici pour
e, comme ailleurs.

CÔTE-D'YVOIRE.

Les habitans de la *Côte d'Ivoire*,
nt moins hospitaliers que ceux de la
te d'Or. Ils se défient beaucoup des
angers; ceux-ci, à leur tour, les crai-
ent comme trompeurs et farouches.
n les croit même Cannibales. Lors
'une chose leur plaît, et qu'on ne la
nne pas, ou qu'on ne la leur laisse
s prendre, ils en marquent de l'hu-
eur. Il est étonnant qu'on ne sache
s encore au juste, si on n'a les dents

de l'éléphant que par la mort de l'animal, ou s'il les jete tous les ans, ou à des distances plus éloignées, comme le cerf perd son bois. Ceci est le plus vraisemblable, parce qu'on trouve souvent des dents d'éléphant, dans les contrées que ces animaux fréquentent, sans aucune apparence de cadavre aux environs. D'ailleurs, combien faudroit-il qu'il en mourût, pour donner la quantité d'ivoire que cette côte fournit. On la nomme aussi pour cette abondance, la *Côte des dents*. On prétend qu'il s'en est vendu jusqu'à dix mille livres pesant, en un seul jour; sans doute c'étoit pour toute l'année.

Voisins d'une mer orageuse et profonde, les négres sont bons nageurs, et excellens plongeurs. On y connoît le royaume de *Guiomère*, qui étoit gouverné en 1723, par une reine nommée *Asamouchon*. Un chevalier, *Damon*, lui avoit fait goûter la galanterie française, et en étoit assez bien traité, pour exciter la jalousie des Anglais. C'est là qu'on trouve des serpens de trente-six pieds de long, qui engloutissent des hommes entiers, qu'on éprouve des tempêtes furieuses, des

neres effrayans, des pluies qui tomt en masse, des coups de vent à t ébranler, suivis d'un tems calme erein. Si on pouvoit faire une comaison dans des genres différens, on oit que le caractère des habitans semble à leur climat, doux et paciles dans un temps, et un moment ès irascibles, soulevés et prêts à ssacrer pour la moindre chose. On ıve aussi quelques contrariétés dans r mœurs, dont quelques voyageurs ent la pureté, et d'autres les disent s pudeur et sans frein; enfin, pour il ne manque rien au contraste, les ımes, dit-on, à la couleur près, est d'un noir de jais, passeroient ır des beautés en Europe, réguliè-, pleines de feu, taille fine et légère; ıdant que les hommes peu vifs, sont ssifs et épais. On remarque au reste, il y a peu de nations de ces parages, lesquelles les voyageurs ne soient ; en contradiction.

Les nègres sont grands admirateurs nos curiosités, de nos bijoux, d'une rure, sur-tout de nos montres, et core plus de l'art que nous avons, faire *parler le papier*, comme ils xpriment : c'est pour eux un pro-

dige. Qu'on les envoie avec un billet, dont on leur dit le contenu, quoiqu'ils en aient l'expérience, ils ne peuvent se persuader que ces figures bizarres apprendront à celui qui les lit, la pensée d'une personne absente. Ils l'interrogent ironiquement, comme s'ils alloient le surprendre en défaut. Leur étonnement est inexprimable, quand on leur dit ce qu'il contient. Ils ne peuvent se faire une idée de l'écriture, ils s'imaginent que les blancs ont un démon familier, qui les instruit dans ces occasions. Cette opinion rapprochée de celle des habitans de la *Côte d'or*, qui croyent que ce que leur apportent les Européens, vient de soi-même, sans peines et sans soins, assimile les nègres à nos enfans, ou a certains habitans de nos grandes villes, dont on abuse souvent la crédulité.

CÔTE MALAGUETTE.

On appelle *Malaguette* une espèce de poivre inférieur à celui d'Asie, il a été quelque tems en vogue. Mais il est actuellement peu recherché. C'est sur cette côte que les Français ont

·ommercé d abord. Il reste encore des races de leur séjour dans le surnom l'un village appellé par eux *Paris*, et ncore plus dans la mémoire des habitans qui ont des surnoms de François héréditaires dans leurs familles lepuis plus d'un siècle. Ils ont aussi ppris d'eux à porter les noms de saints, omme *Pierre*, *Paul*, *Jean*, *André*. .es voyageurs nous font une description assez ample de leurs coutumes. On ne sait trop comment ils ont pu icquérir ces notions en aussi grand létail, puisqu'ils avouent qu'ils ne savent pas leur langue, et qu'il est impossible de l'apprendre. Contentons-nous de ce qu'on voit. Ils sont grands, bien faits, plus nuds qu'en aucun lieu le la côte, aiment beaucoup les préeus qu'ils appellent *Datis*, et en demandent avec importunité. Leurs prêtres se nomment *Marabous*. La principale femme est enterrée avec son mari. Ils ont entre eux des *Mulâtres* originaires Portugais, qui font un riche commerce dans les terres, et le feroient plus considérable, s'ils étoient plus régulièrement servis en marchandise d'Europe. Le roi demeure sur la rivière de *Sestos* où les navires abordent.

SIERRA LEONA.

Le pays de *Sierra Leona* a été ainsi nommé par les Portugais à cause de ses montagnes remplies de lions. Il a tous les agrémens que procurent les bocages, les forêts, les cascades dans un pays chaud. Les habitans ne sont pas indignes d'un si beau séjour. Ils sont doux, sociables, obligeans, peu intéressés, laborieux. Les femmes se plaisent à *faire Fétiche*, c'est-à-dire à se montrer dans une parure comme consacrées à s'attirer les regards des hommes. Leur principal ornement, est alors une raie autour du front, d'un vernis blanc, rouge ou jaune fort délié. Elles s'en font aussi des cercles autour des bras et du corps. Les nègres trouvent de grands charmes dans cette bigarrure. Puisqu'on en est sur la parure, il ne faut pas oublier celle des avocats ou défenseurs des causes. Ils portent un masque sur le visage, des castagnettes à la main, et des sonnettes aux jambes; tout cela pour réveiller au besoin l'attention des juges. Cette mode pourroit n'être pas inutile en Europe. Les femmes ont aussi aux jambes des grelots de

uivre ou d'argent, qui font une har-
ıonie assez agréable quand elles dan-
ent. Passionnées pour cet exercice,
lles imitent avec plaisir les danses eu-
opéennes; d'ailleurs elles sont plus ré-
ervées et plus modestes que les autres
emmes de ce pays. Quant aux maris,
s uns disent qu'ils sont jaloux, les
utres se louent de leur complaisance.
e christianisme n'y a pas été inconnu,
ıais il paroît oublié; et tous les nègres
commencer par les rois, portent sur
ux des *fétiches*, les grisgris, et les
vrées de la superstition.

IONOU, QUOJA, HONDO, MANDINGO, FOULI, JALOF, ETC.

Il y a encore beaucoup d'autres na-
ons en Guinée; les unes retirées dans
s terres, et sans aucun commerce
irect sur la côte, les autres n'abou-
ssant à la mer que par une langue de
erre, et par conséquent peu connues
es Européens. Les récits obscurs des
ègres de ces nations qu'on a pû ren-
ontrer, nous ont appris des noms de
yaumes dont la position même et
étendue sont assez incertaines. Tel est
empire de Monou, les royaumes de

Quoja, Hondo, Mandingo, Fouli, Jalof et autres. Ces mêmes nègres ont raconté sur leurs mœurs et leurs coutumes bien des choses, qui rentrent dans celles qu'on sait déjà; mais ce qui leur est particulier s'il est vrai, c'est ce qu'on dit de leur sociabilité. Le portrait suivant fait honneur à ces peuples, trop dégradés par la prévention.

Ils sont, dit-on, plus modérés, plus doux que les nègres côtiers, et semblent tenir un milieu entre ceux-ci et les Dahomé, Jagas et autres féroces habitans du centre. Ils ne se plaisent point à répandre le sang. L'ambition n'allume point la guerre chez eux. Ils ne l'entreprennent que par la nécessité de se défendre. Ils vivent entr'eux dans la plus parfaite union, sont toujours prêts à se secourir les uns les autres, à donner à leurs amis dans le besoin, une partie de leurs habits et de leurs provisions, et même à prévenir leurs nécessités, par des présens volontaires. Après ce portrait, les auteurs nous disent qu'apparemment les voyageurs ont voulu nous peindre une nouvelle Utopie, et par cette réflexion, ils jettent un doute ineffaçable sur ces perfections qu'ils font regarder comme

imaginaires. Ce qu'on avance sur-tout de leur circonspection à entreprendre la guerre, est contredit, parce qu'on avoue qu'il y a entr'eux des conquérans, qu'ils envoyent vendre beaucoup d'esclaves à la côte, qu'une nation est dépendante de l'autre, que le commerce entre elles-mêmes n'est pas libre. Tout cela ne peut arriver que par la force, et par conséquent par des guerres d'ambition et d'intérêt.

Les mœurs n'y sont pas plus pures. Hommes et femmes y sont également livrés aux plaisirs des sens. Celles-ci se servent de philtres, de potions et d'herbes pour donner des forces à leurs maris. A ces provocations libidineuses, tend l'éducation qu'on donne chez les Quajos, aux jeunes garçons et aux jeunes filles, dans des écoles établies exprès. A la vérité, on apprend aux jeunes gens à chasser, à pêcher, à manier les armes, mais principalement des danses accompagnées de postures immodestes, et un cantique tout composé d'expressions assorties aux gestes. L'instruction des filles est encore renforcée en obscénité. Ceux et celles qui ont reçu cette éducation, forment une confrérie très puissante, dont le roi est le

chef. Le grand-prêtre fait une composition qu'il montre au peuple comme sacrée. On l'appelle *Belli*. Elle n'a point de figure fixe. Le *Bellimo* ou grand-prêtre lui donne celle qu'il veut; mais quelque soit sa forme, on est obligé de lui marquer le plus grand respect; et le *Belli* feroit tomber les plus rudes châtimens sur ceux qui y manqueroient. Cependant le *Belli* a besoin du consentement du roi pour exercer ses punitions, sans quoi il n'a aucun pouvoir. Restriction politique assez remarquable.

Les mêmes *Quojas* ont aussi un respect infini pour les *Jannanins*, qui sont les esprits de leurs parens décédés. Ils les croient toujours présens autour d'eux, et que dans les occasions importantes, ils donnent des signes sensibles de leur présence. Quand une femme est accusée d'adultère par la seule déposition de son mari, elle est déclarée innocente sur son serment; mais si après le serment fait, il revient des preuves, elle est menée le soir par son mari à la place publique, où le conseil est assemblé pour juger. On invoque d'abord les *Jannanins*. On lui bande les yeux, pour qu'elle ne voye pas les esprits prêts

l'emporter. Quand on l'a laissé ainsi
quelque tems dans l'appréhension de
on sort, un vieillard du conseil lui re-
présente ce qu'il y a de honteux dans
on déréglement, et la menace de sé-
ères châtimens. Si elle montre du re-
entir après la harangue, on lui fait
ntendre un bruit confus de plusieurs
oix qui passent pour celles des *Janna-
ins*, qui lui déclarent que son crime,
uoique digne d'une rigoureuse puni-
ion, lui est pardonné, parce que c'est la
remière fois. Les mêmes voix lui im-
osent quelques jeûnes et quelques mor-
ifications. On lui recommande de vivre
vec tant de retenue, qu'elle ne prenne
nême pas un enfant mâle entre ses
ras ni ne touche l'habit d'un homme.
i elle récidive dans le libertinage, et
ue la chose soit prouvée, le grand-
rêtre, accompagné de la confrerie de
Belli, va la prendre chez son mari avec
rand fracas, lui fait faire un tour de
lace avec des huées. Il la mène delà
vec la même escorte à la forêt consa-
rée aux *Jannanins*, et on n'en entend
lus parler. Pour que la puissance des
annanins continue à être redoutée
les femmes, il faut sans doute qu'elles
oient écartées du conseil dans lequel

on suppose la présence de ces esprits; ainsi on peut croire que ce n'est que la confrérie mâle de *Belli* qui y assiste.

NÈGRES INTÉRIEURS.

L'habillement des nègres intérieurs est une espèce de surplis ou large chemise. On parle des gens riches ; les autres sont à-peu-près nuds. Ils ne mangent qu'une fois à la fin du jour, moins par sobriété que par santé. Les alimens sont dangereux dans la chaleur. Ils boivent ordinairement de l'eau, ou un peu de vin de palmier. Tous aiment prodigieusement l'eau-de-vie. Dans un canton, le prétendu va chercher sa future en pompe; dans un autre, il faut qu'il l'enlève furtivement. Ici il aime à la trouver vierge, là il ne s'en soucie pas. Dans un lieu, il lui marque en la recevant dans sa maison, des égards et de la tendresse. Dans l'autre il lui commande durement d'aller chercher de l'eau et autres choses nécessaires au ménage, afin de l'accoutumer à la dépendance. Jamais une femme ne mange avec son mari, pas même celle qu'on appelle *femme de la main*, parce qu'elle est toujours auprès de lui, et maîtresse

des autres. On ne sait comment elle acquiert cette supériorité. Elles sont précoces, mais elles cessent d'avoir des enfans, presque lorsque les européennes commencent. Elles sont chargées de tout le pénible du ménage. Esclavage pour esclavage, elles aiment autant s'exposer à être vendues en favorisant un amant, que de rester avec un époux qu'elles n'aiment pas. Les blancs ont de grands priviléges auprès d'elles. Les maris les souffrent. Elles ont beaucoup de tendresse pour leurs enfans. Les garçons, elles leur laissent faire ce qu'ils veulent : ils sont destinés à l'oisiveté ; quant aux filles, nées pour le travail, on les y accoutume dès l'enfance. Les funérailles sont comme ailleurs accompagnées de cris et d'hurlemens. Les femmes qui n'ont pas quelquefois lieu d'être tristes s'y distinguent. Dans ces occasions, on mange et on boit beaucoup.

La danse et le chant sont de toutes les cérémonies, même des visites. Leurs musiciens et poëtes sont improvisateurs. Ils chantent comme les nôtres, les louanges de ceux qui les payent. Ceux qui en font métier, se nomment *Guriots* ou *Juddi*. Tous les grands en

ont. Les langues des nègres en général sont douces, coulantes et prêtent à l'harmonie; mais elles sont peu abondantes et peu énergiques. Leur langue de commerce et de communication qui est entendue depuis les côtes Océaniques d'Afrique jusques dans l'intérieur, et jusques dans l'Inde, est un Portugais corrompu : preuve incontestable de l'empire qu'a cette nation, dans cette immense étendue de pays. L'arabe commence à être parlé vers les rivières de Gambie et de Sénégal; c'est la langue savante et des gens polis, comme le Mahométisme est leur religion. Ils ont toute sorte d'ouvriers bons ou mauvais. Le métier le meilleur et le plus lucratif est celui du *Sepatero* qui fait le *Grisgris* et les petites boîtes qui les renferment. On ne dispute jamais sur le prix de sa marchandise; ce seroit marquer du mépris pour ce qu'il y a de respectable dans le charme. Ils bâtissent très irrégulièrement et sans goût, selon notre façon de penser; mais cette manière leur convient, parce qu'ils aiment les sinuosités et les détours. Leurs champs sont souvent désolés par des nuées de sauterelles. Ce fléau joint à l'indolence, fléau plus habituel, cause des famines horribles.

Les armées nègres ne sont point embarrassées d'un attirail de vivres et de munitions. Chaque soldat porte son approvisionnement, quelquefois pour autant de tems que dure l'expédition. Ils ont arcs, flèches, piques, javelots, fusils et boucliers. Ils manient leurs chevaux avec une dextérité singulière, mais toute leur adresse les abandonne sur le champ de bataille, et ne leur sert qu'à fuir plus légèrement. En général, ils sont mauvais soldats, mauvais Mahométans. Quand ils professent cette religion ils réunissent aux pratiques musulmanes, quantité de superstitions, entre autres celle des *Grisgris*, qui sont des espèces d'amulettes, tantôt des bijoux consacrés, par des paroles de l'Alcoran, tantôt simplement des passages de ce livre écrits sur des parchemins, et renfermés dans des boëtes que leur vendent les Sepateros. Ils les pendent au cou, dans les cheveux, aux oreilles, aux bras, aux jambes, et par tout où ils croyent sur l'indication du Marabou, qu'ils leur seront le plus utiles.

Les Marabous dont on a déjà parlé, forment aussi chez les nègres intérieurs, un corps nombreux distingué

du peuple : non par l'habit, qui n'a que quelques petites différences, mais par la façon de vivre. Ils affectent beaucoup de gravité et de régularité, ont des villes et des terres particulières à leur tribu où ils n'admettent pas d'autres nègres que leurs esclaves. Ils ne s'allient qu'entr'eux. Tous les enfans mâles, sont élevés pour la patrie. Ils s'attachent sur plusieurs points à la loi du Lévitique, livre qu'ils respectent le plus après l'Alcoran, mais on convient que leurs usages sont un profond mystère pour le peuple. Un voyageur qu'on soupçonne de préventions trop favorables, dit que les Marabous sont fidèles observateurs des lois musulmanes, sur-tout à l'égard de la tempérance; qu'ils s'abstiennent de vin et de liqueurs spiritueuses; que leur probité et leur bonne-foi sont généralement connues dans le commerce et les affaires. La charité est une vertu à laquelle ils ne manquent jamais entre eux. Jamais ils ne souffrent qu'un des leurs soit vendu, à moins qu'il ne l'ait mérité pour quelque grand crime.

Ils ont des écoles ouvertes à tous les enfans, auxquels ont veut faire apprendre à lire et à écrire; mais ils en ont de

particulières pour leurs enfans propres. Outre la lecture et l'écriture, ils les instruisent sur l'Alcoran, sur les principes de la loi lévitique. Ils leur apprennent la nature de la société des Marabous, sa liaison avec l'état, quoiqu'elle fasse un corps à part. On leur inspire un inviolable attachement aux intérêts du corps, le secret, la retenue dans les paroles et la conduite, et les principes de la morale, au moins en ce qui regarde l'intérêt de la société, et ce qui peut attirer le respect des peuples. Les Marabous ne perdent pas leur tems à cet égard ; ils sont précédés et suivis de la vénération, jusques dans les palais des rois. Nulle part, ils n'essuyent de contradiction, ni de refus : dans les guerres les plus sanglantes, ils ont la liberté de passer d'une contrée à l'autre. On les voit alors parcourir librement les pays avec leurs familles et leurs livres, pour enseigner la religion et la sagesse. Ils prêchent ordinairement d'exemple. Leurs lois sont écrites dans une langue particulière, qu'eux seuls connoissent, bien différente de la vulgaire. Quand ils voyagent, les uns disent qu'ils vivent d'aumônes, d'autres du commerce et du débit des Grisgris.

Peut-être employent-ils ces différens moyens de subsistance. On n'assure pas qu'ils aient un chef et une hiérarchie. Il seroit difficile qu'un corps existât sans gouvernement, et un gouvernement sans gradations de pouvoirs.

GAMBIE, GORÉE, SÉNÉGAL, ZAARA, BILEDULGERID.

Gambie et Sénégal sont deux grands fleuves qui ont un très grand cours. Le Sénégal est le même que le Niger. Les Européens les ont remonté le plus qu'ils ont pu, tant pour connoître les nations qui habitent leurs bords, que pour trouver les mines d'or, qu'on prétend être dans les montagnes où ces fleuves prennent leur origine. Gorée est une île entre l'embouchure de ces deux rivières. Elle est avantageusement située pour le commerce qui se fait par ces deux fleuves, et sert comme d'entrepôt aux marchandises qu'on tire par eux, de l'intérieur de l'Afrique, et de celles qu'on y porte. Enfin, Zaara est un désert dont les lisières sont habitées par des nations maures, qui s'y enfoncent en caravanes, et font la communication entre les négres de Guinée, et les états

de Maroc. Biledulgérid s'étend fort au loin, et tourne derrière Tunis et Tripoli.

Il y a sur la Gambie beaucoup de ces Portugais métis, dont nous avons parlé. Un facteur français les dépeint ainsi, lui rendant une visite de corps en cérémonie. « Ils étoient, dit il, vêtus « de noir, avec de grands et amples « manteaux, que leurs longues épées « relevoient par derrière. Ils avoient « tous des poignards, un grand et long « chapelet à la main gauche, appuyée « sur le pommeau de l'épée, de grands « chapeaux plats, et la moustache bien « relevée ». La gravité du compliment ne démentoit pas celle de la contenance. Le complimenté remarque que les femmes avoient la bouche pleine d'eau. C'est, lui dit on, de peur de retarder le travail par le babil. Le grand commerce de ces deux rivières, après l'or, l'ivoire et les esclaves, est la gomme, si nécessaire aux manufactures, sur-tout à celle de soie. Les Français en tirent une grande quantité par le Sénégal. Ils sont maîtres de l'île de Gorée, et ont des établissemens utiles sur les deux rivières. Les Anglais et les Hollandais n'y sont pas moins

puissans. Tous ont la perfide politique d'entretenir la guerre entre les rois riverains, afin que leurs marchés soient mieux fournis d'esclaves.

Une partie du désert de Zaara est habitée par des hordes ambulantes. On y trouve trois tribus maures qui ne connoissent pas de souverains. Le plus riche est le plus considéré, et reconnu chef de la république. Ils sont braves, endurcis à la fatigue, Mahométans. Cependant, on ne leur feroit pas entreprendre le voyage de la Mecque, parce qu'il n'y a rien à gagner, au lieu qu'ils pénètrent, sans hésiter, dans le centre de l'Afrique, où ils trouvent de l'or. Ils sont sûrs de ne point faire de voyages inutiles, parceque, pour le sel, les étoffes, les instrumens de fer qu'ils y portent, s'ils n'y trouvent pas l'or, l'ivoire, la civette, le bézoar, les plumes d'autruche qu'ils vont chercher, ils enlèvent les nègres avec lesquels ils alloient traiter, et les vendent aux Européens, ou aux Maures de Fez et de Maroc. Ils sont grands chasseurs. Les lions, les tigres, les plus féroces animaux ne les épouvantent pas. Sur leurs chevaux barbes, ils fatiguent l'autruche, dont la vîtesse l'emporte d'abord

sur celle de ces coursiers; mais elle se rallentit. Chargée par deux hommes, l'autruche de ces déserts ne peut être atteinte que quand elle se lasse. Elle porte la tête aussi haute que le plus grand cheval; elle tend ses ailes au vent: quand elle les tient immobiles, elles lui servent de voiles, et de rames, pour ainsi dire, quand elle les remue.

Il n'est pas bien décidé que ces peuples soient Maures ou Arabes. On peut dire qu'ils tiennent des uns et des autres. Par l'habitude d'être ensemble, le Maure est devenu Arabe, l'Arabe est devenu Maure. Leurs mœurs et leurs usages se confondent. Il y a aussi une race qu'on appelle *Berebères*. On les croit plus anciens dans le pays que les Maures. Les femmes commencent ici à être réservées et modestes: elles ne paroissent que voilées. On y est habillé, point de nudités; on y est même trop chargé de vêtemens pour un climat si chaud. Les habitans sont partagés en villages, qu'ils appellent *Adouars*. Ce sont des camps qui ne restent pas long-temps au même endroit. Quand ils changent de lieu, ils renferment leurs grains dans des espèces de puits creusés dans le roc, dont l'entrée est étroite,

et qui s'élargissent; ils s'appellent *Matamores.* A mesure qu'ils la remplissent, ils la tapissent de paille. Le grain s'y conserve long-tems. Quand ils ont bouché l'ouverture, ils labourent et sèment dessus.

Les mères ont pour leurs enfans une tendresse qui les rend attentives et crédules sur ce qui pourroit leur nuire. Elles n'admettent pas auprès d'eux toutes sortes de personnes, persuadées qu'il y a des gens dont le simple regard est si pernicieux, qu'ils font mourir ou tomber en langueur les enfans qu'ils ont la malice de fixer. Etant pasteurs et voyageurs, ils connoissent assez bien le ciel. D'ailleurs, ils sont fort ignorans, excellens pour une course ou une attaque, mais mauvais soldats en corps d'armée. Leurs déserts sont exposés à ces affreux ouragans, qui soulèvent les sables et engloutissent; mais ils connoissent les saisons, et ne s'y exposent pas.

Il y a aussi des îles près de la rivière de Gambie. Celle de Bissao présente les particularités suivantes : les habitans, hommes et femmes, portent deux grosses bagues de fer, qui, au lieu de pierres, ont une large plaque de même

métal, dont ils se servent comme de castagnettes; en les frappant, ils se font entendre de ceux qu'ils veulent arraisonner, sans être entendus de ceux qui ne sont pas initiés dans cette manière de s'exprimer. Voilà un langage pour les oreilles, comme la disposition et l'arrangement des fleurs est, dans les sérails, un langage pour les yeux. Dans la même île, le roi s'enrichit aisément: un particulier fait présent au monarque de la maison de son voisin; le voisin ne manque pas de lui rendre le réciproque; le roi s'empare des deux. Il faut ou les racheter, ou en bâtir d'autres. Quand ce prince meurt, quatre des principaux seigneurs le portent en cérémonie au lieu de la sépulture. Quand ils sont arrivés, ils font sauter la bierre en l'air, et la retiennent, jusqu'à ce qu'après plusieurs sauts, ils la laissent tomber sur les grands qui sont prosternés à leurs pieds. Celui que le cercueil atteint, s'il n'est pas écrasé, est reconnu roi.

Biledulgérid veut dire *pays des dates.* Elles y sont abondantes. C'est pour ainsi dire un amas de déserts contigus les uns aux autres. La plupart des habitans tiennent de la nature du sol,

maigres, secs et bruns. Quoique sous un climat encore plus chaud que celui des négres, ils ne sont pas noirs. Il n'y a guères d'endroits habituellement peuplés, que les bords des grandes rivières, et quelques montagnes d'où coulent des ruisseaux qui se perdent bientôt dans les sables. Les plaines sont sans eaux. Il y en a où on ne trouve des puits, que de trente lieues en trente lieues. On s'y conduit par les étoiles, ou la boussole. L'expérience a appris que certains oiseaux volent jusqu'à une distance déterminée de tel ou tel point. Leur présence ou leur absence sert de guide. Les anciens ont connu les frontières du Biledulgérid du côté de Tripoli. Ils l'appelloient Mauritanie. On voit encore de leurs monumens, et quelques restes des villes qu'ils y avoient bâties. Du côté opposé, le Biledulgérid, s'étend vers la Nigritie, à un éloignement immense. C'est la patrie des Gélutes et des Garamentes, ancêtres de ces Numides, qui ont longtems soutenu l'honneur de l'Afrique contre les Romains.

BARBARIE.

Toute la côte depuis l'Egypte, sur la méditerrannée, et au-delà du détroit de Gibraltar, avec une profondeur plus ou moins grande, sur la mer Atlantique, se nomme Barbarie, vraisemblablement du mot *Bar*, qui signifie *désert*, d'où ceux qui en étoient les premiers habitans, ont pris le nom de *Barbares* ou *Bereberes*, qu'ils portent encore. La chaleur est excessive et presque continuelle, dans les cantons qui avoisinent l'Egypte. Le froid est âpre du côté du Mont-Atlas. L'entre-deux jouit de la température la plus modérée. C'est aussi la contrée la plus fertile. L'avantage de la situation de la *Barbarie*, a engagé les Romains, les Grecs, les Sarrasins, les Vendales, les Arabes, les Maures, à s'en rendre successivement les maîtres. A présent elle est dominée par le Grand-Seigneur, moins à titre de possession que de protection avec un léger tribut. La milice turque exerce un empire absolu sur tous les habitans, qui tremblent à la seule vue d'un soldat Turc. Maures, Arabes, Bereberes, ils portent tous ce

Barbarie; toute la côte depuis l'Egypte jusqu'au de-là du détroit deGibraltar.

joug avec une soumission qui étonne, obligés de cacher leurs richesses s'ils en ont, de vivre pauvrement, incertains encore si leur obscurité les garantira des violences de leurs tyrans. Les Bereberes, sur-tout, sont un modèle de patience. Il faut que cette vertu leur vienne d'origine, puisqu'ils n'ont pas dans leur langue de mot qui exprime la révolte, ni le murmure, ou bien elle leur vient de résignation aux décrets de la Providence, qu'ils ne manquent pas de rappeller aux chrétiens captifs, lorsqu'ils les entendent dans leur désespoir éclater en plaintes et en imprécations.

Les maîtres les plus à craindre pour ces malheureux sont les renégats, qui, soit par intérêt, soit pour rompre leurs chaînes, ont abjuré la foi. Pour faire croire à la vérité de leur conversion, ils affectent d'en agir durement avec les captifs chrétiens, même avec ceux de leur nation, qu'ils traitent souvent plus cruellement que les autres; mais ils ont beau faire, ceux qui ont porté ces renégats à l'apostasie les abhorrent, les méprisent et s'en défient; cependant comme ils ont ordinairement de l'esprit, où ils s'enrichissent dans le

commerce, où ils s'avancent dans la milice en s'engageant sur les corsaires. On en a vu se rendre fameux dans la piraterie, et s'élever aux premiers postes de l'armée et de l'état. Les auteurs finissent le portrait général des Barbaresques, en disant qu'il réunissent tous les vices reprochés aux Africains, et dont l'histoire n'a malheureusement fourni que trop de preuves; qu'ils sont menteurs, fourbes, perfides, voleurs, lâches, adonnés à la débauche et aux désordres les plus infâmes; et que s'il y a quelque différence entre les autres Africains et eux, c'est que dans tous ces genres de vices, ils sont pires que les premiers, et qu'ils les surpassent encore en paresse, ignorance et superstition. La religion la plus commune est la musulmane; mais telle qu'elle peut être pratiquée par des gens de cette espèce. Elle sert souvent de prétexte aux vexations exercées contre les esclaves chrétiens. Les Juifs passent pour n'être pas fort gênés; on laisse les autres, ou idolâtres ou sans religion, absolument libres.

Histoire.

Au commencement du douzième siècle, vers 1107, le chef d'une tribu maure, nommé *Téchifien*, réunit sous

son commandement d'autres tribus, battit avec leur secours, les Arabes qui dominoient en Afrique, et forma un puissant empire aux environs du Mont-Atlas. Son fils *Joseph*, aussi brave et aussi heureux que lui, soutint cet empire et l'augmenta. Il jeta les fondemens de la ville de Maroc. A la sollicitation des princes Maures établis en Espagne, il y parut deux fois à la tête de puissantes armées. *Ali*, son successeur et son fils, y fut tué dans une bataille. *Brahem*, couronné après lui, vécut dans une indolence qui donna lieu à un enthousiaste, chef de cette secte, habile et adroit, appellé *Abdalla*, de s'emparer du trône. Il mourut. Son principal général, nommé *Abdolmumen*, réunit les voix des autres et fut proclamé. Irrité contre Maroc, de ce que cette ville avoit reconnu un fils de *Brahem*, il l'assiégea. Les habitans se défendirent vigoureusement; mais il jura de ne point lever le siége qu'il ne l'eût prise et *passée par un crible*. Pour accomplir son serment, il fit abattre les édifices, concasser les pierres, les réduire en poudre qu'on passa par le crible. Il construisit d'autres palais et d'autres mosquées sous

son nom ; mais il eut le désagrément de voir que de son vivant même, tous ces édifices reprirent les noms des rois leurs fondateurs qu'ils avoient auparavant.

Abdolmumen porta la guerre en Espagne, à l'exemple de ses prédécesseurs. Il fut imité par *Joseph II* son fils, et son petit-fils, le célèbre *Almansor*, qui veut dire *conquérant*. Ce prince assujétit la Numidie, et tout le pays qui s'étend jusqu'à Tripoli, compris Maroc, Fèz et Tunis, jusqu'aux déserts de la Lybie. Tous les Maures de l'Espagne le reconnurent pour souverain. Il fit aussi des conquêtes sur les chrétiens ; de sorte qu'il est le plus puissant roi qui ait régné en Afrique depuis les califes Arabes. Il finit singulièrement. Pendant qu'il étoit en Espagne, le gouverneur de Maroc prétendit s'emparer de l'Empire d'Afrique. *Almansor* revint, et ne put regagner sa capitale, qu'en promettant sous serment au rebelle, sa grace ; mais quand il se présenta devant lui, le prince ne pouvant retenir sa colère, lui fit couper la tête. Le lendemain *Almansor* disparut. On le chercha inutilement. Une de ses femmes qui l'aimoit tendrement, le

trouva enfui, dit-on, à Alexandrie, où le monarque s'étoit fait boulanger pour expier son parjure. Il ne voulut jamais revenir. Les Emirs mirent à la place son fils, qui eut de grands revers en Espagne. Il en mourut de chagrin. A la nouvelle de sa mort tous les gouverneurs de province se révoltèrent contre son fils encore enfant; et ce grand empire, vers le milieu du treizième siécle, se partagea en ces royaumes et républiques, que l'on connoît sous le nom d'*Etats barbaresques*.

MAROC.

Maroc, entre l'Océan atlantique, Alger, la Méditerranée et Tafiler.

Maroc, *Fèz* et *Suz* ne sont qu'un même empire sous la première dénomination. Il s'étend au de là de cette dernière province, vers le Sud, jusqu'au Niger. Mais cette partie, passé Suz, est stérile et presque déserte, et habitée principalement par des Arabes vagabonds, qui ne connoissent de souverains que leurs *Chérifs*. L'air chaud de ce climat est tempéré par les vents de l'ouest, qui viennent de l'Océan atlantique, et par ceux qui s'échappent de l'atlas, toujours couvert de neige. Le pays est généralement bien arrosé.

S'il étoit bien cultivé, il donneroit deux et trois récoltes par an; mais excepté quelques lieues autour des villes, il est en friche, ou pillé par les Arabes vagabonds. Les pâturages de l'atlas fournissent ces excellens chevaux que l'on appelle *Barbes*, les dromadaires estimés pour leur vîtesse, et les chameaux si utiles aux longs voyages, à travers les déserts arides et sabloneux. Ce sont les meilleurs du monde. Ils marchent dix jours sans boire, et sans autre nourriture que ce que chaque partie de leur corps fournit pour les soutenir. Dans ces occasions, on voit d'abord diminuer leur bosse, ensuite leur ventre, enfin la croupe, et ils deviennent si foibles, qu'ils succombent sous un poids de cent livres, eux qui portent huit et neuf cents pesant, dans les plus longs voyages, si on les nourrit bien.

Les habitans sont les *Bereberes*, qui se disent les plus anciens. Ils conservent leurs usages, leur langue, vivent pauvrement dans des cabanes sur les montagnes, non encore entièrement subjugués. Les Arabes errent de lieu en lieu, sément et font paître, paient quelque impôt à l'empereur de Maroc, n'obéissent réellement qu'aux *Schérifs*

de leurs choix. Plusieurs tribus ne vivent que de brigandages. Elles habitent des lieux inaccessibles, d'où elles descendent pour piller. Les voyageurs prennent un billet de garantie d'une tribu à l'autre en payant. Il est porté par un Arabe au bout d'une pique, et sert de sauve-garde que tous respectent. Les Maures descendent de ceux qui ont été chassés d'Espagne. Ils sont nombreux sur les côtes, mais n'ont point de navires à eux, et ne font point commerce direct avec l'étranger. Ils passent pour avares, superstitieux, trompeurs, jaloux, vindicatifs et traîtres. Ils ne sont surpassés dans ces belles qualités que par les Juifs aussi venus d'Espagne et de Portugal. Marchands, facteurs et banquiers du royaume, ils sont imposés à des taxes excessives que la fraude allège. Les *Renégats*, classe particulière, aussi détestés des autres habitans que des chrétiens. On les emploie aux services pénibles et vils. Quand on les appelle à l'armée, on les met au premier rang. Ils sont taillés en pièce sans miséricorde, pour peu qu'ils plient.

Nulle part les esclaves ne sont traités si rudement qu'à Maroc. Ils appartien-

nent tous au roi. On ne leur accorde aucun relâche dans leurs travaux. Pour toute nourriture, ils ont une livre de pain d'orge frit dans l'huile. Souvent pendant qu'ils le mettent d'une main dans la bouche, ils travaillent de l'autre à quelque chose de sale et de pénible, toujours suivis de commites impitoyables, qui les frappent sans cesse, pour peu qu'ils veuillent se reposer. Il n'est pas rare d'en voir succomber à la fatigue, et mourir sous les coups. La nuit on les enferme dans une prison souterraine. Ils y descendent par une échelle de corde que l'on retire, et on laisse une trappe de fer tomber sur le trou. Leur vêtement est une longue veste de grosse laine, avec un capuchon. Il leur sert de bonnet, de chemise et de caleçon. Il n'est pas question de bas ni de souliers. On exempte des travaux les plus rudes, les gens mariés et les femmes, afin d'en avoir de nouveaux esclaves; mais ils ne sont ni mieux habillés, ni mieux logés, ni mieux nourris que leurs compagnons. On ne se soucie pas beaucoup qu'ils renient la foi chrétienne, parce qu'ils deviendroient libres. Il y a à Maroc une race de Maures distingués, qui occupe les premiers

emplois, et joue un grand rôle; mais son crédit précisément l'expose davantage à l'avarice, à la jalousie, et à la cruauté du souverain qui est despotique. Elle paye souvent cher sa distinction. Enfin, on trouve sur l'atlas des sauvages qui ne vivent que de fruits et de la chasse, et qui habitent les cavernes. Ainsi la population de l'empire de Maroc est composée d'hommes de toute espèce, de toute religion, de toutes figures et de toutes couleurs; car les nègres si voisins ni manquent pas.

On trouve dans l'empire de Maroc toutes les beautés qu'une nature libérale prodigue aux pays les plus favorisés : grandes plaines, côteaux agréables, montagnes majestueuses, bocages et forêts, rivières ou qui serpentent doucement et inondent les campagues qu'elles fertilisent en séjournant, ou qui pressent èn torrens leurs flots écumeux, ou qui suspendues, se précipitent en cascades. La manière dont on passe d'un bord à l'autre d'une de ces chûtes, est aussi singulière que périlleuse. On se met dans une corbeille assez large pour contenir dix personnes. On la fait couler avec une poulie le long d'un cable attaché aux deux bouts

à des poulies fixées dans le roc. Ceux qui sont de l'autre côté tirent la corbeille. Si quelqu'une de ces machines vient à manquer, comme cela arrive quelquefois, les passagers tombent dans la rivière d'une hauteur quelquefois de quinze cents brasses. Quant aux villes de l'empire de Maroc, les principales sont Maroc même, Fèz, Salé, Tétuan, Tafilet, toutes ornées d'assez beaux édifices, séparés par des espèces de huttes qu'habite le peuple. De sorte qu'on voit par-tout la misère à côté du luxe. Mélange ordinaire dans les états despotiques. Les Portugais conservent sur la côte, Mazejan et les Espagnols Ceuta, deux points d'appui qui leur servent à tenir en bride les barbaresques, et aussi à se débarrasser de leurs mauvais sujets, qu'ils y envoyent. Ainsi l'Afrique est toujours destinée à se peupler du rebut des autres nations.

Le roi de Maroc a aussi le titre d'empereur. Il prend le nom de *Schérif*, c'est-à-dire, chef de la religion : il en nomme les Alfagui, qui en sont les ministres, et par les décisions qu'ils donnent à son gré, rendent ses ordonnances sacrées : aussi il n'y a pas sous le ciel de gouvernement plus absolu et

plus tyrannique. Le geste, le regard du prince sont souvent des arrêts de mort. Chacun s'empresse d'y obéir, et ceux qui meurent en les exécutant, vont droit en paradis. Entre tant de nations, les empereurs, forcés de s'en attacher du moins quelqu'une qui pût s'affectionner à eux, ont depuis quelque tems choisi les nègres. Ils leurs confient la garde de leurs personnes, de leurs trésors, de leurs concubines, et les élèvent aux premières dignités de l'empire. On va les chercher jeunes en Guinée, et on ne leur apprend que le maniement des armes, et une obéissance aveugle aux ordres de l'empereur. Dans les choses spirituelles, il affecte de donner quelque supériorité au Mufti; mais celui ci avant de décider, sait bien ce qui convient au prince. Il est héritier de tous les biens de ses sujets. Les enfans n'ont que ce qu'il veut bien leur accorder des richesses de leurs pères.

Ses revenus consistent d'abord dans ces héritages, ensuite dans la vente des emplois, les amendes fréquentes exigées de ceux qui les possèdent, le droit sur les corsaires qui va à un dixième net des prises, outre celui d'acheter tous les esclaves pour cinquante écus pièce.

Il les revend quelquefois au centuple ; mais ordinairement il les garde pour travailler à son profit ; ce qui est une branche de son revenu. Il a aussi la dîme de tous les bestiaux ; mais elle lui coûte à lever, parce qu'il faut envoyer des troupes qui ne sont pas toujours bien reçues des Arabes, des Maures et des Bereberes, habitans des campagnes. Les Juifs et les chrétiens payent une capitation, pour la liberté de commerce. Enfin, les états chrétiens lui payent des tributs sous le nom de présens, afin qu'il contienne ses corsaires, et qu'il n'en laisse sortir qu'un certain nombre. Du reste, la nature a mis un frein à la cupidité des Maroquins. Ils n'ont pas de bons ports. Celui de Salé, leur meilleur, est toujours à sec à basse marée, d'ailleurs obstrué par une barre dangereuse, de sorte qu'il n'en peut sortir que des vaisseaux de force médiocre : ce qui fait aussi que la marine de l'état est peu importante. Les troupes de terre sont négligées en paix. Elles peuvent monter habituellement à quarante mille hommes. L'infanterie est mal armée et mal disciplinée. La cavalerie est mieux tenue, mais le corps le plus redoutable est celui des nègres, composé au-

tour de l'empereur de quatre à cinq mille hommes cavalerie et infanterie, sans compter ceux qui sont dispersés, dans les provinces. Chaque gouverneur cherche à s'en faire une escorte, tant pour plaire à l'empereur, que pour sa propre sureté. De ces gardes détachées, les négres passent à celle de l'empereur. C'est un objet d'émulation et de récompense.

Le goût des sciences qui a autrefois régné en Afrique, y est totalement perdu. La fameuse université de Fez n'enseigne qu'à lire, à écrire, et l'alcoran. Un enfant qui en sait quelques chapitres par cœur est un petit prodige, que ses caramades mènent en triomphe par la ville. L'arithmétique entre aussi dans l'éducation. Ils apprennent l'astrologie judiciaire, ont grande confiance aux charmes, aux sortiléges, aux amulettes. Ils sont rigides observateurs du mahométisme, mais ne le sont pas moins de quelques pratiques étrangères à cette religion. Ils font porter des vivres sur les tombeaux; tous les vendredis ils s'y rassemblent en grand nombre. Les femmes n'y manquent point, c'est une de leurs récréations. Les Marabous, qui

ont leurs cellules auprès, s'y acheminent à pas lents avec leur air mortifié, et leurs grands chapelets, et y murmurent des prières. On élève les enfans dans la haine pour les chrétiens. Jamais ils n'en parlent, sans ajouter quelqu'imprécation. Les ambassadeurs même ne sont pas à l'abri des insultes de la populace.

Les Maroquins respectent singulièrement les pélerins revenus de la Mecque, qu'on nomme *hadgis* ou *saints*, et même leurs montures qu'on nourrit à rien faire, et qu'on enterre avec cérémonie. Un homme convaincu de s'être abstenu de la mosquée pendant huit jours, est pour la première fois inhabile à tester en justice; pour la seconde, condamné l'amende, et pour la troisième, brûlé vif. Les femmes n'y sont pas admises: elles donneroient aux bons Musulmans des distractions. Qu'elles propagent l'espèce, c'est pour cela qu'elles sont nées. Il semble qu'on croie qu'elles n'ont rien à espérer ou à craindre après cette vie. Un chrétien ou un juif qui entre dans une mosquée, est empalé ou brûlé vif, s'il ne se fait musulman. Il est permis de manquer de parole aux infidèles, et de les rançonner de

toutes manières. Ils sont jusqu'à l'empereur lui même et ses ministres, très-avides de présens, et très importuns pour en avoir. C'est entr'eux un commun proverbe : « Que du vinaigre « donné est plus doux que du miel « acheté. » Nulle part le *Ramadan* ou carême ne s'observe avec plus d'exactitude. Les enfans y sont astreints, et les corsaires même sur leurs vaisseaux ne se permettent pas la plus légère infraction. Les supplices sont affreux. On scie en travers, en long ou en croix, on empale, on brûle à petit feu, on précipite sur des crochets, où le patient expire dans d'affreux tourmens.

L'*Arabesque* ou l'Arabe moderne que parlent les Barbaresques, est une des langues les plus étendues. On la parle dans tous les états du grand seigneur. Elle s'y est propagée, et s'y soutient par le pélerinage de la Mecque. On ne peut assez admirer le respect qu'ils ont pour le nom de Dieu, l'horreur qu'ils ont pour les juremens, dont ils reprochent avec raison l'habitude aux chrétiens. Ils n'ont même pas dans leur langue de mot pour exprimer le blasphême. Jamais les querelles ne sont

suivies de meurtres, peut-être parce lorsqu'ils sont même involontaires, il n'y a point de grace. Un criminel n'est pas accompagné au supplice par une foule de curieux. Si on le rencontre, on le regarde passer avec un air de compassion. Ils ne comprennent pas comment dans nos villes, on s'empresse à de pareils spectacles. Les jeux de hasard sont sévèrement prohibés. Nos assemblées de jeu si actives, si turbulentes, autre sujet d'étonnement pour eux. Leurs visites ne durent qu'autant de tems qu'il leur en faut pour l'affaire qui les amène. Ils ne connoissent pas les conversations vagues, les entretiens sur les affaires d'autrui ou celles de l'état. On se présente du sorbet, du café, une pipe et du tabac. On boit, on fume en silence, et on se retire. Le vin et les liqueurs fortes sont rigoureusement défendues : les plus grands seigneurs, les plus puissans ne se les permettent qu'en cachette. Deux maximes politiques de l'empereur de Maroc : la premiére, de conserver et protéger dans leurs ports les consuls des nations chrétiennes avec lesquelles ils sont en guerre, afin de soutenir le commerce ; la seconde, de vivre en paix avec les

républiques de Tunis, d'Alger et de Tripoli, pour ne pas se croiser dans la piraterie, et ne se point faire tort l'un à l'autre.

1516. On a vu qu'après la mort du petit-fils d'*Almansor*, au commencement du seizième siècle, l'empire se partagea entre les gouverneurs ou vice-rois qui se rendirent indépendans. La puissance souveraine passa dans plusieurs tribus de main en main, jusqu'à celle d'*Octazès*, qui fixa le trône à Fez, et n'envoyoit que des gouverneurs à Maroc. Dans la province de Darha, vivoit un homme nommé *Hassan*. Il se disoit *Schérif*, c'est-à-dire descendant de Mahomet, et s'étoit rendu très-recommandable par sa vertu et sa piété. Il éleva dans ces principes ses trois fils, *Abdelquivir*, *Hamet* et *Mahomet*. Pour les mettre en crédit parmi les dévots, il leur fit faire le voyage de la Mecque. Ils s'y acquirent une telle réputation, qu'à leur retour, les peuples accouroient en foule pour leur baiser la robe, par tout où ils passoient. *Hassan* et ses fils affectèrent des extases, et un zèle extraordinaire pour le mahométisme; de sorte qu'on les regardoit comme envoyés du ciel pour en être

les défenseurs. Le vieux Schérif envoya ses deux plus jeunes fils à Fez. Ils s'insinuèrent si bien dans l'esprit du roi, qu'il donna à *Hamet*, l'aîné, une chaire de professeur dans le fameux collége de Fez, et nomma le dernier, *Mahomet*, précepteur de ses enfans.

Ils surent se prévaloir de la faveur, et du collége ils passèrent au gouvernement de Suz, Maroc, Hoa, Tremecen et Duquela. Cette puissance leur fut accordée malgré les remontrances de *Muley Nacer*, ministre d'*Octazès*, qui ne cessoit de crier qu'on eût à se défier de ces hypocrites. Ils ne furent pas plutôt arrivés dans les provinces de leur gouvernement qu'ils levèrent l'étendard de *Mahomet* contre les Portugais qui y possédoient quelques places. En même tems qu'ils montroient un grand zèle pour le mahométisme, zèle qui leur procuroit beaucoup de soldats musulmans, ils soutenoient leur crédit à la cour, en soumettant les villes de ces provinces qui n'étoient pas fort affectionnées; de sorte que le roi de Fez triomphoit par leurs succès, et s'applaudissoit du choix qu'il avoit fait des Schérifs, quoiqu'en dit toujours le soupçonneux *Muley Na-*

cer. Ses remontrances firent sans doute faire des réflexions, lorsque *Mahomet* après s'être rendu tout puissant dans son gouvernement, fit bâtir un magnifique palais dans la capitale de la province, et prit le titre de prince d'*Héa*. Il s'empara ensuite de Maroc, d'où il chassa le prince d'une petite tribu bornée au territoire de cette ville, et l'empoisonna. *Hamet* y joignit *Mahomet*, son frère. Leur père *Hassan*, étoit mort : leur frère aîné *Abdelquivir*, avoit été tué dans une rencontre. Ils étoient connus alors sous le nom des deux Schérifs, et proclamés chez les Musulmans comme les plus fermes appuis de la religion. Parvenus à ce degré de puissance, ils renoncèrent ouvertement à la dépendance du roi de Fez.

Mahomet. 1536. Ce prince en mourut de chagrin. Le fils élève de *Mahomet*, crut gagner son précepteur en lui faisant dire que pour lui confirmer ses dignités, et sa puissance, il se contenteroit d'un petit tribut annuel. *Mahomet* fit dire au roi, qu'étant descendu du grand-prophète, il n'étoit ni juste, ni de sa dignité de payer tribut à personne. Si vous voulez, « ajouta-t-il, en agir en ami avec moi, je

« conserverai toujours avec reconnois-
« sance le souvenir des faveurs que
« j'ai reçues de votre père et de vous;
« mais si vous me troublez dans la
« guerre que je fais aux Chrétiens,
« vous devez vous attendre que Dieu
« et son prophète vous en puniront. »
Après cette réponse, *Mahomet* prit le titre de roi que son frère *Hamet* portoit déjà. Celui-ci mécontent de voir son cadet usurper une dignité qu'il croyoit lui appartenir exclusivement, déclara la guerre à *Mahomet*, mais il fut vaincu et fait prisonnier, ensuite relâché. Les grands partagèrent entre eux les provinces. *Hamet* ne se tint pas content. Il arma de nouveau et fut encore pris, et pour tout châtiment confiné avec sa famille dans la ville de Tafilet. *Mahomet* lui promit, s'il restoit quelque tems tranquille, de le rétablir. Il déclara ensuite la guerre au roi de Fez, et toujours heureux, il mit aussi ce prince dans ses fers.

Le précepteur se souvenant de son ancien état, fit à son disciple une remontrance pédantesque. Il lui rappella les leçons qu'il lui avoit données autrefois, lui reprocha de n'en avoir pas profité, d'avoir laissé introduire des

crimes et des abominations dans sa capitale, jadis si célèbre par la manière dont la religion et les sciences y florissoient. « Si, pour châtiment de cette « négligence, vous vous trouvez au« jourd'hui dépouillé de la royauté, ne « pensez pas, ajouta le saint homme, « que ce soit moi qui suis l'auteur de « votre infortune, c'est Dieu lui-même « qui a combattu pour moi contre « vous. Ceci est uniquement son ou« vrage ». Il daigna l'assurer en finissant, qu'il ne seroit pas long-tems sans être rétabli dans ses états. Le prisonnier, après un petit compliment sur la promesse qu'il lui faisoit, répondit : « J'ai peine à me persuader que vous « ayez pris les armes contre moi, uni« quement pour me faire cette leçon. « J'avouerai, de bonne-foi, qu'il peut « s'introduire dans un état quantité « d'abus et de désordres, qu'il n'est « pas au pouvoir d'un roi de prévoir, « et auxquels il ne peut remédier; mais « en supposant que ceux dont vous me « taxez aient été des plus énormes, et « qu'il faille les attribuer uniquement « à ma négligence à en arrêter le cours, « étoit-ce à vous à vous charger de la « punition de mon erreur, vous que

« mon père a élevé, à ma sollicitation,
« de la basse condition de maître d'é-
« cole, à ce haut point de puissance
« où vous êtes parvenu? Est-ce à vous,
« que j'ai comblé moi même de bien-
« faits, à me payer aujourd'hui d'in-
« gratitude, sous le beau manteau de
« vertu et de religion »? Après une pause causée autant par l'indignation que par la douleur de ses blessures, auxquelles le zèle de *Mahomet*, pour la réforme de son élève, l'empêchoit de faire attention, celui-ci ajouta : « Pour
« éviter ce qui pourroit vous aigrir, en
« découvrant à ceux qui nous écoutent
« votre profonde dissimulation, j'ajou-
« terai seulement que la providence
« m'a livré entre vos mains pour éprou-
« ver quel usage vous ferez de votre
« victoire; et puisque vous avez entre-
« pris de me faire souvenir ici de mon
« devoir, voyons si vous saurez faire
« le vôtre, et si vous serez capable
« d'apercevoir jusqu'où l'inconstance
« de la fortune a pu nous rendre né-
« cessaires l'un à l'autre ».

Le rusé Schérif sourit malignement. Il traita son prisonnier avec assez d'égards; mais quand il fut question de convenir, le généreux vainqueur ne

voulut le relâcher qu'à la dure condition que le roi de Fez lui remettroit sa capitale en quelque tems qu'il jugeât à propos de la demander. Il avoit dans cette demande des vues qui ne tardèrent pas à se développer. Son frère *Hamet*, qui ne se plaisoit pas dans son partage, jugeoit du mécontentement du roi de Fez, par le sien. Il lui proposa une ligue contre leur commun tyran. *Mahomet*, avant la rupture, sans savoir même si elle auroit lieu, se présente devant Fez, et somme le roi de la rendre. Il se rejette sur les habitans qui ne veulent point, dit il, changer de maître; mais *Mahomet*, en avoit gagné la plus grande partie. Ils font ouvrir les portes. Le roi, réfugié précipitamment dans la forteresse, sans vivres, sans provisions, est forcé de se rendre, avec la seule grace de vivre en particulier dans l'endroit que le vainqueur lui indiqueroit. Il fit dire à l'infortuné prince de se retirer avec sa famille à Maroc, où il pourroit le tenir toujours sous sa main. Quand à *Hamet*, son frère, il le relégua dans le désert, afin de ne plus en entendre parler.

Mais ce prince se tira de ces sables,

et donna encore de l'inquiétude à son frère. Il tomba de nouveau entre ses mains. *Mahomet* l'envoya avec tous ses enfans à Maroc, qui étoit sa prison. Le roi de Fez n'y étoit plus. Sur de simples soupçons, le tyran l'avoit fait mourir avec deux de ses fils. Dans sa vieillesse, le Schérif éprouva des chagrins qui aigrirent son caractère. Il perdit à la guerre le plus estimé de ses fils, celui en qui il mettoit toute sa confiance. Ses armes ne furent plus si heureuses. Il craignoit des révoltes et des trahisons, ce qui le rendoit ombrageux et cruel. Cependant il ne put pas éviter son mauvais sort. Pendant qu'il soumettoit l'empire de Maroc, *Barberousse* s'étoit emparé du royaume d'Alger. Ces deux guerriers se respectoient. Quand *Barberousse* fut mort, son fils *Hassan*, apprenant que *Mahomet* faisoit des préparatifs contre lui, dans l'appréhension de ne pouvoir résister à un ennemi si redoutable, lui détacha un assassin qui le tua au milieu de son camp. Aussitôt que la nouvelle de sa mort parvint à Maroc, le gouverneur, nommé *Budcar*, craignant que *Hamet*, qu'il avoit en garde, ne trouva moyen d'exciter quelque

sédition, le fit massacrer avec sept de ses fils ou petits-fils. Ainsi les deux fréres qui s'étoient disputés si longtems l'empire, moururent tout deux presqu'en même tems de mort violente.

Abdalla. 1557. *Abdalla* fils de *Mahomet*, lui succéda. Sous lui *Budcar* reçut la récompense de son officieuse cruauté. Dans le massacre des enfans de *Hamet*, s'étoient trouvés enveloppés deux jeunes princes né de *Sidan* fils aîné d'*Hamet* et de *Lela Mariem* sœur d'*Abdalla*. La princesse au désespoir, résolut de se venger du meurtrier de ses enfans. Elle s'y prit adroitement. *Budcar* avoit été nommé grand visir. La princesse travaille à inspirer contre lui des soupçons à son frère dont elle étoit aimée plus qu'une sœur ne doit l'être. Elle cherche à lui insinuer surtout que le visir, sitôt qu'il seroit mort, travailleroit à mettre sur le trône le frère de l'empereur au préjudice de son fils. *Abdalla* n'en vouloit rien croire. *Lela Mariem* lui propose de se convaincre par lui-même des dispositions du visir.

Elle concerte tout avec son frère. Il étoit malade, sa sœur ne le laissoit voir

à personne. Le visir refusé soupçonne que le prince est mort, et qu'on veut le cacher. Il demande impérieusement à entrer. *Lela* comme forcée avoueque son frère est mort, admet le visir dans la chambre, où il voit ce prince étendu, immobile avec un voile sur le visage. La princesse lui propose alors de faire proclamer le fils du défunt. Le visir répond que ce prince est trop jeune, qu'il faut quelqu'un capable de gouverner l'état, de punir les crimes qu'*Abdalla* a tolérés, et de récompenser les bons sujets qu'il a oubliés; que personne dans le royaume ne peut mieux remplir le trône, que le frère du roi; et que malgré les obligations qu'il a au défunt, il sera le premier à s'opposer à ce que son fils lui succède. Il en auroit dit d'avantage, si *Abdalla* impatient n'eut rejeté son voile, et n'eut commencé des reproches que *Budcar* n'entendit pas jusqu'à la fin. Il fuit consterné, s'habille en femme, sort de la ville, et en attendant les chevaux qu'il avoit demandés, s'assit sous un olivier. Des chasseurs passant par-là, l'abordent comme une femme qui cherchoit fortune, lèvent son voile et le reconnoissent. Un grand visir

dans un pareil déguisement! cela fait naître des soupçons. Ils le saisissent, le mènent à l'empereur qui étant encore dans la chaleur de sa colère, lui fit trancher la tête.

Muley Mahamet. 1574. Muley Moluch et Muley Hamet Ier. 1575. Sidan. 1603. Muley Adelmalech. 1630. Muley Elwaly. 1634. Muley Hamet 2e. 1648. Muley Schérif. 1650.

Son fils, *Muley Mahamet*, lui succéda. Il fut détrôné par *Muley Moluch* son oncle, qui gagna la fameuse bataille dans laquelle le roi de Portugal, *Dom Sébastien*, disparut. Le roi Maure étoit à l'extrémité, dans sa litiére, lorsqu'il commença le combat. Il donna cependant tous les ordres, vit pencher la victoire de son côté, et mourut avant que de la voir décidée. *Muley Hamet*, son frère, se fit proclamer au milieu des trophées. La suite de son règne répondit au commencement. Il fut long et heureux. Celui de *Sidan*, son fils, fut traversé par les révoltes de ses fréres et autres parens qu'il soumit, et il jouit de plusieurs années de tranquillité. Son fils, *Muley Abdelmalech*, perdu de débauches, cruel et détesté de ses sujets, fut assassiné par un Tartare chrétien qu'il vouloit faire eunuque, et remplacé par *Muley Elwali*, son frère. Celui-ci étoit prêt à perdre les yeux par les ordres du barbare *Abdelmalech*, lorsqu'il monta sur le trône.

Il étoit doux, affable, et se fit estimer. Au contraire, *Muley Hamet II*, son frère et son successeur, fut généralement méprisé à cause de sa passion excessive pour les femmes, qui le retinrent oisif dans son sérail. Il porta la peine de son indolence; il fut surpris dans Maroc par les *Alarbes*, tribu d'Arabes du désert, qui le tuèrent. Ils mirent à sa place leur roi *Crumel Hack*, qui n'étant pas de la dynastie, n'est pas compté entre les successeurs légitimes. Ceux-ci s'étoient retirés dans le royaume de *Tafilet* où régna *Muley Chérif*, un d'entr'eux. *Sidi Omar*, petit prince d'*Illech*, gagna sur lui une bataille, et le confina dans une étroite prison, où il vécut long-tems. *Omar*, pour le désennuyer, lui avoit envoyé une très-laide négresse dont il eut deux fils, *Muley Archi* et *Muley Ismaël*.

Muley Archi. Muley Ismaël. 1672.

Des deux enfans de la négresse, *Muley Archi* l'aîné devint roi de *Tafilet* par la mort de son père, remonté sur le trône après avoir été délivré de sa captivité. Pendant qu'il régnoit, *Muley Ismaël*, son cadet, vivoit en particulier dans Méquinèz, qui n'étoit alors qu'un château, l'endroit le plus agréable et le plus fertile de la Barbarie. Il

s'occupoit du commerce et de l'agriculture. Son frère mourut d'accident. De laboureur et de négociant, *Ismaël* devint aussitôt le tyran le plus barbare qui ait jamais possédé un trône. Son premier systême étoit de tellement occuper ses peuples, qu'ils n'eussent pas le tems de songer à l'oppression sous laquelle ils gémissoient. « Quand je « garde des rats dans un panier, di« soit-il, ils le rompront pour en sor« tir, si je ne les tiens dans un mou« vement perpétuel. » En conséquence il les accabloit de travaux et de taxes, et tenoit toujours les esprits en suspens par des ordres nouveaux, ou des exécutions cruelles. Son avarice égaloit sa férocité. Il entassoit trésor sur trésor; sans faire aucune dépense pour sa maison ni pour ses troupes.

Il commanda un jour qu'une armée partît pour aller assiéger Maroc, dont un de ses fils s'étoit emparé. « De l'ar« gent, demandèrent les officiers. « Comment de l'argent? répondit *Is-« maël* en colère. Voyez-vous chiens « de Maures! les mules, les chameaux, « et tous les autres animaux de mon « empire me demander quelque chose « pour leur nourriture? ils la trouvent

« bien sans m'importuner; faites en de « même, et marchez en diligence. « C'étoit leur dire : pillez, volez tout « ce que vous trouverez en chemin; » et ils n'y manquérent pas. Ce prince contre lequel il les envoyoit, étoit le plus aimé des peuples. Il se nommoit *Muley Mahamet*. Ce furent les intrigues d'une belle-mère jalouse, et les ombrages de son pére, qui forcèrent à la révolte.

Muley avoit pour rival de faveur, *Sidan*, son frére, fils de *Laila Ajacha*, négresse, dont l'ame étoit aussi noire que le corps. Le fils ne dégénéroit pas de sa mére, et ajoutoit à la malice et à la fourberie, la débauche, la cruauté qui le faisoient haïr de tous ceux qui le connoissoient. *Muley*, au contraire, doué de qualités aimables, étoit généralement estimé. Soit caprice, soit envie de se défaire de l'un ou de l'autre, *Ismaël* envoya dans la même ville, loin de lui ces deux frères, si peu faits pour vivre ensemble. Ils s'y battirent. Le père les fit amener devant lui, et ne pouvant les accorder, il se donna le plaisir unique en ce genre, de les faire battre de nouveau en sa présence. On leur ôta les sabres, mais on leur donna

des bâtons. Ils se battirent avec tant de fureur, qu'ils furent bientôt couverts de sang. La mort de *Sidan* s'en seroit suivie, si le pére ne leur eût ordonné de se séparer. Comme *Mahamet* n'obéit pas assez promptement, *Ismaël* prit un bâton et le frappa; cependant au bout de quelques momens, il sentit sa tendresse se réveiller, et par espèce de réparation, il lui donna un gouvernement à son choix.

Ce retour de faveur fit connoître à *Laila Ajacha* que ses ruses n'avoient pas encore détaché *Ismaël* de son fils, et qu'il étoit à craindre qu'il ne lui destinât sa couronne. Elle redoubla de perfidie, fit commettre au prince un assassinat qui l'auroit perdu dans l'esprit de son pére, s'il n'avoit eu preuve en main que le meurtre lui avoit été commandé par sa belle-mère, sous le sceau de son mari. *Ismaël* si cruel pour ses femmes qu'il faisoit étrangler par douzaines, dans son sérail, sur un simple soupçon, pardonna à cette mégère. Le prince, toujours exposé à de nouvelles trahisons, leva enfin l'étendard de la révolte. L'empereur envoya contre lui *Sidan* son frère, qui,

moitié force, moitié ruse, le fit prisonnier.

C'est ici que le caractère d'*Ismaël* se développe tout entier. Il ordonne d'abord qu'on lui amène à Maroc ce fils infortuné; mais pressé de satisfaire sa vengeance, lui-même va au-devant, jusqu'à Méquinèz. Il entre dans la ville, précédé de quarante esclaves chrétiens qui portoient une grande chaudière, un quintal de goudron, autant de suif et d'huile. Six bouchers, le couteau à la main, le suivoient avec une charette chargée de bois. Cet affreux appareil jette l'épouvante dans Méquinèz, qui avoit déjà vu des punitions de l'invention d'*Ismaël*. Tout le monde étoit consterné. La fille de *Mahamet* poussoit des cris effroyables avec ses compagnes. La noire sultane même dissimulant sa haine, se joignit aux autres pour demander grace. L'empereur répondit froidement qu'il ne feroit souffrir d'autre supplice à son fils, que de faire jeter sur lui un peu d'huile bouillante.

Le prince l'avoit précédé d'un jour à une petite ville au-delà de Méquinèz. Le père en reste encore un sans lui parler. Quelle horrible attente! En-

fin on l'amène devant le barbare; il se prosterne. Son père le regardant avec des yeux enflammés, lui appuie sa lance sur l'estomac. Puis comme s'il se repentoit d'un supplice trop doux, il ordonne qu'on le monte sur la charette où étoit l'huile bouillante, commande un boucher de monter avec lui, de lui appuyer le bras droit sur le bord de la chaudière, et de le couper. Le malheureux refuse, et dit qu'il mourra plutôt que de répandre le sang du fils de son prince. Le roi irrité lui coupe la tête, en commande un autre qui fait l'exécution, et coupe aussi le pied. « Eh bien, malheureux, dit « le père à son fils, d'un air mocqueur, « connois-tu actuellement ton père? » A l'instant même il prend un fusil et tue le boucher qui avoit coupé le pied et la main à son fils. Le prince eut encore la force de dire. « Voyez la bra- « voure! il tue celui qui exécute ses « ordres comme celui qui refuse. » On mit le bras et la jambe dans l'huile pour arrêter le sang. Le jour même le prince fut mené à Méquinèz. Il y entra sur une mule, le bras en écharpe, et la jambe dans une boîte. Désespéré de cet affreux traitement, il ne voulut

pas se laisser panser, arracha ses linges. La gangrêne survint, et il mourut le treizième jour.

Il est impossible d'exprimer les cris douloureux et les hurlemens dont les femmes firent retentir le sérail à la nouvelle du supplice du malheureux Schérif. Pour calmer ce trouble, le roi fut obligé de menacer de mort toutes celles qu'il entendroit crier; et afin de montrer qu'il parloit sérieusement, il en fit étrangler quatre qui n'avoient pu se contenir. La fille de *Mahamet* fut la seule qui eut la liberté de pleurer et de gémir. Son grand-pére même l'évitoit. Aprés ces exemples, il est inutile de dire qu'*Ismaël* étoit un monstre de cruauté; mais il étoit très-pieux, très-dévot Musulman, fort exact aux pratiques de sa religion; prières, jeûnes, ablutions. On ne peut pas rejeter quelques unes de ses actions barbares sur l'ivrognerie; car jamais il ne buvoit ni vin, ni liqueur forte. Il n'entreprenoit rien d'important sans s'être prosterné long-tems par terre, pour demander les lumiéres et les secours de dieu. Comme les contrastes s'allient dans certaines têtes!

Ce *Sidan* qui avoit été cause de la

funeste catastrophe de *Mahamet*, devint à son tour suspect à son père. L'empereur tenta de l'attirer à sa cour. Il se servit même de la négresse sa mère, qui paroît s'être employée sérieusement à faire venir son fils. Leurs ruses et leurs efforts furent inutiles. *Sidan* tint bon; mais comme pour ses violences et son ivrognerie, il étoit détesté de ses femmes même, qui vivoient dans de continuelles alarmes, craignant de périr toutes les unes après les autres, par les excès de sa fureur, *Ismaël* les gagna, et un jour qu'il étoit pris de vin, elles l'étranglèrent dans son lit. Comme dans la vieillesse sur-tout, un tyran ne peut guères être sans soupçons, *Ismaël* en conçut encore contre *Abdelmalech*, fils aîné de *Sidan*, et voulut aussi le faire venir auprès de lui; mais n'y ayant pas réussi, de dépit il nomma pour son successeur *Muley Debi*, de deux ans plus jeune que l'autre. Il mourut dans un âge très-avancé. On peut dire qu'il régna par la terreur, et qu'elle lui réussit toujours. Jamais il n'épargna personne. Il se faisoit un jeu de la vie des hommes. Heureux ceux qu'il ne faisoit pas languir dans de cruels supplices!

Il a d'ailleurs passé pour un grand politique, et a rendu au royaume de Maroc un éclat qu'il avoit perdu depuis longtems.

Les petits-fils de ce prince se disputèrent le trône, et encore plus la gloire de le surpasser en cruauté s'il étoit possible. *Muley Debi* se plongea dans les derniers excès de la débauche, ce qui fit que le peuple maudit le père d'avoir choisi pour son successeur le plus vicieux de ses descendans. Cette haine générale donna beaucoup d'avantages à *Abdelmelech* qui avoit pris les armes. En effet il vainquit son frère, le fit prisonnier, et voulut lui crever les yeux. La milice s'y opposa. C'étoit une ressource qu'elle se ménageoit, si elle devenoit mécontente du nouvel empereur, ce qui ne tarda pas à arriver. *Abdelmelech* qui avoit passé pour doux et bien réglé dans l'oppression, se montra cruel et dissolu quand il fut le maître. Le corps de nègres qu'il ne ménagea pas, rendit la couronne à *Debi*. Il recommença ses débauches et en mourut; mais auparavant il fit étrangler son frère. Il laissoit un fils qu'on reconnut d'abord; mais une des veuves d'*Ismaël* intrigua si bien auprès

Muley Debi Abdelmelech. 1727. Abdalla. 1730.

des noirs, qu'elle fit placer sur le trône *Abdalla* qu'elle avoit eu du vieil empereur.

Il ne dégénéra pas de la férocité de son pére. Le monstre prenoit un barbare plaisir à se plonger dans le sang. Il fut détrôné et rétabli; détrôné de nouveau, il se rétablit encore. Dans cet alternative, il eut tantôt pour, tantôt contre lui le corps des négres, toujours vendu au plus offrant. Ayant fait un jour un général prisonnier, il le perça lui-même de sa lance et demanda une coupe pour boire son sang. Son grand-visir l'arrêta. « Cette action, lui dit-il, « est indigne de votre majesté; mais « ce qui ne convient pas à un roi, peut « convenir à un sujet. » Il prit la coupe et l'avala. Quand on ne connoîtroit pas le prince, on pourroit le juger par un pareil ministre. Sa mère désolée de ses cruautés à la prise de Fez, dont il fit inhumainement massacrer presque tous les habitans, hazarda quelques remontrances. Il lui répondit: « Mes su« jets n'ont aucun droit à la vie que « celui que je leur laisse. Pour moi, « je n'ai pas de plus grand plaisir que « celui de les tuer de mes propres « mains. » Elle n'eut pas elle-même

l'autre moyen de se soustraire à ses fu-
'eurs, que d'entreprendre le pèleri-
ıage de la Mecque. Depuis *Abdalla*,
'empire de Maroc, disputé par les
:ompétiteurs, a toujours été définiti-
'ement donné par la milice qui choi-
it cependant entre les princes du
ang royal, tous Schérifs; ce qui fait
ue le fanatisme de religion s'est
erpétué sur ce trône avec la cruauté.

ALGER.

Alger, entre Tunis, Zaara et la Méditerranée.

Le terroir et le climat d'Alger sont 'avorables à toutes les productions. Les ıabitans sont aussi mélangés que dans e royaume de Maroc. Il semble que es Maures des campagnes y sont plus nisérables qu'ailleurs. Leurs *adouards* ;ont très-malpropres; leur ameublenent, le plus pauvre qui puisse se trou- 'er : un moulin portatif, un pot pour :uire le riz, des cruches et quelques ıattes, voilà toute leur richesse. Tout :ouche ensemble, pères, mères, enfans, chevaux, ânes, vaches, chèvres, poules, chiens, chats, et souvent plusieurs familles à la fois. Il paient la taille au dey d'Alger. Le cheik répond pour tout le village; leur grand ragoût est

de l'huile et du vinaigre, où ils trempent leur mauvais pain d'orge. On peut juger du reste de la nourriture. Les hommes cultivent la terre; les femmes et les enfans gardent les troupeaux. L'habillement pour les deux sexes, est une pièce de laine grossière, qu'ils arrangent comme ils peuvent. Les femmes trouvent encore moyen de mettre quelque galanterie dans cet ajustement; elles sont brunes, gaies et vives. A sept ou huit ans, on donne aux enfans quelquelques guenilles pour couvrir leur nudité. Les mariages sont très-précoces; on voit des mères de neuf et dix ans.

Quand on est convenu pour le mariage, le futur conduit à la tente du père le présent en bestiaux qu'il lui destine. Il est de formule qu'on lui demande ce que l'épouse lui coûte, et qu'il réponde : « qu'une femme sage et « laborieuse ne coûte jamais cher ». On la promène dans le village avec de grands cris de joie, sur un cheval de son mari. Arrivée à sa tente, les parentes lui présentent un breuvage composé de lait et de miel. Pendant qu'elle boit, ses compagnes dansent et chantent autour d'elle, et souhaitent aux

nouveaux mariés toutes sortes de prospérités elle fiche ensuite en terre, le plus profondément qu'elle peut, un bâton offert par ses compagnes, qui lui disent : « Comme ce bâton ne peut « sortir de là sans qu'on l'ôte, de même « vous ne quitterez pas votre mari qu'il « ne vous chasse ». Cet usage feroit croire que le divorce est permis ; mais il n'y a point de polygamie. On met la jeune femme en possession du troupeau ; elle le mène paître ou fait semblant. Le reste du jour se passe en plaisirs. Les femmes ne se mêlent que de leur ménage, jamais des affaires publiques réservées exclusivement aux hommes, et elles n'estimeroient pas leurs maris, s'ils ne gardoient pas le silence là-dessus. Ordinairement ces affaires publiques ne sont guères que des mesures pour voler quelqu'un qui pase sur leur territoire. « Le pays nous « appartient, disent-ils, il a été usurpé « sur nous ; il nous est permis de pren- « dre tout ce que nous y trouvons, « puisqu'on a la cruauté de nous lais- « ser dans une affreuse indigence. »

Les Algériens, leurs maîtres, auroient mauvaise grace de leur reprocher le brigandage, puisque sans droit

aumoins aussi apparent que ces malheureux, ils n'ont eux-mêmes d'autre métier que de l'exercer sur toutes les nations. Ce sont les plus dangereux, les plus hardis, les plus cruels corsaires d'Afrique. Quoiqu'ils aient conservé le titre de royaume, le gouvernement est tout-à-fait républicain, entre les mains de la milice. Le grand seigneur y envoyoit un pacha qui avoit toute l'autorité de vice-roi. Il s'en trouva qui ne songeoient qu'à remplir leur trésor, épuisoient le peuple par des taxes exhorbitantes, et ne payoient même pas les Janissaires employés à tenir le pays dans la dépendance de Constantinople. Ils en tuèrent quelques-uns, et représentèrent à la Porte que la mauvaise conduite de ces pachas pouvoit être très préjudiciable à la souveraineté du grand-seigneur : que la milice s'affoiblissoit tous les jours faute de payement, et que si ce désordre continuoit, les Arabes et les Maures se trouveroient bientôt en état de secouer le joug des Ottomans.

Ils proposèrent d'élire parmi eux un dey qui se chargeroit du soin des revenus du pays, et de les employer à payer les troupes qu'on entretiendroit

toujours complètes, et à pourvoir au besoin de l'état, qui, par là; cesseroit d'être à charge à la cour ottomane. Ils s'engagèrent, moyennant cet arrangement, à reconnoître toujours le grand seigneur pour leur souverain. La Porte goûta ce projet. Depuis ce tems, la milice est devenue toute-puissante, par le droit d'élire le dey de son corps. On établit un conseil général ou divan. Il étoit d'abord composé de huit cents officiers, sans lesquels le dey d'Alger ne pouvoit rien décider, et même dans les occasions importantes, il étoit obligé d'assembler tout le corps, qui montoit quelquefois au nombre de quinze mille. A mesure que les deys, qui sont comme les stathouders de Hollande, sont devenus plus puissants, ils ont insensiblement réduit le divan à trente chiah bachas. Ils y appellent aussi à volonté le muphti et le cadi; mais tout est ordinairement réglé entre les favoris du dey, avant que le divan s'assemble. Cependant les ordres émanent de l'assemblée, qui s'intitule: *les membres grands et petits de la puissante et invincible milice d'Alger et de tout le royaume.*

Tous ceux qui composent la milice,

sans en excepter le moindre soldat, ont droit de prétendre à la dignité de dey. De sorte qu'on peut regarder un soldat hardi et entreprenant comme l'héritier présomptif de la souveraineté. Il a même cet avantage qu'il n'a pas besoin que la place soit vacante par la mort naturelle de celui qui l'occupe. Il n'a qu'à ôter la vie au prince régnant, et s'il a de l'adresse et du courage, le même cimeterre qu'il a osé teindre du sang de son maître, lui en fera obtenir la place. Aussi est-ce une espèce de prodige de voir un dey mourir avec cette dignité. Presque tous sont ou tués, ou forcés d'abdiquer et de fuir. Rarement l'élection, qui va à la pluralité des voix, se fait sans trouble et sans massacre. Sitôt que le grand-seigneur en est instruit, il envoie les patentes de vice-roi; mais quand elles arrivent, ce n'est quelquefois plus le même elu.

L'officier le plus puissant après le dey est l'aga de la milice. La première fois, ce fut le plus ancien soldat; mais ensuite cette charge a passée aux chiah bachas, Il a les clefs des portes et jouit d'une grande autorité. Vient après le secrétaire d'état, qui est comme le

premier ministre, et enfin les conseillers, au nombre de trente. C'est de ce corps que se compose le divan. Ils y sont assis; les membres inférieurs qui y sont appellés, vieux soldats, officiers, vétérans et autres, s'y tiennent debout, les bras croisés et immobiles autant qu'il est possible. Il n'est pas permis d'y entrer avec des armes. Le dey ou l'Aga président, propose la question. Elle est répétée par quatre officiers. Ensuite chaque membre du divan la répète à son voisin avec des gestes et des contorsions extraordinaires, et un bruit affreux quand la proposition lui déplaît; de sorte que sans aller aux voix, le président peut prévoir quelle sera la conclusion. Comme tous ceux qui composent le divan sont des soldats parvenus, gens de rien, brutaux, sans lettres, le tumulte y est toujours très-grand. Le dey élu prend ordinairement une bonne précaution pour y dominer; c'est de faire étrangler les officiers du divan qui se sont opposés à son élection, ou qui n'y ont pas consenti de bonne grâce.

Tous les actes se font en langue turque. Celle des naturels est un mélange d'arabe, de Morisque, et de l'ancienne

langue, qu'on croit celle des phéniciens. Celle du commerce est la franque, espèce de jargon composé d'espagnol, de portugais, d'italien et de français; elle est en usage dans tout le Levant. Chaque corsaire d'Alger forme une petite république à part. Le rais ou le capitaine en est le bacha. Il compose avec ses officiers une espèce de divan, qui règle tout ce qui concerne le vaisseau. La religion ne diffère de celle des Turcs, qu'en ce que les Algériens sont beaucoup plus superstitieux, cependant très-relâchés dans la pratique. Le mufti ou grand-prêtre en est le chef. Le cadi juge les causes ecclésiastiques et civiles. Le grand marabou ou chef des Morabites, espèce d'hermite, sans juridiction, a un grand crédit dans l'état. Ces trois hommes ont séance au divan, à la droite du dey. Tous se font un grand mérite des ablutions et des jeûnes. Ce sont là des moyens efficaces d'effacer les péchés.

Voici ceux qu'ils ont le plus en horreur. Porter l'alcoran au-dessous de sa ceinture, laisser tomber une goutte d'urine sur ses habits, se servir pour écrire d'une plume au lieu de pinceau,

avoir des livres imprimés ou des représentations quelconques d'hommes et de bêtes, se servir de cloches, laisser entrer les chrétiens et sur-tout les femmes dans leurs mosquées, échanger un turc pour un chrétien; toucher de l'argent, se permettre aucune occupation ordinaire, même panser une plaie, avant que d'avoir fait sa prière du matin, frapper la terre du pied en jouant à la paume; apparemment parce que c'est un signe d'impatience, manger des limaçons, parce qu'ils les estiment sacrés; peut-être les a-t-on revêtus de ce caractère, parce que c'est un manger mauvais et mal-sain, châtier leurs enfans autrement que sous la plante des pieds, fermer leur chambre la nuit : tout cela n'est que ridicule, ainsi que regarder les fous, imbécilles et lunatiques comme des saints; mais l'horreur est de préconiser le crime contre nature, comme vertu, et de s'y adonner communément.

Les hommes et les femmes ont des habits longs qui se ressemblent. Celles-ci portent des voiles assez clairs pour voir au travers : elles jouissent de quelque liberté. Les esclaves ont un bonnet qui les distingue. Le dey seul et les

principaux du divan ont le droit d'aller à cheval dans la ville. Les revenus légitimes du dey sont peu considérables ; mais les extorsions, les amendes les pillages, les portent fort haut. La justice est prompte, très-dure, excepté pour les Turcs qui sont tous soldats, qu'on ménage. Les supplices sont affreux. Celui de jeter les criminels sur des crocs de fer placés au bas des murs de la ville, auxquels ils vivoient longtems accrochés, est, dit-on, aboli. Une femme ne se fait pas rendre justice seule ; elle ameute celles du voisinage ; elles vont toutes crier à la porte du divan, qui est obligé de les entendre. Chaque nation se fait ses magistrats, et se juge selon ses lois pour les affaires particulières. Il n'y a que les malheureux esclaves chrétiens qui sont toujours sans ressource ni protection, sous le bâton ou le sabre de leurs impitoyables maîtres. Les femmes riches mènent une vie très-oisive comme ailleurs. On les veut vierges. Il faut que les preuves puissent en être produites publiquement. Les malades sont servis par des personnes de leur sexe. On n'a pas de peine à être médecin, il ne faut que connoître quelques simples

et savoir quelques recettes. Celui qui a des secrets comme charmes ou sortilèges, est bientôt riche. Le deuil est fort léger. Rien de si insolent que la milice. Le moindre soldat turc se croit au-dessus des plus riches et des plus distingués des autres nations. On a soin de lui céder par-tout le pas, où il se le fait donner. Ces Turcs si fiers, sont pourtant les plus avares, et pour de l'argent, les plus rampans des hommes. D'où vient ce proverbe commun à Alger : *Donnez de l'argent à un Turc d'une main, il vous permettra de lui crever les yeux de l'autre.*

Les états d'Alger sont partagés en trois gouvernemens, le Levant, le Ponant et le Midi. Le premier est le plus considérable par sa richesse. Il renferme beaucoup d'anciennes villes, encore pourvues de restes de monumens qui attestent leur célébrité, sans compter celles qui ne montrent plus que des ruines. Telles qu'Hippone, snr laquelle est bâtie Bonne, qui dispute à Constantine le titre de capitale. Ce gouvernement confine au désert. Les habitans, en général, en sont fiers et belliqueux. Le ponant dispute aussi au Levant le triste honneur d'être cou-

vert de ruines augustes. La capitale a été long tems Oran, que les espagnols ont pris, perdu, repris, et dont ils sont enfin les maîtres. Le midi n'a aucunes villes; Les Arabes, qui le peuplent, vivent sous des tentes. Ce sont des sujets assez peu surs. Si le dey les tourmente pour leur petit tribut, ils enterrent leur blé et leurs effets précieux dans des endroits connus d'eux seuls, et fuyent dans des déserts ou dans des lieux inaccessibles, et l'exacteur perd tout.

Alger, la capitale de tout le royaume, offre de la mer le plus beau coup-d'œil. La ville est toute en amphithéâtre. Les maisons sont blanches, ornées de terrasses et de péristiles, de colonnades qui se surmontent les unes les autres; mais quand on y entre, on trouve les rues étroites, sales et tortueuses, toujours embarrassées d'une multitude de peuple et de bêtes de charge. Aussi on se visite par les terrasses. On peut aller ainsi d'un bout de la ville à l'autre, parce qu'il y a des échelles pour monter et descendre, quand les maisons ne sont pas d'égale hauteur. Malgré cette facilité à pénétrer dans l'intérieur, il n'y a point de voleur, parce qu'un inconnu rencontré dans une maison est

puni de mort. La campagne est magnifique autour d'Alger, toute semée de jolies maisons, d'autant plus nécessaires, qu'il n'y a dans la ville ni places ni jardins. On trouve dans son arrondissement des bains chauds. Cet agrément n'est pas rare dans cette partie de l'Afrique, qu'on peut croire assise sur des volcans, puisque les tremblemens de terre y sont très-fréquens.

On a vu que les Romains, les Grecs, les Vendales et les Arabes ont été successivement maîtres de toute cette côte. Les tribus de ces derniers se la partagèrent et en formèrent différens petits états, entre lesquels subsistoient quelquefois des villes indépendantes. De ce nombre se trouvoit celle d'Alger, assez peu considérable d'abord, mais qui le devint depuis, par l'asile qu'elle donna aux Maures chassés d'Espagne sous *Ferdinand* et *Isabelle*. Ces exilés désespérés de leur expulsion, sortoient comme des bêtes féroces de ce repaire, et tâchoient de se rédimer, tant par le brigandage sur mer, que par leur pillage sur terre dans des descentes, des pertes qu'ils avoient essuyées. Les Espagnols pour mettre un frein à leurs ravages, firent une irruption en Afrique

au commencement du seizième siècle, prirent Oran, et comme Alger étoit la principale retraite des corsaires, ils l'assiégèrent. Les Algériens appellèrent à leur secours *Selim Eutemy*, chef arabe voisin qui, malgré ses efforts, ne put empêcher les Espagnols de débarquer près d'Alger. La ville se soumit à un tribut, et fut contrainte de souffrir que les Espagnols construisissent dans l'île, vis-à-vis de la ville, un fort, où ils mirent une bonne artillerie et une nombreuse garnison.

Barberousse. 158…

Impatiens de ce joug, les Algériens se concertent avec *Eutemy* leur allié, et de son aveu, ils appellent pour les délivrer le corsaire *Barberousse*, qui, dès l'âge de treize ans, dit-on, s'étoit rendu redoutable sur les mers. Il vient avec *Hairadin* son frère, charmé que cette invitation lui offre une demeure fixe qui lui manquoit, et un bon port où retirer ses prises; mais il ne montre pas ce dessein aux Algériens. Il arrive en qualité d'auxiliaire et d'allié. Toute la ville sort au devant de lui, le prince *Eutemy* à la tête. On le reçoit avec toutes les marques de distinctions. On s'empresse à loger ses troupes dans la ville. Lui-même,

est appellé par l'Arabe avec affection dans le palais qu'il occupoit. *Barberousse* profite de cet accueil pour tout examiner et concerter son entreprise. Il en fait part à ses principaux officiers, qu'il trouve disposés à le seconder, et se charge de la première exécution. *Eutemy* avoit coutume de prendre le bain avant la prière de midi. *Barberousse* le surprend seul, nu et sans armes, et l'étrangle avec une serviette. Il sort sur-le-champ, et rentre accompagné comme pour se baigner lui-même. La surprise qu'il affecte en voyant ce prince mort, ne trompe pas tout le monde. Mais ses soldats s'étoient déjà assez fait craindre, pour que personne n'ose témoigner ses soupçons. Les uns abandonnent la ville, les autres se renferment dans leurs maisons. *Barberousse* dans la consternation générale, place des gardes, s'empare des principaux postes, et par un seul crime, se trouve en un moment maître de la ville.

Il y régna par la terreur, souvent exposé à des conjurations qu'il éventa avec adresse, qu'il punit cruellement; mais en même tems il donna à son royaume un éclat qu'il n'avoit jamais

eu, se fit reconnoître par les étrangers et ses voisins. Ses troupes étoient principalement composées de Turcs. C'étoit sous la bannière du croissant qu'il s'étoit distingué dans ses exploits maritimes. Il conserva une liaison étroite avec la Porte, mais indépendante. Il en tiroit des recrues et y envoyoit des présens. Il fut tué dans une rencontre avec les Espagnols, après avoir soumis les Arabes qui avoisinent Alger, et avoir donné à ce royaume à-peu-près l'étendue et la puissance dont il jouit à présent.

Hairadin lui succéda. Soit qu'il n'eût pas la capacité de son frère, soit que les révoltes excitées contre lui fussent plus dangereuses, après avoir essayé deux ans de se soutenir seul, il crut prudent d'intéresser la Porte à maintenir son autorité. Il offrit de céder la souveraineté et de se contenter d'être reconnu *Bacha*, ou *vice-roi du sultan*. A cette condition *Sélim* lui envoya un puissant renfort de janissaires. Ainsi Alger tomba sous la domination des Turcs. On a vu que par laps de tems, l'autorité de la cour Ottomane y a dégénéré. Elle s'est réduite à une simple influence sur la nomination du *Dey*,

ensuite au pur honneur de lui donner des provisions qu'elle ne pouvoit refuser. Elle entretenoît toujours un *Bacha* comme successeur de *Barberousse* et de ses descendans. Mais à la fin, le *Bachachi* même a disparu, totalement éclipsé par le *Déylik*. A présent Alger est une puissance absolument souveraine et indépendante, plus alliée que sujette des Turcs, avec lesquels elle ne conserve qu'une union de bienséance et d'égards, fondée sur l'identité de religion.

Ce qui s'est passé dans la république d'Alger depuis sa fondation par les deux *Barberousses* se réduit à des jalousies, à des intrigues pour se supplanter, à des cruautés, à des dépositions, des catastrophes, et d'autres faits de même nature. Ce seroit, si on vouloit en présenter le tableau, une suite non interrompue des plus horribles tyrannies, d'assassinats entre les grands, de misère et d'oppression parmi les petits, d'exemples de la plus inhumaine vengeance contre les parens et partisans du prince massacré, de confiscations, d'emprisonnemens, de persécution jusqu'à ce qu'au bout d'un mois et même d'une semaine, le ré-

gnant ait eu le même sort, et qu'une nouvelle révolution ait ramené les mêmes scènes de fureur et de cruauté. Voilà ce qui, joint aux courses des corsaires sur mer, feroit la partie principale de l'histoire de chaque règne.

Quand à ces courses, les nations doivent se tenir pour bien averties, que jamais tant que ce nid de pirates subsistera, elles ne cesseront. Ces violences sont dans leur nature. « Les « Algériens, disoit naïvement un de « leurs deys, les Algériens sont des « brigands, et je suis leur capitaine ». Ainsi quiconque met en mer, doit s'attendre à leurs attaques. Quand on leur reproche cette honteuse piraterie, ils répondent par ce proverbe : « Ceux- « là ne doivent jamais semer qui ont « peur des moineaux ». Il n'y a que les Français qui ont eu le talent de les effaroucher, par le fameux bonbardement de 1682. Les bâtimens publics et presque toutes les maisons furent ruinées de fond en comble. Ils demandèrent la paix, promirent de respecter le pavillon et les côtes. Ils tiennent parole à-peu-près comme un animal malin et féroce déjà châtié s'abstient de faire du mal quand on le regarde.

TUNIS.

Tunis ressemble à Alger. Même religion, mêmes mœurs, même gouvernement, mêmes évènemens qui de la domination des Arabes l'ont fait passer sous celle des Turcs, y ont affoiblis l'autorité de ceux-ci, et ont amené enfin Tunis à nommer ses maîtres sous le titre de *Beys*, sans cependant rejeter tout-à-fait l'influence Turque. Le grand seigneur y a nommé jusqu'au commencement du siècle des *Deys*. Bien différens de ceux d'Alger, ils n'étoient que des représentans sans puissance. Les *Beys* ont pris le dessus, à l'aide d'une milice composée de Maures, d'Arabes et sur-tout de renégats. La Porte a cessé d'envoyer des *Deys*. Les *Beys* ont comme les *Deys* un divan qu'ils maîtrisent, et ils ne sont pas plus soumis aux ordres du grand seigneur.

Tunis, entre Alger, Tripoli et la Méditérannée.

Quoique l'on dise que les Tunisiens ressemblent aux Algériens, on doit reconnoître des nuances à l'avantage des premiers. Ils sont plus civils pour les étrangers, moins rogues, moins fiers. Ils tiennent à la piraterie, mais le commerce l'emporte. Le peuple aime

mieux être artisan que soldat. La milice n'ose pas à Tunis se permettre tant d'insolence qu'à Alger. Ils sont moins durs pour les esclaves chrétiens. Cependant il leur est arrivé de maltraiter par le bâton un chevalier de Malte qu'ils avoient pris. Le grand maître a fait bâtonner aussi les Tunisiens qu'il tenoit dans les fers. Moyennant cette politesse réciproque, on est revenu à des ménagemens dont on n'auroit jamais dû s'écarter.

Le royaume ou la république de Tunis est divisée en partie d'hiver et partie d'été. Le *Bey* en personne les visite chaque année pour faire payer les impôts. S'il étoit sensible aux changemens qu'opèrent la main destructive du tems et celle des barbares, il la verroit avec douleur empreinte sur les monumens superbes qui décoroient ses cités. La célèbre Carthage dont l'emplacement ne se reconnoît qu'à un pan de muraille, et à des ruines d'aqueduc : des amphithéâtres, des arcs de triomphe, des pavés à la mosaïque, des temples, des autels, des débris de colonne, des membres et des troncs de statues, voilà ce qui se rencontre dans beaucoup de lieux. Il y a peu de

cantons qui n'attestent l'ancienne présence des arts, et leur absence actuelle. Pour la nature, toujours immuable, elle précipite les rivières du haut des mêmes rochers, continue à faire bouillonner les eaux thermales, et ébranle comme autrefois la terre sous les pieds des habitans effrayés ; mais aussi constante dans ses faveurs, elle prodigue aux plaines d'abondantes moissons, sépare les montagnes, afin que de leurs gorges s'échappent des zéphirs rafraîchissans, couvre les côteaux de verdure. En beaucoup d'endroits ce pays est une espèce de paradis terrestre, non pas à la vérité autour de Tunis. Le terroir est ingrat, sabloneux; rien n'y vient qu'à force d'eau, qu'il faut tirer de puits profonds. Le jardinier n'a pas le plaisir de s'en désaltérer, parce qu'elle est salée ou saumâtre ; mais le commerce y amène tout et on y vit agréablement.

Tunis a eu de commun avec Alger de devenir la proie d'un *Barberousse*. Il s'y introduisit de même par une ruse perfide. Dans cette ville régnoit *Hassan*, du sang des rois Arabes, qui fit mourir ses frères en montant sur le trône. *Arrashid*, un d'entre eux, échappe et

se fait un parti; mais pas assez puissant pour renverser *Hassan*, il va prier *Barberousse* de l'aider. Celui-ci le mène à Constantinople, sous prétexte de lui faire obtenir du secours de la Porte; mais le traître fait entendre au divan que si on veut mettre entre ses mains les troupes qu'on destine à son protégé, quand il sera maître de Tunis, il en fera hommage au sultan, et n'y régnera que comme son lieutenant. On accepte la condition. Il part avec une belle escadre, publiant qu'*Arrashid* est sur ses vaisseaux, pendant qu'on le retenoit à Constantinople. Les Tunisiens, mécontens d'*Hassan*, aspiroient à un changement. Ils croient que son frère est sur la flotte, et ouvrent leurs portes à *Barberousse*. Ils sont bien surpris quand ils ne voyent que lui; mais la faute étoit faite, il fallut se soumettre.

Leur crédulité leur fut d'autant plus préjudiciable, que le séjour de *Barberousse* attira contre eux les forces de *Charles Quint*, qui poursuivoit par-tout le pirate. Malgré les efforts de l'usurpateur, l'empereur prit Tunis, et y rétablit *Hassan*. Ce prince n'eut pas le don de se faire aimer davantage de ses sujets. Ils secondèrent *Hamida*, son

fils, qui s'étoit révolté contre lui. C'étoit un monstre d'impudicité et de cruauté. Maître de Tunis, comme un autre *Absalon*, il déshonora publiquement les femmes les plus chéries de son père. Quand il le tint lui-même, sans daigner le voir, quoique son père le demandât, il lui envoya des bourreaux, avec le choix de mourir ou d'être aveuglé. Il préféra le dernier parti. On lui enfonça une lancette ardente dans les yeux.

Pour ne pas laisser dans l'ame l'impression douloureuse de ce trait horrible, nous y ferons diversion par la leçon utile d'un *Mahomet*, bey de Tunis, à *Ibrahim*, dey d'Alger. *Mahomet* passoit pour très-riche, et avoit la réputation d'entendre la chimie, et d'avoir trouvé la pierre philosophale. Cette prétendue science ne l'empêcha pas de déplaire à ses sujets, qui le détrônèrent. Il eut recours à *Ibrahim* pour se rétablir. Celui-ci s'y engagea, à condition que *Mahomet* lui communiqueroit son secret. Quand le Tunisien fut réintégré dans son royaume, l'Algérien le somma de tenir sa parole. En exécution de sa promesse, *Mahomet* lui envoie des bêches, des socs, des

hoyaux et autres outils d'agriculture, instrumens de la vraie magie, qui produit les solides richesses, et convertit tout en or.

TRIPOLI.

Tripoli, entre Tunis, le Biledulgérid, le mont Atlas, l'Egypte et la Méditerranée.

Le royaume de Tripoli, tributaire du Grand-Seigneur, est divisé en pays maritime et pays intérieur. Les habitans d'une partie n'ont rien à reprocher aux autres. Les premiers vivent de pirateries, et les seconds de brigandages. Il se fait cependant quelque commerce. Le peu qu'il y en a et la course approvisionnent cette ville. Elle manque de pain et d'eau. Les terres sont trop arides, et ne produisent que des palmiers, et l'eau des puits est saumâtre. Toutes les villes de la côte de Tripoli sont devenues villages habités, les maritimes par des pêcheurs, celles de l'intérieur par de pauvres jardiniers ou cultivateurs, trop ignorans pour s'enorgueillir même des superbes ruines qui les entourent encore. Heureusement ils croient que s'ils y touchoient, il leur arriveroit quelque grand malheur. Cette superstition a conservé de beaux restes.

La Porte envoie à Tripoli un Bacha, qui n'est là que pour s'enrichir. Pourvu que le bey remplisse sa bourse et paye le tribut, le Bacha lui laisse faire tout ce qu'il veut. Ces sangsues ruinent à qui mieux mieux le pays, qui est dans un état déplorable. Tripoli a eu après les Vandales des rois tirés de son sein; elle est ensuite tombée entre les mains des Arabes venus d'Egypte, qui ont emmené un très-grand nombre d'esclaves, tant du royaume que de la capitale. Des pirates, ou aventuriers y ont pris le sceptre, les Espagnols s'en sont emparés, et l'ont cédé aux chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, quand ils eurent perdu Rhodès. *Salha Raiş*, *Sinan Dassat* et *Dragut*, trois fameux corsaires, s'en emparèrent à l'aide des troupes que leur fournit le Grand-Seigneur. Le dernier y resta en qualité de gouverneur, et y établit l'autorité des Turcs. Leur joug devint si pesant, qu'il y eut plusieurs révoltes, d'où se forma le gouvernement mixte, qui existe encore en apparence; car il est vraiment absolu et despotique. Le bey, choisi par la milice, paroît chef de républicains; mais il ne commande qu'à des esclaves,

et n'a recours au divan que dans des circonstances embarrassantes.

Telle fut celle où se trouva Tripoli, lorsque les déprédations de ses pirates attirèrent contre elle les armes de *Louis XIV*, en 1685. Le terrible bombardement commandé par le maréchal d'Estrées, força les Tripolitains à demander la paix avec soumission. Ce fut le divan, ou sénat de Tripoli, qui fit les propositions, signa le traité, et envoya des ambassadeurs en France. Comme ils y venoient en supplians, ils s'attendoient à des désagrémens de la part d'un vainqueur irrité; mais ils furent agréablement surpris de l'accueil obligeant qu'on leur fit par-tout. De tout ce qu'ils admirèrent, rien ne les frappa plus que l'opéra : la musique, les actrices, les acteurs, les habits, les décorations, les machines, leur parurent une suite d'enchantemens, un rassemblement de charmes irrésistibles. Le chef de l'ambassade, vieux corsaire, ému par le spectacle, s'écria : « Quel« que ennemi qui nous attaquât, nous « nous défendrions; mais si c'étoit l'o« péra, nous rendrions les armes ».

A l'extrémité de la côte, se trouve le désert de Barca. Le sable y fond

sous les pieds, le vent le soulève, et il vous engloutit; la réverbération brûle les yeux; il n'y a que des puits fort rares, et de mauvaise eau. Cependant on y passe; on s'y conduit par la boussole. Quoique la solitude ait quelque chose d'effrayant, le plus avantageux pour les voyageurs est de n'y voir personne, parce que les Arabes qu'on y rencontre ne sont que des bandits, les plus hardis et les plus féroces qu'il soit possible de trouver. Ils sont maigres, hâves, misérables, couverts des habits qu'ils ont volé, et qu'ils laissent pourrir sur eux en haillons. Ces hordes sont effrayantes, rien que par leur aspect: elles le sont encore plus, si l'on songe que quand on tombe entre leurs mains, on est tourmenté pour savoir si l'on n'a pas avalé de l'or pour le cacher, tué s'ils n'ont pas de quoi vous nourrir, ou emmené dans une captivité éternelle, ou ils croient traiter favorablement leurs esclaves, en leur faisant partager leur faim, leur soif et leur nudité.

MALTE.

L'île de Malte a été habitée par la nymphe *Calypso*. Quoiqu'elle soit plus

près de la Sicile, dont elle n'est éloignée que de quinze lieues, on la met sans raison bien valable, dans l'enclave de l'Afrique, distante de cinquante. Elle a environ vingt lieues de tour. C'est un terrein stérile, en partie de sable, en partie de rocher, sur lequel il n'y a que fort peu de terre, encore toute pierreuse, peu propre à produire du blé et d'autres grains. Elle donne des figues, des melons, des oranges et du miel. Au nord ouest, séparé par un canal d'une lieue et demie, gît l'île de Goze, qui a huit lieues de tour, et dans ce canal, les petites îles de Comin et de Comino. La première a une lieue de circuit, l'autre moins. La Lampadouze, gissant à vingt-cinq ou trente lieues de Malte, a cinq ou six lieues de tour, est déserte et inhabitée.

La côte du midi de Malte est sans cale ni port. On trouve quelques bons havres au levant, et un excellent port au nord, séparé en deux parties commandées par le fort *St.-Elme.* Il n'y avoit qu'une seule ville et des bourgades, et environ douze mille habitans quand les chevaliers en ont pris possession. A présent, elle a quatre villes fermées. Les hameaux sont devenus des villages,

et les villages de gros bourgs. L'air y est très sain, toujours raffraichi par des vents de mer. Il n'y a point de rivières, mais des fontaines d'excellente eau; on la ramasse aussi dans les citernes. Il n'y a point de havre ni de petit port, par où les ennemis pourroient entrer, qui ne soit fortifié et gardé. Les villes sont aussi bien défendues, bâties avec goût et élégance. On y trouve de belles églises, des hôpitaux grands et commodes, deux arsenaux bien fournis; en un mot tout ce qui peut convenir à la paix et à la guerre.

Ce qu'on dit des Maltoises, signifie en terme adouci qu'elles sont galantes. On ne dira pas non plus qu'elles sont passionnées, mais agaçantes. Les maris ne leur savent point gré de ces manières, à la vérité peu employées pour eux : ils sont jaloux. Avant le mariage ils promènent leurs futures avec confiance aux yeux de tout le monde, et affectent de leur donner beaucoup de liberté. Mariées, elles sont surveillées de près. Ceux qui les approchent, fussent-ils chevaliers, doivent craindre la dague et le poignard. D'ailleurs les Maltois sont robustes, sains, vivaces, courageux, très aguerris. Le signal de trois

coups de canon, peut mettre en une heure vingt-cinq mille hommes sur pieds, tous bien armés, placés à l'instant chacun à leur poste qu'ils connoissent. On les dit Arabes d'origine; ils en parlent la langue. La plus commune dans les villes, est l'italienne. Les Maltois subsistent de culture et de commerce; mais ce qui fait fleurir leur île, c'est le séjour des religieux de St.-Jean de Jérusalem, dits chevaliers de Malte, qui s'y sont fixés.

Si un mahométan écrivoit l'histoire de l'ordre de Malte, il diroit qu'il y a dans une île de la Méditerranée, une association d'hommes, ennemis déclarés de la religion musulmane, qui font une guerre opiniâtre à ceux qui la professent, courent sur leurs vaisseaux, ravagent leurs côtes, les réduisent en esclavage, et s'engagent par zèle pour le christianisme, à ne faire ni paix ni trève avec ceux qui professent le Mahométisme. On ne manqueroit pas, sur cet exposé, de blâmer un zèle si ardent, et de le taxer d'enthousiasme excessif; mais on est plus circonspect à condamner cet institut, quand on sait comment il s'est formé, quel est le but qu'il s'est proposé, et comment il a été amené

par les circonstances à se soutenir dans l'état de guerre qui fait son essence. Quelquefois pour se défendre, il faut attaquer.

Les chrétiens, pleins de respect pour les lieux où se sont opérés les mystères de leur religion, se sont fait de tout tems un pieux devoir de les visiter. Ces lieux, qu'ils appellent *Saints*, et Jérusalem qui en est la capitale, étant tombés entre les mains des sarrasins, les pélerins d'Europe éprouvèrent de leur part des vexations qui leur rendoient le voyage pénible et dangereux. Des négocians Italiens, qu'on dit gentils-hommes d'*Amalfi*, dans le royaume de Naples, profitèrent vers 1048, de l'accès que le commerce leur donnoit à la cour du soudan d'Egypte, pour obtenir la permission de bâtir à Jérusalem, près du St.-Sépulchre, un hospice où les pélerins seroient reçus et pourroient se remettre de leurs fatigues. Ils y construisirent aussi une chapelle sous le nom de *St.-Jean l'aumonier*. L'établissement subsista des aumones qu'on recueilloit en Italie et ailleurs. Bientôt on se trouva en état de bâtir un second hospice pour les femmes. De ce foible commencement est venu l'ordre de *St.-Jean de*

Jérusalem, qui a été depuis le boulevard de la chrétienté.

Les chrétiens latins étoient reçus dans cet hospice sans distinction de nation ou de condition. Les pélerines dans un local à part n'en étoit pas exclues. On y revêtoit ceux qui avoient été dépouillés par les brigands. Les malades y étoient traités avec soin, et chaque espèce de misère trouvoit dans la charité des hospitaliers, une nouvelle espèce de miséricorde. Les hommes étoient gouvernés par un Français Provençal, nommé *Gérard*, et les femmes par une dame romaine nommée *Agnès*. Ils eurent la consolation de voir leur charité récompensée par de grands dons et des revenus qui leur fournirent les moyens d'augmenter et de multiplier leurs bienfaits. Le nombre des hospitaliers et hospitalières s'accrut considérablement. Alors, conjointement avec *Agnès*, *Gérard* proposa aux frères et aux sœurs de renoncer au siècle, et de prendre un habit religieux. Il leur donna des règles simples, toutes tendantes à l'utilité des pauvres et des pélerins reçus dans l'hospice. Le pape les confirma.

1113. Le successeur de *Gérard* fut *Raymond*, d'une illustre maison du Dau-

phiné. Son zèle ne se borna pas aux soins qui avoient occupé le bon *Gérard.* Il voyoit avec douleur le triste état des chrétiens de la Palestine, et les dangers et les misères auxquels ils étoient exposés. Les pélerins couroient les plus grands risques de la part des brigands qui infestoient les chemins, et ce n'étoit souvent que dépouillés et maltraités qu'ils arrivoient à l'hospice. *Raymond* se trouvant à la tête d'un grand nombre d'hospitaliers résolut de les rendre utiles à la religion non seulement par les devoirs de l'hospitalité, mais encore par les armes en purgeant les chemins des brigands, et en marchant contre les infidèles toutes les fois qu'ils y seroient appellés par leurs supérieurs, sans néanmoins que ces nouvelles fonctions pussent les dispenser de leurs voeux religieux et de leurs autres devoirs.

Ce projet fut adopté d'autant plus volontiers, qu'il se trouvoit entre ces hospitaliers beaucoup de guerriers qui avoient servi dans la première croisade. Après la guerre, la dévotion les avoit réduit à la vie sédentaire. Ils la quittèrent volontiers quand ils virent qu'ils pouvoient faire accorder le tumulte de leurs anciennes occupations, avec leurs

devoirs pacifiques. Ils reprirent donc les armes; mais on convint de ne les jamais employer que contre les infidèles. *Raymond* les partagea en trois classes. Dans la première, il mit ceux qui par leur naissance et le rang qu'ils avoient tenu autrefois dans les armées, étoient plus propres que les autres à porter les armes. Il fit une seconde classe des prêtres et des chapelains, qui, outre leurs fonctions ordinaires dans l'église, et auprès des malades, seroient obligés, chacun à leur tour, de servir d'aumoniers à la guerre. La troisième classe fut composée de ceux qui n'étoient ni de maison noble, ni ecclésiastiques. On les appela *Frères servans*. Ils devoient s'occuper des emplois auxquels les chevaliers les appelleroient, soit auprès des malades, soit dans les armées.

Raymond fixa l'habit et les marques qui distinguoient les différentes classes. Il régla aussi la discipline de l'ordre pour les élections, l'admission au noviciat, la réception, la profession, la prononciation des vœux qui sont conçus en ces termes : « Je fais vœu et « promets à Dieu tout-puissant, à la

« bienheureuse vierge Marie et à St.-
« Jean-Baptiste, de rendre une vé-
« ritable et sincère obéissance au su-
« périeur qu'il établira sur moi, et qui
« sera légitimement élu par notre re-
« ligion, de renoncer à toute pro-
« priété, et de garder une perpé-
« tuelle chasteté. » Celui qui officie
dit : « Nous vous recevons et vous re-
« connoissons pour un serviteur de
« messieurs les pauvres et les mala-
« des, et comme étant consacré à la
« défense de l'église catholique. » Le
nouveau chevalier répond : « Je me
« reconnois pour tel. » Dans cette cé-
rémonie ils joignent le froc à l'épée.

L'ordre étoit déjà assez nombreux sous *Raymond*, pour être partagé en huit nations, qu'on appelle *langues*. La première distribution a peu variée, A chaque langue est affectée une des grandes charges de l'ordre. *Raymond* en a été le premier grand maître. L'emploi que ces religieux soldats faisoient de leurs biens excita la libéralité des souverains qui leur donnèrent des fonds dans leurs royaumes, la générosité des grands seigneurs et des personnes pieuses qui leur en léguèrent dans toutes les parties de l'Europe. Les revenus de-

voient être portés à l'hôpital de S.-Jean. Le grand maître et le chapitre en régloient l'usage, d'abord pour l'entretien de l'hôpital, des chevaliers, chapelains, frères servans, pélerins qui venoient visiter les saints lieux, malades, blessés, estropiés, en un mot pour toutes les dépenses de l'hôpital, des frères et de l'église. En second lieu pour avoir des armes, payer les troupes qu'on prenoit à sa solde, acheter des munitions et tout ce qui est nécessaire à la guerre, pour garder les chemins, escorter les pélerins, et faire les autres services de la religion.

Il fallut, afin de régir ces biens, envoyer des officiers tirés du corps. Les chevaliers chargés de ces soins furent nommés *commandeurs* du titre de leur commission, *nous vous recommandons commendamus;* ce titre n'étoit point à vie; mais tant qu'il *plaisoit* au chapitre, ou qu'ils *géroient bien.* Les commandeurs étoient surveillés par des *prieurs* qui visitoient les commanderies, et *répondoient* de l'application des receveurs, d'où les contributions envoyées au chef-lieu ont été appellées *responsions.* Les *baillis* étoient des commandeurs subalternes, régisseurs des

commandeurs, qui leur faisoient valoir leurs commanderies, moyennant une rétribution. Ils sont quelquefois devenus fermiers. Dans cette classe ne sont pas compris les *grands baillis*, supérieurs aux commandeurs eux-mêmes. Le tems a apporté des changemens à ces dignités fiscales qui sont devenues très lucratives.

L'histoire de Malte est remplie de hauts faits d'armes, tant généraux que particuliers. La jeunesse doit les lire pour faire sortir des règles ordinaires la bravoure devenue trop méthodique. Quand à ce qui s'est passé dans l'intérieur, rivalités, jalousie de gouvernement, ruse pour se supplanter, malgré la franchise militaire dont se targuent les chevaliers, ce sont de véritables intrigues de cloître, qui ne méritent d'être rapportées, qu'autant qu'elles ont produit quelqu'évènement remarquable, et influé sur la constitution de l'ordre.

Gilbert Assalis, quatrième grand maître anglais, employa les armes de l'ordre en faveur du roi d'Angleterre, dans une guerre qui n'étoit pas *guerre sainte*, et fut obligé de se démettre. La première possession de l'ordre est

le château de *Margat* sur les confins de la Palestine. Ils s'y retirèrent après la prise de Jérusalem par *Saladin*, et y fixèrent leur principale résidence jusqu'en 1192. Ils en acquirent une plus assurée dans la ville d'Acre, dont la prise fut en grande partie leur ouvrage. On leur donna le nom de chevaliers de St. *Jean d'Acre*.

Alphonse de Portugal, onzième grand-maître, voulut réformer le luxe et d'autres désordres qui s'étoient introduits; et ne réussit pas. Il abdiqua en 1207, mais n'en fut pas moins empoisonné. L'anarchie se mit dans l'ordre. Les hospitaliers et les templiers, autre ordre militaire, dont on parlera, se battirent; mais la nécessité de tenir tête aux Sarrasins, les réunit, et rétablit la règle chez les hospitaliers. Alors les biens affluèrent dans l'ordre de la part des princes contens de ses services dans la Palestine, et les privilèges honorifiques de la part des souverains pontifes. Le 16e. grand-maître étendit les domaines en Palestine, et y fortifia plusieurs châteaux. Ils devinrent les points d'appui des chrétiens dans la Palestine. Les Sarrasins n'en prirent jamais aucun,

qu'en passant sur les cadavres sanglans des chevaliers qui les défendoient. Ils s'y faisoient tous tuer.

Après la prise d'Acre par les infidèles, à la fin du 12[e]. siècle, *Jean de Villiers*, français, 21[e]. grand maître, réfugia son ordre dans l'île de Chypre. On offrit aux chevaliers des retraites en Italie et ailleurs; mais ils ne voulurent pas s'éloigner de la terre sainte, où ils comptoient toujours rentrer. En attendant, ils armèrent des bâtimens pour convoyer des pélerins qui alloient visiter les saints lieux. Ils revenoient avec des prises considérables faites sur les corsaires infidèles qui croisoient pour enlever les pélerins. Ainsi commença la course qui fut dans ce tems la principale ressource des chevaliers, parce que plusieurs princes les regardant comme inutiles depuis la perte de la terre sainte, avoient arrêté leurs revenus dans leurs royaumes. Aussi les chevaliers murmuroient-ils, quand leur grands maîtres n'étoient pas assez ardens pour ce genre de guerre très-lucratif.

En 1308, *Foulquier de Villaret*, français, 24[e]. grand maître, obtint par l'estime qu'on avoit pour lui, de grands

secours des princes chrétiens, tira son ordre de l'île de Chypre dont le roi le tenoit en sujétion, et l'établit dans l'île de Rhodes dont il fit la conquête. Ils en prirent le nom de *Chevaliers de Rhodes*. Les petites îles qui l'environnoient, formoient comme un royaume, rendu plus puissant par les débris des richesses des templiers, dont Villaret eut l'adresse de s'appliquer une partie. Il vécut trop en souverain, se donna des airs de puissance absolue. L'ordre le déposa. Le pape le rétablit. Après s'être procuré l'honneur de remonter sur son trône, il abdiqua de lui-même, et mourut tranquillement dans sa patrie. Sous son successeur de *Villeneuve*, fut fait le réglement qui déclara incapables de toute dignité ceux qui n'auroient pas fait une résidence de certain nombre d'années dans Rhodes, et qui pendant cette résidence n'auroient pas servi dans les guerres, et sur les vaisseaux de la religion.

Sous son magistère arriva l'aventure du chevalier *Gozon* qui tua un affreux serpent qui faisoit d'horribles ravages dans l'île. Plusieurs chevaliers avoient trouvé la mort en attaquant ce monstre, ce qui avoit fait défendre de s'ex-

poser davantage. *Gozon*, chevalier provençal, tenta l'aventure. Aprés avoir examiné de loin le dragon, il fit faire un mannequin tout semblable, accoutuma deux jeunes dogues à n'en être pas effrayés, à se jeter sur le monstre, et à le prendre sous le ventre, où il étoit sans écailles, pendant que lui même l'attaquoit, armé de pied en cap. *Gozon* abattit le serpent, non sans très-grand danger, malgré ses précautions, et le tua. Le grand maître, fidéle observateur de la discipline, le dépouilla de l'habit de l'ordre, mais le lui rendit avec éclat, et le fit son lieutenant-général. *Gozon* même lui succéda par une hardiesse qui n'a peut-être jamais réussi qu'à lui.

Le chapitre se trouvoit embarrassé pour l'élection. Les vieux vouloient un homme grave et religieux; les jeunes un guerrier qui les menât au gain et à la gloire. Quand le tour de *Gozon* pour donner son suffrage arriva, il dit : « En « entrant dans cette assemblée, j'ai fait « un serment solennel de ne proposer « que celui des chevaliers que je croi- « rois le plus digne de cette grande » place. Après avoir considéré l'état « où se trouve la chrétienté, les guerres

« que nous sommes obligés de sou-
« tenir continuellement contre les infi-
« dèles, la fermeté et la vigueur né-
« cessaires pour empêcher le relâche-
« ment de la discipline, je déclare que
« je ne trouve personne plus capable
« de bien gouverner notre religion que
« moi-même. Oui, reprit-il, voyant
« qu'on gardoit le silence, moi-même,
« et vous avez déjà essayé de mon gou-
« vernement. Vous savez ce que vous
« en pouvez espérer, et je ne crois
« pas, que sans injustice, vous puissiez
« me refuser vos suffrages. » Il faut avoir une conscience bien irréprochable pour hasarder pareille proposition dans une assemblée de rivaux. *Gozon*, exemple unique, réunit les suffrages, et remplit les espérances qu'il avoit osé présenter.

Hérédia, 31ᵉ. grand-maître, élu en 1375, donna aux chevaliers une leçon de magnanimité. Il avoit été fait prisonnier par les Turcs. L'ordre offrit pour sa rançon, la restitution du château de Patras dans la Morée, une grosse somme, et les trois principaux dignitaires de l'ordre en otage jusqu'au payement. Quand les otages arrivèrent auprès de lui avec plusieurs chevaliers

pour tenir sa place, il leur dit : « Laissez, mes chers frères, mourir dans « les fers un vieillard inutile, et qui ne « peut plus vivre long-tems. Pour « vous qui êtes jeunes, réservez-vous « pour servir la religion. » Il défendit qu'on tirât sa rançon du trésor de l'ordre, et ajouta : « Si on la doit payer, « ma famille a reçu d'assez grands « biens de moi, pour me donner cette « marque de sa reconnoissance. » Il resta trois ans dans une assez dure captivité ; sa famille le racheta.

Les grands-maîtres à la fin du quatorzième siècle et dans le quinzième, furent souvent obligés de quitter Rhodes pour se rendre à la cour des papes, qui se mêloient beaucoup des affaires de l'ordre. Ces fréquentes absences étoient cause du relâchement de la discipline à Rhodes. D'ailleurs les religieux se plaisoient assez à ces courses pendant lesquelles ils pouvoient s'exempter sans scandale de la rigueur de la règle; bien reçus chez les princes chrétiens, pris souvent pour arbitres dans les affaires à cause de leur grande expérience. Ils négocioient aussi pour leur propre compte. Sous *Philibert de Naillac*, 32ᵉ. grand-maitre, l'ordre acheta la

Morée ; mais les habitans refusèrent d'entrer sous la domination. Ce grand-maître et ses successeurs, entretinrent une guerre active sur toute ses côtes et sur celles d'Egypte. Les Sarrasins et les Turcs trouvoient toujours les chevaliers en opposition dans toutes les expéditions qu'ils vouloient entreprendre. L'opiniâtreté des aggressions et des résistances fit concevoir, dès 1428, aux Musulmans le dessein de prendre Rhodes, et de chasser de leurs mers ces ennemis embarrassans. Les tentatives de ce projet se réalisèrent en 1480, sous *Pierre d'Aubuson*, 38. grand-maître.

Le grand-visir *Paléalogue* renégat grec de la maison impériale fut chargé du siége par *Mahomet*, conquérant de Constantinople. Il descendit à terre avec une grande armée munie de tout ce qui étoit nécessaire pour une opération aussi importante. Le renégat n'épargna ni le sang de ses soldats, ni ses trésors, ni les trahisons. Il voulut faire empoisonner ou assassiner le grand-maître, et peu s'en fallut qu'il ne réussît. Il chercha à gagner les habitans par des promesses et à les effrayer par des menaces. Les assauts se succédoient rapidement, mais toujours sans succès par la valeur inébran-

lable des chevaliers, et la bravoure des soldats amenés par eux de toutes les parties de l'Europe, et invincibles sous de tels chefs. Il essaya d'engager le grand-maître à une capitulation, en lui remontrant le triste état de la place, que les murailles étoient rasées, les tours abattues, les fossés comblés. « La « ville, répondit l'intrépide d'*Aubus-* « *son*, est assez forte tant qu'elle sera « défendue par les chevaliers. Nous « n'avons tous qu'un même cœur, un « même esprit, pour unique objet, la « défense de la foi, l'honneur et la « gloire de notre ordre. Des hommes « qui ne craignent point la mort, sont « plus forts que les murailles et les bas- « tions. »

Cependant quelques chevaliers émus de la peinture faite par l'envoyé de *Paléologue* des horreurs commises dans une ville prise d'assaut, le pillage, le meurtre, l'incendie, le déshonneur des femmes et des filles, inclinoient à traiter. D'*Aubusson* instruit de ces dispositions les fait venir, et comme s'ils n'eussent plus été ses frères, il leur dit : « Mes- « sieurs, si quelqu'un de vous ne se « trouve pas en sureté dans la place, « le port n'est pas si étroitement blo-

« qué, que je ne trouve moyen de vous « en faire sortir ; » et après une courte pause, avec un air d'autorité et d'indignation, « mais si vous voulez de-« meurer avec nous, qu'on ne parle « jamais de composition, où je vous « ferai tous mourir. » Ces paroles foudroyantes couvrirent ces chevaliers de honte et de confusion. Ils se jetèrent à ses pieds, et lui promirent d'expier par leur sang ce mouvement de foiblesse. Il leur donnoit l'exemple. Le poste le plus périlleux étoit toujours le sien. Le visir chargea douze de ses plus braves de pénétrer jusqu'à lui dans un assaut, et de le débarrasser de ce redoutable adversaire. Ils lui portèrent cinq coups qui ne furent pas mortels. Son sang qui couloit anima les chevaliers. Ils précipitèrent les Turcs du rempart, les poursuivirent jusques dans le camp, d'où ils regagnèrent leurs vaisseaux en tumulte, et dans une déroute complette.

La réputation de d'*Aubusson* a reçu une tache par la conduite qu'il tint à l'égard de *Zizim*. Ce prince chercha à Rhodes un asyle contre la mauvaise volonté de l'empereur *Bajazet*, son frère. Il fut bien reçu. Le grand-maître prit toutes les précautions pour le mettre à

l'abri du poignard, du poison, et des autres embûches que son frère lui tendoit; mais il prêta l'oreille aux offres insidieuses du monarque Ottoman, et moyennant une somme considérable et d'autres avantages pour l'ordre, il consentit à se rendre géolier du prince, dont il auroit pu servir pour allumer une guerre civile chez les Turcs. *Zizim* se plaignit hautement de ce vil marché; mais il n'étoit pas à la fin de ses peines. Le pape demanda aussi à l'avoir entre ses mains pour le bien de la chrétienté, disoit il, et pour tenir les Turcs en respect. Contre la parole donnée à *Bajazet* de garder toujours l'infortuné prince, pour lequel il payoit une grosse pension, d'*Aubusson* le livra, sans intérêt, dit-on; mais pourquoi fut-il nommé cardinal, dignité si peu propre à un guerrier comme lui? A quel titre obtint-il tant de faveurs pour son ordre, entre autres la réunion de ceux du Saint-Sépulchre et de Saint-Lazare, à celui de Saint-Jean? Il fut dans le principe cause de la mort du prince musulman qu'*Alexandre VI*, pour une somme de trois cent mille ducats, fit, dit-on, empoisonner.

La brave défense de d'*Aubusson* ne

de quinze mille hommes choisis, se place sur un tribunal élevé, et ordonne que toutes les troupes, sans armes, paroissent devant lui. Il les fait environner de son escorte. Après de vifs reproches faits avec des regards terribles, et d'un ton altéré par la colère, à un signal convenu, les quinze mille hommes tirent leurs sabres, et les tiennent suspendus sur la tête des coupables. Les généraux se jettent à ses pieds, le supplient de pardonner : tous implorent à grands cris sa miséricorde. Le sultan se laisse appaiser. « A votre prière, « dit-il, je suspends la punition des « coupables ; qu'ils aillent chercher « leur grace dans les bastions et sur les « boulevards des ennemis ». L'assaut, après cette scène, fut terrible, suivi d'autres aussi acharnés. Cependant *Soliman* auroit bien pu n'être pas plus heureux dans son entreprise, que *Mahomet*, s'il ne s'étoit pas trouvé un traître dans la ville, dans le conseil même, enfin le chancelier de l'ordre, qui lui donnoit avis de tout ce qui se passoit, et lui dictoit les mesures qu'il devoit prendre. La jalousie seule, le dépit de n'avoir pas été élu grand-maître, poussa ce religieux à cette per-

fidie. A la vérité, il fut découvert et puni; mais ayant été chargé des approvisionnemens de vivres et de munitions de guerre, la ville, par sa malice, se trouva dans un état de dénuement qui hâta sa reddition.

La capitulation aussi avantageuse que pouvoit l'espérer une ville réduite aux dernières extrémités, fut observée fidélement. *Soliman* traita le grand-maître avec égards et distinction. *Villiers*, accablé de chagrin, n'en veilla pas moins à la sureté de ceux qui abandonnoient l'île. Outre les chevaliers, plus de quatre mille habitans suivirent la fortune de l'ordre. Le grand-maître s'embarqua le dernier, après avoir donné l'ordre à ceux qui s'écartoient, de le rejoindre à Candie. Quand tout le monde fut à-peu-près réuni, il en partit pour l'Italie, et s'arrêta en chemin à Messine. Il y avoit été annoncé; toute la ville se trouva sur le rivage. Au lieu du pavillon ordinaire de la religion, il avoit arboré une bannière, sur laquelle étoit représentée la sainte vierge, tenant son fils mort entre ses bras, avec cette légende : *Afflictis spes ultima rebus ; ma dernière ressource dans l'affliction*. Tout le monde avoit

les yeux attachés sur ce vénérable vieillard. Le vice roi lui offrit, de la part de l'empereur *Charles-Quint*, la ville et le port de Messine pour entrepôt à sa flotte. L'archevêque, les grands, les nobles, le peuple, par une triste et muette admiration, lui témoignèrent la part qu'ils prenoient à sa situation.

On le conduisit au palais, dans un morne silence. Le regret d'avoir été obligé de remettre entre les mains des infidèles une île ou ses prédécesseurs avoient régné avec tant de gloire pendant plus de deux cents ans, se manifestoit dans toutes ses actions, ses discours, et jusques dans ses regards; mais sa douleur n'ôtoit rien à sa vigilance. Il prodiguoit ses soins aux malades et aux blessés, et leur procuroit tous les secours qui étoient en son pouvoir. Quand sa colonie se fut un peu rétablie, il se remit en mer, débarqua dans le golfe de Baies, et alla voir ce qu'il pouvoit espérer du pape. Il ne tira d'*Adrien VI* que des promesses, et seroit resté dans l'état le plus embarrassant, si la mort n'eût enlevé ce pape, peu affecté des maux de l'ordre. Il fut remplacé par *Jules de Médicis*, qui avoit été lui-même religieux de Malte. Le premier service

qu'il rendit à l'ordre fut une bulle, qui défendit aux religieux de s'en séparer; par-là il empêcha la dissolution, qui paroissoit inévitable.

Il leur fixa ensuite, pour séjour, Viterbe, place de l'état ecclésiastique, en attendant qu'on eût trouvé quelque lieu plus convenable. Après beaucoup de négociations, dans lesquelles le désintéressement de *Charles Quint* ne brille pas, il leur céda l'île de Malte, à la condition onéreuse de se charger de la défense de la ville de Tripoli, qui exigeoit une forte garnison, et une grande dépense. Ne pouvant trouver mieux, le grand-maître en passa par-là. L'ordre prit possession de l'île, en 1530, et en a tiré le nom de *Chevaliers de Malte*, qu'ils portent encore aujourd'hui. *Villiers de l'île Adam* s'appliqua à fortifier l'île, qu'on trouva sans défense. Il mourut dans un âge très-avancé. On grava sur son tombeau: *C'est ici que repose la vertu victorieuse de la fortune.*

Les précautions prises par *l'île Adam* pour fortifier la nouvelle demeure de l'ordre, servirent à faire échouer une seconde entreprise de *Soliman.* Piqué de ce que ces prétendus

corsaires, dont il vouloit purger les mers en prenant Rhodes, continuoient à les infester, il donna ordre à *Sinan Bassa*, qu'il envoyoit assiéger Tripoli, de détruire en passant ce nid de pirates; mais quand *Sinan* eut mit pied à terre, et qu'il eut considéré attentivement la situation du château Saint-Ange et ses boulevards, il dit au corsaire *Dragut*, qui le pressoit de former son attaque: « Vois-tu ce château? Certainement « l'aigle ne pouvoit jamais choisir, pour « placer son nid, une pointe de rocher « plus escarpée : il faudroit avoir des « ailes comme lui pour y venir, et « toutes les forces du monde ne pour- « roient jamais l'y forcer ». Cependant, pour ne pas désobliger entièrement *Dragut*, *Sinan* ravagea l'île, et mit le siége devant la capitale. La bonne contenance des assiégés le força de se retirer.

Soliman fit encore, contre l'ordre en 1565, sous Jean de *Lavalette*, quarante-septième grand-maître, une tentative qni a été la dernière attaque importante que la religion ait essuyée. Un homme qui imagineroit dans son particulier, les évènemens imprévus et bizarres qui peuvent avoir lieu dans un

siége, ne pourroit rien inventer de plus extraordinaire que ceux qu'a tracés la plume de l'historien de Malte. Il ne se détermina, dit-on, à faire cette espèce de roman, qu'après avoir long-tems et inutilement attendu les mémoires véritables qu'on lui promettoit; quand ils arrivèrent, il répondit : J'en suis « fâché, il est trop tard, mon siége est « fait. » Cette anecdote, si elle est vraie, avertit de se tenir en garde contre les historiens panégyristes; mais eut-on outré dans les détails, il n'en reste pas moins certain, qu'on ne peut faire voir plus de fermeté, de bravoure, d'activité, qu'en montra le grand-maître et ses chevaliers. *Lavalette* fut blessé sur la brèche : quand on voulut le faire retirer, il répondit : « Puis-je, à « soixante-onze ans, finir plus glo« rieusement qu'avec mes frères. » Repoussés avec la dernière opiniâtreté, les Turcs se retirèrent sans doute pour ne plus reparoître sur cette terre imbibée de leur sang. *Lavalette*, sur le principal emplacement qui avoit été le théâtre de sa gloire, bâtit une ville appellée de son nom, *la Cité Lavalette*. Le couvent et la résidence des chevaliers y ont été transportés; comme

il ne falloit pas laisser languir l'ouvrage, quand l'argent manquoit, on payoit avec une monnoie de cuivre qu'on reprenoit en donnant la valeur première, lorsque l'argent revenoit. On y lisoit : *Non œs, sed fides.* Le métal n'y fait rien ; c'est la confiance.

Il a été conclu avec les Turcs, en 1724, une trêve de vingt ans, à charge d'être renouvellée, si les parties en convenoient. Pendant sa durée, les Maltois doivent jouir dans les Etats du Grand-Seigneur, des mêmes privilèges que les Français. On stipule l'échange et le prix des esclaves. Le sultan ne pourra secourir les Barbaresques, et le traité sera nul dès qu'un prince chrétien aura guerre avec la Porte. Malte s'est rendue en 1799 aux Français, et le sort de l'ordre est incertain jusqu'à ce jour.

EUROPE.

Europe, entre la mer Noire, la Méditerranée, l'Océan atlantique, la mer Glaciale et la Russie d'Asie.

En quittant l'Afrique, cette vaste péninsule, dont l'intérieur est ignoré, et dont les côtes sont à peine connues, on se promène avec plaisir dans l'Europe, où, au lieu de déserts et de bêtes

sauvages, on trouve des campagnes cultivées, habitées par des hommes. On n'y marche pas non plus sur des ruines, comme celle qui couvrent l'Asie dans sa décrépitude et l'Afrique dévastée; mais des cités florissantes, annoncent que cette partie du monde est encore dans la vigueur de l'âge. Les sciences et les arts y ont fixé leur domicile; et si la vertu n'est pas toujours l'apanage des peuples qui l'habitent, les loix la police, la religion, mettent au vice un frein, qui le rend moins hardi. L'Europe seule donne à l'histoire moderne plus de matière que le reste de l'univers; mais il est à craindre que les faits trop ressemblans n'aient pas le charme de la singularité. Les Européens, en se pressant sur leur terrein circonscrit, ont effacé l'empreinte de la nature. Ils sont modelés les uns sur les autres, dans leurs mœurs, dans leur politique, daus leurs guerres. Enfin, dans leur gouvernement on remarque un caractere d'uniformité, qui, de toutes ces nations *semble n'en faire qu'une.*

ESPAGNE.

L'Espagne commence l'Europe, séparée de l'Afrique par un détroit peu large. Elle a eu beaucoup de peine à ne former qu'un seul tout. On doit se rappeller que du tems des Carthaginois et des Romains, l'Espagne étoit divisée en états indépendans. Les Romains qui s'y étoient rendus puissans, y conservèrent quelques parties sous leur domination. Les autres furent envahies par les Suèves, les Goths, les Visigots et les Vandales. A la puissance de ces peubles, qui se sont détruits les uns les autres, a succédé celle des Maures, mais qui ne réunissoient pas sous leurs lois la totalité de la péninsule. Ils en ont été expulsés. L'espagne s'est réunie toute entière sous Ferdinand et Isabelle : mais comme si ses provinces devoient encore se séparer un jour, elles ont conservé le nom de *Royaumes*, et sous un même sceptre des coutumes, des usages, des loix, qui les différencient.

L'Espagne, péninsule, entre la Méditerranée et l'Océan, tient au continent par la France.

L'Espagne a été très-riche en mines d'argent, ce métail qu'elle va actuellement chercher au bout du monde. On

Productions.

y trouvoit aussi de l'or. Le sol en est presque par tout très-fertile. Elle est traversée par de belles rivières fort poissonneuses. Entre ces plaines riantes s'élèvent des montagnes chargées d'arbres de toute espèce, percées en quelques cantons de cavernes qui présentent de superbes horreurs au voyageur étonné. La chasse y est abondante. On y trouve non les bêtes féroces de l'Asie et de l'Afrique, mais celles des climats plus tempérés, comme les loups et les ours. Le ciel est serein et l'air doux. Les chaleurs sans être excessives, y sont cependant quelquefois trop fortes pour l'agrément. La terre produit le remède, oranges, limons, et autres fruits rafraîchissans, en abondance. On recueille du miel, de l'huile et d'excellent vin.

Troupeaux. La laine d'Espagne a une réputation méritée. Les brebis qui donnent la plus fine, voyagent perpétuellement l'été sur les montagnes, l'hiver dans les chauds pâturages, des provinces méridionales. Un troupeau est ordinairement composé de dix mille bêtes, confiées à la garde de quarante bergers, qui ont un chef. Il y a entre ces chefs une correspondance pour ne pas se

rencontrer, ni se croiser dans leur marche. Un chef général donne les ordres et rend compte aux propriétaires. Quelques-uns ont jusqu'à quarante mille brebis, qui donnent annuellement un produit net de six mille livres au moins. Ces troupeaux ambulans forment un total de cinq millions de têtes. Le roi en possède la plus grande partie.

On ne compte guères en Espagne que dix à onze millions d'habitans. L'Espagnol a en général deux grands traits de caractère. Une patience étonnante dans les malheurs, et une fierté qui lui fait supporter tous les maux plutôt que de s'humilier. Sa sobriété et son aversion pour l'ivresse datent de la plus haute antiquité. Il est très-dévôt : on pourroit dire superstitieux ; mais la terreur qu'imprime l'inquisition le rend excusable. Ce tribunal est plus sévère en Espagne qu'à Rome. On seroit étonné de voir les plus grands seigneurs s'honorer du titre de *familiers*, c'est-à-dire espions, archers de l'inquisition, si on ne savoit que le fanatisme quel qu'il soit, anoblit tout aux yeux de ceux qu'il agite. On taxe les Espagnols d'être *rodomonts*, c'est-à-dire, de van- Caractère.

ter leur courage au delà de la réalité; mais s'ils se vantent, ce n'est pas du moins sans droit, et on citeroit mille circonstances dans lesquels les *bandes Espagnoles* ont fait preuve de la plus grande valeur. Ils sont soldats fermes et inébranlables, très-délicats sur le point d'honneur. La jactance qu'on leur reproche tient peut-être à leur langue, qui est grave, sonore et quelquefois emphatique.

Les maîtres des mines du Potosi sont très-pauvrement habillés dans les campagnes. Leurs maisons mal meublées sentent trop la misère; mais cette pauvreté qui est plus qu'apparente, ils la préfèrent à l'aisance qu'ils pourroient acquérir par le travail. Rien n'approche pour un Espagnol, du plaisir de ne rien faire, sur-tout pour un Espagnol de la classe qu'on appelle *populace* dans les villes. Les auberges ne présentent pas plus d'opulence. Elles ne vous offrent que le couvert pêle et mêle avec les mulets, leurs conducteurs et les autres bêtes de charge. Il faut tout porter avec soi, ou aller acheter soi-même en arrivant le boire et le manger, heureux quand on en trouve! et le lendemain, comme si l'hôte s'étoit

donné beaucoup de peine, il vous demande pour le *bruit* ou l'*embarras*.

Les combats de taureaux sont particuliers à l'Espagne et font les délices des grandes villes. On lâche dans l'arène un taureau rendu furieux par les piqûres qu'on lui a faites; le cavalier l'attend la lance en arrêt, s'il manque son coup il est presque inévitable que le taureau éventre le cheval, culbute et blesse quelquefois grièvement le cavalier. Avant que le taureau soit mis hors de combat, il y a souvent plusieurs *Taureadors*, c'est-à-dire *tueurs de taureau*, emportés presque mourans hors de l'arène, aux cris d'applaudissemens des amphithéâtres. On conçoit peu le plaisir que trouvent les Espagnols à cette espèce de boucherie. Il est vrai que les femmes y viennent bien parées, les hommes se répandent dans les balcons pour faire leur cour : c'en est assez pour deviner d'où provient, et ce qui perpétue le goût de ce spectacle, chez une nation galante, qui apprécie la valeur par la témérité. On dit l'Espagnol jaloux, ce reproche ne paroît pas sans fondement, et s'il est permis de juger des mœurs d'un peuple, par son théâtre, presque toutes les pièces

Combats de taureaux.

espagnoles, mêmes celles qui imitent nos anciens *mystères*, et dans lesquelles on introduit les sacremens, et les cérémonies de l'église, ont pour nœud un *imbroglio* de jalousie.

Les princes Goths, Suèves, Visigoths, Vendales, ont régné, ou ensemble, ou séparément en Espagne, depuis le milieu du cinquième siècle, jusqu'au commencement du huitième. Pendant ce long espace de tems, l'Espagne, ou du moins les cours des princes, ont toujours été agitées par des troubles de religion. Ils étoient, les uns ariens, les autres catholiques. Quelquefois les deux religions se succédoient rapidement dans le même lieu. Les évêques avoient beaucoup d'influence. Les conciles ont été fréquens. On y agitoit également les matières civiles et ecclésiastiques. Il en est sorti de sages réglemens de mœurs et de police, qui ont contribué à donner de l'éclat à l'empire des Goths et des Visigoths

Histoire, Rois visigoths.

On commence le règne de ces derniers en Espagne, vers l'an 466. Ils y vinrent du midi de la France, où *Théodoric I*, leur roi, venu d'Italie, s'étoit formé un puissant royaume, dont Tou-

louse étoit la capitale. *Théodoric* laissa cette couronne à *Thorismond*, son fils aîné, qui fut tué par *Théodoric II*, son cadet, et celui-ci par *Euric*, troisième frère.

Euric étendit en France le royaume de son père, et soumit les provinces entre Rhône et Loire. Après ces conquêtes, sur ce qu'il apprit que les restes des Romains, anciens maîtres de l'Espagne, et les Vandales d'Afrique, s'en disputoient la domination, il y fit passer ses troupes victorieuses, confina les uns et les autres dans les extrémités, s'empara des plus belles provinces, revint en France, et fixa son séjour à Arles. L'Espagne fut régie par des gouverneurs que les princes Visigoths de France y envoyoient.

Theudis, grand seigneur Visigoth, se trouva revêtu de cette dignité, lorsque la famille directe de *Théodoric I* s'éteignit à force d'assassinats. Les Visigoths d'Espagne l'élurent roi en 531. Il fut assassiné sans qu'on sache pourquoi. *Théodisèle*, son successeur, le fut aussi; mais on en sait la raison, c'est qu'il étoit cruel et dissolu. *Agila*, que les meurtriers mirent sur le trône, tomba aussi sous le fer des assassins,

au moment qu'il alloit livrer bataille à *Athanagilde*, compétiteur qu'on lui avoit suscité. Celui-ci régna tranquillement et glorieusement. Il n'eut que des filles mariées au loin.

Sa succession excita des troubles. On élut *Liuva;* il étoit descendant en ligne collatérale de *Théodoric*, dont les descendans avoient hérité des Etats que ce prince possédoit dans les Gaules. Après l'extinction de la ligne directe, *Liuva* se trouvant le choix des deux couronnes, préféra celle des Gaules, et donna, vers 572, celle d'Espagne, à *Leovigilde*, son frére.

Leovigilde fit reconnoître de son vivant, ses fils *Hermenigilde* et *Recarede*, ses successeurs. Le monarque favorisoit ouvertement l'arianisme, s'il ne le préféroit pas. *Hermenigilde* étoit zélé catholique. La religion brouilla le père et le fils. Ils en vinrent aux armes. Après une bataille malheureuse, *Hermenigilde* tomba entre les mains de son père qui le fit mourir.

Sous ce roi, les *Vascons* désertèrent l'Espagne, et allèrent s'établir en France. Mais il gagna d'autres sujets, en subjuguant les Suèves, qui possédoient la Lusitanie. *Leovigilde* étoit

équitable, dit-on, et en même tems ambitieux, deux qualités incompatibles. Il fut législateur et exécuteur inflexible de ses loix ; habile à saisir les conjectures. On remarquera que c'est cette habileté qui le rendit vainqueur des Suèves, dont le trône étoit moins ferme, et aussi ensanglanté que celui des Visigoths. Les frères se tuoient. Les grands déposoient les rois. La religion dominante étoit fluctuante, tantôt catholique, tantôt arienne. *Leovigilde* survenant au milieu de ses troubles, détruisit ce gouvernement, et s'empara du royaume en 584.

Recarede, son fils, apporta sur le trône d'Espagne, une réputation de capacité et de bravoure qu'il avoit méritée, en secondant son père dans les guerres qu'il avoit soutenues. Il se déclara pour la religion catholique, qui avoit coûté la vie à *Hermenigilde*, son frère. Les ariens conjurèrent contre lui. Il échappa à leurs piéges, les punit, et régna tranquillement, jusqu'en 601. Pendant les cent ans qui suivent, la couronne d'Espagne resta comme suspendue par un fil, qui la promenoit sur des têtes qui ne faisoient pour ainsi dire que l'essayer.

Ainsi, à *Recarede* succède *Liuva II*, son fils, qu'on assassine. On proclame *Viteric*, son meurtrier. Après quelques années de règne, il est poignardé. *Gundemard*, légitimement élu, qui donnoit des espérances, meurt au bout de trois ans. On choisit un seigneur, nommé *Sisebut*. Il aima les lettres, n'en fut pas moins guerrier, et porta ses armes victorieuses en Afrique. On fut si content de son gouvernement, qu'à sa mort on nomma *Recarede II*, son fils. Il vécut peu. Pendant vingt ans que régna *Sisebut*, son frère, *Suinthila*, ou fils ou proche parent de *Sisebut*, se fit une telle réputation de capacité et de courage, qu'après la mort de ce prince, il fut élu roi en 623. Il détruisit entièrement la domination des Romains en Espagne, et chassa les plus puissans d'entre eux. Après douze ans d'un règne illustré par des vertus, se croyant bien ferme sur son trône, il devint vicieux et fut déposé. On le déclara indigne de la couronne, et ses enfans inhabiles à la réclamer.

Ses sujets lui substituèrent *Sisenand*, qui laissa vivre son prédécesseur; chose à remarquer, *Chintila* le remplaça. Il fit passer en loi que quiconque pen-

dant la vie du roi chercheroit, par des sortiléges, à découvrir le tems de sa mort, seroit lui-même privé de la vie. *Chintila* chassa les juifs d'Espagne, et laissa la couronne à *Tulga*, son fils, que sa jeunesse et quelques défauts firent déposer. On lui donna pour successeur un vieillard, nommé *Chindasuinthe*. Il s'associa son fils *Recesuinthe*. Malgré les efforts d'une faction de mécontens, qui ne le voyoient qu'avec regret porter le sceptre de son père, il se soutint et se fit aimer. Les Espagnols auroient voulu avoir un roi du choix de ce prince, mais il se refusa à l'invitation qu'ils lui firent.

Après la mort de *Recesuinthe*, en 656, les électeurs se trouvèrent embarrassés. Les vœux se réunissoient pour *Wamba*, seigneur dont l'âge, les vertus et l'expérience donnoient l'espérance d'un bon gouvernement; mais il déclara que, se connoissant mieux qu'un autre, il ne pouvoit ni ne devoit accepter. Un des électeurs prend la parole et dit: « En jetant les yeux sur « vous, nous n'avons été guidés par « aucun autre motif que celui du bien « public. Vous, vous prétendez pré- « férer votre repos et les douceurs

« d'une vie indépendante, au bien de
« la patrie. Quiconque s'obstine à n'y
« pas contribuer, est autant ennemi
« de l'état que celui qui cherche à lui
« nuire ». En finissant, il met la main sur la garde de son épée, et menace de le percer, s'il n'accepte. *Wamba* se rend.

Il réalisa les espérances qu'on avoit conçues. Des révoltés l'attaquèrent. Il les vainquit et leur pardonna. Sa douceur fit hasarder sur lui un attentat perfide. *Ervige*, arrière petit fils d'*Hermenegilde*, martyr de la foi catholique, dans le dessein de ressaisir le sceptre arraché à son bisayeul, fait donner à *Wamba* une potion qui le jette dans le délire. Pendant l'accès, on lui coupe les cheveux et on le revêt d'un habit de pénitent. En revenant dans son bon sens, *Wamba* se trouve tondu et couvert d'un froc. Des historiens prétendent que la raison ne lui revint pas entière, ou qu'il n'en fit pas un usage complet, puisqu'il se soumit sans murmure à la loi qui déclaroit déchu pour toujours de la dignité royale, tout homme qui avoit pris l'habit monastique. On croit qu'il ne fut pas fâché de cet évènement, qui lui permettoit de quitter

une couronne dont le poids l'avoit effrayé, et qu'il n'avoit prise que malgré lui. Il la céda sans difficulté à *Ervige*, qui se fit confirmer sur le trône par un concile en 683.

Par scrupule et comme par réparation, au bout de quatre ans d'un sage gouvernement, il se fit raser lui-même, prit l'habit de moine et remit le sceptre à *Egiza*, neveu de *Wamba*. *Egiza* eut aussi sur sa promotion au trône des scrupules, qui furent levés par la décision d'un concile. Une autre assemblée d'évêques y confirma *Witiza*, son fils. Le suffrage des prélats ne donna à ce prince ni raison ni vertu. On l'accuse d'extravagance et de vices. Rarement ceux ci portés à l'excès, vont sans l'autre. Dans ses débauches, *Egiza* ne respectoit pas les personnes les plus distinguées. Un seigneur de sa cour, nommé le comte *Julien*, avoit une fille d'une rare beauté, appelée *la Cava*. *Witiza* attenta à son honneur. *Julien*, indigné, appela les Sarrasins d'Afrique. Ils vinrent sous le commandement du borgne *Tarif*, général de Musa, gouverneur de Mauritanie, lieutenant lui-même de *Valid*, calife de Damas. Comme il y avoit dans ces troupes sy-

riennes beaucoup de Maures Africains, on s'est accoutumé à appeller Maures ces conquérans mahométans. *Vitiza* ne fut pas témoin de leurs succès. On ne sait comment il mourut, ni comment lui succéda *Rodrigue*. Celui ci vit le sceptre d'Espagne échapper de ses mains et de celles des Visigoths. Une bataille en décida; elle se donna en 711, dans les plaines de *Xeres*. *Rodrigue* y disparut. Quelques-uns disent que sous un habit d'hermite, il alla cacher son chagrin vers les frontières de Portugal, où il vécut ignoré, pendant que les Maures, profitant de leur victoire, soumettoient son royaume.

Rois Maures 712. *Musa*, instruit des succès de son général *Tarif*, accourut en Espagne à la tête d'une armée grossie par le bruit répandu exprès en Afrique, qu'on donnoit aux soldats le pillage des villes et qu'on leur partageoit les terres des vaincus. Il divise cette multitude en trois corps. Le premier sous *Abdalaziz*, son fils, reçut ordre de soumettre les côtes de la Méditerranée, le second corps, celles de l'Océan; avec le troisième, commandé sous lui par *Tarif*, il se destine l'intérieur des royaumes. La terreur les précédoit. Toutes les

villes se rendent à l'envi. Il n'échappa à l'épée et à l'esclavage, qu'un petit nombre entre les plus distingués du clergé et de la noblesse, qui se sauvèrent dans les lieux les plus inaccessibles des montagnes.

Abdalaziz, prince doux et aimable, traita favorablement les habitans de la partie qui lui étoit échue. *Musa*, son père, retournant en Afrique, lui confia le gouvernement de toute sa conquête. Il la gouverna avec les égards dont il avoit déja fait preuve. Cette indulgence lui fit tort auprès des capitaines de sa nation. Ils le soupçonnèrent de tendre à se rendre maître absolu, par le concours des Espagnols qu'il ménageoit, et l'assassinèrent. Son successeur fit la guerre à outrance, et ne laissa aux seigneurs visigoths, de leur ancienne monarchie, que quelques contrées rudes et montueuses du plus beau pays de l'Europe.

Rassemblés dans les cavernes affreuses des Asturies, les réfugiés se choisirent, en 718, un roi du sang de leurs princes. *Dom Pelage*, qu'ils élurent, joignoit la prudence à la valeur. Il commença la guerre avec une poignée de soldats, mais braves et déter-

minés. Toujours victorieux, et jamais enflé de ses victoires, il n'avançoit qu'avec circonspection dans la plaine. A mesure qu'il chassoit les Maures de son voisinage, il mettoit ses conquêtes à l'abri d'une invasion soudaine, par les fortifications dont il entouroit les villes. Ainsi se formèrent les petits royaumes d'Oviedo et de Léon. Les Maures tâchèrent de borner cet agrandissement. Les efforts respectifs, d'un côté pour avancer, de l'autre pour arrêter, ont duré sept cents ans dans un état de guerre continuelle. Pendant ce long intervalle se sont établies des souverainetés, qui ont couvert l'Espagne de royaumes, régis tantôt par des mahométans, tantôt par des chrétiens. L'histoire de ce tems est un vrai chaos d'expéditions militaires et d'intrigues. A quelques nuances près, tous ces évènemens se ressemblent. Il suffira d'extraire quelques traits des plus frappans. Comme les voyageurs, engagés dans des déserts, posent des signaux pour reconnoître leur route, nous semerons quelques dates, afin qu'on n'erre pas tout à-fait à l'aventure.

Rois Espagnols. 719. *Dom Pelage* laissa son trône déjà affermi à *Dom Favila*, son fils. Les

seigneurs, après la mort de celui-ci, arrivée en 739, élurent *Dom Alphonse Ier.*, son beau frère. Il se montra digne de ce choix, et étendit son royaume. Son fils *Dom Froila* obligea les ecclésiastiques de quitter leurs femmes, et battit les Maures. Il étoit très-sévère, et redouté de ses peuples. Jaloux de son frère *Bimaran*, qui s'en faisoit aimer, il le poignarda de sa main, et fut lui-même assassiné. *Aurelio*, son cousin, lui succéda. Comme il ne laissa point d'enfans, et que *Bermude*, son frère, étoit diacre, on élut *Silo*, son parent.

Après sa mort, arrivée en 785, les seigneurs lui donnèrent pour successeur *Dom Alphonse II*, fils du cruel *Froila*. La réputation de son père lui fit tort. Les peuples ne le virent sur le trône qu'avec répugnance. *Mauregat*, son oncle, profitant de ces dispositions, s'en empara. Il caressa les Maures, et fut très-ami d'*Abderame*, dit le *Miramolin*. Cette liaison déplut; mais il n'en régna pas moins tranquillement. Quand il mourut, on auroit volontiers remis *Dom Alphonse* sur le trône; mais les électeurs craignirent son ressentiment, et lui firent une nouvelle injustice, en choisissant *Bermude*, ce diacre auquel

Silo, son parent, avoit été substitué. *Bermude* paroît n'avoir accepté le sceptre, que pour donner à *Dom Alphonse* le tems d'effacer les préventions élevées contre lui. Sitôt qu'il les vit dissipées, quoiqu'il eût des enfans lui-même, il remit la couronne à *Dom Alphonse*, en 791.

L'histoire connoît ce prince sous le nom d'*Alphonse le Chaste* : on pourroit ajouter le *Victorieux*, car il triompha souvent des Maures. Cependant il éprouva des révoltes, fut même emprisonné. Délivré de ses fers, il gagna les cœurs par sa clémence, et continua à vaincre les Maures. Il abdiqua dans sa vieillesse, en 842, afin de passer quelques années tranquilles, et recommanda aux électeurs *Dom Ramire*, son cousin. Celui-ci, troublé par des rebellions, ne fut pas si indulgent que son prédécesseur. On l'aima moins; mais il se fit également considérer par ses succès contre les Maures. Cette estime prépara à *Ordogno Ier.*, son fils, l'accès au trône. A sa mort, en 866, ce prince laissa son royaume plus étendu qu'il ne l'avoit reçu de ses prédécesseurs, à *Alphonse III*, son fils, surnommé *le Grand*.

Il acquit ce titre après l'épreuve de l'adversité. Chassé du trône presqu'en y montant, rappellé peu de tems après, il l'environna toujours de l'éclat de ses victoires. Elles n'en éloignèrent pas les chagrins domestiques, toujours les plus sensibles. *Dom Garcie*, son fils, se révolta. Le père irrité le tint trois ans en prison. Cette sévérité causa des murmures. La reine, sa mère, *Dom Ordogno*, son frère, demandèrent hautement la liberté du captif, et se montrèrent en état de se la faire accorder. Le vieux roi, voyant la guerre civile prête à s'allumer, assemble les états du royaume en 910. Ses deux fils étoient présens. Il dit : « Pendant le cours d'un « long règne, je n'ai travaillé que pour « le bonheur de mon peuple. Je ne « changerai pas de conduite sur la fin. « Puisque vos vœux appellent au trône « *Dom Garcie*, je lui résigne ma cou- « ronne, et je donne la Galice à *Dom* « *Ordogno* ». On ne s'attendoit pas à cette conclusion. Les enfans embrassent les genoux de leur père, le conjurent de garder le diadême : mais il reste ferme dans sa résolution. Il vécût encore deux ans, et fit une campagne glorieuse contre les Maures, qu'il n'alla

cependant combattre qu'avec la permission de son fils. On a obligation à *Dom Alphonse* d'une chronique des rois ses prédécesseurs.

Dom Garcie, si desiré, ne remplit pas les vœux de ses sujets. Il étoit rude et sévère, et mourut peu regretté. Son frère *Ordogno II.*, qui le remplaça, étoit au contraire ouvert, affable, et se fit généralement aimer au commencement de son gouvernement. Mais ses belles qualités ne se soutinrent pas. Son humeur s'aigrit, apparemment par des revers qu'il essuya dans une guerre contre les Maures. Il devint cruel dans sa cour, injuste dans sa famille, qu'il remplit de troubles, en répudiant sa femme, qui ne le méritoit pas. Il eut deux fils, *Dom Alphonse*, *Dom Ramire*, qui ne lui succédèrent pas. On proclama son frère, *Froila*, qui ne vécut que treize mois.

Après sa mort, on en revint aux fils d'*Ordogno Alphonse;* l'aîné fut proclamé. A peine avoit il pris les rênes du gouvernement, qu'il déclara qu'il se croyoit incapable de les manier. Il les remit à *Dom Ramire;* mais six mois ne se passèrent pas, sans qu'à l'instigation de quelques seigneurs il voulut les

reprendre. Trois enfans de *Froila*, son oncle, signifièrent aussi des prétentions et levèrent des troupes. *Dom Ramire* fit son frère et ses trois cousins prisonniers, et leur fit crever les yeux. Il dompta l'humeur turbulente des comtes de Castille, qui s'arrogeoient de grands priviléges, et vainquit un roi Maure, dont il exigea l'hommage, puis il abdiqua, afin de voir son fils *Ordogno III* paisible possesseur.

Les comtes de Castille portoient impatiemment le joug à eux imposé par *Dom Ramire. Ordogno* avoit épousé la fille de *Ferdinand de Gonzalès*, l'un des plus puissans d'entr'eux. Les liens de cet hymen, plus serrés par la politique que par l'amour, se relâchèrent à la vue d'*Elvire*, fille d'un seigneur de Galice, dont le monarque fut épris. Il répudia la Castillanne, et épousa la Gallicienne, qui lui donna un fils, nommé *Dom Bermude*. Les Castillans saisirent volontiers cette occasion de s'affranchir. Sous prétexte de venger l'affront fait à leur princesse, ils prirent les armes. *Ordogno* mourut dans cette guerre. La Gallicienne ne se voyant qu'un fils en très-bas âge, transigea de la couronne avec *Dom San-*

che, frère de son mari. Il ne la porta pas tranquillement. Le Castillan *Dom Gonzalès* lui opposa *Ordogno IV*, fils d'*Alphonse l'Aveugle*. Il épousa la Castillanne qui avoit été répudiée, et qui devint ainsi une seconde fois reine de Léon, où étoit alors le siége des rois espagnols. *Ordogno* chassa *Dom Sanche*. *Dom Sanche* eut recours à *Abderame*, prince Mahométan, roi de Cordoue, qui le rétablit. *Dom Ordogno*, qu'on a surnommé le *Mauvais*, alla se cacher chez d'autres Mahométans. On n'en a plus entendu parler. Sous *Dom Sanche*, les Normands débordèrent pour la seconde fois en Espagne. Ce prince mourut empoisonné en 964.

Les seigneurs, voulant gouverner, mirent sur le trône *Dom Ramire III*, son fils, âgé de cinq ans. Il régna tranquillement tant qu'il fut sous la tutelle de la reine, sa mère, et d'une tante, nommée *Dona Elvire*. Ces princesses savoient contenir les grands sans les choquer. Elles marièrent leur pupille. Se croyant affranchi par l'hymen, il négligea leurs conseils et mécontenta la noblesse. Elle s'assembla et élut *Bermude II*, fils d'*Ordogno III*, époux d'*Elvire* la Galicienne. *Dom Ramire*

risqua une bataille contre lui, et mourut après l'avoir perdue. *Bermude* fut très-malheureux contre les Maures. Ils prirent Léon, sa capitale, et la ruinèrent; mais il gagna ensuite la bataille d'*Osma*, dans laquelle cent mille hommes, dit-on, restèrent sur la place.

Après sa mort, arrivée en 1014, les seigneurs eurent encore le plaisir d'avoir un enfant à placer sur le trône. La régence de sa mère fut heureuse. *Alphonse V*, hors de tutelle, se conduisit en grand prince. Il rebâtit sa capitale, enhardit ses sujets contre les Maures, qui reparoissoient en force. Sa mort trop prompte consterna le royaume; mais les belles qualités que montroit *Bermude III*, son fils, rassurèrent les peuples. Malheureusement il périt dans une bataille contre *Ferdinand*, roi de Castille, qui avoit épousé *Dona Sanche*, sa sœur. En *Bermude III*, finit la ligne masculine de *Recarede* le catholique. Les états de Léon et d'Oviédo, assemblés en 1037, donnèrent leur couronne à Dom *Ferdinand*, roi de Castille, époux de *Dona Sanche*, beau-frère et vainqueur de *Bermude*. Ces royaumes avoient été plus de trois cents ans dans la même famille.

Castille On croit que le nom de *Castille* vient des *châteaux* que les seigneurs réfugiés, lors de l'envahissement des Maures, dans cette partie de l'Espagne, y bâtirent, pour se mettre à l'abri de leurs efforts. Ils vécurent d'abord comme en république, ou du moins ils avoient un conseil commun où se prenoient les décisions pour la paix et pour la guerre. Des *juges* qu'ils se donnèrent jugeoient les différends. A eux succédèrent des *comtes*, qui devinrent, on ne sait comment, vassaux des rois de Léon. On a vu qu'ils étoient turbulens et peu soumis. Le dernier d'entre eux fut assassiné. *Dom Sanche*, roi de Navarre, qui avoit épousé son héritière, s'empara de la Castille, et l'érigea en royaume. Il le donna à *Ferdinand*, son fils, qui y joignit, comme on l'a dit, la couronne de Léon.

Si on a été fatigué de la longue file de ces rois, passant rapidement devant les yeux comme des figures d'optique, on le seroit encore davantage, s'il falloit fixer des regards attentifs sur la confusion qui a suivi. Il suffira de se représenter l'ensemble, sauf à distinguer les particularités les plus piquantes.

On voit déjà dans la malheureuse

Espagne quatre royaumes chrétiens, Galice, Léon, Oviédo, et Castille. Il y en avoit beaucoup plus de mahométans, Cordoue, Séville, Tolède, Valence, Sarragosse, Huesca. Il n'y avoit presque pas de ville un peu importante qui ne se donnât le titre de royaume. Les Maures possédoient la partie du Sud la plus fertile, la plus agréable, la plus étendue. Les Chrétiens, celle du Nord, rude, montueuse, moins riche, mais plus facile à défendre. Chacun avoit derrière soi des auxiliaires qu'il appeloit au besoin. Les Maures en tiroient de l'Afrique, qui leur vomissoit des hordes dévastatrices, par un trajet de quatre lieues. Les Chrétiens en tiroient de France, qui leur fournissoit un plus petit nombre, mais très-aguerris. Le zèle de la religion ajoutoit à la rivalité des deux partis, et à la haine qui alluma des feux dans l'Espagne, et la couvrit de ruines et de cadavres pendant cinq cents ans.

Ferdinand premier, assis, comme nous l'avons dit, sur le trône de Castille, réunit, en 1037, le titre de Léon, tant par le suffrage des états, que du chef de *dona Sanche*, sa femme. La douceur de son gouvernement lui

acquit l'affection de ses nouveaux sujets, comme il avoit celle des anciens. Il attaqua les Maures, rendit tributaires les rois de Tolède, de Sarragosse et de Séville.

Sous son règne, comme si les Chrétiens n'avoient pas assez de leur animosité religieuse contre les Maures, ils s'en créèrent une entre eux à l'occasion de la liturgie. Un légat du pape voulut introduire la romaine et la rendre exclusive. Beaucoup d'évêques prétendirent conserver l'ancienne, qu'on a nommée *mosarabique.* Cette contrariété d'opinions causa des différends, qui ne se terminèrent pas sous *Ferdinand.* Ce prince, auquel on donne beaucoup de prudence, en manqua singulièrement, étant prêt à mourir. Il fit de ses états trois royaumes, qu'il partagea entre ses trois fils : à *dom Sanche*, la Castille; Léon et les Asturies à *dom Alphonse*, le second ; et à *dom Garcie*, le troisième, la Galice et le Portugal, qui n'étoit pas encore royaume.

Almoravides. Les trois frères levèrent bientôt l'étendard l'un contre l'autre. Il résulta de leurs combats qu'*Alphonse* resta seul, et distribua aux héritiers de ses

frères ce qu'il voulut de leurs états. Le Portugal prit alors, c'est-à-dire, vers 1096, une consistance de royaume. Alors aussi arrivèrent en Espagne les *Almoravides*, tribu d'Arabes, que les petits rois maures d'Espagne appelèrent à leur secours, contre *Alphonse* qui menaçoit de les détruire. Mais ils trouvèrent dans *Joseph*, chef de ces Almoravides, un auxiliaire plus dangereux qu'*Alphonse* n'étoit ennemi redoutable. L'Almoravide fit entendre à ses protégés, qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour se défendre, que de se réunir sous ses ordres, et, sous prétexte de protection, il les asservit. Le même système régloit la conduite d'*Alphonse* à l'égard des petits rois chrétiens. Les deux grands chefs se mesurèrent plusieurs fois. *Alphonse* perdit la dernière bataille; mais la victoire coûta si cher aux Maures, qu'ils n'en tirèrent aucun avantage. *Alphonse* avoit entre ses capitaines *le Cid*, que le plus grand de nos poètes tragiques a rendu si célèbre. Ce monarque survécut à cinq femmes; la sixième lui ferma les yeux. Il laissa ses états de Castille et de Léon à *dona Urraque*, sa fille, épouse du roi d'Arragon, et

la Galice à un fils nommé *Alphonse*, qu'elle avoit eu d'un premier mariage.

Cette princesse hautaine, dominante, prétendit ne regarder son époux, en Castille, que comme le premier de ses sujets. Il paroît que ce mari étoit doux et pacifique. Par ses insinuations, et par les conseils qu'il fit donner à la reine, il tâcha de lui faire sentir ce qu'elle lui devoit; mais elle ne connoissoit d'autres devoirs que ceux auxquels on étoit tenu envers elle. La mésintelligence en vint à des éclats. *Urraque* chassa de sa cour ceux qu'elle croyoit affectionnés à son époux. Il les rappela. *Urraque*, piquée, affecta des scrupules sur son mariage, parce qu'il y avoit entre eux une parenté éloignée. Ce fut un prétexte pour quitter le palais. On les raccommoda: elle se trouva traitée froidement et se retira encore. Cette fois elle leva des troupes. On vit les deux époux, chacun à la tête d'une armée, combattre sous les murs de Burgos. La reine fut vaincue, mais non déconcertée. Elle fit couronner son fils roi de Castille, quoique, selon les dispositions testamentaires d'*Alphonse*, son grand-père, il ne dut prendre ce titre qu'après la mort du roi d'Arragon, son beau-pére.

Armée du droit procuré à son fils, la reine recommence la guerre. Elle assemble un conseil, et le rend assez complaisant pour faire déclarer son mariage nul. Toujours insatiable d'autorité, *Urraque* prétend exercer en Galice, dont son fils étoit seul monarque, la même puissance qu'en Castille. Les seigneurs galiciens n'acquiescèrent pas à sa volonté. Nouvelle guerre. On n'en vint cependant pas à une bataille. Des médiations accordèrent la mère et le fils, et les firent vivre ensemble.

Il paroît que le dégoût d'*Urraque* pour son mari ne s'étendoit pas à tous les hommes. On lui fit l'affront de lui enlever sous ses yeux le comte de *Larva* son favori. Cette injure et d'autres causes la brouillèrent de nouveau avec son fils. Elle prétendoit qu'il ne tenoit son royaume de Galice que comme relevant d'elle, et elle y faisoit souvent des coups d'autorité fort déplaisans pour le jeune prince. On croit que, fatigué de ces contestations et de leurs tristes effets, il la fit arrêter, et qu'elle mourut d'une fausse couche en 1126. Une autre opinion veut qu'elle fut frappée de la mort en se sauvant d'une église,

dont elle emportoit les trésors, pour recommencer la guerre. Son fils s'accommoda aussitôt avec son beau-pére, qui lui rendit sans difficulté les places qu'il tenoit en Castille.

Alphonse VIII. 1137. *Alphonse VIII* s'appliqua à réparer les brèches que tant de divisions avoient faites à l'autorité royale, dont les seigneurs avoient usurpé une partie. Il repoussa aussi les Maures qui n'avoient pas négligé de profiter de ces discordes. Des victoires qu'il remporta, lui méritèrent le titre d'empereur d'Espagne, titre qui n'a jamais été porté que par lui.

Sanche III. 1157. Ferdinand II 1158. *Sanche*, son fils, ne régna qu'un an, mourut fort regretté, et laissa un enfant de trois ans exposé aux dangers causés par ceux qui se le disputoient pour gouverner sous son nom. Il s'appeloit *Ferdinand*. Son oncle, nommé aussi *Ferdinand*, fut un des compétiteurs. Le jeune prince s'éleva au milieu de ces troubles. L'oncle abandonna ses prétentions ou les fit peu valoir, occupé qu'il étoit du soin de contenir les infidèles dans leurs limites. Il fut aidé par deux ordres de chevaliers qui se formèrent alors. Le premier appellé *Calatrava*. La ville de ce nom étoit menacée d'un siége par les Maures.

Ordres de Calatrava et de S. Jacques

Les templiers la possédoient : ne se croyant pas assez forts pour repousser l'ennemi, ils l'abandonnèrent. Le roi déclara qu'il la donneroit au premier gentilhomme qui se présenteroit pour la défendre. Un vieux gentilhomme nommé *Diego Velasquez* s'y jeta avec un abbé nommé *Raymond*. Ces deux hommes inspirèrent tant de courage aux habitans, que la ville fut sauvée. Ils y établirent sous la règle de cîteaux un ordre, auquel ils donnèrent le nom de *Calatrava*. Celui de *St.-Jacques*, autre ordre militaire, a une bizarre origine. Un grand nombre de jeunes gentilshommes rendus par la licence des guerres, capables de tous les excès, se déroboient dans les montagnes de Léon aux recherches de la justice. *Dom Pedre Fernandez* qu'ils avoient établi leur chef, non moins répréhensible qu'eux, imagine de former de ces libertins une congrégation destinée à combattre les infidèles. Devenus soldats, religieux, en vertu des priviléges de ce nouvel état, ils se trouvèrent soustraits aux recherches de la justice, et l'activité de leur courage changeant d'objet, ils se rendirent utiles à la pa-

trie. Il n'est souvent question que de savoir appliquer les hommes.

Alphonse IX. 1175. Henri Ier. 1214. La chevalerie étoit fort en régne. Les rois contractoient par elle une espèce de confraternité. A *Ferdinand* avoit succédé *Alphonse IX*, son fils. Il eut un règne glorieux et fut renommé par sa sagesse. Le roi de Léon, de son tems, se fit honneur de recevoir de lui le titre de chevalier et l'acolade. Dans cette cérémonie le récipiendaire baisoit la main de celui qui lui donnoit l'ordre. *Alphonse* prétendit faire valoir cette politesse comme un acte d'hommage, et il y eut guerre à cette occasion : tant les souverains doivent être circonspects dans les moindres actions ! Ce monarque laissa la couronne à *Henri I*, son fils, en bas âge, sous la tutelle de *Berengere* sa fille aînée. *Henri* mourut d'accident. *Berengere* se fit reconnoître à sa place, et remit le sceptre à *Dom Ferdinand*, son fils, qu'elle maria à *Béatrix* de Suabe.

Ferdinand III. 1217. *Ferdinand III* a été surnommé le saint, apparemment à cause de son zèle pour la religion chrétienne et de ses succès, et parce qu'il aimoit autant convertir les infidèles que les vaincus. Sous son régne, l'archevêché

de Tolède a acquis les grands biens qui ont rendu son prélat le plus riche des bénificiers entre ceux qui ne sont pas souverains. Il les doit aux conquêtes d'un de ses archevêques sur les infidèles. *Ferdinand* les lui abandonna pour être jointes aux possessions de son église.

On a donné à *Alphonse X*, son fils, le surnom de sage. Cette qualité est cependant démentie par plusieurs actions qui ne respirent pas une grande sagesse. Il s'obstina long-tems à retenir le titre d'empereur d'Allemagne, que les Allemands lui avoient déféré dans l'embarras de trouver un autre chef. Il méditoit à ce sujet une expédition qui auroit pu être très-onéreuse à l'Espagne; mais ses sujets plus sages s'y opposèrent. *Alphonse* quitta aussi plusieurs fois son royaume pour des voyages peu importans, pendant que ses états étoient attaqués par les Maures. Il en laissa la défense à *Dom Sanche*, son fils. Cette confiance donna au jeune prince un goût d'autorité, qu'il marqua trop en prenant, pendant une absence de son père, le titre de régent. Le père obtint qu'il l'abdiqueroit; mais la mésintelligence continua

Alphonse X. 1252.

et augmenta tellement entre le père et le fils, qu'ils en vinrent aux armes. Le vieux monarque déshérita son fils et le chargea de malédiction par son testament, qu'il rétracta cependant au lit de la mort.

Dom Sanche IV. 1284. *Dom Sanche* qui lui succéda n'étoit que le cadet de ses enfans. Il avoit un frère aîné nommé *Dom Ferdinand*, qui mourut dans la force de l'âge, et laissa de *Dona Blanche*, sa femme, fille de *St.-Louis*, *Dom Alphonse* et *Dom Ferdinand* nommés de *Lacerda*. Comme fils de l'aîné, la couronne devoit leur appartenir; mais *Dom Sanche* se l'étoit fait destiner par des états qu'il assembla, dans un tems que ses armes étoient supérieures à celles de son père. Ces états décidèrent que *Dom Ferdinand* étant mort avant le roi son père, et ses enfans n'étant pas fils de roi, c'étoit *Dom Sanche* né pour ainsi dire sur le trône qui devoit en hériter. *Alphonse* ne s'embarrassa pas de faire rétracter cette décision portée malgré lui. Il la crut suffisamment annullée par son testament qui destituoit son fils *Dom Sanche*; mais comme il rétracta les dispositions de son testament avant que de mourir, *Dom Sanche*

continua de s'autoriser de la décision des états et prit le sceptre. Les *Lacerda* s'enfuirent en Arragon avec *Blanche*, leur mère, et *Yolande* leur grand-mère, qui ne trouva pas bon que son fils cadet dépouillât ses petits-fils, enfans de l'aîné.

On se doute que les neveux grandissant ne virent pas sans chagrin l'usurpation de leur oncle; mais malgré le desir de recouvrer leur bien, les circonstances les déterminèrent à se prêter à un accord. Il fut fait sous la garantie et protection de la France. *Dom Sanche* donna le royaume de Murcie aux enfans de *Lacerda* à condition d'hommage à la couronne de Castille. Un dédommagement si inégal n'étoit pas capable de les satisfaire. Les mécontens de Castille, qui étoient en grand nombre, trouvoient toujours les *Lacerda* disposés à se joindre à eux. *Dom Sanche* eut encore une autre cause d'inquiétude dans les prétentions d'un de ses frères nommé *Dom Juan*, auquel leur père, dans le testament qu'il abrogea, avoit donné le royaume de Séville. *Dom Sanche* lui laissa une partie de l'autorité, mais sans titre de roi. Toujours incertain dans la possession d'un mal bien

acquis, ce monarque fit couronner son fils *Ferdinand* à l'âge d'un an. Ce jeune prince n'en avoit que dix quand son père mourut. *Dom Sanche IV* fut surnommé le *brave*.

Ferdinand IV. 1295. *Ferdinand IV* avoit pour mère *Dona Marie*, une des plus habiles et des plus vertueuses princesses qui aient jamais occupé le trône. Elle se trouva dans de grands embarras à la mort de son époux, jusqu'à la légitimité de son fils qui lui étoit disputée. On soutenoit que son mariage étoit nul par parenté. Elle fut obligée de faire venir de Rome, pendant son veuvage, les dispenses qu'on lui reprochoit d'avoir omises.

Pour concevoir son mérite, il faut avoir une idée des circonstances difficiles où elle se trouva. Entourée de princes, de grands seigneurs turbulens, qui réussirent souvent à lui enlever la confiance de son fils, elle la regagnoit par sa douceur et sa tendresse, comme elle obtenoit l'estime des peuples par sa bonté, son équité et l'ordre qu'elle mettoit dans les affaires. Le monarque ne fut jamais si heureux que lorsqu'il suivit ses conseils, et il paya souvent assez cher la faute de s'en être écarté. Ce

·ince, peu maître de lui dans ses em-
ɔrtemens, refusa d'écouter la justifi-
ıtion de deux frères, nommés *Car-
ıjal*, qu'on avoit accusés devant lui.
les condamna à être jetés du haut
uu rocher escarpé. Sur le bord du
:écipice, ils citèrent *Ferdinand* à
ɔmparoître dans trente jours au tri-
ınal de Dieu. Quelques jours après,
monarque se sentit indisposé, et
ıourut le dernier jour du terme de la
tation.

En perdant son fils, la reine eut du Alphonse XI
oins la satisfaction de donner des soins 1312.
l'éducation d'*Alphonse*, son petit fils,
ıi n'avoit que trois ans. Elle le con-
ıisit jusqu'à douze, et mourut comme
le avoit vécu, avec les sentimens d'une
été sincère sans affectation, et la ré-
ıtation d'avoir même relevé l'éclat de
dignité royale, par celui de ses ver-
s, triste seulement de laisser son pu-
le environné de cabales et d'intrigues.
lle lui donna des avis salutaires qui
ɛrmèrent promptement.

Dès l'âge de quinze ans, *Alphonse* prit
ı mains les rênes du gouvernement,
les mania avec autant de fermeté
ıe de dextérité. Ceux des seigneurs
ıngereux qu'il ne put gagner, il les fit

mourir. Quoique ce ne fût qu'après des preuves de révolte, il est blâmable de les avoir fait tomber plutôt sous le fer des assassins, que sous le glaive de la justice. Il avoit une femme légitime avec laquelle il vécut froidement. Il en eut cependant un fils nommé *dom Pèdre.* Toute sa tendresse étoit pour *Léonore de Gusman*, veuve d'une très-grande beauté, qui lui donna une belle lignée, dont *Henri de Transtamar* fut le chef. On ne voit pas sous ce prince de grands efforts contre les Maures. Les deux nations en proie chacune à des divisions intestines, se laissèrent tranquilles. Cependant *Alphonse* mourut devant Gibraltar qu'il assiégeoit.

Dom Pèdre le cruel. 135).

Dom Pèdre, qu'on a surnommé le *Cruel*, lui succéda. La première marque de cruauté qu'il donna, lui fut, en quelque manière, commandée par sa mère. Elle ne pouvoit pardonner à *Léonore de Gusmand* de lui avoir ravi le cœur de son époux, quoique la belle veuve eût déclaré hautement qu'elle ne prétendroit jamais à la main du roi, et qu'elle eût fait cette protestation dans un moment où on lui proposoit d'obtenir la couronne par un divorce, auquel le roi étoit porté. De plus, la favo-

rite avoit toujours montré beaucoup d'égards pour l'épouse; mais ces ménagemens furent moins puissans sur l'esprit de la reine, que le souvenir de l'injure. Elle obtint de son fils le sacrifice de sa rivale, qui fut tuée en embrassant ses enfans. C'est la première tache dans les annales de *dom Pèdre*. Elles ne sont plus ensuite écrites qu'en caractères de sang.

Jamais *dom Pèdre* ne pardonna; jamais il n'épargna personne, dont la mort pouvoit éloigner ses inquiétudes ou remplir ses coffres. Il y a, à cet égard, un trait unique. Un petit roi mahométan, redoutant ses armes, avoit offert de venir lui rendre hommage. Il arrive avec une suite nombreuse, richement et superbement parée. La vue d'une proie qui pouvoit ne coûter qu'un crime affreux, excite la cupidité de *dom Pèdre*. Il reçoit l'hommage. Puis sur quelque prétendue violation d'un article du traité, il déclare criminel ce roi, devenu son vassal, le fait conduire avec son cortège dans un champ, où on les massacre tous, et il s'empare de leurs dépouilles.

Dom Pèdre assassina parens, alliés, ministres, favoris, personne n'étoit en

sureté auprès de lui. Cependant l'amour entra dans cette ame féroce. Il s'attendrit pour *Marie Padille*, demoiselle de qualité, que d'infâmes courtisans, ses parens, lui présentèrent, pour profiter du crédit d'une maîtresse. Le cœur plein de cette passion, *dom Pèdre* épousa *Blanche* de Portugal, riche héritière. On prétend qu'il ne lui donna la main que pour l'enlever à un seigneur Castillan qui l'avoit obtenue. Il ne vit la portugaise que le jour de son mariage et deux jours de la même semaine, et la relégua dans un château, où elle vécut tristement trois ou quatre ans. Enfin, il la fit mourir, sans qu'on voie d'autres motifs de cette cruauté, que le desir de se décharger des frais de sa prison.

Padille suivit la reine de près. Une mort naturelle épargna peut-être un crime à l'inconstance de son amant; car on peut tout conjecturer d'un pareil monstre; cependant il n'en étoit pas encore arrivé auprès d'elle à l'indifférence, si on juge par le regret qu'il marqua. Afin de légitimer les enfans qu'il avoit eus d'elle, il dit l'avoir épousée avant son mariage avec la portugaise. Il restoit trois témoins de cette cérémonie. Le quatrième, celui même

qui avoit enflammé le cœur du prince de cet amour illégitime, y avoit trouvé sa punition de la part des frères de *Padille*. Jaloux de la faveur de cet *ami du prince*, ils avoient employé le crédit de leur sœur, pour obtenir d'abord son éloignement, ensuite sa mort.

Il est étonnant qu'un roi si avide de sang ait épargné ses frères, les enfans de *Léonore de Gusmand*, sur-tout l'aîné, *Henri de Transtamare*. Sans doute la providence réservoit ce vengeur. Echappé, lorsque sa mère fut tuée, des mains de *dom Pedre*, qui lui fit même bon accueil, il se retira en Portugal; mais le roi de Castille se repentit bientôt de son indulgence. Il employa tous les moyens d'insinuation et de violence, pour se faire remettre son frère. *Henri* ne se croyant pas en sureté si près de son ennemi, passa en France. Il y arriva dans un moment favorable. *Charles V*, dont la sagesse rétablissoit le royaume, troublé par les guerres civiles, se trouvoit embarrassé des brigands qui l'infestoient. On fit, de l'aveu de ce monarque, des proclamations, portant invitation à ceux qui voudroient aller conquérir l'Espagne, où il y avoit un butin immense à faire. On leur mar-

quoit un lieu de rassemblement. Cet appât réunit tous ces aventuriers sous les drapeaux de *Bertrand du Guesclin* et du comte de la *Marche*, nommés chefs de l'expédition. Il s'y joignit même des capitaines anglais, jaloux d'acquérir de la gloire.

Dom Pédre ne put résister à l'impétuosité de ces vieilles bandes. Elles placèrent *Henri* sur le trône de Castille. Chassé de son royaume, *dom Pèdre* prit le même expédient que son rival, et alla en Guiène trouver le prince *Edouard*, nommé le prince *Noir*. Ne fut-ce que pour contre-balancer la gloire des Français, l'Anglais n'hésita pas à lui donner des troupes. *Henri* fut obligé de fuir à son tour. Il revint en France, sa ressource, ce ne fut pas inutilement. Comme il avoit été très-fidèle à accomplir les promesses qu'il avoit faites à ses auxiliaires, il en trouva de nouveaux. Les deux frères se rencontrèrent en 1369 sous les murs du château de Montiel, chacun à la tête d'une armée, qui devoit décider de leur sort. Le combat ne fut pas long. Les troupes de *dom Pèdre* cédèrent au premier choc. Il se renferma dans le château; mais hors d'état de s'y défendre, faute de vivres

et d'eau, il proposa à *du Guesclin*, qui étoit revenu à cette expédition, une grosse somme d'argent pour le laisser sauver. Soit par simple confiance, ou sous la garantie de quelques conditions, *dom Pèdre* se rend dans la tente du général français. *Henri* y entre en même-tems bien accompagné. Il salue son frère d'un coup de poignard, et son escorte l'achève.

Si l'on vouloit adoucir l'odieux de cette cruelle brutalité, on diroit que *dom Pèdre* n'avoit épargné aucun des parens de *dom Henri* tombés entre ses mains, ni aucun des seigneurs attachés à son frère, non plus que leurs femmes et leurs enfans. Il se rassasioit du plaisir de les voir expirer. Il lui arriva, après avoir fait tuer sous ses yeux un de ses frères, fils de *Léonore de Gusmand*, de faire ranger le corps dans une autre salle, pour se mettre tranquillement à table. A voir la multitude de ses assassinats, croiroit-on que ce monstre n'avoit que trente-quatre ans quand il mourut? Il laissa cent cinquante millions en or et en argent, somme prodigieuse pour le tems, sans compter un trésor immense en pierres précieuses. *Marie de Padille* ne fut pas sa seule maîtresse; on lui

en connoît encore deux autres, qui lui donnèrent des enfans.

Dom Henri II, 1369. Dom Juan. 1379. *Dom Henri* prit le titre de roi de Castille. Il récompensa noblement les étrangers qui l'avoient aidé, et en retint le plus qu'il put à son service, pour en imposer tant aux seigneurs Castillans, qu'aux princes qui voudroient attaquer son droit, à la vérité peu légitime, puisqu'il restoit encore des descendans de *Lacerda*, plus autorisés à s'asseoir sur le trône. Il l'occupa glorieusement pendant dix ans, et le laissa bien affermi à *dom Juan*, son fils. Non content d'un si bel héritage, ce prince prétendit à la couronne de Portugal, du chef d'une princesse qu'il avoit épousée. Les débats sur cet article amenèrent des guerres. Les peuples en souffrirent nécessairement; mais on juge, par la composition des armées, que les hostilités n'étoient pas fort ruineuses.

Chevalerie. Leur force consistoit principalement dans les compagnies d'hommes d'armes. Quoique chaque homme d'armes eût des fantassins qui lui étoient attachés, cependant ils étoient en moindre nombre que quand on forçoit tous les hommes d'un pays de quitter l'agriculture pour voler aux combats. Il s'étoit

aussi établi, par les lois de la chevalerie, une réciprocité d'égards. Les chevaliers juroient de ménager les femmes et les enfans, de respecter les choses sacrées, et d'épargner tous ceux qui ne se défendoient pas. Ces chevaliers non-seulement étoient fidèles eux-mêmes à ces lois, mais tenoient à honneur de les faire observer par ceux qu'ils réunissoient sous leurs enseignes.

La férocité militaire s'adoucit aussi par la galanterie, qui, bien plus que la religion, faisoit la base de la chevalerie. Hors du combat, les chevaliers mahométans et chrétiens se regardoient comme amis, et jouissoient, dans les châteaux réciproques, des droits et des douceurs de l'hospitalité. La recherche des aventures périlleuses étoit leur principale occupation : ils en faisoient naître, lorsqu'il ne s'en rencontroit pas. On s'envoyoit des cartels, pour fair avouer que la beauté de sa dame l'emportoit sur la beauté de la dame de son adversaire. Il n'étoit pas rare de trouver de ces chevaliers retirés, par mécontentement ou pour d'autres raisons, dans des états ennemis; des Maures chez les chrétiens, ou des chrétiens chez les Maures.

Quelques chevaliers Castillans, qui

étoient dans ce cas, demandèrent à revenir dans leur patrie. *Dom Juan* les reçut avec bonté. Comme on lui avoit parlé de leur adresse à manier un cheval, il voulut les voir manœuvrer. Le coursier que le roi montoit s'anima à la vue des autres, l'emporta et broncha avec tant de roideur, qu'il le précipita, tomba sur lui et l'écrasa. Prince digne d'un meilleur sort, renommé pour sa bonté, son équité et son amour pour les peuples. On le vit tenté de quitter la couronne, chagrin de ne pouvoir rendre ses sujets aussi heureux qu'il auroit voulu.

Dom Henri III, 1390.

Dom Henri III, son fils, n'avoit pas onze ans quand il lui succéda. Le trésor se trouvoit chargé de l'entretien de six princesses, sœurs, mères, tantes, cousines, sans compter les enfans du *cruel*, à la vérité, illégitimes; mais ce n'étoit pas au petit-fils de *Transtamare* à chicaner sur ce défaut. Toutes étoient magnifiquement entretenues. Quand *Henri* fut devenu majeur, il voulut retrancher de la splendeur de ces traitemens. Sa parcimonie excita des troubles. En général, ce qui reste à dire de la Castille, jusqu'au moment où, réunie avec l'Arragon, elle ne fit plus qu'un royaume, n'est véritable-

ment qu'un procès de famille, prolongé pendant plus d'un siècle. Les possesseurs de ces couronnes ne s'étoient pas plutôt mis d'accord sur un point, que de nouvelles prétentions occasionnoient de nouveaux débats, ou, comme nous l'avons dit, des procès dont l'issue dépendoit, non pas, ainsi qu'entre particuliers, de la bonté des titres et de l'éloquence des avocats, mais de la force des armes et de l'habileté à s'en servir.

Henri III mourut empoisonné à l'âge de vingt-huit ans. Sans dire la cause de ce crime, on en marque l'auteur qui fut un médecin juif. Peut-être ne fut-ce qu'une médecine mal-à-propos administrée : il est aisé de se tromper entre médecine et poison. Ce prince étoit aimé et méritoit de l'être; il fut d'autant plus regretté, qu'il laissa pour héritier un enfant de quatorze mois, nommé *dom Juan*. En mourant, le roi l'avoit recommandé à *dom Ferdinand*, son frère, qui ne trompa pas ses espérances. Il repoussa avec indignation les insinuations des grands, qui l'engageoient à prendre lui-même la couronne. Il la conserva à son neveu, et géra la tutelle conjointement avec Dom Juan II, 1403.

la reine, mère du jeune prince. Malheureusement elle n'eut pas long-tems la ressource des conseils d'un prince si désintéressé : il fut appellé au trône d'Arragon. La reine continua d'élever son fils, et de l'instruire le mieux qu'elle put au milieu des cabales. Elle ne put l'amener à l'âge de gouverner par lui-même ; *don Juan* n'avoit pas douze ans, quand elle mourut. Il tomba entre les mains d'un de ses cousins, qui, sous prétexte de le mettre en sureté, le retint prisonnier. *Dom Alvare de Lune*, connétable de Castille, l'affranchit de ses liens, et devint son favori et son conseil.

Quand les grands virent l'empire que ce service donnoit au connétable sur l'esprit du roi, craignant la capacité du connétable, ils conjurèrent contre lui. Il paroît que *dom Alvare* étoit un homme grave et sévère. Il ne put pas plaire à la reine, princesse de Navarre. Elle éleva le prince des Asturies, son fils, dans des sentimens peu favorables, non-seulement au connétable, mais encore au roi. Ce prince fut le fléau de son père : il prit les armes contre lui, de concert avec sa mère, le fit prisonnier, le relâcha, parvint encore

à s'en saisir, et le remit de nouveau en liberté. *Dom Alvare* ne manqua jamais au roi dans ces circonstances critiques : les mécontens, qui le trouvoient toujours en tête, avoient soin, quand ils se rapprochoient de *dom Juan*, de lui représenter que c'étoit l'autorité qu'il donnoit au connétable, qui étoit cause de leurs révoltes. A force de remontrances et d'imputations, ils vinrent à bout de dégoûter le monarque. Dans une conférence qu'eurent le père et le fils, conférence ménagée par le connétable lui-même, pour tâcher de procurer la paix, il paroît que les deux princes se sacrifièrent réciproquement ceux qu'ils haïssoient ou craignoient. A la suite de cette entrevue, plusieurs seigneurs des deux côtés furent arrêtés, proscrits et exécutés.

Dom Alvare, abandonné par le roi, fut traduit devant un tribunal qui le condamna à la mort. Il paroît qu'il y avoit du réel dans les griefs qui lui furent reprochés. Mais qui est-ce qui sortiroit pur de l'examen rigoureux d'une grande et longue autorité? Quand on lui lut sa sentence, il dit : « J'ai » mérité encore davantage par mes

» péchés ». Et apercevant de l'échafaud un domestique du prince des Asturies, il l'appela et lui dit : » Dites « à votre maître qu'il ne suive pas « l'exemple du roi son père, dans les « récompenses dont il gratifiera ses « anciens serviteurs ». L'échafaud étoit tendu de noir; on y voyoit un crucifix entre deux flambeaux allumés. *Dom Alvare* fit dévotement sa prière, se coucha tranquillement sur un tapis, comme s'il alloit s'endormir. Le bourreau lui plongea un poignard dans la poitrine et lui coupa la tête. Il gouverna le roi et le royaume avec un pouvoir absolu, pendant trente ans. On le regarde assez communément comme une victime d'état, dont tout le crime fut d'être le très-habile ministre d'un prince foible. *Dom Juan* mourut un an après son favori. Il laissa, d'une seconde femme, un fils et une fille, nommés *dom Alphonse* et *donna Isabelle*, qu'il recommanda au prince des Asturies, leur frère, appelé *dom Henri*, qui lui succéda.

Dom Henri IV. 1454. Lui qui avoit trouvé mauvais que son père eût un favori, et qui, sous ce prétexte, lui avoit fait la guerre, de concert avec sa mère, en prit un

lui-même, nommé *Bertrand de la Cueva.* Il fit plus : il le donna à sa femme. On prétend qu'il étoit impuissant; et que ce fut de son aveu que la reine devint mère d'une Infante appellée *donna Jeanne.* Le roi donna à la naissance de cet enfant la plus grande célébrité. Elle fut déclarée héritière de Castille. Cette affectation étoit un motif de plus pour rendre sa légitimité suspecte. On ne se cachoit pas de l'appeller *Bertranda ; petite Bertrande. Dom Henri* ne réussit pas à se réhabiliter dans l'opinion publique, en prenant une maîtresse. Ce ne fut qu'un désordre de plus dans sa cour.

Deux favoris s'y combattoient : *Bertrand de la Cueva*, dont nous avons parlé, et le marquis de *Villena.* Il semble que le roi se fit un plaisir de les aigrir l'un contre l'autre, en donnant à l'un et à ses amis, les dépouilles de l'autre et de ses partisans, à mesure qu'il leur rendoit ou retiroit sa faveur.

A la longue, *Villena* prit le dessus. Il étoit naturel qu'il fût contraire à *Bertranja*, réputée fille de son rival; mais il eut apparemment des raisons de lui être favorable : et afin d'écarter un objet qui fixoit l'attention des grands,

au préjudice de la fille de la reine, il proposa à *Henri* de marier sa sœur au roi de Portugal. *Isabelle*, qui peut-être pressentoit la haute fortune qui l'attendoit, répondit qu'elle ne se mariroit que du consentement des états de Castille. Elle vivoit avec *Alphonse* à la cour du roi leur frère. *Villena*, de nouveau mécontent du roi, qui commençoit à lui préférer un autre favori, entreprit, pour mortifier ce prince, de faire échouer le dessein qu'il avoit d'engager les grands à reconnoître sa fille, *doña Jeanne* ou *Bertranja*, héritière de sa couronne : il se proposa au contraire de faire assurer le trône à *don Alphonse*, frère du roi, et forma une ligue pour exécuter ce projet. Il commença par engager *Alphonse* et *Isabelle* à quitter la cour de leur frère, afin de n'être plus sous sa puissance. La ligue eut ensuite un plein succès. Les mécontens déposèrent *Henri* dans une assemblée tenue à Placentia, et désignèrent *Alphonse* pour le remplacer.

Villena, qui ne vouloit peut-être pas pousser les choses si loin, se défendit de souscrire à cet acte. Ce refus irrita l'archevêque de Tolède, son oncle, principal promoteur de cette in-

trigue. Le marquis craignant de perdre les bonnes grâces et la riche succession du prélat qui étoit fort caduc, feint une maladie, reçoit les sacremens, et fait un testament dans lequel il recommande à l'archevêque sa femme et ses enfans. Cette confiance du neveu appaise l'oncle. Le roi regagne cette cabale, qui venoit de le déposer, en promettant sa sœur à *dom Pèdre de Giron*, frère de *Villena*. *Isabelle*, qui étoit entre les mains des marquis, auroit peut-être eu bien de la peine à éviter cet hymen, si *Giron* ne fût mort de maladie, en venant pour célébrer ce mariage, dont tous les préparatifs étoient faits.

La ligue duroit toujours. Le roi leva des troupes. Il y eut une bataille indécise. Quelques villes rentrèrent sous l'obéissance du roi; mais ce qui le replaça solidement sur le trône, ce fut la mort du jeune *Alphonse*, qu'on ne dit pas avoir été provoquée, quoique subite. Les mécontens offrirent la couronne à *Isabelle*. Elle les remercia, et se contenta du titre d'héritière. Cette modération toucha le roi; mais pas assez pour le faire consentir au mariage de la princesse avec *Ferdinand*, fils

du roi d'Arragon. Cependant il s'accomplit, malgré *Villena* qui mit tout en œuvre pour empêcher une alliance par laquelle *Isabelle* alloit devenir indépendante de lui. Afin de contrebalancer le crédit de la princesse, et le pouvoir qu'elle acquéroit dans le royaume, le favori insinua au roi de chercher pour *Bertranja* un époux qui pût soutenir ses droits. On crut l'avoir trouvé dans la personne du duc de *Berri*, frère de *Louis XI*. Elle lui fut fiancée de loin. Il mourut ; on en chercha un autre. Celui-ci ne promettoit pas une protection si puissante; mais il pouvoit causer de grands troubles en Castille, ce qui étoit très-conforme aux desirs de *Villena*. Il tira donc d'Arragon *dom Henri*, prince du sang de Castille, qui vivoit obscur dans ce royaume. Il vint, ne fut pas goûté, et se retira lorsqu'on songeoit à le congédier.

Villena n'ayant pas trouvé dans le réfugié d'Arragon, ce qu'il cherchoit pour *donna Jeanne*, alla en Portugal négocier le mariage de ce roi avec elle. Pendant son absence, le roi de Castille vit sa sœur et *Ferdinand* son mari. Il leur fit non-seulement des caresses de

parent ; mais encore des honneurs distingués. *Villena* qui en fut instruit, toujours maître de l'esprit du roi, quoiqu'éloigné de lui, inspira de telles préventions contre les époux, que si la princesse n'eût fait promptement sauver son mari, et si elle-même n'eût trouvé un asile sûr dans la citadelle de Ségovie, son frère l'auroit fait arrêter. Une maladie grave, dont le marquis fut attaqué en revenant de Portugal, et qui devint mortelle, délivra *Isabelle* de cet ennemi dangereux. Son fils le remplaça dans une partie de ses dignités et dans les bonnes grâces du roi. Mais il ne les posséda pas long-tems. *Henri IV*, surnommé *l'impuissant*, mourut et nomma *donna Jeanne* son héritière.

On dit que ce prince étoit pieux et religieux ; mais ses procédés envers son père, son indolence et son inapplication n'obscurcirent que trop ces bonnes qualités, s'il les eût. Il fit la fortune de ses favoris, et ruina ses sujets. Sans être cruel, il fit couler des torrens de sang par ses imprudences. Si *Jeanne* n'étoit pas sa fille, pourquoi l'instituat-il son héritière ? Si elle étoit de lui, pourquoi ne la défendit-il pas mieux ?

Le jugement le plus favorable qu'on puisse porter de ce prince, c'est qu'il souhaita d'être bon roi, mais il ne fit aucun effort pour le devenir. « Sa vie « dit un auteur, est un miroir où les « souverains peuvent apprendre ce « qu'ils doivent éviter, pour régner « glorieusement. »

Arragon, dom Sanche le Grand. 1136. Dom Ramire. 1140. Alphonse le Batailleur. 1152.

La mort d'*Henri IV* donna lieu à l'union de la Castille et de l'Arragon. Malgré le droit que ce prince avoit prétendu donner à *Bertranja* de lui succéder en la déclarant son héritière, on étoit si persuadé qu'elle n'étoit point sa fille, que d'un commun accord les grands déférèrent la couronne de Castille à *Isabelle*, sœur de *Henri* laquelle portoit déjà celle d'*Arragon* avec *Ferdinand* son époux. Ce dernier royaume, situé au bas des Pyrénées recueillit dans ses montagnes les chrétiens que les Maures, lorsqu'ils envahirent l'Espagne, chassoient de leurs conquêtes. Ils s'y fortifièrent et s'y soutinrent contre les efforts de leurs ennemis, sous le gouvernement des chefs qu'ils se choisissoient, auxquels il donnérent les noms de comtes et de princes. Au commencement du douzième siècle *dom Sanche le Grand*, roi de

Navarre, se rendit maître de l'Arragon. En donnant cette province à *dom Ramire*, son fils, il la décora du titre de royaume.

Aucune partie de l'Espagne n'a eue des guerres plus fréquentes avec les infidèles. Elle étoit perpétuelle entre les Maures, qui s'efforçoient de franchir leurs limites et les Arragonnois qui leur opposoient les barrières insurmontables de leurs rochers et de leur valeur. Après s'être tenus long-tems sur la défensive, les chrétiens menés aux combats par *Alphonse le Batailleur*, resserèrent à leur tour les Mahométans. Alors ce royaume prit un grand accroissement par l'addition de la Catalogne et du comté de Barcelone.

Alors aussi les rois d'Arragon mirent le pied en France. Alphonse II, surnommé *le Chaste*, s'empara du comté de Provence, du droit de *Bérengère* sa mère, qui en étoit héritière. Il rédima sa couronne de l'hommage qu'elle devoit à celle de Castille, pour la possession de la ville de Sarragosse, et confina les Maures dans le royaume de Valence, qu'il entama. Il eut de grands démêlés avec les comte de Toulouse, et mourut en Roussillon, dans Alphonse II, le Chaste 1163.

la ville de Perpignan, qui étoit de sa dépendance.

Dom Pèdre. 1176. *Dom Pèdre* son fils eut la dévotion de rendre son royaume tributaire du St.-Siége. Cette soumission lui valut le titre de catholique, qu'il a transmis à ses successeurs. Les princes alors se piquoient d'un genre de piété, qui n'obtiendroit pas à présent les suffrages. *Dom Sanche Ramirez*, frère du roi, assiégeant la ville d'Huesca, dont il avoit la prise fort à cœur, envoya son fils en France prendre l'habit de Saint-Benoît, persuadé que la protection du saint, qu'il se procureroit par là, hâteroit sa conquête. On raconte aussi que la reine épouse de *dom Pèdre* étant en travail, fit allumer dans sa chambre douze cierges égaux, auxquels elle donna le nom des douze apôtres, avec l'intention de donner à l'enfant qui naîtroit, le nom de l'apôtre dont le cierge s'éteindroit le dernier. Celui de *St.-Jacques* dura le plus longtems, elle donna le nom de *dom Jacques* ou *dom Jayme*, au fils qu'elle mit au monde. *Dom Pèdre* concourut à la guerre contre les Albigeois, non-seulement de ses moyens, mais encore de sa personne. On doit dire à

sa louange qu'il fut scandalisé des désordres de l'armée catholique, qui avoit un légat à sa tête, et qu'il s'efforça de faire cesser les barbaries qui se commettoient. Il mourut en France comme son père.

Il laissa un fils de six ans. Cet âge annonce des troubles pour la régence et le gouvernement. Pendant que les rivaux d'autorité se disputoient, *dom Jayme* eut le bonheur de tomber entre les mains de Montaigu, grand-maître des templiers qui le mit en sureté dans une forteresse, et lui donna une excellente éducation. On fit épouser au jeune roi une princesse de Castille, afin de lui procurer de l'appui, contre les seigneurs de son royaume. A la tête de ces indociles étoit un des oncles du jeune monarque. Il s'empara de son neveu, et le garda en prison. Le roi se sauva et arracha à son tour l'autorité à son oncle, qui fut abandonné de ses partisans. Dom Jayme. 1213.

De son mariage avec la princesse de Castille, il avoit un fils nommé *Dom Alphonse*. La reine cessa de lui plaire. On trouva en conséquence qu'elle étoit sa parente au quatrième degré. Le mariage fut cassé; mais on reconnut *Dom*

Alphonse légitime. Ces degrés prohibés étoient une grande ressource pour les époux dégoûtés, quand ils savoient mettre la cour de Rome dans leurs intérêts, comme fit *Dom Jayme* en gagnant le légat. Il épousa *Yolande*, princesse de Hongrie.

Le roi de Navarre, mécontent de *Thibaut*, comte de Champagne, son neveu, adopta pour héritier le roi d'Arragon; mais réconcilié avec le Champenois, il pria l'Arragonois de renoncer à l'adoption. *Dom Jayme* le fit noblement. Par-là, il obtint des secours efficaces de Navarre et de France pour l'espèce de croisade qu'il forma contre le royaume de Valence. Il en prit la capitale. Ses succès portèrent un coup funeste à la puissance des Maures. On le blâme du mal qu'il leur fit, parce que, dans des momens d'infortune, il leur avoit eu quelque obligation; mais les rois sont-ils astreints à la reconnoissance?

De la princesse Hongroise, *Dom Jayme* eut un fils nommé *Dom Pèdre*. Il l'institua héritier, avec *Dom Alphonse*, fils de la Castillane. Le partage qu'il régla entre eux ne plut pas. Il en fit un autre qui ne plut pas davantage. La mort de *Dom Alphonse* termina le

différend. Mais la manie de *Dom Jayme* pour les partages, laissa un germe de division entre trois princes, ses fils, nés d'*Yolande*. A l'aîné, *Dom Pèdre*, il assigna l'Arragon; Valence et les isles de Majorque et de Minorque, à *Dom Jayme*, le second; et à *Dom Ferdinand*, le troisième, la Provence et ses autres états de France.

Le vieux monarque donna à ces trois princes beaucoup d'autres frères et sœurs. Il n'étoit rien moins que réglé dans ses mœurs. Après la mort d'*Yolande*, il épousa une veuve, nommée *Thérèse de Vidaure*. Pendant ce mariage, il entretenoit commerce avec une parente de cette dame, dont il eut un enfant. Pour légitimer ses amours, il voulut faire rompre son mariage avec *Vidaure*. Il commença des procédures en Espagne. Le pape le menaça d'excommunication s'il continuoit. Il s'étoit déja fait une affaire sérieuse avec la cour de Rome, par le supplice d'un évêque qui avoit été son confesseur, auquel il fit couper la langue. Ce prince craignoit-il, ou punissoit il son indiscrétion?

Dom Jayme, quoiqu'il eût des infidèles à combattre à sa porte, voulut

en aller chercher à la Terre Sainte. Il se croisa, mais il ne fit pas le voyage. Les courses ne lui coûtoient rien. Il alla en Italie, et vint plusieurs fois en France. Se sentant attaqué à Valence d'une maladie sérieuse, il se fit revêtir de l'habit de moine de Citeaux, et demanda publiquement pardon des mauvais exemples qu'il avoit donnés, espèce d'amende honorable, qui, si elle est utile aux morts, profite peu aux vivans. *Dom Jayme* passe pour avoir été assez bon roi.

Dom Pèdre. II. 1276. Le partage de ses états étoit déja fait. *Dom Pèdre*, son fils aîné, avoit l'Arragon. Pendant la vie de son père, *Dom Ferdinand*, auquel étoient destinés les états de France, s'étoit révolté. *Dom Pèdre* l'avoit battu, pris dans un château, et fait noyer sans autre formalité. Cette mort lui fournit le moyen de dédommager, par les états de France, *Dom Jayme*, son frère, auquel il ôta Valence, Majorque et Minorque. Il s'empara de la Sicile, sur laquelle *Yolande*, sa mère, lui avoit laissé des droits. Avant que de partir pour cette expédition, il relâcha plusieurs seigneurs coupables de factions qu'il retenoit prisonniers. « Les ames nobles, « leur dit-il, se gagnent par les bien-

« faits. J'attends de votre reconnois-
« sance une tranquillité qu'un autre
« prince se seroit assurée, en conti-
« nuant de vous tenir resserrés ». Son espérance ne fut pas trompée. Ils laissèrent ses états tranquilles. La plupart même s'embarquèrent avec lui pour la Sicile.

Charles d'Anjou y régnoit. Après plusieurs actions indécises, les deux rois convinrent de vuider leur querelle par un combat de cent contre cent dans la ville de Bordeaux. Ils étoient tous deux en Sicile. Ils auroient pu y marquer dans le moment leur champ de bataille; mais ils avoient leurs raisons pour que ce fût au loin. L'un se tint dans l'arêne à Bordeaux jusqu'à midi. Quand il fut retiré, l'autre comparut jusqu'au soir, et tous deux prirent acte de leur exactitude. *Dom Pèdre* emporta dans le tombeau le surnom de *Grand*.

Dom Alphonse III. 1285. Dom Jayme III. 1291.

Dom Alphonse III, son fils, mérita celui de *Libéral*. Il ne vécut que six ans. *Dom Jayme III*, son frère, lui succéda. Pour jouir de la couronne d'Arragon, il quitta celle de Sicile, qu'il laissa à *Frédéric*, son frère. Mais à l'instigation du pape, il revint contre

cette concession, et fit la guerre à son frère. C'étoit à contre-cœur. En dédommagement de la violence que l'Arragonnois se faisoit, le souverain pontife lui donna la Sardaigne et la Corse; mais quand il les auroit conquises. *Dom Jayme* abandonna enfin sans retour la Sicile à *Dom Frédéric*. Il montra un esprit d'équité digne d'éloges à l'égard des templiers, et ne se joignit pas à leurs persécuteurs. Le commerce maritime de ses sujets trouva en lui un zélé protecteur. Il réalisa la bulle du généreux pape, qui lui avoit donné la Sicile, et la conquit. Son fils aîné, *Dom Jayme*, prit la résolution étonnante de n'être jamais roi. Envain son père le pressa, le conjura de changer. Il demanda que les états fussent assemblés, et devant eux il renonça pour jamais au trône, prit l'habit de chevalier de Calatrava, et mena désormais une vie d'aventurier sans ambition ni regret.

Dom Alphonse IV. 1325 Dom Pèdre IV. 1336.

Ce fut donc le cadet, *Alphonse IV*, qui succéda à son père. Tout alla à son gré au-dehors. Mais le même esprit de discorde qui trouble quelquefois les familles des particuliers, s'insinua dans la sienne, et excita un mécontentement national. Il fut brouillé avec ses frères, sa femme, ses enfans. Les peuples pri-

rent parti. Le pape s'en mêla aussi. Les souverains pontifes avoient alors une grande influence dans les cours d'Espagne. *Alphonse IV* ne régna que huit ans. Il est surnommé *le Débonnaire.* *Dom Pèdre IV*, son fils, sut dompter les mécontens, et en imposer aux factions, que la trop grande bonté de son père avoit laissé fermenter. Aux couronnes de Corse et de Sardaigne, il joignit celle de Majorque, qu'il usurpa sur son beau-frère. Le prince dépouillé voulut tenter fortune à l'occasion des troubles qui se perpétuoient en Arragon. Il risqua une bataille, et fut tué.

Ces troubles devinrent plus dangereux encore sous *Dom Pèdre* que sous le *Débonnaire.* Les mécontens formèrent une ligue, qu'ils appellèrent *l'union.* Elle contraignit le roi d'assembler les états à Sarragosse. Le monarque s'y entendit dire en face : « Tout votre « règne n'a été qu'une violation des « priviléges de la nation. Vous ne don« nez les emplois qu'à de mauvais su« jets. Vous faites entretenir par le « peuple des gens qui ne travaillent « qu'à sa ruine. Songez à gouverner « désormais selon les loix ; à éloigner

« de votre personne les ministres dan-
« gereux. Si vous y manquez, nous
« procéderons à l'élection d'un autre
« roi ». Ces avis, plus que sévères, le monarque les écouta patiemment sur son trône. Il savoit comment s'en venger. D'avance il avoit fait une protestation secrète contre les ordres qu'on pouvoit lui arracher. Il divisa *l'union* par ses promesses; mais c'étoit une hydre dont les têtes renaissantes le menaçoient de nouveaux malheurs.

On croit que ce fut pour les prévenir ou détourner qu'il sacrifia à la haine publique *Dom Bernard de Cabrera*, qui avoit été son général, son ministre et son favori, depuis le commencement de son règne. Dans les factions il s'étoit toujours montré attaché au roi, qui le payoit d'une entière confiance. Il jouissoit d'une grande autorité, c'en fut assez pour qu'on lui attribuât les vexations du monarque. Soit que le roi crût se justifier aux yeux de ses sujets en l'immolant, soit qu'il fût devenu suspect avec fondement, *Dom Pèdre* le fit arrêter. On le chargea de toutes sortes de crimes. Il fut appliqué à la question et condamné à mort par un tribunal que présidoit le

duc de *Girone*, fils du roi. *Cabrera* avoit été son gouverneur. D'autres disent que ce fut le roi qui prononça lui-même la sentence, et que le duc de Girone l'exécuta publiquement. Ce ne seroit qu'une atrocité de plus.

Les historiens s'accordent à dire que le grand crime de *Cabrera* fut d'avoir été trop fidèle serviteur d'un mauvais maître. *Dom Pèdre* aimoit les grandes assemblées. Par ce qui lui arriva à celle de Sarragosse, on voit qu'il n'eut cependant pas toujours lieu de s'en louer. Ce goût lui a fait donner le surnom de *cérémonieux*.

Dom Juan Ier. 1387. Martin Ier. 1395.

Dom Juan Ier., son successeur, étoit fils d'une première femme. Il rendit à sa belle-mère les mauvais traitemens qu'elle lui avoit fait essuyer du vivant de son mari. *Dom Juan* avoit une épouse française qui aimoit avec passion la musique, la poésie et les danses limousines. La gaité de sa cour déplut à la noblesse Arragonnoise qui étoit grave et austère. Il fut contraint pour les contenter de bannir ces divertissemens. Cette complaisance de *Dom Juan* étoit une suite de son caractère doux et facile. Chose rare chez les rois! Il écoutoit avec bonté ceux

qui lui faisoient des remontrances. Chose plus rare encore! il les avançoit. Il mourut d'accident. Son frère, *Martin* Ier., lui succéda. Au moment de cette mort il étoit en Sicile, dont il laissa la couronne à son fils. Ce prince mourut et son père le suivit de près. Par leur décès, les états d'Arragon reprirent en 1409 le droit qu'ils avoient eu de nommer un roi.

Etats d'Arragon.

Il passe pour constant qu'autrefois ces Etats s'assembloient fréquemment. Là, se faisoient les lois. Afin que personne ne fût opprimé par la puissance royale, il y avoit un magistrat, auquel on pouvoit appeller du roi lui-même, et qui pouvoit s'opposer au monarque, quand il agissoit contre les lois. Pour lui, il n'étoit responsable de l'exercice de sa charge, qu'aux Etats en corps. On appeloit ce frein de la royauté, la *justice d'Arragon*. Dans l'inauguration d'un roi, le grand justicier étoit assis sur un trône élevé, la tête couverte. Le roi, tête nue, se mettoit à genoux devant lui, juroit entre ses mains de maintenir les priviléges de la nation et de gouverner selon les lois. Ensuite on faisoit, au nom du peuple, une proclamation en ces termes : « Nous qui

« valons autant que vous, nous vous « prenons pour notre roi et seigneur, « tant que vous respecterez nos lois et « priviléges : sinon, non. » Les Etats d'Arragon, de Valence et de Catalogne, formèrent un tribunal, composé de neuf membres, tirés par trois de chacune des trois provinces, pour décider à qui, de sept prétendans qui se présentoient, appartiendroient les trois couronnes, d'Arragon, de Valence, et de Majorque.

Majorque.

Lorsque les Mahométans s'emparèrent de l'Espagne, cette île tomba entre leurs mains. Elle fleurit sous leur domination, ainsi que les autres *baleares*. Celle de Majorque, en 1229, pouvoit aisément mettre sur pied plus de combattans qu'il n'y a maintenant d'habitans. Le prince qui y régnoit attira contre lui les armes de *Dom Jayme I*, roi d'Arragon, par une bravade imprudente. Ce prince avoit envoyé demander au roi maure, la restitution de deux vaisseaux enlevés en pleine mer par les Majorquins, aux Catalans, ses sujets. Le monarque insulaire, feignant une ignorance insultante, demanda dédaigneusement à l'envoyé : « Quel « est votre maître?... Mon maître,

« répondit-il, est *Dom Jayme*, roi
« d'Arragon, qui, à la fameuse bataille
« de Tortose, tailla en pièces plusieurs
« milliers de gens de votre nation. »

Sur le rapport de son ambassadeur, *Dom Jayme* indigné se prépara à attaquer Majorque, et jura sur l'autel *de ne point abandonner son entreprise, qu'il ne tînt le roi par la barbe.* Il descendit dans l'île, fit le roi prisonnier. Quand on lui présenta le monarque, pour accomplir son serment, il le prit par la barbe, mais il ne lui fit pas d'autre mal, si c'est n'en point faire, que de se contenter de le dépouiller de son royaume, en lui donnant de quoi vivre ailleurs. Il laissa en mourant ce sceptre à *Dom Jayme II*, son fils, dont la postérité le posséda jusqu'en 1324.

Dom Jayme Ier., en cas de désinence de sa race, avoit substitué par son testament, les rois d'arragon, au trône de Marjoque. *Dom Alphonse* qui régnoit lorsque la race directe s'éteignit, s'en empara. Mais sur la remontrance qu'il restoit des collatéraux, il rendit la couronne à l'un d'eux, à charge d'hommage. Ce dernier roi fut très-malheureux. Il perdit pour s'être

brouillé avec *Philippe de Valois*, de belles seigneuries qu'il possédoit en France, entr'autres celle de Montpellier. On a vu qu'*Alphonse VI*, son beau-frère, le priva même de son île. Par compassion le roi de France lui rendit Montpellier, et le racheta de lui. L'argent servit à lever des troupes, et à faire dans Majorque une irruption qui ne réussit pas. Le malheur s'attacha à cette famille, qui promena ses disgraces de royaume en royaume. Les derniers rejetons ont disparu en 1375.

Les neuf juges nommés pour élire un roi d'Arragon, s'assemblèrent à Caspe, lieu limitrophe entre la Catalogne, Valence et Arragon : leur choix tomba sur *Ferdinand*, infant de Castille, fils de *Dona Léonore*, sœur aînée des derniers rois. Il n'y eut de contredisant que le comte d'Urgel, cousin-germain de *Ferdinand*. Il prit les armes, et succomba. Epargné par le roi qui lui fit grace, il fut condamné par les Etats à une prison perpétuelle. Le roi étoit d'un tempérament foible, et ne régna que sept ans. Ferdinand. 1409.

Alphonse V, son fils a été un des plus beaux hommes de son siècle; *Donna Marie* de Castille, son épouse, Alphonse V. 1416.

en étoit fort jalouse; non sans raison, car on lui connoît plusieurs maîtresses. On dit que les chagrins qu'il éprouvoit chez lui, eurent beaucoup de part aux guerres qu'il entreprit en forme de diversion. Il fut appellé par la reine *Jeanne* de Naples, pour la secourir contre le duc d'Anjou. Cette alliance l'engagea dans une guerre contre les Gênois, avec le roi de Navarre. Il fut pris par le duc de Milan, auxiliaire de ces républicains. Le général de leur flotte eut la gloire de mener ces deux princes en triomphe, à sa suite, et la gloire plus grande encore, de leur rendre la liberté, et de s'en faire des amis. Après cet échec, qui auroit dù écarter *dom Alphonse* d'Italie, il y devint plus puissant que jamais, se fit couronner roi de Naples, et de l'aveu des Etats, fit reconnoître héritier du trône, le duc de Calabre son fils.

Il passe pour un des plus grands princes qui aient porté le diadême d'Arragon. Quoique politique, fin et adroit, on ne lui reproche aucun artifice. Il avoit même ce défaut en horreur. Il fit la guerre toute sa vie, mais sans cruauté. Pendant qu'il bloquoit Gaëte, les assiégés firent sortir les

femmes et les enfans comme bouches inutiles. Ses généraux vouloient forcer ces malheureux à rentrer dans la ville; il ordonna qu'on les laissât passer, et qu'on leur fit à tous un bon traitement: « J'aime mieux, dit-il, manquer à « prendre la place, que de manquer « d'humanité. » *Alphonse* aimoit les lettres, se plaisoit dans la compagnie des savans, et leur faisoit éprouver sa libéralité. Il avoit pour emblême un livre ouvert. *Un prince ignorant*, disoit-il, *est un âne couronné.* Avec un grand nombre de vertus, il eut plusieurs vices; mais ils influèrent plus sur sa vie privée, que sur sa conduite politique.

Dom Juan, roi de Navarre son frère, lui succéda. Il étoit jaloux de *dom Carlos* son fils, prince de Viane. Cette passion fut alimentée par les faux rapports de la reine, belle-mère du prince et par les craintes qu'elle inspira à son mari vieux et ombrageux. Il fit arrêter son fils, et le relâcha ensuite; mais *dom Carlos* doux et sensible ne put s'accoutumer à la défiance que son père lui montroit. Il mourut de chagrin ou de poison, généralement regretté. *Donna Blanche*, une de ses sœurs, également

Dom Juan. 1458.

poursuivie par leur commune marâtre, mourut empoisonnée. On n'a point douté que la mort du prince et de la princesse n'ait été le crime de la reine *donna Henriquès*, qui vouloit mettre sur le trône d'Arragon *dom Ferdinand* son fils, au préjudice de *dom Carlos*, né d'une première femme, et procurer en outre à ce fils chéri les droits que *donna Blanche* avoit sur la Navarre. Aussi dit-on que *donna Henriquès*, au lit de la mort, s'écria plusieurs fois, tourmentée de remords : « *Ferdinand*, « mon fils, que tu coutes cher à ta « mère. » *Dom Juan* mourut à quatre-vingt-deux ans. A cet âge il avoit encore une maîtresse. Son règne fut celui des femmes et des favoris, par conséquent troublé par une multitude d'intrigues.

Ferdinand et Isabelle. 1474.

Ferdinand étoit déjà assis sur le trône de Castille, qu'*Isabelle*, sœur et héritière d'*Henri IV* l'impuissant, lui faisoit partager, lorsque la mort de *dom Juan* son père le fit monter sur celui d'Arragon. Ainsi l'Espagne se trouva sous un seul sceptre au royaume de Grenade près, qui étoit possédé par les Mahométans. Cette réunion des forces des chrétiens, annonçoit aux Maures

la destruction de leur empire. *Ferdinand* et *Isabelle* la préparèrent avec autant d'adresse, qu'ils l'exécutèrent avec succès. En réunissant leur puissance, ils se firent un plan de conquête, qu'ils suivirent lentement, mais surement. Plusieurs années furent employées à resserrer les Maures dans Grenade leur capitale, en prenant toutes les villes qui l'environnoient, et en les privant de toute correspondance avec l'Afrique, et par conséquent de tous les moyens de se recruter et de réparer leurs pertes. Ils n'usèrent pas seulement de la force, mais encore de l'indulgence, de la clémence, de la persuasion, moyens toujours plus efficaces que les armes.

Les Maures voyant que leur perte approchoit, après s'être vaillamment défendus, demandoient souvent des capitulations; *Ferdinand* les accordoit honorables et avantageuses. Plusieurs, effrayés par les pressentimens de la ruine qui menaçoit leur royaume, demandèrent la permission de s'en éloigner. Ceux qui vouloient se retirer dans les états de leurs agresseurs, *Ferdinand* les y fit conduire à ses dépens, leur donna des maisons, des terres, des

re..nus pour subsister. Ceux qui souhaitèrent être transportés en Afrique, on leur fournit des vaisseaux. Quelques capitaines furent assez scélérats pour égorger et faire jeter à la mer plusieurs de ces malheureux, afin de s'emparer de leurs biens. Le roi et la reine en firent faire d'exactes recherches, et les coupables furent punis. On resaisit les effets volés, et on les restitua, en Afrique, aux parens de ceux qui avoient été tués.

Il faudroit manquer d'humanité pour n'être pas attendri sur le sort des restes infortunés de ce peuple. Quand resserrés dans Grenade, entassés dans cette ville, ils virent clairement qu'il ne leur restoit aucune ressource, une espèce de délire s'empara d'eux. Tantôt ils faisoient, sur les chrétiens, des sorties avec une furie qui leur ôtoit la vue du danger; tantôt, comme les bêtes féroces arrêtées dans les toiles, ils tomboient dans une stupeur qui tenoit de l'anéantissement. Revenus de cette langueur, ils s'abandonnoient aux éclats de la douleur et du désespoir. Les larmes couloient abondamment de leurs yeux; les sanglots les suffoquoient; ils tendoient des mains

suppliantes vers le palais de leur prince, comme s'il avoit pu les secourir, et l'accabloient d'injures, comme s'il avoit été cause de leur infortune. Ils entroient dans leurs mosquées, s'y confondoient en gémissemens, couroient aux tombeaux de leurs ancêtres, les embrassoient; sortoient brusquement de leurs maisons, fondant en larmes, y rentroient pour toucher du moins ce qu'ils ne pouvoient emporter, et revoir encore ces lieux chéris, témoins de leur ancien bonheur.

Cependant, après la reddition de Grenade, il en resta un grand nombre, qui furent traités avec beaucoup de douceur. Le roi, qui, ne pouvant défendre ses sujets, leur avoit du moins procuré, par la capitulation, le traitement le plus favorable qu'il lui étoit possible, eut permission de se retirer avec ceux qui voulurent le suivre. On leur donna pour retraite les *Alpujarras*, montagnes voisines, qui ne sont point destituées de terres fertiles ni de sites agréables. Ainsi Grenade, après avoir été sept cent soixante-dix-neuf ans sous la domination des Maures, retourna, en 1492, sous celle des chrétiens.

On laissa, quelques années, aux

mahométans de Grenade la satisfaction de pratiquer leur religion ; mais, à l'occasion de quelques remuemens, il leur fut enjoint de se faire chrétiens, ou de quitter la ville et de se retirer en Afrique. Le plus grand nombre se soumit au baptême. Une guerre traitée de révolte, qui éclata dans les Alpujarras, fit enjoindre la même alternative à ceux qui les habitoient. Ceux qui préférèrent de s'expatrier, on en exigea dix pistoles par famille : la somme monta à cent soixante-dix mille. Plus maltraités en cela que les Juifs, que *Ferdinand* et *Isabelle* bannirent aussi de leurs états, mais sans leur rien demander, ceux-ci sortirent au nombre de trente mille familles, emportant des richesses immenses. Ces princes crurent ne pas trop acheter leur tranquillité, par le sacrifice de tant de sujets et de trésors. Mais, pour n'en pas perdre le fruit, ils donnèrent à l'*inquisition*, qui existoit déjà en Espagne, le pouvoir sanguinaire, qui a rendu ce tribunal si redoutable.

Les royaumes d'Arragon et de Castille, sous *Ferdinand* et *Isabelle*, conduits par des souverains si habiles, jouirent de l'état le plus florissant. Les

deux époux vivoient dans une parfaite intelligence. *Ferdinand*, beaucoup plus jeune que la reine, cachoit avec soin les écarts qui pouvoient lui donner de la jalousie. Si elle en fut instruite, elle garda prudemment le silence. Ils marièrent leur fille aînée, *donna Jeanne*, à *Philippe*, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur *Maximilien;* et la fille de l'empereur, l'archiduchesse *Marguerite*, épousa *dom Juan*. Ce jeune prince mourut presque aussi-tôt. Le chagrin qu'en eut la reine Isabelle fut un peu adouci par la naissance d'un prince, dont sa fille accoucha : c'est le célèbre *Charles-Quint. Donna Jeanne* eut un second fils, nommé *Ferdinand*. On croit que ce fut des suites de cette couche que l'esprit de la reine fut altéré. Le principal objet de sa folie étoit son mari, qu'elle aima avec une passion portée à l'extravagance. Il paroît que le prince en étoit fatigué, car il la quittoit souvent; et il lui est arrivé, sous de légers prétextes, de mettre plusieurs fois les mers entre eux.

La reine *Isabelle* fut témoin de l'égarement de sa fille. Ce spectacle, joint au regret de la mort de son fils, la jeta dans une langueur qui la conduisit au

tombeau en 1504. Elle laissa par son testament la Castille à *dona Jeanne*, qu'on a surnommée *la folle*, après elle à son petit fils *Charles*, et la tutelle et régence du royaume à Ferdinand, son mari, jusqu'à ce que *Charles* fût en âge. *Ferdinand* survécut douze ans à *Isabelle*, et mourut comme elle dans un état de langueur. Il laissa aussi l'Arragon à son petit fils. *Ferdinand* est célèbre par sa profonde politique. Il réunit à la couronne Gibraltar et Cadix, tint en respect les grands du royaume, par la seule crainte que son habileté inspiroit, se fit restituer par la France le Roussillon, qui devoit être le prix de la complaisance qu'il auroit d'abandonner Naples aux Français; mais quand il fut en possession de ce gage, il continua ses conquêtes dans ce royaume par les exploits du fameux *Gonsalve de Cordoue*, qu'on a surnommé le *grand Capitaine*. Le roi y alla lui-même, mais plus en politique qu'en guerrier, pour mettre l'ordre et prendre les mesures de police propres à lui assurer sa possession, plutôt que pour combattre.

Ferdinand mettoit sur pied de grandes armées et avoit pour système de

faire montre de forces imposantes, pour alarmer ses adversaires, et les amener sans coup férir aux conditions qu'il exigeoit. L'archiduc, son gendre, mourut avant lui. Cette perte mit le comble à la folie de *donna Jeanne*. Elle promenoit par tout après elle le cadavre de son mari. Il ne lui resta que quelques instans lucides, trop rares pour qu'elle fût capable de gouverner. *Ferdinand*, privé en mourant de la présence de son petit fils, qui étoit dans les Pays-Bas, confia l'administration au cardinal *Ximenes*. *Charles-Quint* confirma l'autorité à ce prélat, jusqu'à ce qu'il pût venir lui-même en Espagne.

Ximenès, dont le nom étoit *Cisneros*, d'une famille noble, mais non illustrée, réunissoit des qualités rares. Devenu par son mérite, archevêque de Tolède, il ménagea quelques années le revenu de ce riche bénéfice, pour en faire un usage utile à l'état. Avec cette épargne il leva une armée. et alla lui-même assiéger Oran en Afrique. Il la prit, et cette ville a depuis servi de barrière contre les incursions que les Maures auroient voulu faire en Espagne.

Charles-Quint. 1516.

Personne n'a été plus modeste dans

sa vie privée. Pendant sa plus haute élévation, il alla dans le village où il étoit né, visita avec affection ses parens et les alliés de sa famille, leur fit du bien; mais sans les tirer de leur condition. Arrivé à la porte d'une de ses plus proches parentes peu riche, il la surprit occupée à faire du pain pour sa famille. Elle voulut aller prendre des habits plus convenables pour le recevoir : il la retint. « Cet habit, lui dit-il, « et cet office vous conviennent bien. « Ne vous inquiétez que pour votre « pain, et prenez garde qu'il ne brûle». Ceux qui ne dédaignent pas la simplicité de la vie rustique, se représenteront avec plaisir *Ximènes* dans cette cabane. Il se rappelloit volontiers son ancien état, et ne craignoit pas d'en présenter le souvenir aux autres. A l'occasion de la pierre philosophale, qu'on disoit possible et annoncée dans l'écriture, on lui citoit un jour ce passage du psalmiste, « il tire de la pous- « sière célui qui est dans l'indigence, « et élève le pauvre de dessus le fu- « mier, pour le placer entre les pre- « miers de son peuple ». Le cardinal se l'appliqua sur-le-champ beaucoup plus justement qu'à la pierre philoso-

phale. « Ce verset, dit-il, a un sens bien « plus naturel. Il me fait voir mon état « présent, et me remet devant les « yeux ma bassesse passée. Qu'ai-je « fait à Dieu pour m'élever de la pous- « sière dans le poste où je suis » ?

Ce grand ministre méprisoit tout ce qu'on appelle finesse de cour. Il ne voulut jamais en faire usage, pas même d'un chiffre. On lui en proposoit un. « Je n'ai rien, dit-il, que je desire « cacher ». Peu sensible aux libelles, il disoit à un de ses collègues qui s'en plaignoit : « Nous agissons, laissons aux « autres la liberté de parler. Si ce qu'ils « disent est faux, on doit en rire ; si « cela est vrai, corrigeons-nous ». On lui faisoit voir un jour un bijou très-précieux, et on le pressoit de l'acheter. « Cela est fort beau, dit-il, cela vaut « bien le prix qu'on en demande ; mais « l'armée vient d'être licenciée, il y a « beaucoup de pauvres soldats, et avec « la valeur de ce bijou, je puis en ren- « voyer deux cents chez eux ; avec « chacun une pièce d'or en poche ».

Ximènes a fondé l'université d'Alcala, et l'a richement dotée. Les greniers qu'on voit encore en cette ville ainsi qu'à Tolède et dans le lieu de sa

naissance, sont l'ouvrage de sa prévoyance. Pour ne pas laisser perdre le rite mosarabique, il a fondé un chapitre de chanoines obligés de faire l'office suivant ce rite. La bible de *Complute*, qui est la première *poliglote* qui ait paru, lui a coûté des sommes immenses, par la difficulté de rassembler les manuscrits et les savans nécessaires à cet ouvrage. L'Espagne lui doit enfin une multitude d'établissemens d'une magnificence royale. Il est à oberver que toutes ces dépenses se faisoient sur la moitié de son revenu; l'autre moitié étoit strictement employée au soulagement des pauvres, sous sa surveillance journalière.

Les grands voulurent s'opposer à la régence de *Ximènes*. Ils envoyèrent lui demander ses pouvoirs. Il leur répondit de venir les voir. Ils y allèrent et trouvèrent deux mille hommes de vieilles troupes rangées en bataille devant son palais, avec de l'artillerie. « Voilà, leur dit-il, les pouvoirs avec « lesquels je gouvernerai l'Espagne, « jusqu'à ce que le roi y vienne». Il en fit un très-bon usage. Son gouvernement ferme, mais judicieux, éclairé, plein de ménagemens pour les grands,

de soins officieux pour les petits, d'égards pour le mérite, est un modèle à proposer à tous les ministres. Malgré cela, il ne put éviter les atteintes de la jalousie. Il mourut en allant au devant de *Charles-Quint*, qui arrivoit en Espagne. On dit qu'il fut empoisonné, parce qu'on craignoit qu'il ne donnât au roi des avis utiles au prince, mais dangereux pour plusieurs seigneurs.

Charles ne fit que paroître en Espagne, promptement rappellé en Allemagne, par la dignité impériale, qui lui fut conférée. *Chièvre*, son gouverneur, auquel il confia les rênes du gouvernement pendant son absence, ne les mania pas si habilement que *Ximènes*. Il y eut des révoltes. L'empereur de retour, fut contraint de punir; mais il ne le fit qu'autant qu'il étoit nécessaire. Comme on lui représentoit qu'il épargnoit bien des rebelles, il répondit : « C'est assez, il ne faut pas répan- « dre de sang davantage ». Un homme croyant faire sa cour, vint indiquer l'endroit où un des complices étoit caché. *Charles* lui dit : « Vous auriez mieux « fait de dire à ce gentilhomme que « je suis ici, que de me dire où il est ».

L'Espagne, sous ce règne, a été té-

moin de deux grands événemens : un roi de France prisonnier à Madrid, et l'empereur devenu hermite à Saint Just. Il est certain que *Charles Quint* ne se conduisit point en prince généreux pendant la prison de *François* Ier. Il marchanda avec ce monarque sa liberté, dont il auroit pu se faire un titre à des avantages solides en l'accordant noblement; au lieu que pour avoir voulu trop gagner, il ne lui resta que la honte d'avoir trop exigé. Le roi de France, de son côté, n'est pas exempt de reproche, pour n'avoir pas tenu les conditions, quelque désavantageuses qu'elles fussent. Si elles étoient trop onéreuses à son royaume, se piquant de loyauté, comme il faisoit, il auroit dû se remettre dans les fers. Cependant on doit remarquer que malgré ce manque de parole, *Charles* n'hésita pas de confier sa liberté et sa vie à la bonne foi de François, qu'il avoit grièvement offensé. Pressé par une révolte des Gantois de passer promptement en Flandres, il choisit son chemin par la France, et s'y enfonça sans autre garantie que la parole du roi. Cependant arrivé à la cour du monarque, qu'il trouva nombreuse et brillante, il eut quelque

crainte, et crut prudent de gagner ceux qui pouvoient inspirer à son hôte des résolutions désagréables. De ce nombre étoit la duchesse d'*Etampes*, maîtresse de *François I. Charles*, causant avec elle, laisse tomber, comme par mégarde, un diamant de grand prix. Elle s'empresse de ramasser le bijou, et le lui présente. L'empereur lui dit, en souriant: « Madame, il vous « appartient; les empereurs et les rois « ne reprennent point ce qui leur est « tombé des mains ».

Charles-Quint paroît s'être beaucoup plu en Espagne. Quoiqu'il n'y ait pas toujours trouvé des sujets fort soumis, il y revenoit avec plaisir après ses guerres de Flandres et d'Allemagne. C'est l'Espagne qu'il choisit pour se délasser dans une retraite pacifique, des travaux attachés à la souveraineté. Il se retira dans une petite maison qu'il avoit fait bâtir près des hermites de St-Just, et y vécut deux ans dans les exercices de piété, ne parlant pas plus des affaires publiques, que s'il ne les eût jamais connus. Il tenoit beaucoup de la gravité Espagnole et du flegme flamand, exact dans ses expressions, sentencieux, très-secret, modéré dans

ses passions. Cependant on lui connoît deux enfans naturels, *Marguerite*, fille d'une dame flamande, et *dom Juan d'Autriche*, dont la mère est inconnue.

Philippe II. 1516. La première cérémonie à laquelle *Philippe II* assista en arrivant de Flandres en Espagne, après la mort de son père, fut un *auto-da fé*. On ne sait que trop ce que c'est que ce spectacle. Sa première ordonnance est une injonction de recevoir le concile de Trente, sous des peines qui annonçoient la persécution. Enfin, sa première proclamation, un ordre aux Maurisques de Grenade de quitter leurs habillemens, leur langage et leurs mœurs. On les accusoit de n'être que de faux chrétiens, et après avoir présenté publiquement leurs enfans au baptême, de les laver ensuite chez eux avec de l'eau chaude, pour effacer le sacrement; mariés comme chrétiens dans l'église, de se remarier en particulier avec les cérémonies musulmanes; de faire circoncire leurs enfans et de les élever dans la loi de *Mahomet*. Comme les instructions données à ces prétendus convertis ne fructifioient que lentement, on employa la

violence. Ils se défendirent et se soulevèrent de tous côtés. Les ecclésiastiques furent les premières victimes de leur fureur. La guerre, ainsi qu'il arrive dans les querelles de religion, se fit sans miséricorde. On compte qu'elle coûta la vie à plus de cent mille Maurisques. Elle finit par tirer ces malheureux de leurs montagnes et les éparpiller dans la Castille, assez éloignés les uns des autres, pour ne pas craindre leur réunion.

S'il étoit permis de joindre la fiction à l'histoire, on pourroit se représenter le sombre *Philippe II*, livré dans la retraite de son cabinet à une méditation profonde, mesurant le globe, embrassant l'univers par ses projets et se repaissant d'espérances que l'évènement, à la vérité, a démenties, mais qui n'étoient pas sans apparence de succès. Il semble l'entendre dire : L'Angleterre que *Marie*, mon épouse, m'avoit donnée, m'a échappée ; j'enverrai mes flottes ; je mettrai sous le joug et ces insulaires et cette *Elizabeth* que j'ai sauvée, et qui me dédaigne. Les Flamands révoltés, qui se font contre ma puissance, un rempart de leurs marais, je les ferai poursuivre par l'im-

pitoyable duc d'Albe, l'exécuteur de mes vengeances. Ils mordront en vain le fer qui les percera ; ils périront ou se soumettront aux loix religieuses que je leur imposerai. Quant à la France, ce royaume rival, j'y allumerai, j'y entretiendrai les feux de la discorde. Il m'en coûtera de l'or, des soldats ; mais après avoir ébranlé ce trône, je l'affermirai, j'y ferai asseoir ma fille *Isabelle*, et je régnerai sous son nom.

Tels étoient les projets du tyran des Espagnes. On peut y ajouter le dessein qu'il eut de se faire céder la couronne impériale par *Maximilien II*, son cousin. Mais la Providence fit évanouir ses espérances, quoiqu'elles ne fussent ni folles, ni absurdes. Les vents soufflèrent ; la tempête souleva les flots ; la plus grande partie de sa flotte, nommée l'*Invincible*, échoua sur les côtes d'Angleterre, ou fut engloutie. *Philippe* eut même le chagrin de voir les Anglais bloquer ses ports, détruire ses gallions et rançonner Cadix. Les cruautés du duc d'Albe, au lieu de soumettre les Flamands, les irritèrent. Le désespoir leur donna des forces, non-seulement pour résister à l'oppression, mais encore pour se rendre indépendans et

souverains. Enfin, des roches du Béarn sortit un prince guerrier, nourri dans la haine des monarques espagnols, qui avoient ravi à sa famille une partie de son héritage. Il chassa de la France les troupes de *Philippe* et ses émissaires, et ceignit avec éclat le diadême que l'Espagnol destinoit à sa fille. Il n'est pas vraisemblable que la possession du Portugal, dont le roi étoit bien affermi sur son trône, ait entré d'abord dans les projets de *Philippe II;* mais un heureux hasard, que l'on fera connoître, lui procura sans peine cette couronne, pendant qu'il lui avoit coûté tant d'argent et de soldats pour manquer les autres.

Philippe II a été surnommé, par quelques historiens, le *Prudent.* On laisse à juger si sa vie politique, telle qu'on vient de la dépeindre, mérite cette épithète. Quant à sa vie privée, les principales actions en ont été représentées sous un jour qui ne leur est pas avantageux. Il étoit âgé quand il épousa en secondes noces la jeune *Elisabeth*, princesse de France. En le voyant pour la première fois avec ses cheveux blancs et ses rides, elle ne put retenir un mouvement de surprise, peu flatteur

pour lui. L'époux s'en aperçut et ne l'oublia pas. *Elisabeth* avoit été destinée à *dom Carlos*. On taxa de goût pour ce prince les égards qu'elle lui montroit. Elle mourut d'une fausse couche. Le bruit courut qu'elle avoit été empoisonnée.

La catastrophe de *dom Carlos* répandit aussi des nuages sur la réputation de son père. A l'occasion ou sous le prétexte d'un complot formé par ce jeune prince pour s'échapper de la cour d'Espagne, et aller soulever la Flandre et y régner, son père lui fit son procès, le condamna lui-même, et le fit exécuter, presque sous ses yeux, dans la prison; d'autres disent que ce jeune prince s'ouvrit lui-même les veines, désespérant d'obtenir grace de son père. On a aussi accusé *Philippe* d'avoir été jaloux du mérite de *dom Juan* d'Autriche, son frère naturel, et de s'en être débarrassé par le poison. L'imputation de tant de crimes est une tache, parce qu'elle fait soupçonner qu'on a été cru capable de les commettre.

Philippe affectoit beaucoup de dévotion, et menoit dans le particulier une vie très-licencieuse. On lui a connu

pour maîtresse publiquement avouée, *Anne de Mendoça*, veuve du prince d'*Eboli*, qui avoit été son favori. Elle étoit privée d'un œil, et causa, malgré ce défaut, de grandes passions. Quelque dangereux qu'il fût de donner des rivaux à *Philippe*, elle ne se cachoit pas de la tendresse qu'elle conservoit pour *Antonio Perès*. Comme il étoit dans le ministère, il fut aisé de lui supposer des crimes. Après avoir vu la mort de près, même dans les douleurs de la torture, *Antonio* se réfugia en France. *Henri IV* le reçut avec bonté. Le monarque lui demanda un jour comment il avoit pu, au péril de sa vie, s'attacher à une femme qui n'avoit qu'un œil; il répondit vivement: « Avec cet œil, elle met le monde en » feu; elle le réduiroit en cendres, si » elle les avoit tous deux ».

L'histoire des règnes qui suivent est moins celle des monarques que celle de leurs ministres. *Philippe II* monta sur le trône à l'âge de vingt-un ans, et avec lui *dom François de Sandoval*, duc de Lerme, son favori. Sa puissance s'est tout-à-coup si bien établie, qu'au bout d'un an, on ne regardoit déjà plus le monarque que comme son col- Philippe III. 1598.



lègue. Au mariage du roi, il avoit été dressé deux statues, l'une de *Jupiter*, l'autre de *Philippe*, soutenant un globe de leurs épaules. Sous celle du dieu on trouva ces mots : *ce Jupiter est le duc de Lerme.* Les espions coûtoient infiniment sous le dernier règne; le duc de Lerme les congédia : ce fut un grand soulagement pour les finances. Il fit la paix avec les Anglais, et une tréve de douze ans avec les Provinces-Unies, qu'il reconnut indépendantes. Il ne restoit plus que la guerre de France, dont sans doute le duc de Lerme se seroit débarrassé aussi, si la mort de *Henri IV* n'eût redonné l'espérance de la soutenir avec succès; mais elle finit d'elle-même aprés quelques années, par le double mariage de l'Infante *Anne d'Autriche*, avec *Louis XIII*, et celui de la princesse *Elizabeth*, sa sœur, avec *Philippe*, prince des Asturies.

Le duc de *Lerme* étoit prudent, économe, pacifique, et s'appliquoit avec soin à guérir les plaies faites à la monarchie par l'ambition de *Philippe II.* Mais trop de condescendance au desir de l'archevêque de Tolède, son frère, lui fit faire à l'Espagne une blessure,

qui saigne encore. Il prêta l'oreille aux accusations portées contre les mauresques. On prétendit prouver que ceux du royaume de Valence avoient formé le dessein d'égorger le jour du vendredi saint tous les vieux chrétiens. Sur cette imputation leur expulsion totale fut décidée. Envain la noblesse, dont ces hommes industrieux, faisoient valoir les terres, représenta qu'avec les maures, l'industrie, les richesses et l'abondance sortiroient d'Espagne; l'arrêt de proscription étoit prononcé et s'exécuta dans tout le royaume. On les transporta à diverses reprises en Afrique. Il est vrai que le roi tâcha de leur procurer des terres, où ils pussent exercer leur industrie; mais quel dédommagement pour des établissemens tout formés! Les calculs les plus modérés font monter la perte que fit alors l'Espagne, à quatre-vingt mille familles: ce qui fait à-peu-près six cent mille ames.

Lerme avoit un fils nommé le comte d'*Uzède*, et un neveu nommé le comte de *Lemos*. Le premier souple, adroit, poli, propre au manége de cour: le duc l'attacha au roi, pour en faire, en cas de besoin, son successeur, dans la faveur. Il l'instruisit si bien de la ma-

nière de s'insinuer dans les bonnes graces du monarque, qu'il réussit au de-là de ses desirs. *Lemos* plus propre aux affaires fut placé auprès du prince d'Espagne, afin de monter sur l'horison avec ce soleil levant, et de vivifier par le partage de ses bénignes influences, le crédit de l'oncle, sous un nouveau règne. Pour ne rien négliger, le ministre donna au roi un confesseur dont il se croyoit sûr.

Mais, vanité de la prudence humaine! Le fils se choque de ce que son père ne le destinoit qu'au rôle de courtisan. Le confesseur trouve qu'il lui seroit plus avantageux de tenir à sa place par un ministre, qu'il feroit, que par un homme dont il est la créature. Dans leurs conversations intimes avec le roi, tous deux portent à ses oreilles les plaintes du peuple, qu'on fait parler comme on veut. *Philippe* convoque une *Junte* ou une assemblée, pour examiner l'état du royaume. Un ministre dont le crédit tombe ne peut qu'être trouvé coupable. Le roi commande à *Lerme* de quitter la cour et le rélègue. Son fils est mis à sa place. *Lemos* qui n'avoit pas voulu se prêter à l'intrigue de son

cousin contre son oncle, reçoit ordre de s'éloigner du prince.

On ne sait pas jusqu'où le duc d'*Uzède* auroit poussé l'ingratitude à l'égard de son père, si le duc de *Lerme* n'avoit garanti sa tête par un chapeau de cardinal, qu'il s'étoit procuré avant sa disgrace. Le coup qui le menaçoit peut-être tomba sur *dom Rodrigue Calderon*, comte d'*Oliva* son favori, fils d'un soldat de fortune et d'une flamande. *Calderon*, du plus bas étage de la domesticité, s'éleva jusqu'à la confidence de son maître. Celui ci devenu ministre, le rendit riche, le chargea d'honneurs, et lui permit d'aspirer à une vice-royauté. Au commencement de sa fortune, il renia son père; mais il répara ensuite sa faute en le recevant chez lui, et le traitant avec le respect dû à l'auteur de ses jours. Le duc de *Lerme* eut dans son exil le chagrin de voir qu'on s'acharnoit contre son favori, afin d'entretenir la haine du peuple contre lui-même. Quoiqu'après une longue procédure, *Calderon* eût été reconnu innocent, il n'en fut pas moins retenu dans une étroite prison.

Philippe IV montant sur le trône relégua le duc d'*Uzede* dans ses terres, PhilippeIV. 1621.

et le confesseur dans son couvent. Il prit pour ministre *Gaspard de Gusmand* comte d'*Olivarès*. Selon la coutume, le nouveau ministre favorisa les plaintes qui pouvoient déshonorer ses prédécesseurs et faire mésestimer leur gouvernement. Le malheureux *Calderon* fut victime de cette politique. Après avoir été absous des fautes d'administration dont on l'accusoit, il fut rappellé en jugement, comme coupable du meurtre de deux gentilshommes espagnols. Ce crime n'a jamais été bien prouvé. *Calderon* n'en fut pas moins condamné à mort. Il la souffrit avec tant de courage et de résignation qu'il s'attira la compassion des spectateurs.

Par une suite du même systême de rabaiser tout ce qui s'est fait, afin de relever ce qu'on fait soi-même, *Olivarès*, qu'on a nommé le *Comte-duc*, projetta de renouveller la guerre avec les provinces unies et donna ses soins aux affaires d'Italie, qui avoient été négligées. Ce ministre, fier, hautain, entreprenant, ne doutant de rien, bravoit les prétentions des grands et traitoit d'usurpations les privilèges des peuples. Les Catalans blessés dans cet endroit sensible, se révoltèrent. Les Portugais,

peu ménagés, secouèrent le joug de l'Espagne, et se donnèrent le duc de *Bragance* pour roi. Le comte-duc, familiarisé avec l'insouciance de *Philippe*, lui annonça cette révolution comme une bonne fortune. « Je félicite « votre majesté, lui dit il, de la rebel- « lion du duc de *Bragance* qui va faire « réunir tous ses biens à votre do- « maine. »

Mais cette plaisanterie n'étoit plus de saison. Après vingt-ans d'erreur, le roi commençoit enfin à ouvrir les yeux sur la mauvaise administration du comte-duc. On seroit étonné comment, malgré les revers qui accablèrent de tous côtés l'Espagne sous son gouvernement, il conserva si long-tems les bonnes graces du monarque, si on ne savoit le secret de cette étrange faveur. Le maître et le ministre également hypocrites, affectoient une grande ostentation de piété et de religion, et s'abandonnoient en secret aux mêmes désordres. Dans une occasion importante où *Olivarez* fut reconnu imposteur et trompeur, il calma la colère de ce prince, et s'enracina dans la faveur, en devenant le proxenete de ses plaisirs. Il lui procura la *Calderona*, célèbre comédienne,

Philippe en eût un fils qu'il aimoit beaucoup. Il auroit desiré le reconnoître publiquement; mais il étoit retenu par la crainte de se déshonorer aux yeux des Espagnols, qui n'étoient pas familiarisés avec de pareils scandales. *Olivarez* leva son scrupule par son exemple. Il reçut dans sa maison un enfant naturel qu'il avoit presqu'alors négligé et le maria richement comme son fils. Enhardi par le silence que le public garda sur cette action, *Philippe* se déclara père du fils de la *Calderone*, et le nomma *dom Juan d'Autriche*.

L'habitude soutenoit *Olivarez* auprès du roi malgré la connoissance que ce prince avoit acquise des malheurs de son royaume, et des réflexions amères qu'ils lui arrachoient. Loin d'en savoir mauvais gré à son ministre, *Philippe*, lui-même, dans des momens de chagrins et de disgraces désespérantes, le consoloit et relevoit son courage. Il l'auroit laissé au timon des affaires, si le mécontentement général ne s'étoit expliqué si hautement que l'indolence du monarque ne put y résister.

Tout le monde demandoit sa disgrace. La cour devenoit déserte; tous les grands se retiroient. Le peuple,

triste et morne, ne donnoit pas les signes d'attachemens ordinaires quand le roi paroissoit en public; mais personne n'osoit parler. La reine rompit la glace et représenta à son époux que les malheurs de la monarchie n'étoient causés que par la politique romanesque d'*Olivarez.* Elle fut secondée par l'ambassadeur de l'empereur. Les femmes de la cour ameutées environnèrent le roi. On mit en scène jusqu'à sa nourrice. Elle se jeta à ses genoux, lui peignit la misère des peuples d'une manière simple, mais si touchante, que *Philippe*, partant pour la chasse, écrivit au comte-duc de se retirer. Il n'eut pas d'autre disgrace. On vit même le moment qu'il seroit rappellé, et il l'auroit été, si dans un mémoire qu'il rendit public, il n'avoit choqué la reine et d'autres personnes, qu'il intéressa par-là à le tenir éloigné sans retour.

Après lui, *Philippe IV* n'eut pas de ministre en titre. Il se conduisit principalement par les conseils de *Dom Louis de Haro*, neveu d'*Olivarez*, qui avoit été employé dans les affaires par son oncle. Il conclut avec le cardinal *Mazarin* la paix des Pyrénées, qui donna une reine à la France, et du repos à

l'Espagne. La Catalogne se soumit. Mais le Portugal n'est pas revenu sous la domination des Espagnols. Leurs armes eurent des succès en Italie; et *Philippe IV* goûta le plaisir qu'il desiroit depuis long-tems, de se voir un fils légitime, né d'une princesse allemande, qui étoit sa nièce. Il le laissa en très bas âge sous la tutelle de sa mère, avec un conseil de régence. A force de sollicitations, la reine engagea son mari à n'y pas admettre *Don Juan d'Autriche*, qui s'étoit déja fait une réputation à la guerre et dans les affaires.

Charles II. 1665. A la place de ce prince, qui auroit pu s'opposer à ses volontés bizarres et absolues, la reine fit entrer dans ce conseil le P. *Nitard*, jésuite, son confesseur. *Charles II* n'avoit que quatre ans. Sa mère, très-jalouse de gouverner, se promettoit, sous un prince si jeune, un long règne. Afin de le rendre tranquille, elle brusqua deux affaires importantes, la reconnoissance de l'indépendance du Portugal, et la cession de plusieurs places réclamées par *Louis XIV*. On accusa la régente d'avoir causé ces pertes à la couronne d'Espagne, en déférant trop aux conseils de son P. *Nitard*, et en ne mettant pas

le royaume en état de défense. Les états souhaitèrent qu'elle prît les avis de *Don Juan*. Comme elle aimoit mieux lui donner de l'autorité au loin que de l'écouter de près, elle lui proposa le gouvernement des Pays-Bas. Il accepta. Comme il étoit prêt de s'embarquer, et que sans doute on le croyoit déjà sur le vaisseau, son secrétaire, qu'on connoissoit pour être son conseil, fut assassiné. Le prince furieux revient, force la régente de congédier *Nitard*, auquel elle procura le chapeau de cardinal. Par accommodement, *Don Juan* veut bien renoncer à la séance dans le conseil, où il sentoit bien qu'il seroit toujours en butte à la reine. Elle le nomma vice roi d'Arragon, et vicaire général des provinces en dépendantes. Par-là elle l'éloigna de la cour.

Pendant ce tems, le jeune *Charles* croissoit. Arriva le moment de le déclarer majeur. Après la cérémonie, sa mère lui présenta à signer un acte, par lequel il reconnoissoit, qu'étant encore trop jeune et sans expérience, il avoit besoin d'être soulagé par sa mère et le conseil de régence. Il refusa d'y mettre son nom, et dit d'un air décidé : « J'es« père que Dieu, qui m'a fait naître

« roi, me donnera l'entendement et les « forces nécessaires pour m'acquitter « des devoirs de la royauté ». Elle ne s'attendoit pas à cette réponse. On dit que, pour en prévenir les suites, elle faisoit mêler dans le chocolat de son fils des drogues propres à lui affoiblir l'esprit et le corps. Il est certain qu'en peu de jours il perdit sa vivacité et son enjouement, et ne les recouvra plus.

La reine remplaça le P. *Nitard* par *Dom Fernand de Valenzuela*, jeune, bienfait, brave, hardi, généreux, mais manquant des qualités propres au gouvernement. La décadence des affaires fit desirer de nouveau le retour de *Dom Juan d'Autriche*. Le roi s'y prêta à l'insçu de sa mère, qu'il envoya à Tolède comme dans un honnête exil. Avec elle *Valenzuela* disparut. *Dom Juan* renversa tous les projets de l'ancien ministère. La reine avoit arrêté le mariage de son fils avec l'archiduchesse *Marie Antoinette*, fille de l'empereur. *Dom Juan* en conclut un autre, qui se consomma avec *Marie Louise*, fille du duc d'Orléans, frère de *Louis XIV*. Ce mariage, qui étoit cependant fort convenable, excita beaucoup de jalousie contre *Dom Juan*. Ce prince n'eut.

pas la force de mépriser les lâches impostures de ses ennemis. Il s'en affecta, tomba malade, et mourut de chagrin. D'autres disent qu'il fut empoisonné. Toute la nation reconnut qu'en sa personne les vertus et les talens de la maison d'Autriche d'Espagne avoient jeté leur dernier éclat. Sitôt qu'il eut les yeux fermés, le roi alla lui même chercher sa mère à Tolède.

La jeune reine, placée sur le trône de la main de *Dom Juan*, n'étoit pas faite pour plaire à sa belle mère. La douairière s'appliqua à rendre à sa bru la vie désagréable, en outrant ce que l'étiquette espagnole avoit déjà de gênant pour une jeune française. Le roi tomba malade. Sa mère eut la dureté d'interdire à l'épouse la chambre de son époux; et lorsqu'elle fut malade à son tour, de la priver le plus qu'il fut possible des visites du roi. Cette princesse mourut d'une fausse couche; mais les vexations habituelles de sa bellemère firent croire qu'outre cet accident, elle avoit été empoisonnée. Cette mort donna à la reine mère le moyen de satisfaire son inclination pour la nation Allemande, en unissant son fils à

une Allemande, *Marie Anne*, fille de l'électeur palatin.

Cette reine fut plus heureuse que l'autre, si le prestige de la royauté est un bonheur, pour une princesse privée d'enfans. *Charles* eut le chagrin de se voir sans postérité. La douleur qu'il en ressentit enveloppa ses dernières années d'une noire mélancolie. Il étoit environné de princes prétendant à sa succession. Les uns lui signifioient leurs prétentions avec hauteur; les autres, avec des expressions plus ménagées et plus adoucies, n'en étoient pas moins importuns. Tous le pressoient également de prononcer sur leur droit avant que de mourir. C'étoit le faire descendre tout vivant dans le tombeau. Il fit un testament en faveur du prince électoral de Bavière, fils d'une de ses sœurs. Ce prince mourut. On demanda à *Charles* d'autres dispositions. Comme elles tardoient, pour éviter, dirent les puissances, une guerre générale, elles se partagèrent ses états. Irrité de ce qu'on disposoit ainsi de ses couronnes sans son aveu, il les laissa, par un nouveau testament, à *Philippe*, duc d'Anjou, petit-fils de sa sœur aînée et de *Louis XIV*. *Charles* fut regretté plus

pour les suites qu'on craignoit de sa mort, que pour aucune qualité utile qu'il eût montrée pendant trente-cinq ans de règne. En lui finit la branche d'Autriche, qui avoit donné cinq rois à l'Espagne.

On se doute que la reine n'avoit pas été consultée pour le choix d'un successeur, ou que son avis ne prévalut pas; car, intéressée comme elle l'étoit pour sa nation, elle auroit préféré de voir sur le trône un prince allemand. Elle reconnut *Philippe V*, ainsi que les grands du royaume, à quelques uns près, qui firent une protestation secrète. La réception du jeune monarque fut magnifique et affectueuse. Sa douceur, sa complaisance pour les grands son affabilité, sur-tout sa piété, lui gagnèrent tous les cœurs. Il épousa *Marie-Louise Gabrielle*, princesse de Savoie, vive, aimable, spirituelle, dont la présence fut un nouveau charme pour les peuples. Philippe V. 1700.

Mal conseillé, *Philippe* quitta l'Espagne pour aller seconder les efforts des troupes françaises en Italie. Cette absence déplut. Il s'éleva des troubles, pendant lesquels la jeune reine déploya des talens et une générosité qui rame-

nèrent le calme; mais à son retour le roi trouva ou mécontens, ou mal intentionnés des seigneurs qu'il avoit quittés dans des dispositions favorables. En même tems éclata contre la maison de *Bourbon*, une ligue qui ne tendoit pas à moins qu'à arracher la couronne d'Espagne à *Philippe V*, et à la mettre sur la tête de *Charles*, archiduc d'Autriche, descendant aussi d'une princesse d'Espagne; mais cadette de celle qui donnoit des droits au prince français.

Ce compétiteur arriva en 1704, débarqua en Portugal, qui étoit de la ligue, prit le nom de *Charles III*, et secondé par les Anglais, entra aussitôt en campagne. Le sort de ces deux princes, pendant leur guerre, a été aussi bizarre que singulier. Ils se chassèrent alternativement de la capitale. La nation se déclaroit tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre; mais il paroit qu'en général le penchant étoit plus décidé pour *Philippe*. Il dut en grande partie cette préférence au courage et aux autres qualités brillantes de sa jeune épouse. Malade, enceinte, elle ne craignoit ni la fatigue des voyages, ni les incommodités des camps. Affable et libérale, elle charmoit par ses bonnes

manières. Rien ne lui coûtoit, elle sacrifioit de bonne grace ses pierreries, ses bijoux, et ce qui lui étoit le plus précieux aux besoins de son mari.

Mais comme si c'étoit un mal inhérent à la cour d'Espagne, elle eut une favorite par laquelle elle se laissoit gouverner, comme le roi étoit gouverné par elle. C'étoit la cour de France qui avoit envoyé cette favorite, nommée la *princesse des Ursins*, dans l'intention de surveiller et de diriger ces époux, qu'il auroit mieux valu abandonner à eux-mêmes. Avec beaucoup d'esprit, la *princesse des Ursins* fit plus de mal que de bien. Elle fut rappellée en France, réclamée ensuite par les deux époux, auxquels on ne crut pas devoir la refuser. Elle ferma les yeux à la princesse de Savoie, qui laissa deux fils, *Louis* et *Ferdinand*.

Philippe épousa en secondes noces *Elisabeth*, princesse de Parme. Elle dut sa fortune au célèbre *Albéroni*. Cet homme étonnant, amené de Parme en Espagne par le duc de Vendôme, comme utile à ses plaisirs, se trouva encore bien plus propre aux affaires. Il ménagea le mariage de sa souveraine avec une habileté qui trompa la *prin-*

cesse des Ursins. Elle affectoit de desirer cet hymen; mais elle le redoutoit. Ce n'étoit pas sans raison; car la première action de la nouvelle reine fut de chasser la princesse, sans égards et sans ménagemens.

De ce moment elle prit sur son mari un empire qu'elle ne perdit jamais. *Albéroni* eut toute sa confiance et la méritoit. En deux ans il rétablit la marine, presque détruite, et rendit l'Espagne, qu'on croyoit épuisée, redoutable à toutes les puissances étonnées de cette espèce de résurrection. La France et l'Angleterre craignirent l'ascendant de ce puissant génie. Elles se liguèrent et forcèrent *Élisabeth* de congédier son ministre. Sa dignité de cardinal lui ouvrit l'asyle de Rome; mais la jalousie l'y poursuivit jusqu'à la mort.

Elisabeth fut toute sa vie moins embarrassée à gouverner l'Espagne que son mari, prince bizarre, cacochime, irrésolu et obstiné. Elle se prêta, par égard pour la fantaisie de son époux, quoi qu'à contre-cœur, à la résolution qu'il prit d'abdiquer en faveur du prince *Louis*, son fils. Ce roi ne vécut pas un an. *Philippe* reprit sa couronne,

et la *Parmesane* son autorité. Son grand embarras fut comme auparavant de conduire son mari, et de l'empêcher d'abdiquer encore, comme il ne cessoit d'en montrer le desir.

Cette princesse vivoit dans les négociations et dans les guerres lentes, dont l'objet étoit l'établissement de ses enfans hors d'Espagne, puisque cette couronne étoit dévolue à *Ferdinand*, fils de la princesse de Savoie. Elle réussit et procura à *Charles* son fils aîné, nommé *dom Carlos*, le royaume de Naples, et outre Parme et Plaisance, d'autres apanages en Italie. *Philippe V* mourut en 1744, sur le trône qu'il occupoit malgré lui. La reine eut encore du crédit sous *Ferdinand* son successeur, quoi qu'il ne fût pas son fils. Il régna quinze ans, et laissa en mourant en 1750, sa couronne à *Charles III*, son frère, roi de Naples. Celui-ci céda cette dernière à son fils. Par des mariages et des intérêts politiques, les autres états d'Italie ont été partagés entre les maisons de Bourbon et d'Autriche.

PORTUGAL.

Portugal, entre l'Océan atlantique, la Galice, Léon et l'Estramadure.

Le Portugal a de commun avec les royaumes d'Espagne, de s'être par degré étendu et agrandi aux dépens des Maures. Il a de plus qu'eux que ses rois sages, belliqueux, avides de gloire, ont travaillé sans relâche à rendre un petit royaume très-puissant, et ont réussi. La royauté dans le Portugal date de 1139. Auparavant c'étoit un comté. *Alphonse VI*, roi de Castille et de Léon, voyant ses frontières infestées par les Maures, vers 1087, demanda du secours à *Philippe Ier.*, roi de France. Il lui vint beaucoup de chevaliers français. Quand les Maures eurent été repoussés, *Alphonse*, afin de leur opposer une barrière insurmontable, accorda des domaines assez étendus au midi de la Galice à *Henri*, un de ces aventuriers, avec permission de rétablir les anciennes villes, d'en bâtir de nouvelles, et d'étendre ses limites sur les Maures, quand l'occasion s'en présenteroit. Il scella cette concession par le mariage de *donna Thérèse*, sa fille naturelle, avec le nouveau comte.

Henri gagna dix-sept batailles contre les Maures, et gouverna avec autant de bonheur que de prudence. Sa veuve eut avec un seigneur de sa cour une liaison suspecte. Les seigneurs fâchés du déshonneur dont se couvroit leur souveraine, engagèrent *Alphonse Enriquès*, son fils, à se saisir de l'autorité. Il y eut à ce sujet une bataille entre la mère et le fils. La reine succomba : *Alphonse* la relégua dans un château. On dit qu'elle y fut gardée les fers aux pieds, jusqu'à sa mort. Ce prince remporta en 1139, une victoire signalée sur les Maures. Il fut proclamé roi par ses sujets sur le champ de bataille. La fondation du royaume de Portugal date de cet évènement mémorable.

Proclamé dans un moment d'enthousiasme, *Alphonse* voulut être reconnu d'une manière plus réfléchie. Il convoqua des états-généraux. Il devint d'usage dans ces assemblées que le roi proposoit, les prélats et les grands délibéroient, et le peuple approuvoit. Dans celle-ci, *Alphonse* parut sur un trône, mais sans aucune marque de royauté. Un député se leva et demanda si, en vertu de la pro- Alphonse Ier. 1140.

clamation de l'armée et d'une bulle du pape confirmative, les états vouloient *Alphonse Enriquès* pour leur roi, tous y consentirent avec acclamation. Le même reprit et demanda encore si la royauté se borneroit à sa personne, ou si ses enfans succéderoient : on admit les enfans à hériter. Après une phrase ou deux de remercîment, *Alphonse* dit : « Je suis donc « roi : faisons des lois qui établissent « la tranquillité dans le royaume. »

C'est en effet le premier devoir d'un roi : *Alphonse* s'en acquitta aussitôt. On statua que quand le roi se trouveroit sans enfans mâles, son frère lui succéderoit; mais pour la vie seulement, et que les fils de celui-ci auroient besoin d'une nouvelle élection. Que les infantes au défaut des mâles seroient appelées au trône; mais qu'elles seroient obligées de se marier à un seigneur Portugais, qui ne porteroit pas la couronne et marcheroit à la gauche de la reine. Il n'est point parlé des bâtards, qui, cependant ont hérité dans la suite.

Seront reconnus pour nobles, les enfans de ceux qui, jetés par le sort dans les fers des infidèles, n'auront pas

renoncé à la foi, ceux qui auront tué ou fait prisonnier un roi ennemi où son fils, ou qui auront gagné un étendard royal : seront au contraire dégradés, les lâches, traîtres, parjures, voleurs, déserteurs chez les Maures : les blasphémateurs, ceux qui frappent une femme de la lance ou de l'épée, ou qui cachent la vérité au roi. Les deux adultères sont condamnés au feu; mais si le mari pardonne à la femme, l'homme a aussi sa grace. Le meurtre est puni de mort, ainsi que le viol d'une fille noble. A elle appartiendra tout le bien du coupable. Si elle n'est pas noble, l'homme, sans avoir égard à sa qualité, est obligé de l'épouser. Telles sont les principales lois d'*Alphonse*, elles donnent quelqu'idée des mœurs du tems.

Le règne d'*Alphonse* fut long et glorieux. *Dom Sanche* ne dégénéra pas des vertus de son père. Ces deux princes eurent d'heureux hasards dans leurs guerres contre les Maures. Des Croisés poussés par les mauvais tems sur leurs côtes, leur procurèrent contre les infidèles des succès, dont ils n'auroient pu se flatter sans ces secours. *Alphonse II*, fils de *Dom Sanche*,

Dom Sanche Ier. 1135. Alphonse II. 1212.

eut des démêlés avec ses sœurs. Leur père se défiant de la tendresse fraternelle, avoit donné à ses filles des apanages qui parurent trop considérables au nouveau roi. Il voulut les en priver ou les diminuer. Le pape, réclamé par les princes, intervint dans leur cause. On observera que l'autorité des souverains pontifes et de l'inquisition a toujours été fort respectée en Portugal. Un interdit plongeoit le royaume dans la désolation. Frappé de cet anathême que des querelles avec le clergé lui attirèrent, *Alphonse II* laissa son trône fort ébranlé à *Dom Sanche II*, son fils.

DomSanche II. 1223. Pendant vingt-trois ans de règne, ce monarque lutta contre le clergé; mais avec des forces inégales, parce qu'il n'eût ni l'adresse, ni la hardiesse qui mettent les princes en état de se ménager avec les factions. Il avoit un frère qui possédoit ces talens, et qui malheureusement s'en servit contre lui. Il souleva les grands, et leur fit regarder son frère comme incapable de gouverner; mais, disent les historiens, c'étoit bien plutôt eux-mêmes, qui, pleins de morgue et d'orgueil, auroient eu besoin d'un gouvernement ferme

et sévère. En effet, *Dom Sanche*, doux et modéré, étoit peu en état de dompter l'esprit d'indépendance, qui éclatoit avec audace, soutenu par les immunités du clergé. Un de ses prédécesseurs avoit eu la foiblesse de rendre son royaume tributaire du saint Siége : à la vérité cette redevance n'a jamais été payée fort exactement; mais elle donnoit un droit apparent aux souverains Pontifes. *Innocent IV*, trouvant *Dom Sanche* indocile, le priva sans le déposer, de l'administration de son royaume, et la donna à *Alphonse*, son frère.

Dom Sanche se retira chez le roi de Castille. Après quelques tentatives inutiles pour recouvrer son autorité, il mourut à Tolède. On l'a représenté sur son tombeau, tenant d'une main une colombe, et de l'autre un livre, emblêmes de sa douceur et de son goût pour les sciences. Tout le monde n'abandonna pas ce prince infortuné. Un gouverneur de Conimbre, nommé *Freitas* résista opiniâtrement à *Alphonse* qui vouloit que la ville fut rendue, comme au régent du royaume, seul titre qu'il prit pendant la vie de son frère. Si-tôt que la nouvelle de la

mort de *don Sanche* arriva, *Alphonse* la fit passer à *Freitas*, et le somma d'ouvrir ses portes. Le gouverneur croyant que c'étoit un piége, refuse. Le nouveau roi offre de lui permettre d'aller lui-même à Tolède s'assurer du fait. Il part, fait ouvrir le tombeau de son maître, y dépose les clefs, et de retour, reconnoît le régent pour son souverain.

Alphonse III. 1243. Une des premières actions d'*Alphonse*, fut de récompenser la fidélité de *Freitas*. Devenu roi, il dédaigna ceux qui l'avoient servi contre son frère, et se montra beaucoup plus ferme que lui, contre les prétentions du clergé. Son règne est une alternative perpétuelle, de paix et de guerre, avec la cour de Rome. Il se trouva dans les liens de l'interdit, pour un mariage contracté avec une princesse, sa parente, dans un degré prohibé. Menacé de voir ses sujets déliés du serment de fidélité, il ne s'effraya pas, et par sa contenance assurée, il détourna ce foudre de dessus sa tête. Sa conduite auroit pu être un cours de politique, pour ces tems où les souverains se faisoient un grand mérite de l'adresse à se soustraire aux anathêmes

ecclésiastiques. Son art consistoit à promettre beaucoup, tenir peu, recevoir avec très-grand respect les cardinaux et légats qui lui étoient envoyés, et les traiter magnifiquement, sans leur rien céder d'important. *Alphonse* étoit actif, vigilant et juste ; ne pouvant agrandir son royaume, dont les limites fixées par la mer et les montagnes, paroissoient posées par la nature, il l'enrichit, l'embellit et le fortifia. Ce prince eut des conseillers, et point de favoris.

Denis, fils d'*Alphonse*, a été *le père des laboureurs*, et *le protecteur du commerce*. Pour acquérir et soutenir ce dernier titre, il eut grand soin d'entretenir sa marine. Sa mère étoit impérieuse, il aima mieux se brouiller avec elle, que de s'en laisser dominer. Il eut aussi des querelles avec son frère, et le clergé ; mais tout s'accomoda de ce côté. Il n'en fut pas de même du côté de la reine mère. Elle garda un fond de ressentiment et souleva contre le roi le prince *Alphonse* son petit-fils. *Denis* eut la patience de faire jusqu'à trois paix avec ce jeune imprudent. Sa douceur et son indulgence le gagnèrent à la fin. Ce prince,

Denis. 127[illegible]

pendant les dernières années de son grand-père, le consola de ses écarts par sa soumission. On dit encore en Portugal, en commun proverbe : *Généreux comme le roi Denis.*

Alphonse IV. 1324. Le nouveau roi *Alphonse IV*, témoignoit beaucoup de respect pour la mémoire de son grand-père, et pour ses institutions ; mais il étoit loin de s'assujétir à la même exactitude et à la même sévérité dans sa conduite. Il traitoit lestement, si on peut se servir de ce terme, les devoirs de la royauté. Entrant un jour au conseil, tout plein des aventures de chasse, d'où il arrivoit, il en entretenoit avec chaleur, les conseillers. Un d'eux se lève, et dit : « Nous ne sommes pas ici pour en« tendre de votre majesté de pareils « exploits. Si elle veut s'occuper des be« soins de son peuple, elle trouvera des « sujets soumis et obéissans. Sinon..... » « Quoi sinon ? interrompit vivement le « roi. Sinon, reprit le conseiller, d'un « ton ferme, ils chercheront un autre « roi ». Le monarque sortit rouge de colère ; mais il rentra quelques momens après appaisé et dit au conseiller : « Je sens « la justice du reproche que vous venez « de me faire. Désormais vous n'aurez

« pas affaire à *dom Alphonse* le chas-
« seur, mais à *dom Alphonse* roi de
« Portugal. » Il le promit et tint parole.

Il disgracia tous ceux qui l'avoient entraîné ou aidé dans ses révoltes contre son grand-père ; mais accoutumé à se laisser séduire, étant prince, par de mauvais conseillers, il ne se tint pas assez en garde contre eux sur le trône. Il avoit un fils nommé *dom Pèdre*, déjà distingué par des preuves signalées d'un noble courage. *Donna Constance*, épouse de ce prince, avoit de lui plusieurs enfans, et le trouvoit mari, doux et complaisant. Cependant elle lui soupçonnoit de l'attachement pour *Inès de Castro*, fille d'un gentilhomme Castillan, réfugié à la cour de Portugal. *Constance* mourut. Comme, malgré son soupçon, elle avoit fait du bien à *Inès*, cette jeune personne la regretta sincèrement. Les démonstrations de sa douleur touchèrent le prince, et fortifièrent son inclination. Ce sentiment éclata bientôt avec tous les transports d'une passion violente. Il est au moins douteux qu'elle ait été complaisante avant le mariage. *Dom Pèdre* a toujours assuré qu'il l'avoit épousée secrètement, et on doit à la mémoire d'*Inès*

la justice de croire qu'effectivement le mariage avoit précédé tout commerce avec le prince. *Dom Pèdre* le tint fort secret, tant par respect pour son père, à qui cette mésalliance auroit déplu, que pour d'autres raisons politiques.

Des courtisans, jaloux de l'accueil que *dom Pèdre* faisoit aux Castillans, compatriotes d'*Inès*, et de la fortune de ses frères que le prince combloit de grâces, remontrèrent au roi qu'il convenoit de remarier son fils avec quelque princesse voisine, dont l'alliance pût être utile au royaume; mais qu'un pareil hymen ne pourroit avoir lieu tant que le prince resteroit attaché à *Inès*, et qu'à juger de cet attachement par la conduite du prince, les chaînes n'en pouvoient être rompues que par la mort de l'objet de sa passion.

Les perfides connoissoient le monarque ardent, bouillant, prompt à prendre un parti et à l'exécuter. Cette intrigue n'avoit pu se nouer sans que le prince en soupçonnât quelque chose. Tremblant pour l'objet de sa tendresse, il l'avoit mené dans le couvent de Sainte Claire, à Coimbre, comme dans un asyle sûr. *Alphonse*, qu'on tenoit toujours échauffé, en lui faisant

craindre que l'ascendant d'*Inès*, déjà plusieurs fois mère, ne devînt funeste à *dom Ferdinand*, fils de la première femme de *dom Pedre*, *Alphonse* part pour Coïmbre, escorté de ses perfides conseillers. *Ines*, instruite de cette subite arrivée, comparoît à ses ordres. Démêlant quelque chose de sombre dans les yeux du roi, elle se jette à ses pieds avec ses enfans. Le grand père, attendri, renonce à son dessein et se retire. Ses cruels courtisans lui reprochent qu'il manque de courage, qu'il a plus de tendresse pour une femme que pour ses sujets et pour l'état. « Allez donc, leur dit-il, exécuter « vous mêmes ». Ils volent et poignardent la malheureuse *Ines*.

Il est impossible de peindre la fureur et le désespoir de *dom Pedre*. Il ramasse des soldats qu'il pénètre de sa rage, se jette en forcené sur tout ce qu'il rencontre, met à feu et à sang les plus belles provinces. La reine mère et l'archevêque de Brague vont le trouver, lui représentent combien il y a d'inhumanité à faire porter aux peuples la peine de l'injustice de son père, à des peuples qui vont bientôt devenir ses sujets. *Dom Pedre* étoit juste; il

pose les armes et revient auprès de son père. *Alphonse* fit ce qu'il put pour guérir ce cœur blessé, mais il n'obtint que de la dissimulation : elle dura tant qu'il vécut.

Dom Pèdre. 1357. *Dom Alphonse* s'étoit bien douté qu'elle ne passeroit pas ce terme. Dans cette persuasion, il avoit eu la bonté de donner aux assassins d'*Inès* de grosses sommes, avec le conseil d'aller vivre ailleurs. Ils se retirèrent en Castille. *Dom Pèdre*, fidèle à sa douleur, se donna la consolation de faire faire à *Inès* des obsèques royales. Il assembla les états, jura qu'il l'avoit épousée, produisit les témoins, et fit déclarer solemnellement ses enfans légitimes. Par un accord avec le roi de Castille, qui étoit alors *dom Pèdre le cruel*, qu'on gagnoit aisément avec de l'argent, il se fit livrer deux coupables. Le troisième échappa. *Dom Pèdre* se vengea plus en amant qu'en roi. Il se donna le cruel plaisir d'assister à leur supplice, et de les insulter dans leurs derniers momens.

Ce prince a été nommé *justicier*. Il étoit sévère, inflexible, ne connoissoit que le droit, et avoit les yeux et les oreilles fermés aux sollicitations. Il

avoit enfin un de ces caractères qu'on craint, dont on blâme la rigidité, mais qu'on respecte à la fin : caractères les plus propres au gouvernement, sur tout quand ils sont accompagnés, comme celui de *dom Pèdre*, d'affabilité hors des momens de représentation, et de discernement, de droiture, de justesse dans l'application des lois.

Un ecclésiastique avoit tué un maçon dans un mouvement de colère. Le roi laissa faire le procès, sans s'en mêler. En conséquence des priviléges du clergé, les juges se contentèrent de suspendre le prêtre de ses fonctions pour un an. *Dom Pèdre* fit insinuer secrétement au fils du maçon de tuer le meurtrier de son père. Il le fait. On le saisit. Il est condamné à mort. Comme il falloit que le roi signât la sentence, quand on la lui présente, il demande quelle est la profession du coupable. « Maçon, « répond-on. Eh bien, reprend le roi, « je le condamne à ne travailler d'un « an de son métier ». Un gentilhomme maltraita grièvement un huissier qui portoit un exploit; il le frappa outrageusement. « Corrégidor ! dit le roi au « juge, j'ai reçu un soufflet; on m'a « arraché la barbe». Cette apostrophe

fut l'arrêt de mort du gentilhomme. Point d'égards ni d'acception de personnes. « Rendons la justice, disoit-il, « comme elle sera rendue quand les « secrets des cœurs seront révélés ». Il se présentoit lui-même à ce terrible jugement, dans de fréquens voyages qu'il faisoit au monastère d'*Alcobaca*, où il avoit fait construire son tombeau. Placé devant ce monument funèbre, il s'occupoit, dans un recueillement religieux, de réflexions profondes sur le compte qu'il auroit à rendre au souverain juge. On lui a appliqué ce que les Romains ont dit de *Tite*, *qu'il auroit dû ne jamais naître, ou ne jamais mourir.*

Ferdinand Ier. 1367. *Ferdinand*, son fils, étoit très-propre à le faire regretter. Léger et inconséquent autant que son père avoit été prudent et mesuré, il s'abandonnoit aux premières inspirations, ne méditoit aucune de ses actions avant que de les faire, et n'en prévoyoit pas les suites. *Ferdinand* s'imaginoit que les trésors que lui avoit laissés *Dom Pèdre* ne pouvoient jamais tarir. Il en prodigua les richesses, et à son grand étonnement, il en trouva bientôt la fin. Son mariage est une complication de fautes

contre la politique et les bienséances. Il devoit épouser *Léonore*, princesse d'Arragon. D'assez mauvaises raisons le font retourner vers *Léonore*, infante de Castille. Toutes les conditions avec celle-ci étoient réglées; il voit *Léonore Tellez*, femme de *Dom Juan d'Acunha*. Cette troisième *Léonore* lui fait oublier les deux autres.

Il s'adresse, pour la séduire, à *Donna Marie Tellez*, sa sœur. Elle rejette cette odieuse mission. Le roi parle de mariage. La sœur lui représente que *Léonore* a un mari, que lui-même est fiancé; mais ces obstacles ne l'effraient pas. Il retire sa parole, paye à la Castille un fort dédommagement, entreprend de faire dissoudre le mariage de *d'Acunha*, sous prétexte qu'il a été contracté sans dispense d'une parenté qui existoit. L'épouse desiroit; le mari, voyant l'inutilité de la résistance, se prête à tout. Le mariage est déclaré nul, et *Ferdinand* met sa maîtresse sur le trône.

Il ne pouvoit faire un plus mauvais choix. Cruelle, jalouse, intrigante, elle fit le premier essai de ces vices sur *Donna Marie Tellez*, sa sœur. Devenue veuve, cette dame inspira une vive

passion à *Dom Juan*, fils d'*Inès de Castro*, frère du roi. Il l'épousa. La reine n'avoit qu'une fille, nommée *Donna Béatrix.* Elle voyoit les Portugais attachés à *Dom Juan*, et elle craignoit qu'après la mort de son mari, qui étoit infirme, ils ne déférassent la couronne au prince, au préjudice de sa fille. Voir sa sœur sur le trône qu'elle occupoit, étoit pour elle une idée désespérante. Elle parle à *Dom Juan*, lui fait entendre que s'il ne s'étoit pas marié, elle lui destinoit sa fille et le sceptre du Portugal; et pour qui, ajoute-t-elle, se prive-t-il de cette couronne? Pour une infidèle qui le trahit. En pareil cas, comment ne pas croire une sœur? *Dom Juan* sort furieux de cette entrevue. Sans information, il poignarde son épouse, et se sauve en Castille. La reine affecte quelque chagrin; mais bientôt consolée, c'est elle qui demande à son mari, et obtient le retour de son beau-frère. Cependant *Dom Juan* apprend qu'il a été trompé, tant sur la prétendue infidélité de sa femme, que sur l'espérance du trône, présentée par sa belle-sœur. La reine s'aperçoit que son crime est connu. Craignant la vengeance du prince, elle veut le faire assassiner; il

découvre le complot, et se retire de nouveau en Castille.

La reine conservoit un grand empire sur son époux, le tournoit à sa volonté et l'aveugloit sur sa conduite; lui seul n'y voyoit pas clair. Toute la cour, le peuple même savoit qu'elle étoit éprise d'une violente passion pour *Fernandès d'Andeiro*, jeune seigneur Castillan. Elle ne se cachoit pas de ses sentimens, ou les preuves lui en échappoient malgré elle. Celles qu'elle se permit publiquement choquèrent tellement la délicatesse Portugaise, que pendant un voyage que la reine fit en Castille pour y marier *Béatrix*, sa fille, on révéla au roi ce qu'un mari apprend ordinairement le dernier. Sans doute il redoutoit sa femme. Il emporta ses soupçons ou sa conviction dans le tombeau, sans la punir, et la nomma même régente, en attendant que sa fille *Béatrix* revînt de Castille. On a dit de *Ferdinand Ier.*, « qu'il étoit homme médiocre avec de « l'esprit, et roi foible avec du cou- « rage ».

Béatrix fut généralement reconnue. Néanmoins, pendant la proclamation, quelques voix s'élevèrent en faveur de *Dom Juan de Castro*, que sa belle-

sœur avoit fait arrêter en Castille, aussitôt après la mort de son époux, de peur qu'il ne vînt croiser les droits de sa fille. Des voix, plus foibles encore, et en plus petit nombre, prononcèrent le nom de *Dom Juan*, grand maître d'Avis, frère naturel du défunt roi. La reine, redoutant ce commencement de faveur, cherche à l'éloigner de la capitale par un commandement sur la frontière. Il part et revient à l'improviste. Elle étoit à table avec *Andeiro*, son favori. *Dom Juan* lui fait signe de la porte qu'il veut lui parler. Au moment qu'il entre dans une autre chambre, il est percé de coups. La reine envoye demander si elle doit aussi se préparer à la mort. On lui fait répondre qu'elle n'a rien à craindre.

Le grand-maître affecta même le desir de se réconcilier avec elle. Il rejeta ce qui s'étoit fait sur la nécessité d'appaiser le peuple irrité contre le favori. Il lui fit des excuses. Elle les reçut froidement, et quitta Lisbonne. Sitôt qu'elle eut abandonné le timon, et que le grand-maître vit tout en confusion par défaut de gouvernement, il joua la comédie ordinaire de paroître vouloir se retirer, afin de se faire rete-

nir. La reine n'étoit pas encore fort éloignée. On proposa de les marier ensemble, et que les époux prissent le gouvernement en commun. Cet expédient ne plut ni à l'un ni à l'autre. Le peuple de Lisbonne trancha la difficulté, en proclamant le grand-maître protecteur et régent du royaume.

Le roi de Castille aida *Dom Juan d'Avis* plus qu'il ne vouloit, par l'imprudence de s'intituler lui-même roi de Castille, titre qu'il auroit dû laisser à son épouse seule. Cette démarche précoce déplut aux Portugais. Il leva en même tems une armée; ce qui fournit au régent une raison plausible d'en mettre aussi une sur pied. L'argent se trouva dans les coffres des partisans de la reine mère et de sa fille, dont on confisqua les biens. Le régent prit l'argenterie de l'église, promettant de la rendre. En général, il se conduisit très-habilement à l'égard de tout le monde. *Fier avec ses ennemis, modeste avec ses amis.* Il avoit pour conseil *Paëz*, son chancelier, homme rusé, qui avoit vieilli dans les affaires. C'est de lui qu'il tenoit cette maxime très-utile dans une révolution, et qu'il mit en pratique : « Donnez ce qui n'est pas à vous, et

« promettez ce que vous n'avez pas ».

L'armée de Castille étoit si considérable, que le régent ne put que l'inquiéter dans sa marche. Elle avança jusqu'à Lisbonne. Tout dépendoit du sort de la capitale. Cette ville souffrit la famine et les autres calamités de la guerre, sans parler de se rendre. Comme elle étoit aux abois, une maladie épidémique se mit dans le camp des Castillans et les força de se retirer. Ce ne fut pas sans douleur que la reine, sa fille et son gendre se virent forcés de s'éloigner. *Ville ingrate!* s'écrioit la reine, outrée de rage. « Ville perfide! « puisse-tu être un jour bouleversée et « dévorée par les flammes. »

Dom Juan Ier. 1385.

Ce depart mit *Dom Juan d'Avis* à l'aise : il assembla les états à Conimbre. On décida pour premier point, que le Portugal ne pouvoit se passer d'un roi. Pour second, que *Béatrix* et son époux ayant voulu s'emparer de la couronne à main armée, s'en étoient rendus indignes. On délibéra en troisième lieu s'il convenoit de réserver le trône à *Dom Juan de Castro*, qui étoit actuellement dans les fers des Castillans. Le grand maître déclara que si c'étoit le sentiment des états, quelque pénibles

que fussent les fonctions attachées à la régence, il étoit prêt à la garder jusqu'à ce que le roi fût délivré, et qu'il seroit le premier à crier *vive Dom Juan.* Mais on sentit que ce n'étoit qu'une manière adroite de se faire prier, puisqu'il avoit été statué d'abord que le royaume dans la circonstance ne pouvoit se passer d'un roi. *Dom Juan*, grand maître d'Avis, et fils naturel de *Dom Pèdre*, le justicier, fut donc élu tout d'une voix, au préjudice de *Dom Juan de Castro*, fils du même *Dom Pèdre*, par *Inès*, dont le mariage n'étoit pas à l'abri de fortes objections.

On imposa au nouveau monarque, entre autres conditions, celle-ci; qui étoit peut-être de son choix, ou de nature à ne lui pas déplaire, qu'il n'admettroit pas dans son conseil, les créatures de la reine *Léonore*, qu'il ne les appelleroit ni aux charges de la couronne, ni aux places administratives de Lisbonne. On fit aussi dans ces états quelques lois de police.

Malgré l'exclusion formelle donnée aux deux époux Castillans, ils ne se regardèrent pas comme évincés sans ressource. La même *Léonore* excita son gendre à faire un nouvel effort;

mais il fut complettement battu. De ce moment *Dom Juan* commença à régner sans contradiction. Il eut le bonheur d'être long-tems sur le trône, et de le rendre par ce moyen stable pour sa postérité. On remarquera que le Portugal et l'Angleterre avoient d'anciennes alliances. *Dom Juan* les confirma en épousant la fille du duc de *Lancastre*. Par des procédés honnêtes, il rallentit la haine jusqu'alors habituelle entre les Portugais et les Castillans : par-là il se procura le loisir de travailler au bonheur de ses sujets. Comme il avoit été homme privé, il conserva l'habitude d'être poli et familier. *Dom Juan* trouva le royaume fort obéré. Il pratiqua constamment cette maxime qu'on lui entendit souvent répéter, « qu'un prince sans argent, doit payer « en civilité. » La paix de son règne ne fut troublée que par une expédition en Afrique. Il prit *Ceuta*, forteresse qu'il croyoit nécessaire pour brider les Maures et leur ôter la facilité des embarquemens.

Edouard. 1433. *Edouard*, son fils, voulut l'imiter. Il fit assiéger *Tanger* par *Dom Ferdinand*, son frére : cette expédition fut très-malheureuse. Le roi de *Fez* inves-

tit les Portugais dans leur camp. Ils furent réduits à obtenir, comme une grâce, la permission de s'embarquer, en promettant de rendre *Ceuta.* Cette restitution ne pouvoit s'opérer que du consentement du roi de Portugal. *Dom Ferdinand* offrit de rester en otage, pendant que l'armée Portugaise regagnoit son pays.

Ce fut une grande question dans le conseil, de savoir si on sacrifieroit Ceuta, le plus illustre monument de la gloire du feu roi, ou *Dom Ferdinand*, fils de ce monarque. Eût-il été un moindre personnage, il semble qu'on n'auroit pas dû hésiter à ratifier son traité et à rompre ses fers. Le conseil pensa différemment. *Ferdinand* resta en Afrique et mourut captif, parce que les Maures s'opiniâtrèrent à refuser tout autre objet d'échange. *Edouard* fut emporté par une peste qui ravagea le Portugal. Il aimoit les sciences, et composa un livre, intitulé *le Bon Conseiller;* un autre sur l'art de dompter et dresser les chevaux, qu'il dédia à sa femme.

Il nomma cette princesse régente du royaume, et tutrice de son fils *Alphonse*, qui étoit en bas âge. Cette dis- Alphonse V. 1433.

position ne plut pas aux grands. Ils ne laissèrent à la mère que l'éducation de son fils, et confièrent le gouvernement du royaume à *Dom Pèdre*, oncle du roi. La reine fit la faute de se retirer en Castille, croyant que beaucoup de gens la suivroient; mais elle fut abandonnée. Elle dépensa en vains efforts, pour susciter des ennemis au régent, l'argent qu'elle avoit emporté. Quand il fut fini, elle demanda humblement à *Dom Pèdre* la permission de retourner en Portugal, s'engageant à y vivre comme il voudroit; mais elle mourut avant que d'avoir réponse. Peut-être se servit-on de cette circonstance pour aigrir dans la suite le jeune monarque contre son oncle.

Le régent se donna tous les soins pour rendre son pupile digne du trône qu'il occupoit. Il lui inculquoit les règles d'un excellent gouvernement, et lui en traçoit l'exemple. Enfin il crut mettre le sceau aux services qu'il avoit rendus à son neveu, en lui donnant la main de *Donna Isabelle*, sa fille, belle, spirituelle et vertueuse.

Cette princesse eut beaucoup à souffrir de la mésintelligence qui s'éleva entre son père et son époux, quand

le monarque eut pris la conduite des affaires. Les envieux de *dom Pèdre* obtinrent tant d'ascendant sur l'esprit du roi, l'oncle éprouva tant de désagrémens, qu'il demanda à se retirer. La permission lui fut volontiers accordée ; mais ses ennemis ne s'en tinrent pas-là. Ils le représentèrent comme un rebelle, et engagèrent le roi à le tourmenter. On défendit toute liaison avec lui. On lui ordonna de rendre ses armes. Comme il venoit pour se justifier, son gendre le fit investir. En se défendant, il fut atteint d'une flèche et mourut. Toutes les recherches dans ses papiers, pour tâcher de trouver quelques griefs contre lui, n'aboutirent qu'à découvrir des projets, formés pour le service du roi et le bien de l'état. Sa mémoire, qu'on avoit déshonorée dans le premier moment, fut réhabilitée.

Il paroît qu'*Alphonse V* étoit un esprit léger et romanesque. Cette dernière qualité lui fit former des entreprises contre l'Afrique. Elles réussirent. Il en acquit le surnom d'*Africain*. On doit convenir que ces expéditions étoient plus brillantes qu'utiles. Sa légéreté l'engagea dans une guerre ruineuse avec la Castille, et l'incohérence

de ses projets le conduisit en France avec cinq-cents gentilshommes et deux mille lances, pour demander à *Louis XI* d'être aidé dans cette guerre de Castille. Le réfléchi *Louis XI* fit le cas qu'il devoit d'un roi qui quittoit son royaume en aventurier, pour aller quêter au loin des secours, pendant qu'il avoit tant d'affaires chez lui. Il l'amusa de belles paroles.

Honteux d'une démarche si mal combinée et piqué de se voir si peu considéré, le portugais abandonne noblesse et gens d'armes, prend avec lui deux domestiques, un chapelain, et le voilà parti pour Jérusalem. Il écrit en Portugal qu'on ne le verra plus, et mande à *don Juan*, son fils, de prendre la couronne. Le prince ne se le fait pas répéter, et se décore du titre de roi. Se promenant quelques jours après sur le bord de la mer, il voit approcher un vaisseau. Un homme en sort avec empressement; c'étoit son père. Le fils reste un moment interdit; mais enfin il prend son parti de bonne grâce et se jette dans les bras de son père. Suit entre eux un combat de déférence. Le père vouloit se contenter du titre de roi des Algarves. « Non »

« répond *dom Juan*, il ne peut y avoir « deux rois en Portugal, et puisque « vous y êtes, il ne peut pas y en avoir « d'autre que vous». *Alphonse* se laisse persuader. Il avoit obligation de l'interruption du voyage de Jérusalem à l'attention de *Louis XI*. Ce prince étonné d'une pareille boutade, le fit chercher, lui conseilla amicalement de rendre cette folie la plus courte possible. Il lui en resta cependant une atteinte. *Alphonse* abdiqua encore, et mourut en allant se confiner dans un couvent.

Dom Juan remontant sur le trône avec une maturité de réflexions et un plan pris, fut très-sévère à l'égard des grands, trop accoutumés à l'indépendance. Il fit trancher la tête au duc de *Bragance*, mari de la sœur de la reine, qui s'étoit permis, selon un abus passé en coutume, de se mettre sous la protection des rois de Castille et d'Arragon. Le roi l'avoit averti auparavant. Il n'en tint compte. L'exemple de son châtiment servit de frein aux autres. Cependant un d'eux, le jeune duc de *Viseu*, frère de la reine, se mit à la tête d'une conspiration. Le roi le fait venir, et lui demande : « Que feriez- « vous à un homme qui voudroit vous

Dom Juan II. 1481.

« oter la vie ? *Viseu* répond : Je le « tuerois de ma main. Meurs donc, « lui dit le roi, en le frappant d'un « poignard ; tu as prononcé ta sen- « tence ». Les complices furent étranglés ou jetés dans des citernes. Que faire contre un monarque si expéditif ? On se soumit, et son régne fut tranquille.

Les historiens ont recueilli quelques-unes de ses actions et de ses paroles, qui méritent de n'être pas oubliées. Il y avoit un juge qui n'étoit accessible qu'à ceux qui lui apportoient; d'ailleurs on le connoissoit capable. « Prenez « garde, lui dit le roi, d'un ton sévère; « je sais que vous tenez les mains ou- « vertes et vos portes fermées ». Ce peu de mots le corrigea. Un homme qui l'avoit servi selon son goût dans l'effervescence de la jeunesse, lui apporta un billet signé de sa main, par lequel il lui promettoit de le faire duc. Le monarque lit gravement le billet, le déchire, et dit au porteur : « J'ou- « blierai qu'un pareil billet ait existé ; « et se tournant vers les assistans, il « dit ; Ceux qui corrompent les jeunes « princes, et qui, en servant d'instru- « mens à leurs plaisirs, en tirent des

« promesses qui ne doivent pas être « tenues, doivent estimer comme une « faveur de n'en être pas punis ».

Le royaume de Congo fut découvert de son tems. Des navigateurs se plaignoient que les habitans n'avoient pas voulu leur enseigner leurs mines. *dom Juan* leur répondit sagement : « Ne « vous en informez pas ; traitez les hon- « nêtement ; commercez avec équité, « portez leur ce qui leur plaît, vous « aurez le produit des mines, sans « avoir la peine de les fouiller ».

Ce prince connoissoit l'importance de l'exactitude de la part du souverain dans l'observation des usages. Il y étoit très-scrupuleux. On lui représentoit un jour que telle formalité à laquelle il s'assujétissoit, étoit une bagatelle. « Bagatelle tant que vous vou- « drez, répond il, mais mon exemple « est toujours de conséquence ». Se voyant sans enfans légitimes, il auroit bien désiré laisser sa couronne à un fils naturel, nommé *George*, qu'il avoit élevé dans cette intention. On lui fit connoître que ce choix pourroit causer du trouble dans le royaume, et il sacrifia sa satisfaction à la tranquillité de ses sujets.

Dom Emmanuel. 1495.

Dom Emmanuel, qui lui succéda, a été surnommé le *Fortuné*, pour trois raisons. La première, parce qu'il arriva au trône d'assez loin, n'étant qu'arrière petit fils d'*Alphonse V*. La seconde, parce que presque tout ce qu'il entreprenoit lui réussissoit. Enfin, il étoit tellement aimé et estimé, on avoit une telle idée de sa capacité, que quand il ne réussissoit pas, on croyoit la chose impossible; troisième bonheur, et le plus grand de tous. *Dom Juan* avoit abattu la noblesse; *dom Emmanuel* la releva. Sa bonté le porta à protéger les Juifs, que ses sujets maltraitoient. Mais ne pouvant plus vexer cette malheureuse nation, les Portugais exigèrent qu'elle fût chassée. C'est la seule fois qu'*Emmanuel* a éprouvé contradiction de la part de son peuple.

Il n'eut que les guerres qu'il voulut avoir; elles se bornèrent à celle d'Afrique. Ses succès habituels compensèrent avantageusement quelques revers passagers qu'il essuya. *Emmanuel* vécut très-bien avec ses voisins. La bonne foi présidoit à ses traités, et la fermeté à l'exécution. Aucun roi n'a étalé autant de magnificence. Il la dut aux découvertes qui s'étoient déjà faites

sous ses prédécesseurs, qui s'augmentèrent sous sa protection, et rendirent, comme on le verra, son royaume le centre du commerce de l'univers. Il se plaisoit à donner grande idée de lui aux étrangers, par de superbes ambassades. Quant à ses sujets, ils n'avoient qu'à regarder autour d'eux, contempler la somptuosité des édifices publics qui s'élevoient, colléges, églises, palais, hôpitaux, voir les flottes nombreuses qui sortoient de leurs ports, l'opulence des grands, l'aisance du peuple, la satisfaction peinte sur les visages, la gaieté répandue dans les campagnes comme dans les villes, pour concevoir la plus haute opinion du monarque auteur de tous ces biens.

Il y eut des pestes sous son régne, comme sous ceux de ses prédécesseurs. On ne devine pas pourquoi ce fléau, qui n'est plus connu en Portugal, y étoit alors si fréquent. La famine n'approcha pas de ses côtés, quoiqu'elle désolat les Africains, auxquels le compatissant *Emmanuel* tendit une main secourable. Par une manie, qu'on a remarquée chez d'autres rois de Portugal, ce prince, au faîte de la grandeur, se proposa d'en descendre

et d'abdiquer ; mais il s'aperçut que le seul soupçon du projet faisoit déjà prendre à son fils des manières impérieuses, et que la foule des courtisans tournoit déjà vers le soleil levant, prudemment il retint et resserra dans sa main le sceptre, qu'il étoit prêt à relâcher. Par un bonheur rare, le fils abjura, sans regret, les espérances qu'on lui avoit fait concevoir, et continua à faire comme auparavant le bonheur de son père. Ses autres enfans le rendirent également heureux; aussi n'épargnoit-il rien pour leur satisfaction, et il mettoit la sienne à prévenir leurs desirs. Père tendre, époux complaisant, il passoit avec une douce familiarité, dans l'intérieur de sa famille, tout le tems qu'il pouvoit dérober aux affaires.

Emmanuel a toujours été bien servi par ses ministres; outre la durée des conseils qu'il ne manquoit pas, tout tems lui étoit bon pour s'entretenir avec eux. Il lui arrivoit quelquefois en les rencontrant dans le palais, de les prendre par la main, de les entraîner dans son cabinet. « Venez, leur di-« soit il, nous sommes seuls, n'avez-« vous rien à me dire? » Il s'amu-

soit avec eux à la chasse, à la paume. En revenant, il leur disoit : « Nous « sommes fatigués du jeu, délassons-« nous avec les affaires. »

On convient que s'il eût des défauts, ce ne furent que des vertus portées trop loin. Par exemple trop de confiance qui l'exposa à être trompé, parce que plein de candeur, il ne soupçonnoit pas que les autres en manquassent, trop de familiarité avec ses domestiques. Cependant on ne voit pas qu'elle lui ait fait manquer de respect. Il portoit le deuil des hommes de mérite qui mouroient à son service. Il aimoit la musique, les jardins, les savans, cultivoit lui-même les sciences. Il passe pour avoir été le plus habile géographe de son tems. Depuis son avènement au trône, jusqu'à sa mort, *Emmanuel* a toujours été le père de son peuple, juste sans sévérité, compatissant sans foiblesse, pieux sans affectation. Pour dernier trait, on dit qu'il bannit la pauvreté et la tristesse de son royaume. Une fièvre épidémique, qui se termina par une maladie mortelle, l'enleva à cinquante trois ans, lorsque de sa tempérance, de sa bonne constitution et d'une vie

très-réglée, ses sujets pouvoient encore se promettre une longue félicité.

Dom Juan III. 1521. Ils n'en furent pas privés sous son fils *Dom Juan III*. Ce prince retraça en grande partie les belles qualités de son père, sur-tout le discernement dans le choix des ministres. Un d'entre eux, nommé *Dom Antonio*, paroît avoir joui auprès de lui d'une confiance de préférence. On jugera par le trait suivant s'il la méritoit. Le seigneur d'*Azambuja*, d'une des plus anciennes familles du royaume, par le dérangement dans ses affaires, et les dépenses qu'il avoit faites dans le service, se trouvoit réduit à mettre ses terres en vente. « Elles vous avoisi« nent, dit le roi à *Antonio*, vous « feriez bien de les acheter. » Votre « majesté, répondit le ministre, feroit « encore mieux de mettre le maître en « état de les garder, parce que lui et « ses ancêtres ne se sont ruinés que « par les services qu'ils ont rendus à la « couronne. » Le roi suivit ce conseil, et prévint par sa générosité la chûte de cette illustre famille.

On peut reprocher à ce prince, excellent d'ailleurs, sinon d'avoir établi l'inquisition qui existoit déjà, du moins

de lui avoir laissé prendre l'autorité inexorable, sous laquelle les Portugais ont long tems gémi. *Dom Juan* crut par-là retablir les mœurs, en épurant le christianisme de ses sujets, et il ne fit que des hypocrites, pire que des infidèles. Ce prince eut la douleur de voir la mort étendre sa faulx sur sa famille, et moissonner indistinctement les jeunes et les vieux des deux sexes. Il tomba presque le dernier sous son tranchant, et ne laissa qu'un enfant de trois ans, destiné à être, par son imprudence, la cause du malheur de ses peuples.

La régence, pendant la minorité de cet enfant, nommé *dom Sébastien*, fut très orageuse. Elle passa, par abandon forcé de sa grand-mère, au cardinal *dom Henri*, son oncle. Les gouverneurs qu'il donna à son pupille, lui présentèrent, comme bases des vertus royales, le courage et la religion, non le courage prudent et réfléchi, mais malheureusement celui qui consiste à courir au devant des plus grands dangers, et à les rechercher. De même ils lui inspirérent, non la religion qui pénètre ses élèves des vérités du christianisme, et forme leurs mœurs sur

Dom Sébastien. 1557.

ses principes, mais un fanatisme fougueux, qui porte à renverser et à détruire tout ce qui n'est pas conforme aux opinions qu'on professe ; de sorte que, dès l'enfance, *dom Sébastien* brûla de l'ardeur de donner des preuves d'intrépidité et de haine implacable pour le mahométisme. Ce fut ce fatal enthousiasme qui le conduisit en Afrique contre les Maures, malgré les prières de tout ce qu'il y avoit de gens prudens à la cour, et les remontrances des princes étrangers qui s'intéressoient à son sort.

Jamais prince n'a été mieux averti des dangers d'une entreprise, et jamais homme n'a fait moins de cas des conseils. La reine et *dom Henri* oublièrent leurs querelles, et unirent leurs efforts pour le détourner d'un projet si contraire à ses véritables intérêts, et si peu convenable à l'état présent du royaume. La reine mourut de chagrin de l'obstination de son petit-fils. *Dom Henri* se retira dans son évêché. Les seigneurs que l'âge et l'expérience avoient mûris, ne paroissoient plus au conseil. Ses ambassadeurs lui écrivirent de la part des princes auprès desquels ils résidoient. *Philippe II*, roi d'Espagne, son

proche parent, le conjura de ne point exposer sa personne. Rien ne put le détourner. Le duc de *Mascaregnas*, si célèbre par ses exploits dans l'Inde, joignit ses prières aux autres. Pour affoiblir l'effet que l'avis d'un homme si estimé pouvoit faire dans le public, le jeune roi fit assembler les médecins, par lesquels, à l'occasion des conseils prudens de *Mascaregnas*, il fit dire que les années diminuoient la grandeur du courage, et qu'il n'étoit pas rare qu'un brave homme devînt timide sur la fin de ses jours. C'étoit joindre la dérision à l'insulte.

Le roi de Fez lui même, contre lequel *dom Sébastten* dirigeoit ses armes, lui fit des représentations qui tenoient plus d'une espèce de compassion pour un jeune étourdi qui alloit se jeter dans le précipice, que de crainte ou de politique. Comme le roi de Portugal prenoit pour prétexte de la guerre le desir de rétablir sur le trône de Fez et de Maroc *Muley Mahamet*, que *Muley Moluk*, son oncle, avoit dépouillé de ses états, l'oncle lui écrivit, et lui prouva que son neveu étoit un débauché, un meurtrier, un tyran cruel, indigne de son assistance. Le roi africain pria le

roi catholique, avec lequel il vivoit bien, d'appuyer ses remontrances; et, pour les rendre plus efficaces, il offrit d'augmenter de dix mille acres de terres labourables le territoire que les Portugais avoient autour de leurs forteresses: « non pas, disoit-il, que je craigne « l'issue de la guerre, mais pour pré- « venir l'effusion inutile du sang hu- « main ».

En effet, *Moluk*, vieux guerrier, avec une armée de cent mille hommes, redoutoit peu une armée de quinze mille qui cingloit vers ses côtes, quoiqu'elle eût douze pièces de canons, artillerie formidable pour le tems. L'expérience de l'Africain, si tôt que les Portugais eurent abordé, lui fit connoître, par les manœuvres malhabiles des chefs, le peu qu'il avoit à craindre des soldats, quelque braves qu'ils fussent. Il n'appréhendoit que de ne pas avoir le tems de les battre, parce qu'il étoit attaqué d'une fièvre violente, et qu'il se sentoit mourir. Cependant, quand les armées furent en présence, il n'en donna pas moins les ordres en grand capitaine, de dedans sa litière.

Lorsqu'on fut près d'en venir aux

mains, il se fit mettre à cheval, pour voir par lui-même si ses dispositions étoient exécutées, et il rentra dans sa litière. Au premier choc, l'infanterie portugaise eut quelque avantage. *Moluk* oublie pour ce moment sa langueur, se précipite de sa litière, monte à cheval, et veut charger lui-même le sabre à la main. Ses gardes le retiennent. Ce dernier effort épuise ses forces. Il tombe évanoui entre leurs bras. On le remet dans sa litière. Il expire, en portant le doigt sur sa bouche pour recommander le secret. Un renégat, nommé *Hamet-Taba*, se tint auprès de la litière. De tems en tems il entr'ouvroit le rideau, comme pour recevoir les ordres du défunt. *Muley Hamet*, son frère, continua de les donner à sa place, et remporta une victoire complette.

Dom Sébastien avoit reçu un coup de feu à l'épaule. La blessure n'étoit pas dangereuse. Il continua de combattre, eut deux chevaux tués sous lui. Plusieurs seigneurs périrent à ses côtés.

Voici ce qu'on raconte de son sort. La première relation porte que les Maures l'enveloppèrent, lui ôtèrent son épée et ses armes, et s'assurèrent de sa personne; qu'il s'éleva une que-

relle entre ceux qui l'avoient pris, qu'un de leurs généraux se fit jour à travers la troupe prête à se battre, que pour terminer la dispute, il assena au prisonnier un coup de sabre qui porta au-dessus de l'œil droit, le terrassa, et que les autres l'achevèrent. Que le lendemain *Muley Hamet* envoya sur la place où la scène s'étoit passée, qu'entre les morts un valet-de-chambre reconnut le corps de son maître, que d'autres Portugais le reconnurent aussi à des indices vraisemblables, car on convient que le visage étoit fort défiguré. Ce corps passa de Fez à Ceuta, et de Ceuta en Portugal, où il fut inhumé. L'autre relation est de *Louis Brito*, seigneur Portugais. Se retirant de la mêlée, dit-il, avec son étendard roulé autour de son corps, il fut rencontré par le roi, qui lui dit: « Tenez l'étendard ferme et mourons « sur lui. » Le prince fondit sur les Maures, qui le saisirent. *Brito* le dégagea; mais il fut pris lui-même avec son étendard. Pendant qu'on l'emmenoit, il vit le roi qui n'étoit point poursuivi. *Dom Louis de Lima* a déposé aussi avoir rencontré le roi qui s'avançoit vers la rivière, et c'est la dernière fois qu'on l'a vu.

Toutes ces circonstances sont à remarquer, parce qu'environ vingt ans après l'évènement, il parut à Venise un homme qui se disoit *dom Sébastien*. Il rendoit un compte assez plausible de ce qui lui étoit arrivé : qu'il s'étoit tiré de dessous les morts; qu'après avoir erré pendant quelque tems en Afrique, il étoit revenu en Portugal, et jusques dans son propre palais, où par honte il n'avoit pas voulu se faire connoître. Il avoit le port, la taille, le geste, la voix de *dom Sébastien*, montroit les cicatrices de ses blessures, qu'on dit avoir été au nombre de vingt-cinq, sur-tout celle de l'épaule et de l'œil. Plusieurs Portugais le reconnurent. Des commissaires nommés par le sénat, l'interrogèrent et furent étonnés de ce qu'il leur rapporta des négociations secrètes avec la république. Frappés de son assurance, de la fermeté invariable de ses réponses, de sa modestie, de sa piété, de la grande patience qu'il montroit dans son malheur, ils n'osèrent le déclarer imposteur. L'ambassadeur d'Espagne demanda son expulsion. Le sénat embarrassé n'osa le refuser.

Cet homme se retira à Florence. Le grand-duc de Toscane le fit arrêter et

le livra au comte de *Lémos*, vice-roi de Naples, pour le roi d'Espagne, qui possédoit le trône de Portugal. Quand le prisonnier parut devant lui, à la question « qui il étoit? Vous devez bien « me reconnoître, répondit-il, puisque « vous avez été chargé de deux ambas-« sades auprès de moi. » Il lui en rapporta des circonstances secrètes, qui ne pouvoient être sues que d'un homme qui auroit été roi alors. Il étonna de même deux princesses, parentes de *dom Sébastien*, qui eurent la curiosité de l'interroger, dans le château neuf, où il étoit bien traité.

Après la mort de *Lémos*, on le tourmenta pour le contraindre à se rétracter; il se refusa constamment au désaveu que les Espagnols exigeoient de lui. Ils crurent le rendre méprisable, et changer l'opinion publique, qui se déclaroit en sa faveur, en le faisant promener ignominieusement sur un âne, dans les rues de Naples. Un crieur le précédoit et annonçoit que c'étoit un imposteur qui se disoit *dom Sébastien*, roi de Portugal; à chaque fois le prisonnier disoit *oui, je le suis*. Quand le crieur ajoutoit qu'il étoit calabrois, il crioit plus haut; *cela est faux*. Après

cette humiliation, il fut retenu quelque tems en prison dans le royaume de Naples, de là transféré en Castille, renfermé dans un château reculé, et on n'en a plus entendu parler. Faute de meilleures raisons, les Espagnols débitérent qu'il étoit magicien, et que c'étoit le démon qui lui avoit fourni les illusions qui faisoient impression aux gens crédules. Cependant on conviendra que si c'étoit un imposteur, ces vraisemblances méritoient bien qu'ils tâchassent de le convaincre et de détromper l'univers.

On regarda en Portugal *dom Sébastien* comme mort. Le cardinal *Henri*, son oncle, prit la couronne à l'âge de 67 ans. Le premier vœu des Portugais fut qu'il se mariât, afin de laisser des héritiers directs, et de prévenir les guerres civiles qui les menaçoient. On proposa, et on agita à Rome, dans le consistoire, si on accorderoit une dispense à ce vieux cardinal, prêtre et évêque. Des raisons politiques suspendirent la décision. Du moment où il monta sur le trône, le malheureux *Henri* n'entendit parler que de sa succession. Deux prétendans avoient des droits à-peu-près égaux, *Philippe II*, roi d'Espagne, et la duchesse de *Bra-* Dom Henri. 1578.

t 3

gance. Henri aimoit celle-ci et craignoit l'autre; mais il haissoit le prince de *Crato*, son neveu, qui auroit eu les droits les plus certains, s'il avoit pu prouver qu'il étoit légitime. Balancé par l'indécision, *dom Henri* arriva au tombeau sans avoir rien prononcé. Il crut avoir assez pourvu à la tranquillité du royaume, en nommant cinq gouverneurs, qui seroient dépositaires de l'autorité souveraine après sa mort et pendant l'interrégne. Devant eux, devoit se plaider la grande affaire de la succession; mais elle étoit déjà décidée avant qu'il mourut.

Philippe II. 1680. Philippe III. 1698. Philippe IV. 1721.

Des cinq gouverneurs ou régents, trois étoient dans les intérêts du roi d'Espagne, *Philippe II*; mais il avoit pour lui un suffrage plus décisif, c'étoit une armée considérable commandée par le duc d'Abbe, et rassemblée sur la frontiére de Portugal. Il s'en falloit beaucoup que le royaume fût en état de lui opposer une résistance suffisante. Elle avança donc avec ordre et discipline, et ne trouva en chemin que le prince de *Crato*, qui s'étoit fait nommer roi par la populace de Lisbonne. Ses troupes, composées de gens ramassés, mal armées, mal commandées,

furent dispersées au premier choc. Il erra dans le royaume pendant un an, quoique sa tête fût mise à prix, et enfin il se sauva et mourut en France.

Philippe affecta de ne se rendre en Portugal que quand il fut soumis, afin de ne pas paroître en jouir par droit de conquête. Des cinq régents, trois gagnés, deux persuadés ou forcés, l'avoient proclamé par une décision commune; de sorte que sa prise de possession fut précédée et accompagnée de toutes les formes légales dont elle devoit être revêtue. Mais elle manqua de celles qui flattent un bon roi, l'empressement et l'allégresse des peuples.

Les Portugais furent long tems à se façonner au joug des Castillans, ou plutôt, ils ne s'y accoutumèrent jamais. *Philippe* tâcha d'abord de les apprivoiser par des caresses. Il les traita ensuite comme on traite des bêtes féroces qui se sont laissées enchaîner. Il donna à ses successeurs l'exemple de manquer à toutes les paroles données pour la conservation des priviléges et pour l'intégrité du royaume. Ses gouverneurs vexèrent les peuples, tant par la surcharge des impôts, que par la manière de les lever. Les forteresses ne furent

ni entretenues, ni réparées. Les troupes portugaises n'étoient pas payées. La marine fut détournée de la défense des côtes, de la protection des possessions africaines et asiatiques, sa destination naturelle. Unie à la fameuse flotte nommée l'invincible, elle périt presque toute entière dans la désastreuse expédition de *Philippe* contre l'Angleterre. Le Portugal porta la peine de sa funeste alliance avec la Castille. Il vit ses plus belles colonies envahies par les Hollandais, dans la longue guerre qu'ils soutinrent pour se soustraire à la domination espagnole. Une misère affreuse couvrit la face du royaume. Les moins clairvoyants apercevoient que les Espagnols tendoient à le réduire en province d'Espagne, et que la pauvreté, le dénuement étoit le moyen dont on prétendoit se servir pour arriver à ce but.

La fierté portugaise à la fin s'indigna de l'oppression. Elle reprit de l'énergie après soixante ans de contrainte. Il falloit un lieu pour réunir les seigneurs mécontens. A la vérité, ils lisoient dans les yeux les uns des autres, leurs desirs secrets, mais ils n'osoient se les communiquer. Un homme conçut le projet

de rompre la glace, et de finir cette incertitude. Il se nommoit *Jean Pinto Ribeiro*, et étoit intendant du duc de *Bragance*. Ce seigneur, descendant de la maison royale, avoit un droit incontestable à la couronne. A ce titre, il étoit surveillé par les Espagnols, de plus près que les autres. *Pinto* sut tromper les espions, aboucher ensemble les seigneurs les plus utiles à son dessein, sans compromettre, ni exposer son maître, qui parut ignorer, ou ignora réellement ce qui se tramoit.

Le caractère du duc de *Bragance* paroissoit approprié aux circonstances. Il étoit doux, modeste, sans aucun dehors d'ambition; de sorte que s'il étoit suspect aux Espagnols, ce n'est pas qu'il donna lieu aux soupçons, mais c'est qu'il avoit des droits, et les droits d'autrui effraient toujours ceux qui les usurpent. Il avoit une telle réputation de modération, que les seigneurs ligués doutoient s'il voudroit sacrifier sa tranquillité à l'éclat de la couronne. *Pinto*, consulté, n'osa ou fit semblant de n'oser l'affirmer. Il présenta à son maître le député de ces seigneurs, afin qu'ils jugeassent par eux-mêmes du fond qu'ils devoient faire sur ce prince. Dans

ce tems même, *Bragance* étoit appellé à Madrid, pour des raisons si foibles, qu'il ne pouvoit douter qu'elles ne cachassent le dessein de le retenir captif. Dans cette perplexité, il consulta la duchesse, son épouse. Elle lui répondit sensément : « La mort vous attend à « Madrid, vous la trouverez peut-être « à Lisbonne; mais là, vous mourrez « comme un misérable prisonnier : ici « vous succomberez couvert de gloire « et en roi. C'est le pis qui puisse vous « arriver. Mais, comptons plutôt sur « l'affection du peuple, sur la justice « de vos droits, et sur la protection « divine. »

Toutes les mesures étoient prises; on n'attendoit pour agir que le consentement du prince. Si-tôt qu'il fut donné, tout se mit en mouvement. Plusieurs des principaux bourgeois de Lisbonne, étoient gagnés, ou s'offrirent d'eux-mêmes à la séduction. Sous prétexte de la cessation du commerce, les manufacturiers congédièrent leurs ouvriers, afin que la faim et la misère les déterminassent plus facilement à se soulever. Les conjurés s'assemblèrent chez un d'entr'eux. Les attaques étoient marquées, les postes assignés : à pied,

à cheval, en litière, on se rend de toute sorte de manière, et par divers chemins, pour ne pas donner de soupçon, au palais qu'habitoient la vice-reine et le secrétaire d'état, *Vasconcellos*, qui avoit toute l'autorité. *Pinto*, quand il voit à-peu-près tous les conjurés rassemblés, donne le signal d'un coup de pistolet. Tous foncent par différentes portes, renversent la garde, montent à l'appartement de *Vasconcellos*, le tuent et jettent son corps par la fenêtre. On force la vice-reine de signer l'ordre au gouverneur de rendre la citadelle : il obéit. Le duc de Bragance étoit de l'autre côté du Tage, attendant l'évènement. Sitôt qu'il est averti, il se jette dans une barque, traverse le fleuve, est reçu avec acclamation par le peuple, qui s'étoit rendu en foule sur le bord de tous les quartiers de la ville. Le signal de *Pinto* avoit été donné à huit heures du matin. A midi, toutes les boutiques étoient ouvertes, et les affaires avoient repris leur cours.

Le ministre espagnol s'efforça autant par l'intrigue que par les armes de reconquérir sa puissance en Portugal. *dom Juan* se vit souvent investi de conjurés. Il échappa à ces sourdes en- Dom Juan IV. 1640.

treprises, tantôt par sa prudence, tantôt par d'heureux hasards. Il y eut de ces complots si bien tramés par le duc d'*Olivarès*, premier ministre d'Espagne, que les meilleurs ministres de *dom Juan*, rendus par lui suspects, payèrent de leur tête les soupçons inspirés à leur souverain. Leur innocence fut reconnue; mais les motifs de défiance sans cesse adroitement renouvellés par les émissaires espagnols, tinrent long-tems le roi, au milieu de sa cour, dans une fâcheuse perplexité.

Les Portugais, quoique dénués de presque tout par les perfides précautions que le conseil d'Espagne avoit prises auparavant, résistèrent aux premiers efforts. Alternativement les paysans venoient au camp et retournoient à leurs chaumières. Ils combattoient un jour et labouroient le lendemain. *Dom Juan* les aguerrit et les disciplina, à l'aide d'officiers étrangers, qu'il fit venir de tous côtés. Par des petites actions, dont le succès étoit bien préparé, il les enhardit, les encouragea et en vint même à des batailles décisives qu'il gagna. Ses ambassadeurs auparavant seulement soufferts, parurent alors avec éclat dans

les cours etrangéres, malgré les attaques sourdes, les menaces publiques, l'argent prodigué et les autres moyens employés par les ministres espagnols dans ces mêmes cours, où ils résidoient pour en éloigner les Portugais; de sorte que *dôm Juan* étoit universellement reconnu roi de Portugal, quand il mourut.

L'élévation ne changea pas ses mœurs. Elle développa seulement des vertus qui seroient restées obscures dans un particulier. Il a été appellé le *fortuné*, on pourroit le surnommer le *bon* et le *bienfaisant*. Il perdoit un peu trop de tems à la chasse. Sortant un jour de Lisbonne pour cet exercice, le magistrat civil se présente à lui, lui fait une profonde révérence, prend le cheval par la bride, le remène au palais sans rien dire. Le roi y entre sans rien dire non plus. Cette remontrance muette eut son effet. Le roi s'observa d'avantage sur sa passion.

Le sceptre passa des mains de *dom Juan* dans celles d'*Alphonse VI* son fils, sous la tutelle de la reine sa mére. Des infirmités de jeunesse firent tolérer en lui des défauts qui devinrent des vices. Il avoit un frére nommé *dom* Alphonse VI. 1656.

Pèdre, dont l'éducation plus ferme et plus soignée eut aussi plus de succès. La mère, dit-on, étoit plus attachée au cadet. Ceux qui espéroient profiter de la mésintelligence qu'ils comptoient établir entre les deux frères, ne manquèrent pas de faire remarquer à l'aîné cette préférence. La jalousie qu'il en conçut, l'éloigna de sa mère. Elle avoit gouverné avec un applaudissement général, pendant la minorité d'*Alphonse*. Jugeant, par des écarts, indices d'un esprit blessé, qu'il étoit hors d'état d'être assis au timon des affaires, elle voulut continuer de s'y tenir, mais les favoris l'en débusquèrent. Inspira-t-elle au cadet le desir de détrôner son aîné? lui en indiqua-t-elle les moyens, lui traça-t-elle la route qu'il devoit tenir dans la carrière tortueuse qu'il parcourut pour arriver à ses fins? C'est ce qu'on ignore. Elle mourut avant l'évènement, laissant ses enfans en pleine mésintelligence, quoiqu'au lit de la mort elle les exhorta à la concorde.

Le mariage du roi venoit d'être conclu avec une française mademoiselle d'*Aumale* princesse de Nemours. Elle risqua l'hymen, quoiqu'on eût répandu le bruit qu'*Alphonse* etoit im-

puissant. On a écrit que le premier coup-d'œil de la reine en arrivant, fut moins favorable au roi qu'à son frère, et que celui ci l'entendit. Du moins il est certain qu'ils furent parfaitement d'accord dans tout ce qui se passa à l'égard du monarque.

La reine mère avoit déjà essayé ce qu'on pouvoit contre lui, en enlevant sous ses yeux deux de ses plus chers favoris, qu'on envoya vivre sans autorité au Brésil. Quoique les historiens représentent *Alphonse* comme brutal, emporté, féroce même; il se contenta de se plaindre, et on ne voit pas qu'il se soit vengé d'une pareille insulte. On savoit donc déjà qu'il ne falloit qu'oser avec lui, et on osa. *dom Pèdre* s'étudia à gagner le peuple de Lisbonne, sur-tout le clergé; par une grande affectation de piété. Il montroit en même tems beaucoup d'égards pour son frère et une apparente commisération pour ses bizarreries et son inconstance, qu'on traitoit tout bas de folie.

Cet état supposé de démence servoit de prétexte pour lui enlever moitié gré, moitié force, tantôt un ministre, tantôt un autre, selon qu'on leur voyoit plus ou moins de capacité pour le sou-

tenir. De sorte que ce malheureux prince, placé exprès dans les circonstances difficiles et épineuses, se trouvoit sans conseil. On l'a souvent vu gémir de ce dénuement. Pendant qu'il étoit presqu'abandonné, la reine mit le comble au désespoir de l'infortuné *Alphonse*, en se retirant dans un couvent. Elle lui écrivit une lettre de reproches, sur la conduite insupportable qu'il avoit tenue à son égard. Elle finissoit en lui disant qu'il savoit qu'elle n'étoit pas sa femme.

On ne laissa pas refroidir cette première attaque. Le conseil fut assemblé et décida que pour le bien du royaume, *Alphonse* devoit abdiquer et résigner la couronne à *dom Pèdre.* Cette résolution prise, les conseillers d'état, tous réunis, la présentent au roi. Il refuse de s'y conformer. *Dom Pèdre* se transporte au palais et fait arrêter son frère dans son appartement. Un homme aposté lui persuade que s'il résigne, il sera mis en liberté. Il donne son consentement. On veut lui faire signer aussi que son mariage est nul. Il demande à conférer avec les docteurs. Le résultat de la consultation est qu'il signe encore cet article. Aussi-

tôt *dom Pèdre* est déclaré non pas roi, cette proclamation parut trop précipitée, mais régent du royaume.

Dom Pèdre n'avoit que vingt-un ans, quand on lui donna la régence. Sa jeunesse a fait croire qu'il n'avoit pas imaginé ni dirigé la révolution. Quoique la reine ne fût guères plus âgée, le talent précoce qu'on connoît aux femmes pour l'intrigue, rend probable l'opinion alors répandue qu'elle étoit l'ame du complot. *Dom Alphonse* ne parut sensible à ses catastrophes que le soir, lorsqu'il se trouva seul. Il fit prier son frère de lui envoyer *Jean*, garde de ses chiens, pour lui tenir compagnie. Soit que l'amertume de la douleur, soit que le délire du désespoir ait dicté cette humble requête, elle affecta *dom Pèdre*. Il fondit en larmes, sans doute par réflexion, sur le malheureux sort de son frère. Cette sensibilité fait honneur à son cœur; mais la reine ne lui donna pas un soupir.

Dom Juan IV. 1667.

Les états confirmérent la régence à *dom Pèdre*. Un de ses premiers soins fut de rétablir la police dans Lisbonne. *Alphonse* l'avoit absolument détruite par ses mauvais exemples. Il couroit les rues la nuit, frappoit les passans. On

l'accuse même d'en avoir blessé. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait déplu à une française délicate et galante. Débarrassée de son maussade époux, elle travailla à ce qui avoit sans doute été l'objet de ses voeux; savoir à ne pas descendre du trône, et à l'occuper avec un mari de son goût.

Il étoit question de sauver les apparences, et persuader au public que le mariage avec *dom Pèdre* étoit une affaire de raison et de politique et non d'amour. Quels yeux les amans ne croyent-ils pas tromper? et qui trompent-ils? La princesse de Nemours, dans son couvent, ne parloit de faire casser son mariage qu'afin qu'on lui payât sa dot et quelle pût se retirer en France. Le mariage fut déclaré nul. *Alphonse* y concourut, en reconnoissant pour vrai ce que la reine avoit dit. Rendue libre, elle pouvoit donc partir; mais les états la supplièrent de rester, lui déclarèrent qu'ils ne vouloient ni ne pouvoient lui payer sa dot, que le moyen de les acquitter, étoit qu'elle voulût bien épouser *dom Pèdre*. A cette proposition, un romancier donneroit à la princesse un air d'embarras et de réserve, il coloreroit ses joues de l'incarnat de

la pudeur. On sait seulement qu'elle garda un modeste silence.

Les députés des états vont trouver le prince et lui représentent ce mariage comme nécessaire à la tranquillité du royaume. D'abord qu'il s'agit d'un avantage si cher, le régent n'hésite pas. Il consent pourvu qu'on ait l'aveu de la princesse. Les députés retournent. Elle veut bien se rendre. Peu de mariages ont été traités aussi diplomatiquement. Il fut célébré avec une grande pompe. *Dom Alphonse* l'apprit dans sa prison, par le bruit du canon. Il fut d'abord un peu étourdi de la nouvelle; mais reprenant aussitôt ses esprits, il dit qu'il plaignoit son frère, et qu'il seroit sans doute bientôt aussi las de la Française, qu'il l'avoit été lui-même. Quelqu'odieux qu'ait pu l'être à la princesse cet époux, il est à croire que si elle sut sa réflexion, elle n'y fut pas indifférente.

Pour ne pas avoir un objet toujours reprochant sous les yeux, *dom Pèdre* relégua son frère dans l'île de Tercère, comme dans un lieu agréable, où il seroit en sureté, et pourroit prendre le plaisir de la chasse. Des bruits répandus qu'on vouloit se défaire de lui dans l'é-

loignement, des murmures en conséquence et des mécontentemens le firent tirer de cette île. Ses amis lui rendirent un mauvais office; car il perdit la jouissance d'un arrondissement assez étendu, qui lui étoit accordée, et fut renfermé dans le château de Cintra près de Lisbonne. Il y mourut après quinze ans de prison. Attaqué de sa dernière maladie, il dit: « Je m'en vais, mais la « reine me suivra bientôt, pour rendre « comte devant le redoutable tribunal « des maux qu'elle m'a faits ».

En effet elle lui survécut peu et ne vit que quelques mois son second époux jouir du titre de roi. Quant à elle, elle porta toujours celui de reine, quoiqu'elle ne le dût qu'à son premier mariage, et que la défectuosité de cet hymen prononcé, eût dû la priver des honneurs qui en étoient une suite. *dom Pèdre* conserva toujours beaucoup de considération pour elle, beaucoup d'estime et de confiance dans la gestion des affaires. Il se remaria et rendit aussi sa seconde femme heureuse. Ses amours clandestins étoient d'une classe trop obscure, pour qu'elles en eussent de la jalousie. Ce prince a passé avec raison pour un profond politique. On remar-

que comme un défaut, qu'il ne s'en rapportoit pas assez à lui-même pour les décisions. Ses ministres étoient plus maîtres que lui. C'est ce qui fit écrire plaisamment par un ambassadeur d'Angleterre à la reine *Anne* : « Nous n'a- « vons dans le conseil qu'un ami, qui « est le roi, encore n'y a-t-il pas grand « crédit ».

Dom Juan n'eut qu'à suivre le plan de politique que son père lui avoit tracé, de tenir une juste balance entre la maison de France et celle d'Autriche, qui se disputoient l'Espagne, se faire rechercher par l'une et par l'autre, et s'appuyer de l'Angleterre; mais sans en être esclave. C'est à quoi il réussit parfaitement, ainsi qu'à tenir un rang entre les puissances de l'Europe les plus considérées, distinction dont il étoit fort jaloux. Il fut heureux dans sa famille, et laissa une nombreuse postérité. Dom Juan V. 1706.

Joseph, son fils, lui succéda. Il eut le chagrin de voir sa capitale renversée et ruinée en grande partie, par un affreux tremblement de terre. A ce malheur a succédé d'assez près une terrible conspiration, qui devoit lui coûter la vie. Il fut blessé, et n'échappa aux Joseph. 1750.

mains des assassins que par une espèce de miracle. Les coupables ont été punis. Les Jésuites impliqués dans cette affaire furent chassés du Portugal. Cette disgrace a été le signal de leur expulsion des autres royaumes, et de la destruction de l'ordre. Il paroît que dans ce complot qui mit la vie de *Joseph* en danger, il entra des motifs politiques, religieux, et galans. La postérité les démêlera. Une histoire comme celle du Portugal, si féconde en évènemens, qui ont souvent ébranlé le trône, et fait passer le sceptre d'une famille dans une autre, mérite de finir par une conspiration.

Dom Joseph n'a eu que des filles. L'aînée a épousé son oncle, frére de *Joseph.* Après la mort de son père, elle a fait asseoir sur le trône son mari avec elle. Ils ont des enfans qui assurent la couronne à leur postérité.

NAVARRE.

Navarre, entre la Gascogne, le Bigorre, l'Arragon, la Castille et la Biscayé.

Les Navarrois, placés dans un bon climat, jouissant d'un air sain, ont du blé autant qui leur en faut, des fruits succulens et d'excellens vins. Ils sont grands, bien faits, robustes,

vifs et vaillans. Ce royaume est peu étendu. Il nourrit suffisamment de bestiaux. Ses eaux sont limpides. Ses rivières peu fortes, mais très-multipliées, donnent d'excellens poissons. Ses montagnes sont couvertes de beaux bois. La Navarre renferme les Pyrénées dans son enceinte. Leurs cimes, qui n'auroient jamais dû être imbibées que du sang du gibier qui y abonde, et des bêtes féroces, ours et loups qu'on y rencontre, ont souvent rougi de celui des habitans, dans leurs guerres entr'eux, et contre leurs voisins, sur-tout contre les Maures.

Les élémens de l'histoire de Navarre ont été principalement recueillis dans les chartres des monastères. On y trouve que la première association des seigneurs Navarrois vers 758, se forma à l'occasion des obsèques d'un hermite, nommé *Jean*. Soit par convocation, soit par un pieux élan, il se rencontra à ses funérailles, outre une foule de peuple, deux cents gentilshommes, qui se donnèrent pour chef, *dom Garcie Ximénès*, noble Espagnol. Il ne trompa pas leurs espérances, et les mena contre les infidèles sarrasins et autres, qu'il battit. Ses succes-

seurs, sous le nom de comtes, furent assujétis par *Charlemagne*. Ce prince essuya dans leur pays un grand échec à Roncevaux. *Aznar* se rendit indépendant en 836. En 857, *dom Garcie Ximénès* avoit déjà le titre de roi. *dom Fortun Garcie*, l'aîné de ses fils, lui succéda, gouverna ses états nombre d'années, avec gloire, et finit ses jours dans un monastère qu'il avoit fait bâtir.

On rend ainsi raison des réclusions volontaires, dont les anciens rois de Navarre ont donné de fréquens exemples. Ce n'étoit point de leur part marque de foiblesse. Le peu de savoir qu'il y avoit se trouvoit parmi les moines. Ils étoient utiles pour policer les royaumes naissans. Les rois qui tiroient d'eux des conseils salutaires, s'accoutumoient à leur société. Comme il étoit nécessaire que ces princes, entourés d'ennemis, eussent beaucoup d'activité, et commandassent souvent leurs armées en personne; lorsque l'âge et les infirmités les rendoient incapables, c'étoit un trait de prudence et une preuve de zèle pour le bien public, de se retirer comme fit *dom Fortun Garcie*, dans des lieux où se réu-

nissoient les connoissances qui rendent la société douce, et font couler des jours tranquilles. Après un régne glorieux de vingt-cinq ans, *dom Fortun* prit l'habit monastique, afin que l'état pût profiter des talens de son frère, qui étoit à la fleur de l'âge, et par conséquent plus propre que lui à reculer les bornes de son royaume et à le défendre contre les infidèles. Les apologistes de ces ferveurs monastiques ajoutent que le spectacle d'un roi pratiquant humblement dans un monastère la religion qu'il ne pouvoit plus défendre par les armes, étoit un encouragement pour les peuples dont le zèle avoit besoin de cet aiguillon, pour résister aux fatigues et à la perpétuité des guerres contre les infidèles. Telle est la cause des fondations pieuses dont la Navarre a été couverte, et de la dévotion qui engageoit les souverains à s'y renfermer.

C'est de l'abbaye de *Leyre*, où il s'étoit retiré afin d'y finir tranquillement ses jours, que *dom Sanche* sortit en 931, pour seconder son fils et son successeur, contre *Abderame*, roi de Cordoue. Il gagna une célèbre bataille, et rentra dans son monastère, où il

mourut couvert de gloire, dans un âge avancé. En 994, un *Garcie*, dit le *trembleur*, défit le fameux *Almansor*. On donna ce nom à *dom Garcie*, parce que, par un mouvement involontaire, il trembloit au commencement du combat; mais, après cette espèce de tribut payé à la nature, il devenoit terrible dans la mêlée.

Dom Sanche, son fils, régnant en l'an 1000, a été surnommé *le grand*. Il porta son attention sur les monastères, dont la discipline s'étoit relâchée. Ces soins ne l'empêchèrent point d'être conquérant. Il réunit la Castille à la Navarre. Mais de très-grand qu'il avoit fait ce royaume, il le fit retomber dans sa première médiocrité, en le partageant entre quatre fils. Avec ces portions il leur fit présent, contre son intention, de la discorde et de la guerre. *Dom Garcie* le Navarrois périt dans une bataille contre *dom Ferdinand* le Castillan, son frère. *Dom Sanche IV*, fils de *dom Garcie*, fut assassiné en 1079, par *dom Raimond*, son frère. Le roi de Castille, oncle de l'assassin, profita des troubles qui suivirent ce meurtre, pour démembrer la Biscaye de la Navarre. *Dom Sanche V* joignit

l'Arragon à la Navarre. Il régna glorieusement vers 1100. Son petit-fils, *Alphonse le batailleur*, après beaucoup de victoires qui lui méritèrent ce titre, vaincu dans une dernière bataille, se retira de honte dans un monastère, et y mourut en 1134, sans laisser de postérité.

Les états s'assemblèrent et nommèrent *dom Pèdre Acarès*, de la maison d'Arragon. *Dom Sanche le sage* lui succéda en 1150, et fut remplacé par son fils *dom Sanche VII*, surnommé le *fort*, le *courageux*, et enfin l'*enfermé;* ce nom lui vient de ce qu'à la fin de ses jours, accablé d'infirmités, et rongé par un cancer, il ne se laissoit plus voir. Ce prince alla en Afrique pour y contracter mariage, y fut retenu contre la bonne-foi, s'échappa, et revint dans ses états, qu'il trouva envahis et démembrés. Il en rassembla les parties, et faute d'enfans, il les laissa, en 1234, à *Thibault*, fils d'une de ses sœurs, qui avoit épousé un comte de Champagne et de Brie, du même nom.

Thibault se croisa et fit le voyage de Terre-Sainte. Il en rapporta deux genres d'utilité, de l'expérience dans le

gouvernement, et d'excellens fruits, qu'il naturalisa en Navarre. Il y transporta le plant des vignes de sa Champagne. C'est à ses soins que les Navarrois doivent leurs vins, dont les bons rivalisent avec les meilleurs de France. *Thibault* fit régner dans sa cour la magnificence et la politesse. Il excelloit lui même en musique et poésie, aimoit les sciences, et favorisoit les gens de lettres. Il laissa le sceptre, en 1253, à *Thibault*, son fils mineur, sous la tutelle du roi d'Arragon, son ami. On lui donna en mariage une fille de Saint Louis. Il s'engagea dans la croisade avec ce prince, et mourut en revenant de la malheureuse expédition de Tunis. Pendant ce tems *Henri*, son frére, gouvernoit la Navarre. Il en prit la couronne, parce que *Thibault* n'avoit pas d'enfans. *Henri* ne la porta pas long-tems. Il la laissa à *Jeanne*, sa fille, âgée de deux ans. En 1284, elle épousa *Philippe-le-Bel.*

Louis Hutin, fils de *Jeanne*, en prenant la couronne de France après la mort de son pére, prit aussi celle de Navarre. Il eut une fille nommée aussi *Jeanne*, à qui la Navarre appartenoit. Mais *Philippe le long* et *Charles le bel*

s'en donnèrent le titre au préjudice de leur nièce. *Philippe de Valois* y renonça, et le rendit à *Jeanne*, qui avoit épousé *Philippe*, comte d'Evreux. Il régna avec elle en Navarre, sous le nom de *Philippe III*. Ces époux laissèrent une nombreuse lignée et un royaume florissant. *Charles II et Charles III*, leurs fils et petit-fils, régnèrent avec des renoms bien différens. Le premier fut appellé *Charles le mauvais*, le second *Charles le noble et le généreux*. L'un et l'autre furent mêlés dans toutes les affaires qui se passèrent en France de leur tems.

Le *mauvais* monta sur le trône à dix-huit ans, en 1349. Dès cet âge il se montra entreprenant, hardi, turbulent. *Jean*, roi de France, lui avoit donné sa fille en mariage, avec une dot considérable. Il exigea un supplément, qu'on accorda dans la crainte que sa jeune épouse ne souffrît du refus. *Charles le mauvais* fut digne ami de *dom Pèdre le cruel*, mais ami peu fidèle; car, pendant qu'il signoit des alliances avec le Castillan, il traitoit avec ses ennemis. On reproche au Navarrois des assassinats prémédités, de s'être plu dans les troubles, d'en avoir

excité par tout où il portoit ses pas. On le craignoit quand on le voyoit, comme on redoute les signes avant-coureurs des fléaux. *Jean* son beau-père, et *Charles V* son beau-frère, éprouvèrent les effets de sa profonde malice. Il a été publiquement accusé d'avoir tenté d'empoisonner *Jean*, et d'avoir réussi à *Charles.* Il s'est mal défendu de ces imputations. On dit qu'il fut brûlé vif dans un drap imbibé d'eau de vie, dont il s'étoit fait envelopper pour se soulager de rhumatismes. Le feu y prit par accident. Le fait cependant n'est pas certain. Mais il est prouvé, quelle qu'ait été sa maladie, qu'il mourut dans de cruelles douleurs, qui furent regardées comme une juste punition de ses crimes.

Son fils *Charles le Noble*, devenu roi à l'âge de vingt-cinq ans en 1387, avoit autant d'esprit que son père, mais porté au bien. Il n'avoit ni sa vivacité, ni son éloquence entraînante; mais il l'emportoit en douceur, en grâces, en affabilité. Il fut très-bon mari, père tendre, et vécut bien avec ses voisins. Les cours de France et d'Espagne recouroient également à ses lumières pour concilier leurs différends. Il ne

laissa qu'une fille nommée *Donna Blanche*, qu'il maria à *Dom Juan*, prince d'Arragon. Elle étoit déja mère quand le *Noble* mourut en 1425.

L'Arragonnois dédaignoit la Navarre, comme un pays agreste, en comparaison de l'Arragon et de la Castille. Il n'y venoit que rarement, et y restoit peu. Cependant il en tiroit de fortes contributions. Outre l'épuisement que causoient ses collectes, il fut encore nuisible à la Navarre par les troubles que son génie brouillon y suscita. *Dom Juan* avoit donné une de ses filles en mariage à *Henri*, prince de Castille, qu'on a surnommé l'*Impuissant*. Il souleva son gendre contre son propre père. Son fils *Dom Carlos*, prince de Vianne, héritier de la Navarre, dont son père, comme époux et veuf de *Donna Blanche*, n'avoit que l'usufruit, se trouvoit un caractère tout différent de celui de son père. Il refusa dans quelques circonstances de se prêter à ses mauvaises manoeuvres. *Dom Juan* le tourmenta, le chassa de la Navarre, le déshérita, ainsi que sa fille aînée, veuve de l'*Impuissant*, et transporta leurs droits à *Léonore*, sa fille cadette, comtesse de Foix. *Dom Carlos* mourut

ou de chagrin, ou de poison, sans enfans. La malheureuse veuve de l'*Impuissant*, livrée à sa sœur, fut aussi empoisonnée après une dure captivité.

Ainsi le royaume de Navarre tomba dans la maison de Foix vers 1467, sans être abandonné par *Dom Juan*, qui ne vouloit pas s'en désaisir. Il étoit, outre cela, roi d'Arragon; mais toujours en guerre avec les uns et les autres, il n'en étoit pas plus riche, puisqu'on fut obligé d'engager les meubles de la couronne, pour faire les frais de ces humbles funérailles. *Léonore* ne prit le titre de reine qu'après la mort de son père, en 1479. Elle ne vécut que quelques mois, et laissa la couronne à *Phœbus*, son petit-fils, issu de *Gaston de Foix*, son fils aîné, et de *Germaine de France*, fille de *Louis XI*.

Phœbus, ainsi nommé à cause de son extrême beauté, n'avoit que onze ans. Sa mère, qui se complaisoit en lui, eut soin qu'il reçut une excellente éducation. Quand il fut un peu plus âgé, elle l'initia dans le gouvernement. On vit alors une conduite différente de celle qui a coutume de prévaloir dans les minorités. Ordinairement le tuteur agit et se pare du nom du mineur. Ici

le roi agissoit en personne, tandis que tous les actes s'expédioient au nom de sa mère. Ce prince, qui donnoit de grandes espérances, mourut trop jeune, sans avoir été marié, et à ce qu'on croit empoisonné. On ignore l'auteur et le motif du crime. Mais le royaume étoit tellement troublé par les factions des *Grammont* et des *Beaumont*, deux maisons rivales, qu'il ne seroit pas étonnant que si *Phœbus* montra du penchant pour l'une plutôt que pour l'autre, la famille délaissée ou moins favorisée n'ait travaillé à s'en défaire. La Navarre tomba, par sa mort, à *Catherine de Foix*, sa sœur. *Germaine*, leur mère, la maria en 1484 à *Jean d'Albret*, comte de Périgord. Ce fut au grand regret de *Ferdinand le Catholique*, roi d'Arragon, qui avoit fait des démarches pour procurer cette riche héritière à son fils.

L'Arragonnois, irrité de ce refus, fatigua la Navarre par des attaques continuelles, et enfin en envahit la plus grande et la plus belle partie en 1512, sans se mettre en peine de légitimer son usurpation par des titres. *Jean d'Albret* se plaignit, protesta, cria au vol et à la mauvaise-foi, mais s'en tint-

là. Il auroit pu mieux faire, si on en croit ce reproche piquant de sa femme. « Si j'avois été *Jean*, et vous *Cathe-* « *rine*, nous serions resté roi et reine « de Navarre ». *Ferdinand* leur laissa la basse Navarre au-delà des Pyrénées, du côté de la France.

Henri II, leur fils, auroit été capable de reconquérir son royaume ; s'il ne s'étoit trouvé dans un tems où la France, trop occupée d'autres intérêts, ne pouvoit lui donner que de foibles secours. Il fut pris avec *François I* à la bataille de Pavie. S'il n'avoit trouvé moyen de se sauver, certainement *Charles-Quint* n'auroit jamais relâché un prisonnier de cette importance. *Henri*, en fortifiant et enrichissant son petit état, fit voir ce qu'il auroit pu dans un plus grand. Il maria *Jeanne*, sa fille, à *Antoine*, duc de Vendôme, dont elle eut *Henri IV*, qui, passant sur le trône de France en 1589, y a réuni ce qui restoit du royaume de Navarre.

Fin du Tome huitième.

TABLE
DES TITRES DU TOME VIII.

Fin de la Table du Tome huitième.



